

L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



JANVIER, 1778.



TOME Ier.

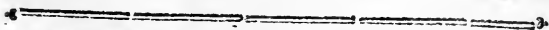


A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX.

ESSAI sur les Révolutions de la Musique en France. In-8vo. sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés. 1777.

LEs admirateurs passionnés de M. Gluck ; ont vu dans ses opéra une musique théâtrale, dont les compositeurs Italiens n'avoient pas même soupçonné l'existence, & la seule qui convînt, disoient-ils, à la poésie dramatique. Ainsi M. Gluck étoit annoncé comme le créateur d'un genre qu'il falloit adopter *exclusivement* sur la scène lyrique Françoisé ; & la musique des Piccini, des Sacchini, des Trajetta, devoit être reléguée dans les concerts.

C'est contre cet enthousiasme intolérant que s'élève M. Marmontel, à qui l'on attribue l'*Essai sur les Révolutions de la Musique*. Son but est de persuader aux François qu'ils ne sont point encore en état de prononcer sur le genre de musique dont leur théâtre est sus-

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ceptible & qui leur convient d'adopter ; que si la musique de M. Gluck a pour elle de grands succès en France même & en Allemagne , la musique Italienne a de son côté le suffrage unanime & constant de toute l'Europe ; que l'enthousiasme pour & contre ne prouve rien ; que les autorités sont suspectes, que les exemples sont équivoques , qu'il faut se défier de tout cela, ne compter pour rien le suffrage de l'Italie & de l'Europe entière en faveur d'une musique qui depuis cinquante ans les enivre & les transporte de plaisir ; ne pas déférer davantage à l'autorité de M. Gluck & de ses partisans , se donner le tems de s'instruire, & laisser naturellement le goût se décider lui-même quand il sera bien éclairé.

Pour nous inspirer une sage défiance de nous-mêmes , quand il s'agit de juger d'un art presque nouveau pour nous, l'auteur prend soin de nous rappeler avec quelle lenteur & après combien de méprises, l'idée saine & juste du beau dans tous les arts s'est établie parmi nous.

» S'il eût fallu, dit-il, en croire autrefois Jo-
» dele , Théophile & leurs admirateurs , nous
» avions dès-lors les modeles de l'excellente
» tragédie ; s'il eût fallu en croire Desmarets
» & ses partisans, *les Visionnaires* étoient aussi
» la comédie par excellence. Combien l'on dut
» être confus d'avoir tant applaudi Théophile
» & Desmarets, quand on vit paroître Cor-
» neille & Moliere ! Combien les enthousiastes
» de Jodelle auroient été confus s'ils avoient
» entendu Racine ! Dans les arts comme dans

» les sciences , & à l'égard du beau comme
» à l'égard du vrai , il faut donc laisser faire
» au tems. «

L'exemple même des révolutions de la musique en France , & des variations successives de notre goût à cet égard , prouve son infirmité ; & de Lully à Rameau , de Rameau à Gretry , de Gretry à Gluck , une nation qui n'a fait que passer d'enthousiasme en enthousiasme , toujours passionnée & toujours exclusive , a peut-être encore bien des épreuves & des comparaisons à faire. Ce n'est pas qu'elle ne puisse & ne doive se livrer à son plaisir. On demande seulement qu'elle ne se hâte pas de prononcer qu'on ne sauroit lui en donner un autre , que le vrai genre de la musique est irrévocablement fixé , & que tout autre n'est pas admissible. Des fanatiques l'ont dit , & l'on demande qu'ils ne soient pas crus sur leur parole.

La diversité , la contrariété même des opinions sur le genre de musique théâtrale que nous devons préférer , est une nouvelle raison d'attendre que nous soyons en état de choisir. D'un côté les enthousiastes de M. Gluck semblent tout donner à la force de la déclamation musicale , comme si en musique il ne s'agissoit que d'exprimer & d'émouvoir. De l'autre côté , les amateurs de la musique Italienne exigent dans l'expression même le charme de la mélodie , & le plaisir que la nature a attaché à la beauté du chant.

En faveur de ceux-ci , l'auteur fait observer

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que l'objet des arts qui émeuvent l'ame, n'est pas seulement l'émotion, mais le plaisir qui l'accompagne. » Ce n'est donc pas assez, dit-il, que l'émotion soit forte, il faut encore qu'elle soit agréable. Ce principe est reçu en poésie, en peinture, en sculpture ; on fait que la règle constante des anciens étoit de ne jamais permettre à la douleur d'altérer les traits de la beauté. Le Gladiateur mourant, la Niobé, le Laocoon en sont l'exemple. Ce n'est pas qu'une expression convulsive dans les traits du visage n'eût été bien plus effrayante ; mais la peine qu'elle auroit faite n'eût pas été mêlée de plaisir ». On sent quelle est l'application que l'auteur de l'essai a faite de ce principe.

A ceux qui pensent que le théâtre exige une musique qui ne soit pas du chant, c'est-à-dire, qui se refuse à toute espèce de dessin & de forme périodique, & qui prétendent qu'elle en est bien plus naturelle & plus passionnée, lorsqu'elle est composée de mouvemens rompus, de motifs avortés, de nombres épars & sans suite ; l'auteur répond : cela peut être ; mais si nous entendions un faiseur de drames en prose traiter avec mépris les vers harmonieux de Virgile, de Racine, de M. de Voltaire, & nous dire, *étoit-ce en beaux vers que devoient parler Didon, Hermione, Orosmane ? Si je voulois, j'aurois aussi cette élégance continue, ce style nombreux & facile, ce langage mélodieux ; mais tout cet art ne fait qu'altérer & affaiblir la nature. Ecoutez ma*

» *prose : elle est inculte , négligée , pleine d'âpre-*
 » *té , de rudesse ; mais elle n'en est que plus vraie ,*
 » *plus ressemblante au naturel ;* cet homme n'au-
 » roit-il pas autant de raison que les profa-
 » teurs en musique ? & faudroit-il , sur sa pa-
 » role , regarder Virgile , Racine & Voltaire
 » comme les corrupteurs du goût ? «

» Pourquoi donc , ajoute l'auteur , ne feroit-
 » on pas en musique ce qu'on a fait en poé-
 » sie ? Avec des cris , des hurlemens , des sons
 » déchirans ou terribles , on exprime des pas-
 » sions ; mais ces accens , s'ils ne sont pas
 » embellis dans l'imitation , n'y feront , com-
 » me dans la nature , que l'impression de la
 » souffrance. Si l'on ne vouloit qu'être ému ,
 » on iroit entendre , parmi le peuple , une
 » mere qui perd son fils , des enfans qui per-
 » dent leur mere ; c'est-là , sans doute , que
 » l'expression de la douleur est sans art , c'est-
 » là aussi qu'elle est très-énergique. Mais quel
 » plaisir nous causeroient ces émotions déchirantes ?
 » il faut que la pointe de la douleur , dont on est
 » atteint au spectacle , laisse du baume dans la plaie.
 » Ce baume est le plaisir de l'esprit ou celui des sens ;
 » & la cause de ce plaisir est , en poésie , la sublimité
 » des pensées , des sentimens & des images ,
 » la noble élégance de l'expression , le charme
 » des beaux vers. En musique la même volupté
 » doit se mêler aux impressions douloureuses ;
 » & la cause en est dans l'art du musicien
 » comme dans celui du poëte , dans cet art de donner à l'expression musicale un char-

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» me que n'ont point dans la nature les cris,
» les plaintes, les accens funestes ou doulou-
» reux des passions ».

La grande difficulté est de savoir en quoi ce charme consiste ; & l'auteur de l'Essai refuse de le connoître dans une déclamation composée de fragmens d'un chant mutilé. » La mélodie » sans expression, dit-il, est peu de chose, l'ex- » pression sans mélodie est quelque chose, mais » n'est pas assez : l'expression & la mélodie, » l'une & l'autre au plus haut degré où el- » les puissent s'élever ensemble, voilà le pro- » blème de l'art."

Or, il croit voir la perfection de la mélodie dans un chant suivi, régulier, fidèle à son motif, dont les parties soient enchaînées & ne forment qu'un seul dessin ; en un mot, dans la *période musicale*, terme usité chez les Italiens, & que les François n'auront pas de peine à entendre, s'ils se rappellent que le chant a ses *phrases*, & que plusieurs *phrases* liées ensemble & terminées par un repos, sont ce qu'on a toujours appelé *période*.

C'est sur ce point que les deux opinions semblent le plus inconciliables ; mais en faveur des Italiens, l'auteur de l'essai invoque une autorité qui ne doit pas être suspecte aux partisans de M. Gluck ; c'est l'autorité de M. Gluck lui-même. » On prétend qu'il a dédaigné le » chant Italien ; mais il en a fait tant qu'il a pu, » & il l'a fait de son mieux sans doute. Ses » airs, il est vrai, n'ont pas la mélodie, l'unité, » la rondeur, le charme des airs de Pergolèse,

» de Galuppi, de Jomelli ; il leur manque ces
 » inflexions , ces contours , cette symmétrie , ce
 » trait pur , élégant , facile qui , en musique
 » comme en peinture , distingue les Correges ,
 » les Guides & les Raphaëls des médiocres des-
 » finateurs ; mais ces airs , bien ou mal conf-
 » truits , affectent la forme italienne. En quoi
 » donc M. Gluck feroit-il créateur , demande
 » l'auteur de l'essai ? »

» Le caractère distinctif de sa musique feroit-
 » il dans une harmonie escarpée & raboteuse ,
 » comme l'appellent les Italiens ? dans les mo-
 » dulations rompues & incohérentes de ses airs ,
 » dans les traits mutilés & disparates qui les com-
 » posent ? dans la négligence , volontaire ou
 » non , qu'il met à choisir ses motifs , à suivre
 » ses dessins , à donner de l'analogie & de la
 » rondeur à son chant ? »

Avec la même sévérité , il condamne dans
 la musique Italienne ces airs où le goût du
 pays a sacrifié la vraisemblance & l'intérêt au
 plaisir d'entendre une voix brillante badiner sur
 une syllabe. » Nous consentons , dit-il , à écar-
 » ter de notre chant ce luxe efféminé ; la langue
 » même s'y refuse ; & la sévérité de notre
 » goût ne permet à la voix que les inflexions &
 » les éclats qui , sans altérer l'expression , peu-
 » vent lui donner plus de charme. »

» La partie sublime de la musique italienne ;
 » celle , ajoute-t-il , que les Italiens admirent
 » sérieusement , ce sont des récitatifs obligés
 » du plus grand caractère ; ce sont des chants
 » très - simples , très-naturels , très - expressifs ;

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mais aussi très-mélodieux ; & il y en a
» dans les opéra un nombre infini de ce genre.”
Il conclut que cette musique mérite du moins
qu'on l'entende , & qu'on essaie sans prévention
si notre langue en est susceptible.

» M. Gluck a été bien accueilli des Fran-
» çois, & il a mérité de l'être. Il a donné à
» la déclamation musicale plus de rapidité, de
» force & d'énergie ; & en exagérant l'expres-
» sion, il l'a du moins sauvée d'un excès par
» l'excès contraire ; il a su tirer de grands effets
» de l'harmonie ; mais avec une orchestre bruyan-
» te & gémissante, avec des sons de voix dé-
» chirans ou terribles, croirons-nous posséder
» la musique théâtrale par excellence ? L'opéra
» sera-t-il privé des charmes de la mélodie ?”

» Il n'est peut-être pas vrai que M. Gluck
» soit le seul musicien de l'Europe qui sache
» exprimer les passions ; il n'est peut-être pas
» vrai que la dureté, l'âpreté soit essentielle
» au style de la bonne musique ; il n'est peut-
» être pas vrai que le chant rompu, mu-
» tilé, soit le plus beau, le plus touchant, &
» que l'unité, la rondeur, la continuité l'affoi-
» blisse. On parle beaucoup de la force, de
» l'énergie, de la vigueur des sons que M.
» Gluck tire de son orchestre ou des poumons
» de ses chanteurs ; & il faut avouer que ja-
» mais personne n'a fait bruir les trompes,
» ronfler les cordes & mugir les voix com-
» me lui. Mais qui fait si la mélodie & l'har-
» monie Italienne n'ont pas aussi dans leur
» simplicité quelque force avec moins d'effort ?

» Donnons à M. Gluck des rivaux dignes de
 » l'égaliser dans la partie où il se distingue , & di-
 » gnes de le surpasser dans celle où il n'excelle pas.
 » Qu'il se soutienne, s'il le peut, par la force
 » de son orchestre & par la véhémence de sa
 » déclamation ; que ses concurrens se signa-
 » lent par une mélodie aussi passionnée & plus
 » touchante que la sienne, par une harmonie
 » aussi expressive , mais plus pure & plus tranf-
 » parente , & que la nation , après avoir balancé
 » à loisir le caractère des deux musiques & les
 » effets qu'elles auront produits , se consulte &
 » juge elle-même la grande affaire de ses plaisirs."

Nous citerons ici le bel éloge que l'auteur
 fait de Rameau , comme une preuve de la jus-
 tice qu'il rend aux vrais talens , & de cet es-
 prit d'équité qui l'éloigne , quoique grand par-
 tisan de la musique Italienne , de ce culte sans
 bornes qui voudroit qu'on lui sacrifiât tous
 les autres chants.

» Rameau, dit-il , donna l'idée dans ses mo-
 » nologues de *Dardanus* & de *Castor* , d'un
 » récitatif pathétique. Il approcha plus que
 » Lulli des accens de la tragédie. Il composa
 » des chœurs sublimes ; il déploya toute la
 » fécondité d'un génie créateur dans ses airs
 » de danse ; & par l'inépuisable variété des
 » caractères qui les distinguent , par l'heureux
 » choix des traits qui les composent , des mou-
 » vemens qui les animent , par le mélange &
 » le dialogue des instrumens qu'il y emploie ,
 » il s'est fait dans ce genre une réputation
 » qu'on aura peine à effacer. «

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Cependant Rameau étoit sur son déclin ; la scène lyrique se ressentoit de la défaillance de son génie, lorsque des bouffons échappés de l'Italie nous apportèrent une musique animée, piquante, pleine d'esprit & de gaieté..., conciliant la force avec la grace, la précision du mouvement avec l'élégance des formes, & le charme de la mélodie avec la magie des accords. » Dès ce moment, dit l'auteur, les » François (peut-être falloit-il dire une partie » des François) s'apperçurent qu'il manquoit » quelque chose à leur musique vocale... Elle » leur parut inanimée, sans caractère, sans » couleur. « Soyons de bonne foi, disent les auteurs du *Journal Encyclopédique*, une partie de la nation réclame encore pour son ancien chant qui se prêtoit à un poëme régulier, & qu'on pouvoit lire sans le chanter, en un mot, qui suffisoit à ses plaisirs.

» On tenoit à l'habitude, dit l'auteur de » l'*Essai*, ou plutôt à l'opinion ; car on étoit » persuadé que notre langue n'étoit susceptible » ni du nombre, ni des inflexions de la musique Italienne... On devoit donc être affligé du dégoût qu'elle nous causoit pour la » seule musique qui nous fût donnée ; aussi » le parti de Lulli, & celui de Rameau, ennemis jusques-là, se réconcilièrent pour s'opposer à l'innovation d'une musique étrangère. «

» Cependant on faisoit sur un autre théâtre d'heureux essais qui préparoient la révolution. Un musicien foible, mais correct &

» pur dans son style, Duni vint en France, &c.
 Il nous paroît, disent les journalistes que nous
 venons de citer, que l'auteur de la belle scene
 du *Peintre amoureux de son modele*, du morceau
 sublime de l'avare dans l'*Isle des foux*, de quel-
 ques airs de *Mazet* & de la *Laitiere*, n'est pas
 exactement caractérisé par le mot de *foible*. L'au-
 teur passe ensuite à MM. Philidor & Monfi-
 gny ; il vante le premier par une harmonie fa-
 vante, des modulations hardies, & l'autre par
 les graces d'un chant facile & naturel. Le por-
 trait qu'on fait de M. Gretry semble tracé
 avec plus de complaisance ; mais il ne peut être
 désavoué. » Une imagination vive & sage, un
 » goût exquis, une justesse de perception qui
 » participe également de la sagacité de l'esprit
 » & de la sensibilité de l'ame, démontre aux
 » plus incrédules, dit-il, que notre langue est
 » susceptible de tous les caracteres, de toutes
 » les nuances de l'expression musicale ; qu'elle
 » pouvoit se prêter aisément à toutes les in-
 » flexions de la mélodie, à toutes les variétés
 » du nombre, & non-seulement aux finesse
 » du comique noble, mais aux traits les plus
 » énergiques d'un sentiment passionné. «

» Le préjugé, qui s'étoit battu en retraite,
 » avoit cédé l'opéra comique à la musique Ita-
 » lienne, & se bernoit à lui interdire l'accès
 » du théâtre héroïque, où cependant *Ernelinde*
 » parut avec succès. Alors on vit arriver un
 » musicien célèbre en Allemagne (M. le che-
 » valier Gluck... «)

On a vu plus haut que ce célèbre compo-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

teur étoit peu ménagé dans l'ouvrage ; mais le jugement sévère qu'on y porte est une décision de parti, selon plusieurs journalistes, & ceux du *Journal Encyclopédique*, nous donnent le secret de la brochure. L'admiration pour le chevalier Gluck, disent ces journalistes, a toujours été si fort en augmentant, qu'on a redouté que tout autre musicien ne risquât beaucoup à se montrer après lui. Les partisans du chevalier Gluck ont peut-être été jusqu'à trouver cette crainte très-légitime & très-bien fondée, & c'étoit passer le but de ce côté-là, comme on l'a passé dans la brochure en croyant que, pour préparer les voies à d'habiles étrangers qui veulent consacrer leurs talens à nos amusemens lyriques, il falloit diminuer le mérite de leur prédécesseur, puisqu'on paroïssoit faire si peu de cas du compositeur célèbre qui se prépare à entrer dans la même carrière. C'étoit se tromper des deux côtés :

Iliacos intrà muros peccatur & extrà.

Il doit être difficile de prouver au public qu'il a eu tort de se livrer à l'enchantement que lui a procuré pendant quatre ans une musique pittoresque, expressive, & si bien faite pour les tableaux intéressans & pathétiques qu'on lui a donnés à peindre ; mais le public, d'après sa satisfaction, n'a pas dû en conclure que c'étoit la seule musique qui convînt à notre scène lyrique, puisqu'en voulant tracer des images d'un autre genre, ou voluptueuses, ou

galantes , ou gaies , il faudra nécessairement employer d'autres couleurs , & qu'alors il faut concevoir & attendre une autre espece de musique. C'est à cet égard que l'auteur de l'*Essai* triomphe , & qu'il développe avec autant de goût que d'esprit tout ce qu'on peut se promettre des talens avoués & connus de M. Piccini , & des ressources de la musique Italienne en général.

Il ne s'enthousiasme pas pour l'opéra Italien , au point de croire qu'il faut l'adopter en France tel qu'il est ; il convient , & nous avons déjà eu occasion de l'observer , qu'il y paroîtroit nud , froid , triste , languissant. Ce n'est donc pas l'opéra Italien , dit-il , c'est la musique Italienne qu'il s'agit d'introduire sur la scene Françoisse... Ces airs qu'on appelle en Italie *airs de bravoure* , & destinés à faire briller la voix , ne sont point la musique Italienne par essence , de l'aveu des Italiens même ; ce n'est qu'un vain luxe , & qu'un abus de leurs richesses ; & ce n'est pas ce que les maîtres qui nous sont venus de ce pays nous proposent d'imiter de leurs opéra. La partie sublime de leur musique , celle qu'ils admirent sérieusement , ce sont des récitatifs obligés du plus grand caractère , ce sont des chants très-simples , très-naturels , très-expressifs , mais aussi très-mélodieux. Il y en a une infinité dans leurs opéra.

La musique Italienne a eu différens âges ; dit l'auteur ; le goût s'est épuré , ensuite s'est corrompu , & puis s'est corrigé lui-même C'est

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de-là que vient la contrariété des jugemens qu'on trouve sur cette musique, même en Italie. On a cherché le beau simple & pur ; on l'a trouvé, on l'a goûté ; on a essayé de renchérir ; on a chargé l'expression musicale, comme l'expression poétique, de faux brillans & de concetti : on s'est apperçu de cette erreur, on est revenu au beau simple. Voilà le cercle qu'a parcouru le goût en Italie. Il est encore trop indulgent pour l'oreille ; il faut l'avouer, il cherche encore à flatter aux dépens même de l'expression ; mais c'est un mal accidentel dont l'exemple est sans conséquence.

Nous ajouterons même à l'idée de l'auteur, que la musique Italienne portée sur des paroles Françaises où il doit se trouver moins de ce luxe de mots & de petites images, qui est le défaut toujours subsistant de la poésie Italienne, acquerra nécessairement plus de noblesse & de majesté.

En Italie, les voix que le climat produit, ou qu'un art cruel y ménage, sont si légères, si flexibles, si éblouissantes pour l'oreille, qu'il n'est guere possible qu'un peuple accoutumé à les entendre rivaliser avec les instrumens les plus brillans & les plus doux, renonce à ce plaisir, & permette aux musiciens de l'en sévrer par un goût plus austère. Mais en France l'art ne peut être exposé aux mêmes séductions de l'habitude. Rien n'empêche donc que l'excellente musique Italienne, celle qui embellit l'expression, sans l'altérer, & même en la fortifiant, ne soit transplantée sur notre

théâtre avec toute sa force, & dans toute sa pureté.

Voilà la conséquence à laquelle tend tout l'ouvrage de M. Marmontel; & on ne peut le lui nier, l'intérêt de nos plaisirs demande qu'on ne se prévienne contre aucun genre, qu'on les essaie tous au contraire, & même qu'en faveur des Sieurs Piccini, Traetta & Sacchini, dont la réputation est si grande dans l'Europe, nous concevions de douces espérances des desirs qu'ils ont de faire briller leurs talens parmi nous.

Cette question si embrouillée, dit l'auteur; se réduit donc à des termes simples. Dans la musique Italienne, il y a des airs où le goût du pays a sacrifié la vraisemblance & l'intérêt de l'action au plaisir d'entendre une voix brillante badiner sur une syllabe; & il consent de la part des habiles gens qu'il défend, d'écarter de notre chant ce goût efféminé. Dans la musique Italienne un usage encore singulier a introduit les ritournelles : c'est, dit-il, le plus souvent un signal que, dans les salles d'Italie, le musicien donne aux loges pour que l'on vienne entendre l'air; chez nous les loges ne sont pas des cabinets où l'on s'amuse de toute autre chose que du spectacle; l'attention est continue; le signal seroit inutile; & à moins que la situation ne donne lieu au prélude du chant, ce qui arrive aussi quelquefois, nous le trouverions déplacé. Qu'est-ce donc qui nous reste à imiter de l'opéra Italien? Le voici. Des récitatifs-obligés, où, sans le secours de

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'orchestre, une voix, même une voix foible ; soutenue de quelques accords, porte à l'ame tous les sentimens qu'elle exprime ; des airs d'un caractère noble & simple, qui n'ont pour ornement que l'heureux choix de leur motif, la pureté de leur deffin, l'enchaînement de leurs parties, leur régularité parfaite, l'alliance la plus intime de l'harmonie & de la mélodie au plus grand degré d'expression ; des duo, des trio dans le goût de ces airs, comme eux travaillés avec soin, comme eux variés & faciles, &c. Voilà, fans doute, de magnifiques promesses que M. Marmontel ne risque sûrement qu'après l'autorisation des maîtres illustres en faveur desquels il écrit, & nous ne pouvons attendre qu'avec beaucoup d'impatience le moment de les voir réalisées.

M. Gluck, que l'auteur a traité sévèrement, dans plusieurs passages de la brochure, mais dont la gloire ne pourroit qu'augmenter encore, si les promesses qu'on vient de voir n'avoient pas leur entier effet, M. Gluck, à qui l'on accorde la force, l'énergie, est nommé par M. Marmontel même le *Shakespeare* de la musique. Cette comparaison est juste à bien des égards : ces deux grands hommes sont sublimes dans les passions fortes ; ils ont même quelquefois une douceur momentanée, qui tient moins aux graces de l'art qu'à l'expression naïve du sentiment & de la nature ; mais ils tombent souvent dans le bas & le trivial ; leur feu ne se soutient pas assez, ou bien ils le portent à l'excès : & de même que le poète Anglois

offre quelquefois aux yeux des horreurs dégoûtantes, on reproche au musicien Allemand de fatiguer trop souvent l'oreille par les cris de la partie chantante & par le fracas de son orchestre. Mais une grande supériorité qu'il a sur Shakespeare, c'est dans la marche dramatique de ses ouvrages. Tout se tient, tout est lié avec un art admirable; & si l'on peut l'attaquer par les détails, il se sauvera toujours par l'ensemble.

Comme toute la dernière partie de l'ouvrage que nous analysons frappe plus au but, & qu'il est difficile (en écartant la sévérité de l'auteur sur le chevalier Gluck) de ne pas s'y laisser entraîner, nous en avons extrait le plus grand nombre des raisonnemens & des vues qui s'y trouvent, & nous en rapporterons encore en entier le dernier morceau, qui résume toute la brochure.

» Ce ne sont pas, dit l'auteur, quelques tentatives, ni quelques succès passagers qui fixeront le goût national; ce sera une longue suite de tentatives & de succès durables. Il sera permis à tous les musiciens de l'Europe d'entrer en lice; loin de les rebuter, on les appellera; ils croiront qu'il manque à leur gloire d'avoir brillé sur le théâtre de cette ville; où fleurissent les arts: ils viendront tour-à-tour, exercer leur génie sur les ouvrages de nos poètes... Ils auront dans les opéra de Quinault, de Fontenelle, de Lamotte, de Roy de Labruere & de Bernard, un champ libre, vaste & fécond, où chacun pourra

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

» moissonner. *Armide*, *Iphigénie*, *Atys*, *Ro-*
» *land*, mis en musique par dix compositeurs
» différens, nous apprendront à comparer les
» productions du génie, & à juger du degré
» de force, d'élégance & de vérité que l'ex-
» pression peut avoir. C'est alors que la sages-
» cité Françoisse pourra tirer de l'expérience
» variée & multipliée, ce résultat qui dans
» tous les arts devient la règle du goût. Les
» privilèges exclusifs, qui sont la mort de
» l'industrie, sont aussi la mort des talens &
» du génie dans les beaux-arts. Nous ne se-
» rons pas assez ennemis de nous-mêmes pour
» adopter le fanatisme intolérant qui veut con-
» damner la musique à ne jamais sortir du
» cercle qu'un artiste lui aura tracé. La liber-
» té, mère de l'émulation, régnera sur la
» scène lyrique, & alors il ne manquera plus
» rien à notre opéra pour devenir, comme le
» théâtre de la tragédie & de la comédie Fran-
» çoise, l'objet de la curiosité & de l'admira-
» tion de l'Europe. «

Nous n'avons ni l'intention ni le droit de prononcer sur le fonds de cette dispute. Le public & le tems en décideront : voilà les deux grands maîtres. Au reste cet ouvrage a fait naître, jusqu'à la satiété, beaucoup de réclamations & de malignités, & dont l'esprit de parti a déguisé tout ce qu'il avoit d'ingénieux & de vrai essentiellement. On a attaqué la brochure par des plaisanteries tant bonnes que mauvaises, par des sarcasmes plus ou moins injurieux, par des pamphlets journaliers, dont la continuité res-

sembloit à l'acharnement. On peut sans doute mêler la plaisanterie aux raisons, & même elles n'en valent que mieux, mais quand l'une devient plus personnelle & plus insultante à mesure que les autres sont plus foibles, il semble alors qu'il a paru plus court & plus facile d'insulter que de répondre. » Si M. Marmontel » n'a écrit qu'une dissertation, pourquoi, demande un journaliste, le combattre par des » satyres? Ses adversaires anonymes ont-ils » voulu prouver évidemment que c'étoit à leurs » yeux un crime impardonnable de ne pas partager leur admiration *exclusive* pour la musique de M. Gluck? Mais il font une affaire » de parti de ce qui ne devrait être qu'une » affaire de goût. L'*enthousiasme* est une fort » bonne chose, & il en faut pour bien sentir » les arts; mais l'*enthousiasme* n'est que l'expression du plaisir qu'on sent; ordonner aux » autres d'avoir le même plaisir sous peine » d'encourir la haine & le mépris, c'est un » fanatisme impérieux & révoltant, & si les » enthousiastes peuvent faire aimer les arts, » les fanatiques peuvent faire haïr la vérité:

(*Journal de Politique & de Littérature; Journal Encyclopédique; Mercure de France; Gazette universelle de Littérature.*)

MONUMENT élevé à la gloire de PIERRE-LE-GRAND, ou Relation des travaux & des moyens mécaniques qui ont été employés pour transporter à Pétersbourg un rocher de trois millions pesant , destiné à servir de base à la Statue équestre de cet Empereur , avec un examen physique & chymique du même rocher ; par le Comte Marin CARBURY DE CÉPHALONIE , ci-devant Lieutenant-Colonel au service de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies , Lieutenant de Police , & Censeur , ayant la direction du Corps Noble des Cadets de St. Pétersbourg. Volume in-folio, Grand papier, de 47 pages d'impression , enrichi de 12 planches très-bien gravées. A Paris, chez Nyon, Libraire , rue St. Jean-de-Beauvais ; & Stoupe , Imprimeur - Libraire , rue de la Harpe. Prix 18 liv. 12 s. broché , 1777.

ON répète depuis long-tems que les hommes de génie sont l'ouvrage de la nature , mais qu'avare de ses dons , elle ne les accorde pas à tous les âges & à tous les climats. Cependant une observation plus attentive nous apprend que dans tous les tems & dans tous les lieux un grand pouvoir , de grandes vues , & une volonté décidée suffisent pour produire des merveilles qui étonnent le siècle qui les

voit, & font l'admiration de la postérité : telle est sans doute l'entreprise noble & hardie qui vient d'ajouter un nouveau lustre au regne glorieux de Catherine. Elle forma le projet d'élever une statue à Pierre-le-Grand : mais un monument érigé en l'honneur d'un souverain, qui voulut être soldat pour se mettre en état de vaincre un jour l'Alexandre du Nord ; qui travailla parmi les charpentiers de Saardam , afin de former une marine formidable au milieu des glaces de la Baltique ; ce monument, décerné par une femme digne d'achever tout ce qu'il avoit commencé, & de le surpasser en gloire & en honneur, devoit-il ressembler à ceux que des mains vulgaires élèvent à des hommes vulgaires ? Les pensées de l'impératrice étoient plus hautes, & M. Falconet, qu'elle avoit honoré de son choix, se trouvoit en état de les atteindre & de s'y proportionner.

» Il considéra, dit M. de Carburi, que les
 » piédestaux ordinaires ne disent rien ; qu'ils
 » conviennent également à toutes sortes de
 » sujets, & qu'employés par-tout, ils n'excitent aucune idée nouvelle & noble dans l'ame du spectateur. Ces motifs le portèrent
 » donc à les éviter dans ce monument. Le héros de la Russie doit y paroître ce qu'il a
 » réellement & principalement été ; créateur,
 » législateur de son peuple, grand, extraordinaire en tout, entreprenant & terminant
 » ce que d'autres imagineroient à peine. C'est
 » ainsi que l'a vu M. Falconet : c'est cette idée
 » qu'il a voulu rendre «.

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mais où trouver dans un pays plat & marécageux un rocher dont la forme correspondit aux vues de l'artiste ? Et quand on le trouveroit, comment le faire mouvoir, comment le transporter au sein de Pétersbourg ? Il ne falloit pas songer à former une telle masse d'un grand nombre de parties liées ensemble. Le monument auroit été fragile ou du moins périssable, & tout ce qui n'étoit pas immortel portoit un titre d'exclusion. (*) Cependant on se fût contenté de réunir trois ou quatre grandes masses qui se seroient trouvées assorties l'une à l'autre. Six mois avoient déjà été employés à la recherche de ces fragmens dont le poids effrayoit encore, lorsque le comte de Car-

(*) M. Linguet, dans ses *Annales politiques, civiles & littéraires*, [N^o. XV,] prétend qu'il y a plus de puérilité que de vraie noblesse dans cette ostentation. « Ce support, dit-il, en parlant du rocher, auroit pu, comme le reste de la machine, être construit par l'art. Il auroit été facile de creuser des fondrières, d'élever des roches bien pointues sur ce plan que la monture impériale devoit fouler aux pieds. En le fabriquant ainsi de pièces rapportée, il en auroit moins coûté, & l'effet du monument, quel qu'il soit, n'en auroit pas été moindre.... Ce n'est pas ainsi qu'on a raisonné en Russie. On a cru qu'il seroit bien plus *glorieux* de grimper le Czar sur un gros rocher naturel d'une seule pièce, &c. « Il paroît qu'on a cherché en Russie, à donner au support toute la solidité dont il étoit susceptible, & qu'en faisant ce support d'une seule pièce on a parfaitement réussi.

buri,

buri, dont les talens pour la mécanique étoient déjà connus & éprouvés à Pétersbourg, osa se jeter à travers tous ces obstacles, & promit le succès de l'entreprise, si l'on vouoit choisir le moyen qui paroïssoit le plus difficile; il prouva que le piédestal devoit être d'un seul morceau, & il assura que quelque part où se trouvât encore cette énorme masse, il l'arracheroit de sa place, & la conduiroit à Pétersbourg. S'il faut louer l'auteur d'un projet si hardi, on ne doit pas moins d'éloges à l'impératrice qui ne craignoit pas de l'adopter. Il ne manquoit plus que de trouver la matière sur laquelle devoient s'exercer ces grands efforts.

» Mais, dit l'auteur, la fortune qui seconde
 » souvent les entreprises nobles & extraordi-
 » naires, sembla donner une marque de ses
 » faveurs à Catherine II, à l'occasion du mo-
 » nument qu'elle élevoit à Pierre-le-Grand. Un
 » paysan m'apprit qu'il y avoit un très-grand
 » rocher dans un marais, près du golfe de
 » Finlande, à six verstes (& non pas à
 » neuf comme on l'a publié,) ou environ une
 » lieue & demie de France du bord de l'eau;
 » & à vingt verstes de la ville, vu le détour
 » que la barque devoit faire pour conduire le
 » rocher à sa destination. Je m'y fis aussi-tôt
 » conduire à pied : c'étoit le seul moyen d'y
 » arriver. Je trouvai le rocher couvert de
 » mousse : ayant fait fouiller à tous ses an-
 » gles, je reconnus que sa base étoit plate.
 » Sa forme étoit un parallépipède de 42 pieds

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de longueur , de 27 de l'argeur , & 21 de
» hauteur. Les deux dernières dimensions étoient
» plus que suffisantes pour pouvoir tailler dans
» ce seul bloc le piédestal de la statue , tel que
» l'avoit conçu M. Falconet. ".....

» Toutes les considérations que je viens
» d'exposer ci-dessus me déterminèrent , & je ne
» pensai plus qu'à transporter le rocher tel qu'il
» étoit. Sa pesanteur (de près de 4 millions de
» livres) un marais très-profond , des ruisseaux ,
» la Neva à traverser ; tout jusqu'à son en-
» foncement dans la terre , qui étoit de 15
» pieds , présentoit des obstacles bien capables
» d'effrayer. Je ne le dissimule pas , peut-être
» une ignorance (heureuse en ce cas) m'a-t-
» elle fait braver les difficultés en m'en voi-
» lant la grandeur. Quoi qu'il en soit , ayant
» à peu près combiné mes opérations , j'offris
» à M. de Betzki de tenter l'entreprise. Il y
» consentit ; il m'y encouragea même en homme
» qui en sentoît l'importance. "

Les hommes les plus éclairés de la Russie ;
les Savans les plus respectables par leur génie ,
trouvoient l'entreprise téméraire. En voyant les
obstacles que M. le comte de Carhuri a vaincus ,
on trouvera qu'ils avoient raison ; mais en voyant
la simplicité des moyens qu'il a employés , on
fera peut-être étonné que des choses si sim-
ples aient paru si difficiles.

» A peine avois-je hasardé quelques essais , dit
» M. de Carhuri . que j'eus à soutenir les rail-
» leries de tous les états , qui regardoient l'en-
» treprise comme impossible. Tous croyoient

» qu'elle n'auroit pas un succès plus heureux
 » que le pont qu'on avoit fait quelque tems
 » auparavant pour traverser la Neva, & évi-
 » ter par-là d'être exposé sur les glaçons."

» Le cri général du public aveugle, ni les
 » doutes des savans timides, ne purent influencer
 » sur l'ame de l'impératrice. Ses grandes vues,
 » ses lumieres, la hauteur de son génie, la
 » mettoient au dessus des craintes de la mé-
 » diocrité & des clameurs de l'envie. Elle donna
 » l'ordre de commencer l'ouvrage, & je m'y li-
 » vrai tout entier."

Si l'on vouloit donner ici une idée des travaux ingénieux au moyen desquels cet ouvrage a été exécuté, il faudroit transcrire en entier le récit clair & précis que l'auteur en fait; encore seroit-il insuffisant, dépourvu des planches magnifiques qui aident l'intelligence du lecteur; mais lorsqu'il s'agit d'annoncer au public des productions du genre de celle-ci, il vaud mieux se borner à exciter sa curiosité, que de lui donner des notions incomplètes. On se contentera donc d'indiquer les vues principales qui ont conduit M. de Carburi au succès que lui seul pouvoit espérer. Celle qui nous paroît la plus neuve, c'est d'avoir imaginé qu'on pouvoit substituer des corps sphériques aux rouleaux qu'on continue d'employer en pareil cas. Voici en deux mots l'idée qu'on peut se faire de cette mécanique. Le rocher fut placé sur un chassis, & le chassis portoit sur deux grosses poutres creusées par-dessus en forme de

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gouttières , pour recevoir deux coulisses de métal. M. de Carburi a choisi le cuivre mêlé d'un peu d'étain & de calamine. Sur cette coulisse , étoient placés de gros boulets de même métal , sur lesquels glissoit le châssis. Sans être mécanicien , on voit que le châssis ne touchant jamais ces corps sphériques qu'en un point , éprouvoit bien moins de frottement , que s'il avoit porté sur des rouleaux de fer , qui d'ailleurs n'auroient pas manqué de plier ou de casser. De simples cabestans & des mouffles ordinaires suffisoient pour faire mouvoir l'énorme rocher , & 64 hommes seulement y étoient employés.

» C'étoit un spectacle assez curieux que la
» marche de ce rocher. Quarante tailleurs de
» pierre travailloient continuellement dessus à
» lui donner la forme désirée. La forge qu'on
» y avoit établie , continuoit de travailler :
» deux tambours étoient placés au haut , &
» par des signaux qu'on leur faisoit , ils don-
» noient à toutes les opérations l'ordre & la
» précision nécessaires. »

Si on ajoute à ce spectacle celui que produisoit l'attirail des traîneaux , on ne sera pas surpris de lire que , malgré la rigueur de la saison , S. M. I. , ainsi que le grand duc & toute la cour , voulurent en être témoins. Chaque jour on voyoit accourir une foule de spectateurs de toutes conditions & de tous états , pour contempler les manœuvres de cette masse.

C'est ainsi que ce rocher prodigieux s'avançoit facilement vers la mer où il devoit être

placé sur une barque faite exprès pour le conduire à Pétersbourg par la Neva. Il sembloit que M. de Carburi avoit rempli sa tâche ; car l'Amirauté avoit voulu se charger du transport par mer. Les moyens qu'elle employa parurent très-bien conçus. Il falloit éviter qu'un poids si énorme ne fît plier la barque du côté par lequel il commenceroit à la toucher. On résolut de la faire couler à fond. On construisit un radier à hauteur du fond de cette barque dont les bords ne passaient que de 3 pieds le niveau de la mer. On fit entrer ensuite le rocher , & puis avec des pompes on vida l'eau pour que la barque se remit à flot ; mais on fut bien surpris de voir qu'elle s'étoit repliée de l'avant & de l'arrière , de sorte qu'elle ressembloit à une coquille de noix. Inutilement cherchoit-on à réparer cet accident imprévu ; le tems se passoit , l'hiver approchoit ; on craignoit qu'une tempête ne fît échouer & perdre à jamais le rocher & la barque qui le portoit. C'étoit le moment où tout privilège , toute prérogative devoit céder au génie. M. de Carburi , de spectateur qu'il étoit , redevint acteur , & la même simplicité présida encore aux moyens qu'il employa. Il sentit que la barque n'avoit plié que parce qu'elle étoit trop chargée du milieu : il fit charger de pierres l'avant & l'arrière. Alors toutes les pièces de bois reprirent leur première forme , & la barque fut rétablie. Quelques arcs-boutans , quelques étais partagerent & soutinrent le poids dans les proportions requises. La barque fut remorquée par

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un vaisseau de guerre, & conduite en triomphe à Pétersbourg sous les yeux de l'impératrice & d'un peuple immense dont l'admiration vengeoit enfin M. de Carburi, des doutes que l'ignorance avoit élevés sur les ressources de l'art, & l'envie sur celles de ses talens. On croira aisément que la conduite des travaux nécessaires au débarquement, ne lui fut pas disputée. Ils ne furent pas moins industrieux que les précédens ; mais il seroit difficile d'en rendre compte, & c'est à l'ouvrage même à les faire connoître. On le trouvera écrit avec cette simplicité qui caractérise les vrais talens, mais qui n'empêche pas qu'on n'y reconnoisse le souvenir amer des contrariétés, des injustices qu'éprouvent toujours les hommes de génie, souvenir qui dure encore plus que le sentiment de la gloire, mais qui ne peut parvenir à les décourager, parce que l'usage de leurs forces est leur premier besoin.

Quelqu'intéressant que soit l'ouvrage dont on vient de rendre compte, il laisseroit encore quelque chose à desirer au public, s'il ne contenoit pas des détails physiques touchant la nature même de ce rocher, qui n'a été considéré jusqu'ici que relativement à sa masse. Chaque siècle éclairé donne naissance à quelque science nouvelle qui devient prédominante. Il semble que l'histoire-naturelle soit cette science de prédilection que notre siècle a créée, & qu'il se hâte de perfectionner. Elle exige une longue étude que le comte de Carburi n'a pu allier avec ses occupations ; mais il a eu du moins

la satisfaction de trouver bien près de lui les secours dont il avoit besoin. Le comte Jean-Baptiste Carburi, son frere, ancien professeur de l'université de Turin, membre des académies de Londres & d'Edimbourg, & médecin consultant de Madame, & de madame la comtesse d'Artois, a considéré dans un mémoire particulier qui se trouve à la fin de l'ouvrage, & la nature de cette pierre, & les phénomènes qu'elle présente. Ce chapitre est à la fois très-savant & très-curieux. On y prouve que le rocher en question est un véritable granit, mais comme s'il devoit être remarquable en tout point, il se trouve, 1^o. qu'il a été frappé par la foudre, & 2^o. que c'est dans le sein même de la terre qu'il a été enfanté; nulle montagne, nulle chaîne de rocher, nul lit de pierre, n'ayant aucune communication avec lui, ni même aucune proximité; ce qui confirme l'opinion qui commence à s'accréditer, que certaines pierres se forment progressivement, & par couches, dans une terre qui en est la matière première, de sorte que passant par divers états, & étant secondés par quelques agens particuliers, elles parviennent à l'état, sous lequel elles frappent nos yeux, & qu'on croit mal-à-propos avoir existé de tout tems.

L'ouvrage de M. le comte de Carburi, intéressant pour toutes les personnes qui savent apprécier les productions du génie, sera on ne peut pas plus utile à ceux qui feroient dans le cas de tenter des entreprises pareilles à la sienne : ils pourront, en perfectionnant les

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

moyens qu'il a inventés, en imaginer de nouveaux qu'ils y ajouteront. Et à l'égard du commun des lecteurs, ils ne verront pas sans quelque curiosité, les ressources de mécanique dont il a fait usage pour transporter à si peu de frais, la plus énorme masse qu'on ait entreprise de mouvoir ; car ce transport n'a coûté, toutes dépenses comprises, que 70000 roubles (*) : encore les matériaux qui restèrent après l'opération, valoient-ils les deux tiers de cette somme.

(*Journal de Paris ; Journal de Politique & de Littérature ; Avis divers ; Journal Encyclopédique.*)

DICTIONNAIRE Historique des Cultes Religieux établis dans le monde, depuis son origine jusqu'à présent ; par M. DE LA CROIX : Ouvrage orné de figures en taille-douce. Nouvelle édition, 3 vol. in-8vo. A Paris, chez Merigot l'aîné, & Couturier fils, Libraire, quai des Augustins ; & chez la Porte, Libraires, rue des Noyers. Prix 15 liv. reliés, & 12 liv. brochés. 1777.

CE dictionnaire très-augmenté dans cette nouvelle édition, peut tenir lieu, à peu de frais, du livre intitulé, *Cérémonies Religieuses*,

(*) Le rouble vaut 4 liv. 10 s. argent de France ;

livre enrichi des magnifiques gravures de Bernard Picart ; mais dont on ne trouve que difficilement de belles epreuves, & qui est devenu très-cher & très-rare. C'est un répertoire des erreurs de l'esprit humain en matiere de superstition & de fanatisme. Il n'est guere de lecteurs qui ne soient tentés, en parcourant ce recueil, de rougir de l'espece humaine abandonnée à ce qu'elle ose appeller sa raison. Cependant il est consolant de remarquer qu'à travers toutes ces absurdités religieuses qui déshonorent la plus grande partie de la terre, les idées précieuses d'un Dieu vengeur du crime, & rémunérateur de la vertu, se soient par-tout conservées. En vain la superstition en a-t-elle, pour ainsi dire, altéré la forme, le fonds en subsiste toujours, même chez les nations les plus barbares ; & , pour le bonheur de l'humanité, ces idées salutaires sont devenues des principes immuables qui ne s'éteindront jamais.

Nous nous permettrons de rapporter quelques exemples des coutumes superstitieuses qui nous ont le plus frappés, en parcourant cette compilation. Eclairés, comme nous le sommes, par les lumieres d'une religion épurée, ce ridicule excès d'aveuglement pourra nous paroître inconcevable ; mais pour nous garantir d'un mouvement d'orgueil qui seroit très-déplacé, n'oublions pas que les fanatiques dont nous allons parler, sont des hommes comme nous. Songeons à ce que nous étions nous-mêmes, il y a quelques siècles, & peut-être à ce que nous sommes encore,

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Le jour de la naissance du roi de Ton-
» quin, on célèbre à sa cour une fête singu-
» lière. L'objet de la cérémonie est de faire
» entrer une nouvelle ame dans le corps de ce
» Monarque. La fête s'ouvre par un concert
» exécuté par les plus habiles musiciens du
» royaume : puis un Bonze, après avoir ré-
» cité certaines prières, appelle à haute voix
» l'ame du roi, comme si, à la fin de cha-
» que année, elle sortoit du corps de ce prin-
» ce.... Voici la formule d'évocation dont il
» se sert : *que les trois ames du roi s'assemblent*
» *pour former une nouvelle ame qui anime le corps*
» *de ce Monarque* : paroles qui donnent lieu de
» penser que ces peuples regardant le prince
» comme un homme d'une nature bien plus
» excellente que les autres, supposent que l'a-
» me qui habite un si illustre corps, est com-
» posée de trois ames. Après l'évocation, le
» prêtre jette le sort avec deux pieces de cui-
» vre qu'on peut regarder comme des especes
» de dez, & prétend connoître par ce moyen
» le moment où l'ame du prince arrive. Aussi-
» tôt il attache plusieurs petites mèches à l'ex-
» trémité d'un bâton, afin que les trois ames
» du roi puissent venir s'y percher comme un
» oiseau sur une branche. Dans ce moment
» on avertit le roi de se préparer à recevoir
» son ame. Aussi-tôt le Monarque se revêt
» d'habillemens nouveaux, & monte sur son
» trône, comme s'il devoit recevoir un ambaf-
» sadeur. Pour faire plus d'honneur à l'ame,
» un détachement de deux mille soldats mar-

» chent à sa rencontre , avec quatorze élé-
 » phans & autant de chevaux. C'est avec ce
 » brillant cortège que l'ame s'approche du trô-
 » ne du roi , pour prendre possession du corps
 » de ce prince , qui reçoit les complimens de
 » toute la cour , sur la vie nouvelle qui vient
 » de lui être communiquée. »

Dans cette contrée de l'Afrique que nous
 nommons la Côte d'or , & qui est encore si
 peu connue , on trouve un nombre prodigieux
 de serpens d'une espece qui n'est pas vénimeu-
 se , & qui sont pour les negres un objet de
 culte dont il seroit très-dangereux de vouloir
 les défabuser. » Un capitaine Anglois ayant dé-
 » barqué à Fida , avec quelques gens de son
 » équipage , ne se fit aucun scrupule de tuer
 » un de ces serpens qui s'étoit glissé dans sa
 » maison , & le jetta ensuite par la fenêtre ,
 » sans précaution. Le lendemain , les negres
 » ayant apperçu leur dieu mort , ne penserent
 » qu'à le venger , & firent les plus exactes
 » perquisitions du crime. Les Anglois qui ne
 » pouvoient prévoir les conséquences de leur
 » déicide , convinrent de bonne foi qu'ils
 » avoient tué ce serpent. Aussi-tôt le peuple
 » transporté de fureur se jetta sur eux , les
 » massacra tous , brûla leurs maisons & jus-
 » qu'aux marchandises qu'elles contenoient. »

Les animaux mêmes à qui il arrive de bles-
 ser un de ces reptiles consacrés , ne sont pas à
 l'abri de la punition. On raconte qu'en 1697 ,
 un cochon mordu par un de ces serpens , &
 l'ayant dévoré sans respect pour sa divinité ,

cet attentat sacrilège excita parmi les prêtres la plus grande rumeur. Ils portèrent au tribunal du roi cette importante affaire, & , à leur requête , le monarque fit publier un édit de proscription contre tous les cochons du pays. Les habitans s'armèrent, & firent un carnage affreux de la race proscrire.

Le voyageur Bosman rapporte qu'un de ces serpens séjourna quinze jours dans sa maison. Il s'étoit placé au-dessus de la table où il mangeoit. Un jour qu'il donnoit à dîner à quelques seigneurs du pays, il leur montra ce serpent, & leur dit qu'il étoit à craindre qu'il ne mourût de faim , puisqu'il n'avoit rien mangé depuis quinze jours ; mais les convives lui répondirent qu'ils ne doutoient pas que le serpent ne mangeât, à son insu, quelque chose de ce qu'on servoit sur sa table. Bosman se rendit le lendemain au palais du roi , & lui dit en plaisantant : » Un de vos dieux vit à mes » dépens depuis quelque tems : si vous ne me » payez sa pension , il faudra qu'il cherche une » autre table ; car je n'ai plus le moyen de » le nourrir. » Le roi qui entendoit raillerie, envoya le lendemain un bœuf à Bosman, pour le dédommager de la dépense du serpent.

D'autres negres de la côte de Guinée ont encore, s'il est possible, des idées moins relevées de la divinité. Ils font un dieu du premier objet qu'ils rencontrent. Une pierre informe, une branche d'arbre, un oiseau, un poisson, deviennent indifféremment l'objet de leur culte. Ils les honorent sous le nom de Fétiches,

leur attribuent une puissance sans bornes, & les regardent comme les auteurs de tous les maux & de tous les biens qui leur arrivent.

A l'article, *Fête des Cabanes*, on trouve une anecdote assez curieuse sur cette cérémonie que les Juifs du Levant célèbrent encore pendant huit jours, avec la plus grande dévotion; mais à laquelle leurs filles ne participent plus. » Cette » fête consiste à manger & à dormir dans un » lieu à l'air, qu'ils accommodent en forme » d'un cabinet de feuillages, & qu'ils ornent » de leurs meubles les plus précieux. Autre- » fois ils y faisoient dormir une fille vierge, » parce qu'ils croient que leur messie doit » naître d'une vierge par l'opération céleste.... » Un pere aspirant à l'honneur de voir sor- » tir le messie de sa famille, mit dans cette » cabane sa plus belle fille, qu'on y laissa, sur » sa bonne foi, pendant huit nuits; mais la » fille, profitant de cette occasion, introdui- » sit dans ce lieu son amant, qui s'y rendit » vêtu de blanc, & passa la nuit avec elle. » Un esclave qui veilloit plus tard que les au- » tres, entendant du bruit, eut la curiosité » d'observer ce qui se passoit; & ayant vu » la prétendue vierge avec un homme vêtu » de blanc, le prit pour un messager du ciel, » & découvrit le mystere au pere de la fille. » La nouvelle s'en répandit parmi les Juifs, » qui vinrent la féliciter sur son bonheur. » Elle devint grosse; & espérant que peut-être » sa bonne fortune la mettroit à couvert par » la naissance d'un garçon, elle confessa qu'elle » ne pouvoit cacher qu'un jeune homme res-

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» plendissant de lumiere, & vêtu de blanc ;
 » s'étoit apparu à elle, & lui avoit annoncé
 » qu'elle concevroit le messie des Juifs. Elle
 » fut gardée avec soin pendant sa grossesse ;
 » mais malheureusement pour elle & pour le
 » peuple Juif, elle accoucha d'une fille au bout
 » de huit mois. Le pere disparut, & l'on éloi-
 » gna secrètement la mere & la fille, pour
 » empêcher que cette aventure ne vînt aux
 » oreilles des Chrétiens & des Turcs : mais ce
 » fut inutilement, & les Juifs couverts de con-
 » fusion retrancherent à leurs filles cette céré-
 » mone. »

Cette anecdote, qu'on donne pour très-vraie, sembleroit avoir fourni le sujet du joli conte que tout le monde connoît, & que la Fontaine termine ainsi :

La Signora de retour chez sa mere,
 S'entretenoit jour & nuit du saint pere ;
 Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;
 Au demeurant prenoit tous les matins
 Le couple d'œufs ; attendoit en lieffe
 Ce qui viendrait d'une telle grossesse.
 Mais ce qui vint, détruisit les châteaux,
 Fit avorter les mitres, les chapeaux,
 Et les grandeurs de toute la famille :
 La Signora mit au monde une fille.

Que des peuples ignorans & sauvages aient consacré tant de cérémonies absurdes, nous n'en sommes que médiocrement surpris : mais est-il bien vrai que dans une religion aussi pure que la nôtre, chez des nations policées, &,

pour ainsi dire , sous nos yeux , il existe encore des coutumes superstitieuses , telles que nous les présente l'auteur de ce dictionnaire ?

» A Courtray , dit-il , le vendredi-saint , la
 » ville paye 25 livres à un pauvre homme ,
 » pour représenter la passion du sauveur. On
 » le mène en procession dans toutes les rues ,
 » vêtu d'une robe violette , la tête couronnée
 » d'épines , portant une lourde croix sur ses
 » épaules : douze religieux , six capucins d'un
 » côté , six récollets de l'autre , faisant l'office de
 » bourreaux , le tiraillent à droite & à gau-
 » che par autant de grosses cordes qu'il a at-
 » tachées autour du corps. Les tourmens qu'ils
 » lui donnent le feroient bientôt périr de fa-
 » tigue , si un nouveau Simon le Cirénéen ne
 » survenoit fort à propos lorsqu'il est prêt de
 » succomber sous le fardeau de sa croix. Il
 » arrive enfin à l'église plus qu'à demi-mort.
 » Au milieu de toutes ces souffrances , il ne
 » laisse échapper ni murmure , ni plainte , &
 » se croit assuré de son salut , s'il peut expirer
 » sous les coups , ce que n'ont pas honte de
 » lui faire accroire les ministres de la religion
 » eux-mêmes « (*) .

(*) Nos lecteurs voudront bien placer la description de cette cérémonie barbare , au rang des *men-songes imprimés*. Il est vrai que le *jeudi-saint* , on fait dans une ville peu éloignée de Courtray , une procession qui attiroit autrefois beaucoup d'étrangers , & qui avoit quelque rapport avec la description dont il s'agit ici ; mais le public a cessé de s'y porter en foule , depuis qu'on a supprimé la plupart des cérémonies ridicules & superstitieuses qui donnoient à cette procession peu édifiante , toute sa célébrité.

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Le même jour , à Bruxelles , on crucifie
» aussi un homme , pour imiter le crucifie-
» ment de Jesus-Christ ; (*) mais aussi choisit-
» on , pour faire le rôle de crucifié , un cri-
» minel condamné à mort , à qui l'on accorde
» sa grace pour l'amour du personnage qu'il re-
» présente. C'est l'église des Augustins , qui
» sert , pour ainsi dire , de salle de théâtre à
» ce spectacle tragi-comique. On y voit au
» pied de l'autel un vaste échafaud sur lequel
» est élevée une croix très-haute. De côté
» & d'autre sont dressées des especes de loges
» pour les dames , les gens de qualité , & pour
» les premiers de la ville : le reste de l'église
» ne suffit pas pour contenir la foule incroya-
» ble de peuple qui se presse de toutes parts
» pour accourir à cette scene. Une procession se
» fait au son lugubre de plusieurs instrumens.
» On y voit d'abord marcher les confreres , dits
» *de la miséricorde* , le visage masqué , les pieds
» nus , & en habit de la confrairie ; viennent
» ensuite des prisonniers traînant à leurs pieds

(*) Il est étonnant que l'on se permette d'imprimer des relations aussi évidemment calomnieuses. Si nous transcrivons cet article , c'est moins pour réfuter les faits qui y sont rapportés , que pour donner un exemple frappant des fautes que peut commettre un écrivain , lorsqu'il s'attache plus à étonner ses lecteurs par des histoires controuvées , qu'à leur offrir des observations discutées au flambeau de la critique. Les faits qui constatent les délires de l'esprit humain ne sont-ils pas en assez grand nombre , sans qu'il soit besoin de chercher à en augmenter la masse aux dépens de la vérité ?

» de gros boulets de canon , qui y font attas-
 » chés avec des chaînes de fer ; arrivent enfin
 » des religieux Augustins travestis en Juifs ,
 » & au milieu d'eux le représentant du fau-
 » veur , garrotté , couronné d'épines , revêtu
 » d'une robe de pourpre. Après l'avoir ainsi
 » promené en procession dans toute la ville ,
 » les religieux travestis en bourreaux le con-
 » duisent au lieu du supplice , armés de clous ,
 » de marteaux & des autres instrumens de la
 » passion , le font monter sur l'échafaud , &
 » y montent avec lui. Aussi-tôt ils le dépouil-
 » lent jusqu'à la chemise , tirent ses habits au
 » fort , & l'étendent enfin sur la croix , où
 » ils lui attachent les pieds & les mains avec
 » des courroies , sous lesquelles sont de petites
 » vessies pleines de sang , qui , percées par les
 » clous , font croire au peuple qu'on a réelle-
 » ment percé les pieds & les mains du cruci-
 » fié. A cette vue , tout le peuple se sent
 » les entrailles émues ; & se retraçant l'image
 » du fauveur , il laisse couler ses larmes. Quel-
 » ques-uns des plus dévots se laissent tellement
 » emporter à leur douleur , qu'ils se frappent
 » rudement la poitrine , & se la meurtrissent
 » à force de coups « .

Nous terminerons cet article par l'idée que
 nous donne l'auteur de la vénération des Chi-
 nois pour la piété filiale.

» A la Chine , un enfant qui manque au
 » respect qu'il doit à ses parens , est regardé
 » comme un criminel du premier ordre , &
 » puni avec la dernière rigueur. Si un pere

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» porte quelque plainte de son fils devant un
» officier de justice , on n'exige aucune
» preuve de lui ; on n'examine point la qua-
» lité de la faute ; il n'en est presque point de
» légère en pareil cas. Le fils , sur la seule ac-
» cusation de son pere , est jugé digne de mort ,
» & , sans autre forme de procès , la sentence
» s'exécute. S'il arrive qu'un fils soit assez dé-
» nature pour oser porter sur ses parens une
» main criminelle , tout l'empire apprend avec
» horreur cet affreux attentat ; la consterna-
» tion se répand dans la ville qui avoit donné
» la naissance à un tel monstre ; on dépose
» les magistrats de cette ville , comme n'ayant
» pas eu soin de faire donner à ce malheureux
» une éducation convenable. Tous les magis-
» trats voisins subissent aussi la même puni-
» tion. Les parens du coupable sont sévère-
» ment châtiés pour n'avoir pas corrigé de
» bonne heure cet enfant dénaturé , & l'avoir
» laissé , par leur indulgence , parvenir jus-
» qu'au plus haut degré de la perversité. C'est
» devant l'empereur lui-même que le crimi-
» nel est cité : il est ordinairement condamné
» à être déchiré en morceaux , & jetté au feu.
» On renverse de fond en comble la maison
» qui lui a servi d'asyle , & même celle de
» ses voisins ; on élève plusieurs monumens
» destinés à perpétuer le souvenir de cet at-
» tentat , & l'horreur qu'il doit inspirer «.

» Les empereurs Chinois ne sont pas dis-
» pensés de ces devoirs de la piété filiale ; ils
» sont même forcés de respecter jusqu'aux sei-

» blesses de leurs parens : l'exemple suivant en
 » fournit une preuve éclatante. La mere d'un
 » empereur Chinois qui déshonoroit publique-
 » ment son rang & sa naissance , par un com-
 » merce scandaleux avec un seigneur de la
 » cour , fut condamnée à l'exil par le prince
 » son fils. Quelque juste que fût cette puni-
 » tion , elle parut révoltante aux ministres Chi-
 » nois. Ils commencerent d'accabler l'empereur
 » de requêtes & de remontrances , pour l'ex-
 » citer à rappeler sa mere. Le prince , obsédé
 » de leurs supplications , fit mourir quelques-
 » uns de ses ministres zélés ; mais la crainte
 » du supplice n'effraya point ceux qui res-
 » toient ; ils s'obstinèrent tour-à-tour à impor-
 » tuner l'empereur , & payerent de leurs têtes
 » la hardiesse de leurs représentations. Enfin ,
 » l'un d'eux fit porter son cercueil au palais ,
 » & dit au monarque , d'un ton ferme : Fais-
 » moi mourir , & délivre-moi de la vue d'un
 » prince qui n'est plus à mes yeux qu'un ob-
 » jet d'horreur , puisque tu refuses d'écouter
 » la voix de la nature qui te parle par ma
 » bouche. Je vais trouver tes ancêtres & ceux
 » de l'impératrice ta mere ; je leur apprendrai
 » ton crime , & dans l'ombre de la nuit , leurs
 » ombres & la mienne viendront encore te re-
 » procher ta cruauté. La mort fut le prix d'un
 » discours si hardi : mais tant de sang ré-
 » pandu ne procuroit point à l'empereur le re-
 » pos qu'il desiroit ; de nouveaux censeurs
 » venoient tous les jours le persécuter au pé-
 » ril de leur vie. Sa cruauté fatiguée fit enfin

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» place à la crainte ; il appréhenda que son
» obstination ne produisit quelque souleve-
» ment dangereux dans ses états, &, pour
» s'épargner de nouveaux embarras, il rap-
» pella malgré lui sa mere ».

On conserve une déclaration du Suen-Ti, empereur de la Chine, qui ordonne à tous les vice-rois & gouverneurs des provinces de l'empire de lui faire connoître ceux qui se sont rendus recommandables par une tendresse & une soumission particuliere envers leurs parens, afin qu'il puisse honorer & récompenser dignement une si belle vertu. Le même empereur, par une autre déclaration, dispense des corvées ordinaires, les enfans qui ont perdu leur pere ou leur mere, leur grand-pere ou leur grand-mere, pendant tout le tems destiné à leur rendre les honneurs funebres.

Le fils du roi de Tsing ou Cin, pour se dérober aux embûches que lui tendoit l'ambition de sa belle-mere, s'étoit exilé des états de son pere, & vivoit errant dans différens pays. Pendant le cours de ses voyages, il reçut avis que son pere étoit mort, & qu'un usurpateur s'étoit emparé de ses états. Un prince sensible à sa disgrâce vouloit lui offrir une armée pour soutenir ses droits ; mais le Chinois lui répondit que la piété filiale lui étoit plus précieuse que le trône ; qu'il devoit songer à pleurer la mort de son pere, avant de s'occuper de ses propres intérêts ; & que pendant les trois années destinées au deuil & à la tristesse, il étoit défendu de prendre les armes.

Que l'on juge par ces mœurs des Chinois, de l'idée qu'ils auroient de Louis XIII, non-seulement chassant sa mere de ses états, mais lui fermant tous les asiles qu'elle pouvoit trouver dans les cours voisines, & la laissant enfin expirer de misere à Cologne.

On a retranché dans la nouvelle édition de ce dictionnaire, tout ce qui a paru ne présenter que des définitions seches, que des choses vulgaires, connues de tout le monde, ou qu'il importe peu de savoir, & l'on y a substitué des objets plus capables d'intéresser le lecteur & de piquer sa curiosité : mais aussi il faut convenir que l'auteur, ainsi que nous l'avons observé plus haut, a puisé quelquefois dans des sources qu'il auroit dû s'interdire.

(*Journal François ; Affiches & Annonces de Paris.*)

NACHRICHTEN, &c. *Nouveaux Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de PÉTRARQUE & des Auteurs du même tems.* 2 vol. in-8vo. A Lengano, 1777.

SI de tous les auteurs qui se sont illustrés, Pétrarque n'est pas le plus connu, ce n'est pas la faute de ses biographes, car il est très-peu d'écrivains qui aient eu autant d'apologistes. L'anonyme a eu dans le sujet qu'il a traité, bien des predecesseurs, & quoiqu'il ait puisé, com-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

me il le dit lui-même, ce qu'il a trouvé de plus intéressant dans les écrits de chacun de ces panégyristes, il s'est rendu le maître de sa matière ; en sorte qu'on croit lire pour la première fois les faits qu'il raconte ; & ces faits sont si intéressans, soit par eux-mêmes, soit par la manière dont il les rend, qu'ils attachent, quoiqu'ils soient très-connus. D'ailleurs, l'anonyme pouvoit, à force de compiler, faire un ouvrage infiniment plus étendu ; il s'est contenté de deux volumes, & l'on doit même lui en faire bon gré : nous croyons même pouvoir assurer, qu'après l'excellente préface donnée par M. Muratori, à la tête de l'édition qu'il publia des poésies de Pétrarque, qu'après les savantes & ingénieuses recherches de M. le baron de la Bastie, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* ; mais sur-tout après les *Mémoires*, en trois vol. in-4to. publiés, il y a quelques années, par M. l'abbé de Sades, *Mémoires* remplis de recherches, d'excellente critique, mais peut-être un peu trop prolixes ; ce que nous avons de plus intéressant & de plus instructif, soit concernant la vie, soit relativement aux écrits de Pétrarque, sont ces deux volumes. L'anonyme, à la vérité, n'a considéré cet auteur que comme poète critique, comme amant passionné de Laure, comme homme d'état, & comme excellent citoyen. Il ne s'est occupé que des ouvrages qui ont contribué à sa célébrité, & non de ceux qui n'ont rien ajouté à sa réputation, ou même qui l'ont obscurcie ; car enfin,

quoiqu'il y ait de l'invention & de la poésie, de beaux vers & des sentimens élevés dans son *Poëme des Triomphes*, jamais Pétrarque n'eût occupé un rang distingué parmi les plus célèbres poëtes du quinziesme siecle, s'il n'eût chanté, comme dans ce poëme, que les victoires de l'amour, de la chasteté & de la mort, où s'il n'eût composé que son poëme *de l'Afrique*; ouvrage également destitué de poésie, d'invention & d'harmonie. Cet écrivain célèbre eût vécu obscurément & seroit mort sans gloire, s'il se fût contenté de publier ses foibles ouvrages en prose intitulés : *De remediis utriusque fortunæ*; 2°. *Devotio Religiosorum*; 3°. *De vera sapientia*; 4°. *De vita solitaria*; 5°. *De contemptu mundi*; 6°. *Rerum memorabilium libri sex*; 7°. *De Republica administranda*. Il est vrai que Pétrarque, n'eût-il écrit que ses lettres, *Epistole*, elles lui eussent fait une réputation fort étendue, & on les liroit avec autant d'intérêt que d'utilité, soit celles dans lesquelles il traite des sujets de morale, soit celles où il rend compte à ses amis des événemens qui se passaient, & de sa maniere de penser sur les affaires de son tems; soit celles dans lesquelles il parle de la littérature ancienne, & de celle de son siecle. On préfère avec raison ses lettres à ses discours, *Orationes*, fort abondants en mots & vuides des pensées; déclamations pompeuses où l'on chercheroit en vain de l'énergie & de la véritable éloquence. Mais ce qui a immortalisé Pétrarque, ce sont ses sonnets & ses chansons, pieces remplies de goût, de sentiment, & qu'on

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

croiroit avoir été écrites par les graces sous la dictée de l'amour.

A l'égard de la vie de Pétrarque, elle est si connue, que nous ne pensons pas devoir nous arrêter au récit qu'en fait l'anonyme ; il rend si proluxement des faits tant de fois racontés, que plus d'un lecteur peut-être en sera fatigué ; car qui ne fait que né à Arrezzo vers l'an 1304, Pétrarque, après avoir fait ses premieres études à Avignon & à Carpentras, alla ensuite à Montpellier, & de-là à Bologne, où, au lieu d'étudier le droit, comme ses parens le desiroient, il se livra tout entier à son goût pour la poésie ? Qui ne fait que ce fut dans son voyage à Avignon qu'il devint passionnément amoureux de Laure de Noves ; & que ne pouvant rien gagner sur son amant, il alla tâcher de l'oublier à Vacluse ; qu'il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, portant en tous lieux son amour, qui, au-lieu de se ralentir, devenoit de jour en jour plus violent ? On savoit aussi, bien longtemps avant que l'anonyme ne songeât à le répéter, que le pape confia à Petrarque plusieurs importantes négociations, où il eut le succès le plus complet. On sait que fatigué de la cour pontificale & des vices qui régnoient à Avignon, il revint à Vacluse, où il chantoit les graces de Laure, & l'excès de son amour pour elle, lorsque sa réputation s'élevant chaque jour davantage, il reçut dans le même jour des lettres de Robert, ro de Naples, du senat de Rome & de l'université de
Paris,

Paris, qui l'invitoit de la maniere la plus preſſante & la plus flatteuſe à quitter ſa retraite, pour aller jouir des honneurs diſtingués qu'on lui deſtinoit; il préféra Rome, où il reçut ſolemnellement la couronne poétique. De Rome, il ſe rendit à Parme, où il étoit archidiaque. Ce fut là que recevant la foudroyante nouvelle de la mort de Laure, il courut ſ'enfoncer dans ſa ſolitude de Vacluſe, pleurer en très-beaux vers, & chanter les attraits de l'amante que la mort venoit de lui ravir. On ne peut pas toujours pleurer; Pétrarque s'éloigna de Vacluſe, alla, pour ſe diſtraire, parcourir l'Italie, & ſe fixa à Padoue, où il obtint un canonicat, & reçut Boccace, qui, de la part des Flórentins, venoit le prier d'honorer de ſa préſence ſa patrie, qui lui offroit la reſtitution de ſon patrimoine. Il ne ſe rendit point à cette invitation, & vécut cinq ans encore à Arque, près de Padoue, & y mourut en 1374, âgé de ſoixante-dix ans. L'anonyme obſerve que quoique infiniment tendre, & même éperduement amoureux, très-galant dans ſes poéſies, Pétrarque étoit l'un des hommes le plus pieux de ſon tems. Il obſerve auſſi, & il pouvoit ſ'en diſpenſer, qu'un étranger, étonné de l'amour exceſſif de Pétrarque pour Laure, fit expreſ le voyage d'Avignon pour voir cette femme tant célébrée, & qu'étonné en la voyant, il ſ'écria : *Eh quoi, c'eſt donc là cette femme qui a tourné la cervelle à Pétrarque!* Il eſt vrai, ajoute l'auteur, que mariée depuis long-tems, mere de beaucoup d'enſans, & accablée de chagrins domeſtiques,

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Laure, quoiqu'adorée du poëte, n'étoit rien moins que jolie. Avec la permission de l'anonyme, cet étranger avoit tort : Laure étoit aux yeux de Pétrarque la plus belle des femmes ; il l'aimoit, & il importoit peu qu'elle fût jeune ou vieille, belle ou laide ; c'étoit par les yeux de l'amour que le poëte la voyoit ; est-il de laide maîtresse aux yeux d'un amant bien épris ! Otez cette anecdote & quelques autres dans ce goût ; supprimez de ces deux volumes quelques faits trop connus, & la lecture de cet ouvrage vous intéressera, & vous instruira même.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)

EXAMEN de plusieurs préjugés & usages abusifs, concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées & les enfans en bas âge ; lesquels préjugés & usages abusifs sont dégénérer l'espece humaine ; avec les moyens d'y remédier ; par M. SAUCEROTTE, Chirurgien ordinaire du feu Roi de Pologne Stanislas I ; Professeur & Démonstrateur Royal en l'art des accouchemens à Lunéville, Membre de plusieurs Sociétés savantes, &c. A Strasbourg, chez Gay ; à Nancy, chez Hœner, in-8vo. 1777.

CET ouvrage, qui peut faire suite avec ceux de M. Tissot, a été couronné l'année der-

niere par une académie distinguée, celle de Nancy ; il a valu à l'auteur un diplôme d'associé de l'académie royale de chirurgie de Paris, qui a jugé son ouvrage utile ; & c'est à ce titre que M. Saucerotte l'a dédié à MM. de la Société patriotique de Hesse-Hombourg. Muni de ces recommandations, cet écrit n'a nul besoin de nos éloges ; mais pour rendre service à ceux de nos lecteurs qui ne seroient pas à portée de se le procurer, nous en donnerons une analyse succinte.

I. Une pudeur ridicule engage la plupart des femmes à cacher leur grossesse ; elles se compriment le ventre ; d'où résulte la constipation, qui par les efforts qu'elles sont obligées de faire pour aller à la selle, leur occasionne souvent des fausses-couches ; elles s'exposent aussi par-là à des descentes ; & le moindre mal qui puisse leur en arriver, c'est de donner au fœtus une mauvaise situation, qui leur cause par la suite un accouchement laborieux. M. Saucerotte, veut qu'on n'abuse pas des saignées du bras, qui ne sont guère nécessaires qu'aux femmes sanguines, & qu'on ne néglige pas celles du pied qui sont quelquefois très-utiles. Il ne condamne pas l'usage des purgatifs ; mais il conseille sur-tout les lavemens, & même les bains, dans certains cas. Il proscriit les exercices violens, les mets indigestes, & la trop grande quantité de nourriture ; enfin il ne veut pas qu'on satisfasse les appétits déréglés de quelques femmes, qui, sous prétexte qu'elles sont enceintes, s'imaginent être en droit d'ériger en

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ordres absolus de la nature, ce qu'il leur plaît d'appeller leurs *envies*. M. Saucerotte se récrie avec beaucoup de force contre la pernicieuse coutume qu'ont les sages femmes de faire des accouchemens réitérés à l'orifice de la matrice, dans la vue de hâter le travail de l'enfantement ; cela s'appelle *travailler*, en style de matrone ; c'est, suivant l'auteur, la principale cause des infirmités que les femmes éprouvent à la suite de leurs couches. Un autre abus encore plus meurtrier, c'est de leur donner, soit pour accélérer le travail, soit pour rétablir leurs forces après l'enfantement, des potions cordiales & spiritueuses, telles que des liqueurs, du vin, &c. or l'usage de ces boisons n'est propre qu'à porter le sang vers la matrice avec plus de célérité, & en plus grande abondance ; & par conséquent à occasionner des pertes, & souvent la mort : » Je ne vois, » dit M. Saucerotte que l'affaiblissement général » & l'inanition, sans perte quelconque, dans » lesquels les cordiaux puissent convenir. « Il ne veut pas qu'on fasse marcher la malade pour accélérer le travail, sur-tout si elle a une perte, si les eaux sont percées, s'il fait froid, &c. Les bains de vapeurs qu'on emploie pour le même objet, sont, tout au moins inutiles. Mais tous ces abus ne sont rien en comparaison de la coutume barbare de presser fortement de haut en bas le ventre des femmes en travail, & ce qui est plus cruel encore, de les suspendre ; M. Saucerotte démontre que cette condamnable méthode, est directement opposée au

but qu'elle se propose , en ce qu'elle prive la malade de l'emploi de ses forces ; & qu'on lui cause par-là des douleurs en pure perte. Enfin M. Saucerotte blâme avec raison la précipitation des matrones à faire l'extraction de l'arrière-faix , immédiatement après la sortie du fœtus , laquelle entraîne les accidens les plus funestes.

II. Après les laborieux efforts de l'accouchement , une femme est fort disposée au sommeil ; mais elle doit , selon l'auteur , s'en défendre , de tout son pouvoir ; on en a vu souvent s'endormir dans cet état , pour ne plus se réveiller. Que si on ne peut l'en empêcher , il faut du moins examiner quelquefois dans son lit , si l'écoulement des lochies n'est pas trop abondant. Il ne faut point permettre que d'ignorantes matrones , dans la fausse vue de soutenir la matrice pour prévenir une descente , appliquent sur la région hypogastrique , des serviettes & bandages qui ne servent qu'à faire croupir les lochies dans les parois de la matrice , & à donner de violentes tranchées à la malade. Pour soulager ces tranchées utérines , elles sont aussi dans l'usage d'administrer des breuvages & des topiques , qui , s'ils sont narcotiques , suspendent l'écoulement d'un fluide dont l'évacuation est nécessaire ; & s'ils sont spiritueux , augmentent le ton des fibres , & par conséquent les tranchées. Un autre préjugé bien ridicule , c'est de donner aux accouchées du linge sale , qui développe quelquefois en elles les principes de putridité , leur cause la

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fièvre, ou une éruption miliaire, ou tout au moins des démangeaisons qui troublent leur tranquillité. On ne doit point hésiter, au besoin, de leur administrer des lavemens, des purgatifs, des vomitifs, & la saignée du bras, dans la fausse crainte d'arrêter l'écoulement des lochies. Il ne faut s'en abstenir que le jour qu'on nomme improprement celui de la fièvre de lait; on a vu souvent des femmes être les victimes du pernicieux préjugé qui veut qu'on attende six semaines après les couches pour administrer ces secours. Les topiques sur le sein pour dissiper le lait, ont souvent produit de mauvais effets; il vaut mieux appliquer du coton cardé, ou de vieux mouchoirs de mouffeline, en ayant l'attention de tenir les mamelles relevées & de les ferrer très-légèrement. Mais qu'est-il besoin de toutes ces précautions? la nature ordonne, & M. Saucerotte y invite les femmes sous peine d'être affligées des plus cruelles infirmités; qu'une mère donne le soin à son enfant, & cela immédiatement après l'accouchement, & sans attendre le troisième jour, comme un aveugle préjugé l'a persuadé à la plupart des femmes. Voyons-nous que les femelles des animaux fassent attendre aussi long-tems à leurs petits le lait que la nature s'est hâtée d'élaborer pour eux? Et n'est-ce pas une étrange absurdité, que d'attendre que cette liqueur s'accumule pendant trois jours dans les mamelles, qu'elle s'y aigrisse, & que pour l'en extraire, l'enfant soit obligé de faire souvent d'inutiles efforts, & de causer à sa mère des

douleurs très-vives, souvent même des maux incurables, qui n'ont d'autre origine que la violence qui leur est faite pour *rompre les lumières*, pour *casser les cordes*?

III. Dans cette troisième partie, qui traite du gouvernement des enfans en bas-âge, l'auteur répète aux nourrices les leçons qu'on leur a déjà données, sans beaucoup de succès, dans plusieurs excellens ouvrages. Mais c'est surtout contre la grossière routine des sages-femmes qu'il faut se tenir en garde. Elles ont persuadé, par exemple, à bien du monde, qu'un enfant qui naît à huit mois ne sauroit vivre, tandis qu'un enfant de sept mois peut être élevé sans difficulté. En conséquence de cette fausse opinion, on néglige les enfans nés à huit mois; on les laisse périr, & cela ne tend malheureusement qu'à accréditer de plus en plus cet absurde préjugé. On ne doit pas apporter moins de vigilance à empêcher que les matrones & les gardes s'ingèrent de pétrir avec leurs mains la tête des enfans nouveaux-nés, pour corriger les légères difformités qu'elle peut avoir contractées dans le passage; car il arrive quelquefois que ces mains mal-habiles dérangent l'économie du cerveau d'un enfant; n'est-il pas plus simple de laisser à la nature le soin de rétablir son ouvrage? Quelques-unes de ces mêmes matrones laissent croître l'ongle de leur pince, pour pouvoir faire la section ou plutôt le déchirement du filet aux nouveaux-nés. Cette opération devroit être réservée à un chirurgien intelligent; car plus d'une fois la sage-femme dé-

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

chire si bien le filet, qu'il en résulte une inflammation à la langue de l'enfant, ce qui le rend inhabile à la succion. Les meres craignent toujours que la ligature du cordon ne soit pas faite assez près du ventre de l'enfant; M. Saucerotte les assure qu'il y auroit plutôt du danger à la faire trop près. La distance doit être au moins de deux pouces. Pour expulser le *meconium*, on emploie d'ordinaire des évacuans, tels que de la manne dissoute, de l'eau mielée, &c. au-lieu de leur présenter tout uniment le premier lait que la nature a rendu propre à faciliter cette excrétion. M. Saucerotte se récrie ensuite contre l'usage du maillot, de la bouillie, de l'eau de pavot, contre l'allaitement des nourrices mercenaires, sur-tout quand leur lait est vieux; contre le faux préjugé qu'un nouveau nourrisson renouvelle le lait, enfin contre tous les dangers auxquels on expose les enfans en les livrant à des mercenaires, incapables de cette tendre vigilance qui est le propre d'une véritable mere.

Un article que nous croyons devoir indiquer ici, est celui concernant l'usage de faire prendre aux femmes en couche, des bouillons succulens plusieurs fois le jour & la nuit.

- » Les bouillons succulens que l'on a coutume
- » de faire prendre aux accouchées chaque trois
- » ou quatre heures, sont sujets à s'alkaliser
- » dans les premières voies, à faire perdre
- » l'appétit, à causer des dégoûts, & même
- » des maladies putrides. Une nourriture un
- » peu solide, modérément rafraîchissante, est

» infiniment préférable. C'est celle que je préf-
 » cris ; & certainement je m'en suis trouvé à
 » merveille dans le cours d'une pratique fort
 » heureuse, en faisant toujours la distinction
 » de celles qui nourrissent d'avec celles qui
 » n'allaitent pas, pour permettre davantage aux
 » premières. «

Voici une observation qui mérite d'être
 connue. » Les enfans, dit M. Saucerotte,
 » naissent quelquefois avec une exomphale ou
 » hernie par le trou du nombril. C'est un cas
 » embarrassant pour une matrone, par rapport
 » à la manière de lier le cordon. Je crois de-
 » voir rapporter à ce sujet un fait dont j'ai
 » vu les tristes suites.

» Une accoucheuse, au lieu de faire la li-
 » gature sur le cordon même en dehors de
 » l'exomphale, se mêla de réduire dans le bas-
 » ventre les parties forties, par le moyen du
 » taxis, & fit ensuite la ligature sur la portion
 » de peau distendue, dans la fausse idée que
 » la cicatrice s'opposeroit à une nouvelle for-
 » mation de la hernie ; mais lors de la chute
 » du fil qui avoit servi de lien, il se mani-
 » festa une éventration qui fit périr la mal-
 » heureuse victime de l'ignorance & de la pré-
 » somption. «

M. Saucerotte termine son ouvrage par des
 considérations sur la méthode échauffante dans
 le traitement de la rougeole & de la petite-
 vérole. Il blâme, avec raison, cette dangereuse
 méthode ; & il conseille l'inoculation.

Nous souhaiterions, avec les auteurs de la

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Gazette Salulaire, qu'il y eût un moyen de faire parvenir jusqu'aux gens du peuple les notions que M. Saucerotte expose dans cet écrit ; & nous sommes persuadés que tous ceux qui l'auront lu , feront le même vœu avec nous , dans la certitude que , par les instructions que l'on y puiferoit , il y auroit un grand nombre de citoyens de conservés , qui , à présent périssent en conséquence des différens abus & préjugés dont l'auteur prouve l'absurdité & le danger. C'est aussi le vœu que font les auteurs de la *Gazette de Santé*, qui sont de l'avis de M. Saucerotte sur presque tous les points de son ouvrage , mais il y a quelques assertions qui leur ont paru un peu trop hasardées.

Par exemple , lorsqu'après les plus laborieux efforts , une femme accouchée se livre aux douceurs d'un sommeil que la nature provoque toujours , dans la vue de réparer des forces épuisées , & de porter à une mere accablée l'oubli de ses maux & le calme nécessaire dans ces circonstances , M. Saucerotte , comme nous l'avons déjà dit , conseille aux femmes dans ce cas de se tenir éveillées. Les médecins , auteurs de la *Gazette de Santé*, doutent fort que ce précepte , directement opposé au but de la nature , puisse être suivi. Les inconvéniens qui pourroient résulter de ce sommeil , sont bien moins à craindre , disent ces médecins , que ceux auxquels expose cette espece de torture , le soin de s'en défendre. Nous croyons , ajoutent-ils , que pour cette fois , M. Saucerotte n'a pas eu assez de confiance en la nature.

Il n'a peut-être pas encore assez réfléchi ces autres propositions, suivant les mêmes médecins : que pour faciliter l'accouchement, les bains de vapeurs étoient au moins inutiles ; qu'il ne falloit pas, dans la grossesse, négliger les saignées du pied qui sont quelquefois très-utiles ; & qu'on peut user même des bains dans certains cas.

L'ouvrage de M. Saucerotte aura certainement plusieurs éditions ; & nous croyons que cet habile chirurgien voudra bien donner des éclaircissmens plus détaillés, sur les objets qui ont fait naître les réflexions des médecins que nous venons de citer.

(*Gazette universelle de Littérature ; Gazette Salulaire ; Gazette de Santé.*)

LE Double Déguisement, ou les Vendanges de Puteaux, Opéra-Comique en deux Actes, représenté à Puteaux, le 3 Novembre 1776, suivi de deux Divertissemens, par l'Auteur des Jockeys. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon, Fauxbourg Saint-Germain. In-8vo. de 102 pages, prix 30 sols. 1777.

Cette piece, dit l'auteur, a été esquissée ; composée, répétée & représentée en huit jours ; mais il a eu depuis plus de huit mois pour la

corriger ; & d'ailleurs , ce court espace de tems que les auteurs allèguent ainfi , ne pourroit jamais les justifier , si l'ouvrage étoit mauvais , rien ne les forçant à le donner au public. Ce stratagème est usé ; on peut toujours répondre avec le Misanthrope : *le tems ne fait rien à l'affaire*. D'ailleurs , l'auteur de ces petits drames n'avoit pas besoin de s'en servir. Il est en état de mériter des éloges par ses productions mêmes. Nous l'exhortons cependant à ne pas se livrer si facilement aux premières idées qui lui viennent ; elles ne sont pas neuves. Il y joint toujours beaucoup d'esprit & de sentiment ; mais ses plans ne sont pas travaillés. Il saisit le premier canevas qui s'offre à son imagination , & il fait des scènes & non pas des pièces. Du reste , notre sévérité n'est qu'une preuve de l'intérêt vif que nous prenons à lui ; car nous avons été fort contents du petit opéra-comique , qui a dû réussir dans la société où il a été représenté. Il y a du naturel , un choix d'airs très-agréables , des couplets heureux ; en général nous avons remarqué que le style des couplets n'étoit pas toujours le même que celui du dialogue. Les personnages , qui sont des payfans quand ils parlent , cessent de l'être quand ils chantent. Leurs expressions sont trop recherchées , annoncent une prétention trop marquée au bel-esprit. Ce n'est pas que nous voulions dire qu'il falloit les faire parler *Pâtois* , mais seulement apporter plus de simplicité dans leurs expressions. Il ne faut pas oublier que les payfans , même épu-

rés sur la scène , ont une manière à eux qui tient à leur état , à leur habit , &c.

Harpin , fils du bailli de Nanterre , est amoureux de Colette : il s'est déguisé en vendeur , a fui la maison paternelle , & , sous la protection de Julienne , belle-mère de Colette , il parvient à se faire aimer ; mais il a un rival dans son père , qui se déguise aussi en campagnard , & qui a gagné Thibault , père de Colette & mari de Julienne. Le bailli qui ne reconnoît point son fils déguisé , se trompe aux caresses que ce jeune homme fait à Julienne , sa protectrice ; il avertit Thibault que sa femme le trahit , qu'il a vu un amant la ferrer de près ; Thibault est furieux. L'aveu que Harpin le fils fait de son amour pour Colette , cause une si grande joie à Thibault , qu'il lui donne sa fille , & le bailli est forcé d'y consentir.

La scène huit du premier acte est neuve & pittoresque ; celle du second acte , entre Julienne & le Bailly est très-plaisante. La manière de l'auteur , qui déceit un homme du monde qui n'écrit que pour son plaisir , se fait bien sentir dans les vers qu'on lit à la tête de l'ouvrage. Les voici.

A C O L E T T E

J'écris comme tu plais , Colette ,
 Sans art & sans prétention ;
 Je suis toujours content de ma musette ,
 Lorsque ta douce voix répète
 Et mes plaisirs & ma chanson.

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Sois encore mon interprete ;
Qu'en voyant-là ton joli nom ,
Gravé comme sur ta houlette ,
La critique reste muette ,
Ou dise , avec toi , ma chanson :
» Il écrivit pour sa Colette ,
» Le plaisir fut son Apollon . »

Voici un couplet dont l'air est fort connu ;
& qui peint bien le goût de Thibault , un des
acteurs de la piece.

Vive le vin , vive Bacchus !
Honneur à son aimable jus !
Il est le baume de la vie :
Il noie la mélancolie ,
Sait ressusciter un vieillard ,
Rend le poltron hardi comme un César ;
Et donne au sot quelque génie.

Ce Thibault est un goguenard , qui répond
ainsi aux scrupules du Bailli qu'il a envie de
marier à sa niece.

Air : Nous sommes précepteurs d'amour.

De ce malheur les gens de bien
Se moquent avec juste cause.
» Quand on l'ignore , ce n'est rien :
» Quand on le fait , c'est peu de chose.

Dans le premier des divertissemens , des ven-
dangeurs & de jeunes vendangeuses viennent
prendre part à la fête de leur maître. Cette
scène est d'un bon comique. Nous sommes fâchés

Je n'en pouvoir citer que le couplet de Gros-Jean.

Air : du *Vaudeville de Tom-Jones.*

Par la morgué, la paix dans not' patrie,
 Dans not' minag' & dans not' cœur ;
 Eun' minager' un tantinet jolie,
 Des amis de joyeuf' humeur ;
 De bon vin vieux, un p'tit grain de folie ;
 Des écus comm'un collecteur,
 Et d'la fanté tout plein la vie :
 Voilà, voilà le vrai bonheur.

Le but du second divertissement, intitulé *le Portrait*, étoit de fournir à une femme l'occasion de donner son portrait à son mari. Quoique les drames à personnages allégoriques soient ordinairement froids & peu intéressans, celui-ci paroît ne pas se ressentir de cette contagion originelle. Il est rempli de sentiment, & il a dû faire le plus grand plaisir à la personne intéressée, ainsi qu'aux spectateurs.

Les rédacteurs du *Journal des Théâtres* exhortent l'auteur de cette brochure à s'occuper à présent des plaisirs de la capitale, & à travailler pour nos théâtres, qui ont grand besoin, disent-ils, d'auteurs gais & honnêtes.

(*Journal de Paris ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal des Théâtres : Avis divers.*)

SYNONYMES Latins & leurs différentes significations , avec des exemples tirés des meilleurs auteurs , à l'imitation des Synonymes François de M. l'Abbé GIRARD. Par M. GARDIN DU MESNIL , Professeur-émérite de Rhétorique en l'Université de Paris , au Collège de Harcourt , & ancien Principal au Collège de Louis-le-Grand. Prix , 3 liv. rel. A Paris , chez P. Guillaume Simon , & Paul-Denys Brocas , Libraires , 1777 ; avec approbation & priv. du Roi. Un vol. in-12 de 523 pag.

RIEN de plus difficile sans doute , mais aussi rien de plus utile que de donner les synonymes d'une langue qu'il importe de savoir , quoiqu'elle ne soit plus d'un usage commun. Il ne faut rien de moins qu'une application courageuse & persévérante à lire , relire , méditer , étudier , comparer les grands modèles , jointe à une sagacité peu commune , pour sentir des nuances souvent très-déliées , pour saisir des rapports très-déliés ; ou des différences fines qui échappent à une infinité de lecteurs. Dans ce genre de travail , les ouvrages poétiques peuvent présenter des obstacles difficiles à vaincre , parce que les entraves & la liberté de la poésie autorisent les écrivains à ne pas s'assujettir toujours rigoureusement à la propriété des termes ,

& à confondre quelquefois des idées qui ont entr'elles quelque rapport d'affinité. Il semble du moins qu'il faut alors se méfier d'eux, & commencer d'abord, en étudiant les bons écrivains en prose, par se bien assurer des vraies notions, avant de songer à les chercher dans les poëtes. Nous ignorons si M. Gardin du Mesnil a suivi cette méthode dans ses recherches, ni même s'il la juge aussi importante que nous venons de le dire. Mais quelle qu'ait été sa marche, elle ne l'a pas moins conduit au terme où il tendoit; nous dirons même que si elle a été différente, & de son choix, c'est un fort préjugé contre celle que nous proposons. Son ouvrage, qui a le mérite de l'exactitude, de la justesse & de la précision, nous paroît devoir être de la plus grande utilité, non-seulement pour les jeunes gens qui étudient la langue latine, mais aussi pour les maîtres qui l'enseignent, qui la possèdent même, sans être pour cela remontés à l'origine, ni s'être encore rendu compte de ce qu'ils savent. Il doit même servir à quiconque se livre à l'étude de toute autre langue, parce que si on y voit le plan qu'il faut suivre, on y voit aussi à quel titre on peut se flatter de la posséder.

Cet ouvrage offroit de plus grandes difficultés que les *Synonymes François*. Un grammairien qui travaille sur sa propre langue, trouve autour de lui des secours qui manquent à celui qui s'occupe d'une langue ancienne ou étrangère. Il est à portée de consulter, à chaque moment, les gens-de-lettres, sur la vérité

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ble signification des mots, de discuter leurs décisions, d'en appeler à l'usage ; mais ce n'est qu'à force de méditer les ouvrages écrits dans une langue morte ; qu'il est possible de saisir le génie de cette langue, de fixer le vrai sens & la valeur des termes que les auteurs ont employés ; ce n'est qu'à force d'analyses & de comparaisons qu'on parvient à sentir les différentes significations de mots qui sembloient exprimer la même idée ; à éclaircir les sens obscurs, & à saisir les nuances qui distinguent un mot d'un autre mot. La patience ne suffit pour réussir dans une telle entreprise ; il faut avoir, comme M. l'abbé Gardin, non-seulement l'habitude de la langue, mais en connoître à fond tous les auteurs, s'être rempli de l'esprit, de la manière, du style de chacun.

Ces difficultés n'ont point arrêté M. l'abbé Gardin, il avoit senti que les synonymes latins étoient, en quelque sorte, plus nécessaires à un grand nombre de personnes, que les synonymes françois. Les étudians & les lecteurs, beaucoup moins familiers avec les langues anciennes, qu'avec la nôtre, sont très-souvent exposés à se méprendre sur la vraie signification des mots, à confondre leurs différens rapports, à ne point saisir la finesse du sens, & la propriété du terme. N'entendre que difficilement & superficiellement les anciens écrivains, ce n'est pas les connoître. Leur mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui sont parfaitement instruits de leur langue, & qui la parlent avec pureté. Ceux qui se bornent à l'entendre & à

l'expliquer, & qui ne se sont point attachés de bonne heure à l'écrire & à la parler, s'exposent à la défigurer, & à la rendre barbare. Jusqu'ici aucun livre n'offroit, à cet égard, aux amateurs de l'ancienne littérature, des secours abondants, prompts & faciles. On étoit obligé de faire des recherches longues & pénibles, ou dans les auteurs mêmes, ou dans des dictionnaires qui ne donnent pas toujours des explications satisfaisantes, parce que rarement ils rapprochent les mots, pour les comparer entr'eux.

M. l'abbé Gardin a rendu ce travail désormais inutile. Ses talens, & sa capacité pour l'instruction de la jeunesse, étoient connus par des succès; il s'est distingué dans ce genre, lorsqu'il professoit la rhétorique au college de Harcourt; son ouvrage est le fruit de l'étude approfondie qu'il a faite des auteurs latins, & de la comparaison de leurs productions, dans les différens âges de la latinité. Car, pour juger d'une langue, il faut la considérer dans chaque période du goût, lorsqu'il se forme, lorsqu'il est parvenu à sa perfection, lorsqu'il se corrompt, & enfin, lorsqu'il a disparu, pour faire place à la barbarie qui s'empare sur-tout du langage.

La nature de l'ouvrage, l'ordre alphabétique que l'auteur a suivi comme le plus commode & le plus naturel, ne permettent pas d'en faire aucune analyse. Ce n'est que par quelques traits détachés qu'on peut s'en former une idée; & cette idée sera toujours bien inférieure à

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

celle qui résultera de la lecture de l'ouvrage entier. Ainsi, pour mettre nos lecteurs à portée d'en apprécier en partie le mérite, nous sommes forcés de nous borner à quelques morceaux isolés, & pris comme au hasard.

Voici ce que l'auteur observe sur ces deux mots *abesse* & *distare*. Le premier » se dit plus » ordinairement des choses susceptibles de s'éloigner & de se rapprocher; au lieu que » *distare* se dit des choses immobiles, ou considérées comme telles. *Abesse* ne suppose qu'un » point fixe d'où l'on est éloigné; *distare* en » présente deux respectivement.... *Abesse* se dit » mieux des personnes. « Ces différences sont établies sur des passages que nous ne rapporterons pas.

Acervus est un amas de choses de même espèce; *cumulus*, comble, amas considérable; *congeries*, amas de choses apportées ensemble; *strues* se dit proprement d'un amas de bois; *agger*, d'un amas de terre, d'une terrasse.

Acta se dit particulièrement de la robe & des actions moins éclatantes; *gesta* se dit de la guerre & des actions éclatantes; *actus* se prend pour *action*, & plus souvent pour un *acte* d'une pièce de théâtre.

Actio se dit, 1°. des gestes, de la voix & de la manière de parler en public; 2°. se prend pour *action*, *opération*; 3°. pour *plaidoyer*, *procédure*.

Les Romains avoient deux sortes d'adoption; l'une, des fils de famille : on l'appelloit *adoptio*; l'autre, des pères de famille; c'étoit *adrogatio*, parce qu'il falloit en demander la

permission au peuple. Cicéron, ni les auteurs anciens, n'ont jamais employé *adoptatio*.

Ædes, au singulier, se prend ordinairement pour un temple, au pluriel pour une maison, s'il n'est déterminé par une épithète, ou autrement. Même observation sur *ædícula*. *Delubrum* selon quelques-uns, étoit un endroit où l'on mettoit la statue d'un dieu; selon d'autres, une fontaine devant le temple, dans laquelle on se lavoit avant d'entrer, *deluebant*: il se prend pour toute maison sacrée. *Templum* signifia d'abord tout espace que l'on pouvoit appercevoir; dans la suite il se dit seulement de cette partie du ciel désignée par les augures. Ce n'étoit pas toujours un lieu consacré à quelque divinité. *Sacellum* étoit un lieu consacré, & environné seulement d'un mur sans toit, ou un petit temple où il y a un autel. *Sacrarium* est une chapelle domestique, ou, dans les temples, un lieu dans lequel on dépoisoit les choses sacrées. *Fanum* est seulement un lieu consacré pour la construction d'un temple. On appelloit aussi *fana* les maisons consacrées par les pontifes. Entre *ædes* & *templum* il y avoit encore cette différence, que *templum* étoit bâti sur une éminence, au lieu qu'*ædes* étoit dans un lieu bas, environné de maisons.

Æquitas, ou *æquum*, l'équité; *jus*, le droit. La loi, *jus*, ne fléchit point, l'équité ne va pas toujours à la rigueur; elle garde un tempérament entre la justice rigoureuse & l'indulgence. *Justitia*, vertu qui rend ou fait rendre à chacun ses droits, & l'en fait jouir.

Aer est proprement cet air épais que nous respirons; *aether*, le haut des airs. *Cælum* vient de *κοῖλος*, *concave*, & se prend pour tout l'hémisphère supérieur, avec l'espace qu'il renferme. L'étymologie seroit très-plausible, s'il falloit écrire *cælum* par *æ*, non par *æ*; c'est sur quoi les grammairiens sont partagés.

Amare est un amour qui vient du cœur & de l'inclination, & dit plus que *diligere*, amour fondé sur l'estime : *me aut amabis*, *aut quo contentus sum*, *diliges*, dit Cicéron. *Adamare*, aimer fort : *deamare*, aimer à la folie : *redamare*, rendre amour pour amour.

Amplexus, embrassement. *Oscula*, baisers de politesse; *basia*, baisers de tendresse; *suavia*, baisers de passion. Les bons auteurs ne confondent pas ces trois derniers mots.

Ancilla, fille ou femme qui sert, du vieux verbe *anculare*, administrer : *famula*, qui est au service d'un maître pour un tems, sans perdre sa liberté. *Serva*, esclave appartenant à son maître qui pouvoit la vendre ou l'échanger, en un mot, en disposer. Les fonctions de *famula* étoient plus relevées que celles des *ancilla* & *servæ*; c'étoit une femme de confiance.

Armarium, armoire, lieu destiné à mettre des outils & toutes sortes de choses, même de l'argent : *armamentarium*, arcenal. *Armifer*, qui porte des armes; *armiger*, qui porte les armes d'un autre, écuyer.

Affidere (*de long*), être assis auprès; *considerare* (*de long*), être assis ensemble : *affidere* (*de bref*), & *considerare* (*de bref*), marquent de l'action, aller s'asseoir auprès, ensemble.

Bellua est une bête énorme; *bestia*, en général, se dit d'un animal dépourvu de raison; *fera* est opposé à *cicur*, c'est une bête sauvage. *Armentum*, gros bétail: *Grex*, proprement troupe, bande; quand il n'est pas déterminé, il se prend pour menu bétail: *jumentum*, de *juvare*, tout ce qui nous aide, soit à traîner, soit à porter, soit à labourer la terre.

Capere, en général, prendre, se saisir de quelque chose, & contenir, d'où *capax*. *Sumere*, prendre une chose toute prête, toute faite, ou qui nous appartient. On dit *capere voluptatem*, *consilium*, on ne diroit pas *sumere*. *Carere* se dit proprement des choses dont on manque & qu'on souhaite. *Vacare*, être vuide: *vacare pecuniâ*, dans Tite-Live, c'est n'avoir point d'argent; *carere pecuniâ*, c'est en désirer quand on en manque. Cependant Cicéron a dit: *ut dolore careas*, quoiqu'on ne desire pas la douleur. *Egere*, c'est avoir besoin. *Vacare*, avec le datif, signifie aussi vaquer, s'appliquer à quelque chose.

De *carere* vient *caritas*, cherté; *inopia*, défaut de ressource, de bien, de crédit, de secours: *penuria* manque de choses nécessaires à la vie, mais il se prend quelquefois au figuré, *penuria amicorum*.

Clemens, est un homme qui ne se fâche point, qui possède son ame en paix. *Mitis*, se dit proprement du fruit mûr; *dulcis*, se dit du goût; *lenis*, du toucher; *suavis*, convient à l'odorat. *Comis*, poli, civil; *humanus*, qui a de l'humanité; *blandus*, insinuant, charmant; *facilis*, facile, qui ac-

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

corde aisément, de *facere* ; *mansuetus*, doux, traitable ; *misericors*, qui prend part à la misère des autres ; *placidus*, paisible, de *placare* ; *indulgens*, indulgent, qui ne refuse rien. A *elemens* on peut opposer *iracundus*, *ultionis* & *vindictæ cupidus* ; à *mitis*, *acerbus* ; à *lenis*, *asper* ; à *suavis*, *graveolens*, au figuré *tetricus* ; à *comis*, *trux* & *agrestis* ; à *humanus*, *immanis* ; à *blandus*, *molestus*, *contumeliosus* ; à *dulcis*, *amarus*, au figuré *injucundus*, *invisus* ; à *facilis*, *difficilis* ; à *mansuetus*, *ferus* ; à *placidus*, *agitatus*, *procellosus* ; & dans un autre sens, *adversus*, *infestus* ; à *indulgens*, *severus*.

Festinare, faire avec diligence & avec précipitation, par nécessité ou par plaisir : *Celerare*, faire diligence, avancer par le danger du retard ; *properare*, se presser, terminer à la hâte, avec plus de célérité que de soin, pour s'occuper d'autre chose : *maturare*, faire de bonne heure, par précaution.

Delapsus, tombé de haut en bas : *dilapsus*, dispersé, dissipé, qui a coulé de différens côtés.

Deinde, en second lieu ; *tùm*, en troisième lieu, *post* & *postea*, en quatrième lieu. C'est ainsi que Cicéron procède dans l'énumération : *præcipitur primum, ut purè loquamur* ; *deinde, ut dilucidè* ; *tùm ut ornatè* ; *post ad rerum dignitatem aptè*.

Donum est un pur don, indépendamment de toute espèce d'obligation ou de convenance, & suppose quelque supériorité dans celui qui le fait : *munus*, présent que l'usage, les circonstances, ou quelques vues particulières engagent

gent à faire ; c'est une espece d'hommage , quoiqu'on dise *Deorum munera*. *Donum* se dit de celui qui veut faire du bien ; *munus*, de celui qui veut reconnoître un bienfait ; *præmium*, est une récompense honorable de la supériorité , de la victoire ; *pretium*, le prix d'une chose vendue ou achetée ; *merces*, est le paiement du travail ou du service rendu.

Gens, étoit comme le tronc, la souche, qui contenoit souvent plusieurs familles ; *familia*, en étoient les branches, les rejetons, & comprenoit le pere, la mere, les enfans, les esclaves ; & ces derniers étoient quelquefois désignés par ce mot : *stirps*, race, souche, mais particulièrement du côté de la mere. Cicéron dit que les Marcellus héritoient *stirpe*, par la femme ; les Claudius, *gente*, par les mâles.

Gladius, glaive ; *ensis* est la même chose, mais ne se dit qu'en poésie.

Gratias agere, c'est témoigner sa reconnoissance par des actions de graces ; *gratias referre*, c'est la marquer par des effets ; *gratias habere*, conserver de la reconnoissance.

Icere, *ferire*, *percutere*, approchent tellement de l'identité de signification, dit l'auteur, qu'il est difficile d'imaginer des cas où ils ne pourroient pas être employés indifféremment. Si cependant on les examine de près, on y trouvera cette différence délicate & curieuse. *Icere*, venant d'*ἵκω*, *venir*, *approcher*, signifie proprement atteindre du coup ; *ferire*, porter un coup, de *ferre* ; *percutere*, ébranler du coup, de *per* & de *quater*. Ce dernier est plus fort que les deux

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

autres: on diroit mieux *leviter ictus* que *leviter percussus*. *Verberare* signifie proprement donner les écrivies, de *verber*.

Incolumis, sans atteinte, qui a conservé tous ses avantages; *salvus*, sans accident dangereux pour la vie, de *salus*. *Sanus*, sain de corps & d'esprit. *Integer*, entier, qui n'a pas été entamé. *Integer dies* ne veut pas dire le jour entier, mais le matin, où le jour n'est pas encore entamé: *dicimus integro sicci mane die*; voici l'opposition: *dicimus uidi cum sol oceano subest*. Ainsi ce seroit un barbarisme de dire *integer orbis*, dans le sens de *totus orbis*. Au figuré *integer*, signifie integre, impartial. *Sospes*, échappé au danger.

Lectus, lit pour reposer: *cubile* se dit du lit & du lieu où l'on se retire pour passer la nuit; *thalamus* a la même signification que *cubile*, chambre à coucher; mais il est plus noble, & ne pourroit s'appliquer aux animaux: *stratum*, tout ce qu'on étend: *torus* est proprement une corde formée de lanières tordues: on s'en servoit pour tendre les lits; delà vient qu'il se prend pour un lit; il signifie aussi moulure arrondie, &, par métaphore, s'applique aux muscles saillans.

Libertus & *libertinus* signifient le même homme qui étoit *libertus*, par rapport à celui qui lui avoit donné la liberté, & *libertinus* relativement à l'état de servitude, d'où il avoit été tiré. Cicéron, parlant du même homme, l'appelle *libertus* & *libertinus*. Le pere d'Horace avoit été affranchi, & son fils lui donne l'épithete

de *libertinus*. On ne disoit point *libertinus alicujus* pour signifier *affranchi de quelqu'un* ; mais *libertus*, le premier mot ne designant que l'état, la qualité d'une personne.

Littus se dit proprement du rivage de la mer ; cependant les poëtes, & Cicéron même, ont dit *littus* en parlant d'un fleuve. *Ripa* désigne le bord des rivières & des fleuves ; quoiqu'on le trouve aussi appliqué au rivage de la mer. Faber met un autre différence : *littus*, selon lui, se dit des terres baignées par l'eau ; *ripa*, des terres plus élevées que l'eau ne couvre point.

Porta, se dit proprement de la porte d'une ville, de *portare* : on traçoit l'enceinte d'une ville qu'on vouloit bâtir, avec la charrue qu'il falloit soulever à l'endroit où devoit être l'entrée ; *janua* est l'entrée d'une maison, la première porte, de *janus* ; *fores* est proprement la porte suspendue portée sur des gonds, & s'ouvrant en dehors, à la différence de *valvæ*, qui s'ouvroient en dedans. Ce dernier désigne ordinairement une porte à deux battans. *Ostium*, ouverture, embouchure ; *limen*, le seuil ou le linteau de la porte.

Primum regarde l'ordre des choses ; *primû* regarde le tems. *Priscus* se dit des choses & des siècles passés, & qui n'existent plus ; *pristinus* qui a été auparavant ; *redire ad pristinum statum*, on ne diroit pas *priscum*. *Antiquus* marque une plus grande ancienneté que *vetus*, qui est opposé à *recens* : *vetustus* qui commence à s'user, est opposé à *novus*, & se dit mieux des choses que des personnes.

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Silere, ne rien dire, être en silence : *tacere*, se taire lorsqu'on pourroit ou devroit parler : *obticere*, se taire à quelque occasion, n'oser continuer de parler, se laisser fermer la bouche : *reticere*, cacher quelque chose par son silence : *obmutescere*, devenir muet, ne savoir que dire.

Sauciare se dit d'une blessure ou contusion quelconque : *vulnerare*, d'une ouverture faite violemment dans quelque partie du corps.

Vas & *præs* sont des cautions qui ont répondu pour quelqu'un, & qui se sont obligées de le faire comparoître à certain jour, auquel il est obligé de se représenter, avec cette différence que *præs* est celui qui, non-seulement s'engage par sa parole, mais qui engage une partie de son bien, de *prædia*.

Ultrò, *sponte*, de soi-même, sans qu'on le demande ; mais *ultrò* ne se dit que des choses animées, & toujours d'une chose ou d'une action qui passe l'attente où l'on étoit, ou qui se fait contre l'attente ; au lieu que *sponte* se dit aussi des choses inanimées.

Virgo est une fille honnête : les poètes l'emploient quelquefois pour désigner une jeune femme mariée. *At virgo infelix*, dit Virgile, en parlant de Pasiphaé, qui étoit mariée, & qui avoit déjà plusieurs enfans.

Puella, jeune fille, se trouve aussi chez les poètes, pour désigner une jeune femme mariée.

Jus se dit du droit écrit & non écrit : *Jus gentium*, loix établies par un consentement gé-

néral & par un long usage : *Jus civile*, corps des loix positives qui, dans chaque nation, doivent être observées par les particuliers. *Lex*, la loi, le droit écrit. *Jus* regarde les loix humaines ; *fas*, les loix divines & de la nature. *Jusjurandum* se dit ordinairement d'un serment fait pour cause publique ou par autorité publique : *Sacramentum* est proprement le serment de fidélité prêté par les soldats enrôlés : c'est le serment formel que chacun fait. Il signifie encore l'argent consigné par les plaideurs entre les mains du pontife. *Juramentum* n'est pas du bon usage.

Paries se dit du mur d'un temple, d'une maison ; *murus*, d'un mur qui entoure une ville, un camp, un jardin ; *mœnia* sont des remparts, des fortifications, & poétiquement des *villes*.

Nous sommes forcés de nous arrêter ; car on ne finiroit pas, & il faudroit copier la plus grande partie de l'ouvrage, si l'on vouloit y montrer tout ce qui mérite d'être remarqué. Nous terminerons cet extrait en rapprochant encore quelques citations qui prouvent le goût & la délicatesse qui regnent dans cet ouvrage. Voici comme M. l'Abbé Gardin fait sentir les différences des six verbes suivans.

» *Colere, Observare, Adorare, Venerari, Revereri, Honorare.*

» *Colere* signifie proprement cultiver. *Colere terram.* Cic. au figuré : *Ingenuas pectus coluisse per artes cura sit.* Ovid. *Colere*, dans le sens figuré, est souvent mis pour honorer.

» *Deum maxime Mercurium colunt.* Cic. *Poetarum*

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *nomen* , & *deorum delubra colere*. Cic.

» *Observare*, regarder quelqu'un ou par curiosité ou par respect, d'*ob* & de *servare*. *Ob-serva filium*, qui *agat*. Ter. *Regem non sic Ægyptus observat*. Virg. *Perofficiose & peramanter observare aliquem*. Cic.

» *Adorare* signifie deux choses, ou prier, ou saluer, comme on saluoit les dieux en portant la main à la bouche, *ad os*. *Hæc prece adoravi superos*. Ovid. *Romanus dictator cum hostiâ cæsâ pacem Deum adorasset*. Liv. *Elephantî regem adorant, genua submitunt*. Plin.

» *Venerari*, invoquer, *veniam orare*. *Deos auguste omnes, sanctèque veneramur*. Cic. *Venerari aliquem ut deum*. Cic. *Dii quos colere, precari, venerari solemus*. Cic.

» *Revereri* est l'effet d'une crainte respectueuse, de *re* & de *veri*. *Difficile est virtutem revereri, qui semper secundâ fortunâ sit usus*. Cic. *Observantia, per quam ætate, aut sapientiâ, aut honore, aut aliquâ dignitate antecedentes reveremur & colimus*. Cic.

» *Honorare*, d'honor, honorer. *Amphiaraum sic honoravit fama Græciæ, Deus ut haberetur*. Cic. *Nemo tùm virtutem non honorabat*. Cic. *Me non solum meis laudibus ornat, sed etiam honorat alienis*. Cic.

» *Deum solum adoramus & veneramur ; Deum & homines colimus ; regem observant subditi ; magnos viros reveremur, & laudibus honoramus.*»

On vient de voir, par la fin de cet exemple, que l'auteur, pour mieux inculquer les

différences qu'il veut faire appercevoir , resserre dans une sentence facile à retenir , les différens termes qu'il a comparés. Voici encore des exemples de cette ingénieuse méthode, dans lesquels l'auteur présente à la fois des leçons de morale & de goût. Après avoir bien fait observer les différentes nuances de *charus*, *amicus*, *familiaris*, il ajoute : *quosdam familiares habent scelesti : amicum verò nullum , quo nihil est sapienti charius.*

De même , après avoir bien expliqué le sens propre & distinctif de chacun des verbes , *cohibere*, *continere*, *coercere*, *comprimere*, *frænare*, *compescere*, il réunit tous ces différens termes dans la sentence suivante.

Cupiditates vel mediocres cohibe ; erupturas continue ; obluſtantes coerce ; liberiores comprime ; indociles fræna ; excurrentes compesce

Il n'est pas possible de former un cadre où tous les mots brillent mieux par leur opposition. Nous desirons, & notre desir est celui du public éclairé , que l'auteur continue de moissonner dans les vastes champs qu'il s'est ouvert. Toujours occupé de perfectionner les études, toujours utile à la jeunesse, il aura la gloire de lui consacrer encore les veilles de sa retraite , & son nom rappellera les mêmes sentimens de gratitude & de respect que celui du sage & savant Rollin.

(*Journal des Savans ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts : Année Littéraire ; Mercure de France.*)

ŒUVRES de CHAULIEU, d'après les manuscrits de l'auteur. A la Haye; & se trouve à Paris, chez Piffot, libraire, rue du Hurepoix. 2 vol. in-8vo. 10 liv. reliés, & in-12. 4 liv. 10 s. 1777.

Cette nouvelle édition des *Œuvres de Chaulieu*, doit être regardée comme la seule vraiment authentique & originale. Elle a été faite d'après trois manuscrits originaux, dont l'un, peu de temps avant la mort de l'auteur, avoit été rédigé sous ses yeux, d'après le manuscrit corrigé de sa main. Ces manuscrits ont été donnés par le marquis de Chaulieu petit-neveu du Tibulle François, qui annonce lui-même, dans une lettre à l'éditeur, les motifs qui en ont retardé long-tems la publication, & ceux qui l'occasionnent aujourd'hui. » J'ai long-temps hésité, Monsieur, dit M. le marquis de Chaulieu, à rendre public le recueil des Œuvres de M. l'abbé de Chaulieu, mon grand-oncle. Sa famille, par respect pour sa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laisser voir la lumière. M. l'abbé de Chaulieu faisoit des vers pour son amusement & sans prétention.... Voilà pourquoi, depuis plus de cinquante ans, ses héritiers ont toujours refusé de se défaire de ses manuscrits; mais, comme dans les éditions impar-

» faites qu'on a données de ses ouvrages, sans
 » leur consentement, on lui a attribué des
 » pieces qu'il n'a point faites, & des sentimens
 » qu'il n'eut jamais, le même respect pour sa
 » mémoire, me détermine enfin à vous faire
 » le sacrifice de ces manuscrits qu'on m'a tant
 » de fois demandés «.

L'éditeur s'est particulièrement attaché au manuscrit que Chaulieu avoit adopté, & que cet illustre poëte destinoit au public, comme on peut en juger par la préface qu'il y a jointe, & qui paroît imprimée aujourd'hui pour la première fois. Cette préface est d'autant plus intéressante, qu'elle fait connoître les véritables sentimens de l'abbé de Chaulieu. Il y convient des écarts de son imagination, mais il désavoue & condamne d'avance tous les jugemens qu'ils pourroient faire naître au préjudice de ses mœurs & de sa foi. Trois de ses pieces surtout, intitulées par lui-même, *les trois façons de penser sur la mort*, lui ont paru exiger une interprétation. » L'applaudissement des gens d'esprit, dit-il, & le malheureux amour-propre dont il est impossible de se défendre, qui rehausse le prix de ce que nous possédons, me persuada que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette pensée me flatta. Je crus posséder quelque partie de ce trésor inestimable ; séduit par ces erreurs, plutôt que guidé par la raison, je voulus faire quelque chose de singulier : je m'abandonnai tout entier à mon génie Je

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

» pensai que l'imagination portée à un certain
 » degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus
 » triste, conserver les ornemens de la poésie
 » parmi ce qu'il y a de plus curieux, & je-
 » ter des fleurs sur ce qu'il y a de plus sec
 » & de plus aride. C'est dans cette idée que
 » j'ai composé les *trois façons de penser sur la*
 » *mort*. Il faut plaire aux esprits bien-faits,
 » disoit M. Paschal; c'est à eux que je m'a-
 » dresse ici, & je les conjure de ne me pas
 » condamner sur les apparences, & de n'aller
 » pas prendre pour mes opinions, ce qui n'é-
 » toit en effet que des essais de poésie. J'ai fait
 » la première façon de penser sur la mort
 » dans les principes du christianisme, & de
 » toute l'étendue de la miséricorde de Dieu,
 » seul asyle des pécheurs comme nous; & je
 » l'ai faite sans être, par malheur, dévot. J'ai
 » fait la seconde dans les principes du pur
 » déisme, sans être focinien; la troisième,
 » dans les principes d'Epicure, sans être impie
 » ni athée. C'est ainsi que j'ai chanté les amours
 » & le vin, toujours voluptueux & jamais
 » débauché. Ferme dans les principes de ma
 » religion, je n'ai point prétendu dogmatiser
 » le libertinage; j'ai cherché seulement à faire
 » voir jusqu'où l'abondance de la rime, la fé-
 » condité de l'imagination, & la facilité du
 » génie, pouvoient aller.

Parmi les pieces qui n'avoient encore été
 imprimées dans aucune édition des Œuvres de
 Chaulieu, on distingue l'ode *contre la corruption*
du style, & le mauvais goût des poëtes du temps.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de la rapporter en entier. Elle est du mois de février 1713. On doit pardonner à Chaulieu ses négligences, comme on les pardonne à La Fontaine.

Quoi donc ! quand je veux écrire ,
Faut-il appeler toujours ,
Ou la mere des amours ,
Ou le blond dieu de la lyre ,
Ou muses à mon secours ?

Tant de bruit & tant d'enflure ,
Tient lieu de fécondité ,
A ces auteurs qu'a jeté
Dans beaucoup de boursoufflure ,
Beaucoup de stérilité.

Pour toi, *ma* guide fidelle ,
Qui hais l'affectation ,
Reine de l'invention ,
Tu viens sans que je t'appelle ,
Chere imagination !

Alors au-lieu de pensée ,
D'antitheses & de traits ,
Tu me fournis des portraits
Qu'à leur maniere aisée
L'on voit que toi seule as fais :

Là , point d'épithete en rime ,
De pointe , de sens retors ,
Ne vient former les accords
De ce sec & dur sublime
Pour qui Roi fait tant d'efforts ;

C'est dans un dictionnaire
De rimes que prend Houdart ,

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce bel effor, cet écart,
Qui, froids enfans d'un libraire,
Sentent trop la peine & l'art.

Féconde sans artifice,
Quand tu viens à t'enflammer,
Quoique l'on veuille exprimer,
Les mots servent ton caprice,
Et s'empreslent à rimer.

Tu fais ces belles images,
Ce tour facile & badin,
Ces fleurs qui, comme un jardin,
Emaillent les badinages
De Chapelle & Sarrafin.

Du poète de Sicile,
Qu'est devenu le hautbois?
La flûte & la douce voix
Dont Moschus, dans une idylle,
Chantoit les prés & les bois!

Beau pinceau tendre & fertile,
Où sont ces vives couleurs,
Que, pour peindre ses douleurs,
Vint emprunter de Virgile,
Phitomele en ses malheurs?

Catulle, Gallus, Horace,
Aux soupers de Mécenas,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au parnasse,
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la nature,
L'on parloit au siècle heureux
Qu'Auguste rendit fameux,
Moins que son bon goût qui dure
Encore chez ses neveux,

Mais bientôt après suivirent
En foule les faux brillans :
Depuis ces malheureux tems
Les Dubartas refleurirent
Au café de la Laurens,

C'est-là que Verdun admire
Gâcon, Lucain, Martial,
Et que ce provincial
Vante les *Conchets* (*) qu'inspire
Et Rome & l'Escorial.

Paix-là, j'entends Pimprenelle (**),
Qui, géométriquement,
Par maint beau raisonnement
Fait, à la pointe fidelle,
Le procès au sentiment.

Le dur, l'enflé, le bizarre
A sa voix reprend vigueur;
De son école l'auteur
Le plus plat se croit Pindare;
Danchet même a cette erreur.

Mais quoique dans leur chimere
Ils foulent Malherbe aux pieds,
Je n'y vois que des frippiers
Retourner l'habit d'Homere
Dans leurs vers estropiés.

Ferrand, chez qui se conserve,
Dans un esprit vif & doux,

(*) C'est ainsi que Chaulieu a francisé le mot Italien *concerti*.

(**) Fontenelle.

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce qui reste de bon goût ;
C'est toi qu'Apollon réserve
Pour opposer à ces foux.

Sauve ta chere patrie
De l'invasion des Goths,
Qui, montés sur de grands mots,
Ramenent la barbarie
En triomphe chez les fots.

Les pieces déjà imprimées , sont souvent très-différentes dans cette édition , de ce qu'elles étoient dans les précédentes , la *plainte sur la mort de M. le Marquis de la Fare* , en particulier , ressemble fort peu à la leçon qu'en a donnée feu Saint-Marc, qu'on regarde comme le meilleur des anciens éditeurs de Chaulieu. Il en est de même de plusieurs autres morceaux. Le nouvel éditeur a eu soin de faire observer ces différences, & s'est attaché sur-tout à la critique de l'édition de St. Marc, qu'il met toujours en opposition avec celle-ci.

Parmi une cinquantaine de pieces qui ne se trouvent point dans les éditions précédentes , nous citerons encore celle-ci, une des plus agréables & des plus courtes.

La Fare me disoit un jour tout en colere :
Sais-tu que ta maîtresse est friponne & légère ?
Romp des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter ;
Laisse-la désormais, & songe à l'éviter.
Le conseil est très-bon, & d'un ami sincere ,
Lui dis-je, & je croirois que l'on ne peut mieux faire ;
Cher ami, que d'en profiter :
Mais son esprit m'amuse , elle a l'art de me plaire ,
Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

On trouve dans cette édition , une épître

de Rousseau , qui ne se trouve point dans ses œuvres ; elle n'a été imprimée sans nom d'auteur , que dans un recueil assez ignoré : elle est intitulée : *Retraite en Hollande.*

Je vois régner sur ce rivage,
 L'innocence & la liberté.
 Que d'objets dans ce paysage,
 Malgré leur contrariété,
 M'étonnent par leur assemblage !
 Abondance & frugalité,
 Autorité sans esclavage,
 Richesses sans libertinage,
 Noblesse , charges sans fierté :
 Mon choix est fait ; ce voisinage
 Détermine ma volonté :
 Bienfaisante divinité,
 Ajoutez-y votre suffrage.
 Disciple de l'adversité,
 Je viens faire , dans ce village ;
 Le volontaire apprentissage
 D'une tardive obscurité :
 Aussi-bien de mon plus bel âge s
 J'aperçois l'instabilité.
 J'ai déjà , de compte arrêté ,
 Quarante fois vu le feuillage
 Par les zéphyr's ressuscité.
 Du printems j'ai mal profité :
 J'en ai regret , & de l'été
 Je veux faire un meilleur usage.
 J'apporte dans mon hermitage ,
 Un cœur dès long-tems rebuté
 Du prompt & funeste esclavage
 Où met la folle vanité.
 Hermite sans patelinage ;
 Mon but est la tranquillité.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Je veux, pour unique partage,
 La paix d'un cœur qui se dégage
 Des filets de la volupté.
 L'incorruptible probité,
 De mes aïeux noble apanage ;
 L'infatigable activité,
 Reste d'un utile naufrage ;
 Mes études, mon jardinage ;
 Un repas sans art apprêté ;
 D'une épouse économe & sage ;
 La belle humeur, le bon ménage ;
 Vont faire ma félicité :
 C'est dans ce port qu'en sûreté
 Ma barque ne craint point l'orage.
 Qu'un autre, à son tour, emporté,
 Au gré de sa cupidité,
 Sur le sein de l'humide plage,
 Des vens aille affronter la rage ;
 Je ris de sa témérité,
 Et lui souhaite un bon voyage.
 Je réserve ma fermeté,
 Pour un plus important passage ;
 Et je m'approche avec courage
 Des portes de l'éternité.
 Je fais que la mortalité
 Du genre humain est le partage ;
 Pourquoi seul serois-je excepté ?
 La vie est un pèlerinage :
 De son cours la rapidité,
 Loin de m'alarmer, me soulage.
 Sa fin, lorsque j'en envisage
 L'infailible nécessité,
 Ne peut ébranler mon courage.
 Brûlez de l'or empaqueté ;
 Il n'en périt que l'emballage :
 L'or reste. Un si léger dommage
 Devroit-il être regretté ?

Cette dernière pensée sur-tout est très-belle & très-philosophique.

A présent que nous avons toutes les œuvres de Chaulieu bien authentiques & bien complètes, quelques personnes desireroient qu'un homme, d'un goût sûr & délicat, voulût nous donner encore une édition de ce poète aimable. On feroit, pour celle-ci, un choix sévère des meilleures pièces de l'auteur, en supprimant les bagatelles fatigantes qui surchargent le recueil. Bagatelles faites pour vivre quelques instans dans des sociétés particulières, mais qui n'ont pas assez de titres pour être transmises à la postérité.

(*Mercure de France ; Journal de Paris ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)

DIE Verdindung des Tenfels , &c. *De la Relation interne du Diable avec les Spectres , & récits de quelques apparitions ; sans nom d'Auteur ni lieu d'impression , 1777.*

L'Anonyme, quel qu'il soit, a eu d'autant plus de tort de se cacher, qu'en se nommant il n'avoit autre chose à craindre que de passer pour le plus crédule des hommes: du reste son ouvrage n'a rien de mal sonnant, rien d'absolument dangereux, & il ne peut inspirer tout au plus que beaucoup de pitié pour l'auteur, & souvent quelque peu d'ennui. C'est, dit l'au-

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

teur, pour convaincre, effrayer, terrasser les incrédules qu'il a cru devoir traiter ce sujet : car s'il peut persuader à ces malheureux qu'il existe des spectres, des fantômes, des revenants ; qu'en divers lieux, dans les campagnes, les villages, les bourgs, on voit distinctement des apparitions ; on ne pourra se dispenser de conclure de là qu'il y a donc des esprits infernaux, & que le diable est un être réel. Or l'existence des démons prouvera géométriquement celle de la spiritualité de l'ame, d'une vie future, & par une nécessité absolue, l'existence de Dieu.

On voit déjà que l'anonyme est fort pressant dans ses raisonnements, & que, pour peu qu'avec lui les incrédules se laissent persuader qu'il arrive journellement des apparitions, que l'on voit des fantômes, que mille gens sont lutinés par des spectres, des revenans, des farfadets, ils seront forcés de convenir de l'existence de tous les êtres intellectuels. Il ne reste donc que le premier point à établir, à démontrer ; & c'est là ce que l'anonyme se flatte d'avoir fait dans ce volume, qui contient une prodigieuse quantité de faits, de récits d'apparitions, tous confirmés par les dépositions d'une foule de témoins, qui n'ont pas vu, à la vérité, mais qui ont oui dire par des personnes très-signes de foi, qu'elles avoient entendu dire à d'autres, que certaines personnes qui, les unes n'existant plus, & les autres encore existantes & qu'on ne nomme point, avoient vu, même plusieurs fois, des spectres & des

revenants. Il est vrai que les récits de ces apparitions seroient peut-être plus amusans, s'ils étoient moins usés; cependant, quoique mille fois répétés, ils n'en font pas moins la plus forte impression sur l'esprit de l'anonyme, qui paroît s'effrayer à mesure qu'il raconte ces merveilleux événemens : malheur, s'écrie-t-il de temps en temps, à quiconque douteroit de la vérité de ces faits ! Assurément si l'excessive crédulité peut rendre un homme heureux, l'anonyme jouit du bonheur le plus parfait. Or, de tous ces contes de vieilles, voici ceux que l'anonyme regarde comme les plus imposans, & qui lui ont causé la plus vive terreur.

On a connu, dit-il, chez un curé de ces cantons, au fond de l'Allemagne, un jeune garçon qui étoit tourmenté depuis fort longtemps par deux spectres, l'un blanc & l'autre noir; le blanc se déclaroit son protecteur; le noir le lutinoit. Le premier dit un jour à son protégé de le suivre dans le jardin de la maison, & qu'il lui feroit trouver un trésor qui l'enrichiroit. Le jeune garçon fort content se mit à suivre son guide, & déjà ils étoient près de la porte du jardin, lorsque voilà tout-à-coup le maudit spectre noir, qui, jaloux de l'opulente fortune du jeune garçon, se jeta sur le spectre blanc, le saisit par le milieu du corps, & l'emporta dans les airs en faisant un bruit horrible. On voyoit fort souvent ces deux spectres se promener en se querellant l'un l'autre devant la porte du curé; & ceux qui les ont

vus, ou plutôt celles, car ce sont quelques femmes, l'ont dit à quiconque a voulu les écouter, sans s'embarrasser des farcafines des voisins de ce même curé, lesquels les traitoient de folles & de radoteuses.

Tout le monde fait aussi que dans un village de la Westphalie, une femme qui étoit morte en couches, se montrait toutes les nuits à la fenêtre de la maison où elle étoit morte. Il est vrai que plusieurs des passants voyant que ce spectre ne disoit rien & ne demandoit rien, prétendirent que ce fantôme n'étoit autre chose qu'un faux-monnoyeur, qui, pour écarter de cette maison où il faisoit de la fausse monnoie, quiconque eût été tenté d'y entrer, se déguisoit en spectre; malgré ces témoignages l'anonyme ne doute pas que ce ne fût réellement le fantôme de la défunte, & il le croit d'autant plus, que l'idée de ce faux-monnoyeur ne se fût pas plutôt répandue que le spectre, sans doute irrité de la méprise, ne se montra plus. Un homme, continue le bon démonographe, ayant appris de la femme d'un fermier qu'un spectre déguisé en prêtre se montrait tous les soirs sur un vieux mur, fit creuser au bas de cette muraille, justement au-dessous de l'endroit désigné par le fermier, & il y trouva mille pièces d'or. Ce fait est constaté, il se passa dans le dernier siècle, dans les états du prince de Nassau : nous n'en doutons pas plus que des autres : & nous en sommes tout aussi persuadés que de la rare absurdité de l'anonyme, dont l'ouvrage cependant, quelque ridicule qu'il

soit, a trouvé beaucoup de lecteurs dans beaucoup de villages d'Allemagne. Nous pensons que de telles productions, quoique fort méprisables, font beaucoup de mal, parce qu'elles accréditent merveilleusement la superstition.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)

A Course of Lectures, &c. *Cours de leçons sur l'Art oratoire & l'Art de la Critique*; par M. JOSEPH PRIESTLEY. In-4to. Londres, chez Johnson.

M. Priestley n'est pas seulement un métaphysicien profond, & un physicien fameux par ses découvertes; il est encore homme de goût & critique judicieux. L'ouvrage que nous annonçons en est la preuve. L'auteur le composa il y a plusieurs années, lorsqu'il étoit professeur de belles-lettres dans l'université de Warrington; il n'y a pas mis beaucoup de choses neuves quant au fond, car les principes du goût dans les arts sont toujours les mêmes, & ils ont été souvent discutés; mais il a su intéresser les lecteurs qui aiment à penser, en présentant cette matière tant rebattue dans un jour tout à fait philosophique. Le système métaphysique de l'association des idées, inventé par Hartley, & renouvelé par notre auteur, qui l'a étayé de nouveaux raisonnemens, est la base de ses principes de critique; il y rap-

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

porte toutes les causes du plaisir ou de la peine que les productions des arts nous font éprouver ; & sans entrer dans l'examen de ce système , on peut dire que l'application qu'il en fait paroît toujours juste , & est toujours ingénieuse. Il a suivi dans ce Cours la division des Rhétoriques ordinaires ; il traite successivement de l'invention , de la méthode & du style ; il n'y a que l'élocution dont il ne parle pas , parce qu'il n'avoit rien écrit sur ce sujet pour ses écoliers , & qu'il se contentoit de les exercer de vive voix.

On lira avec plaisir dans le premier livre des réflexions très-judicieuses sur les dispositions nécessaires pour la composition. Nous allons en extraire quelques-unes.

» Les personnes qui ont l'esprit le plus
» exact & le jugement le plus sain , sont en
» général celles qui écrivent avec le moins
» d'abondance , & quoiqu'elles aient les con-
» noissances les plus étendues , elles composent
» avec une difficulté particulière. La véritable
» cause de cette difficulté , est la finesse de leur
» discernement qui saisissant tous les rapports
» & toutes les liaisons des choses , rejette tout
» ce qui ne quadre pas exactement avec leurs
» vues ; au lieu que les personnes qui n'ont
» pas assez de sagacité ou d'attention pour fai-
» sir tous ces petits rapports , admettent sans
» difficulté beaucoup de choses qui s'offrent
» à leur esprit dans la composition ; la moin-
» dre liaison qu'une idée peut avoir avec leur
» sujet , suffit pour les déterminer. En géné-

» ral ces derniers font plus propres à parler
 » en public , & les premiers le font davanta-
 » ge à écrire. Le défaut de juſteſſe ou de
 » connexion dans les idées, les petites impro-
 » priétés dans le ſtyle, des fautes même plus
 » graves, échappent à la plupart de ceux qui
 » vont entendre un orateur, & d'ailleurs per-
 » ſonne ne compte aſſez ſur ſa mémoire pour
 » entreprendre de comparer enſemble les di-
 » verſes parties d'un diſcours qu'on a entendu,
 » & d'en faire un examen détaillé. Mais rien
 » n'échappe à un bon juge qui a un ouvrage
 » ſous les yeux.

» Voulez vous communiquer à vos lecteurs
 » les ſenſations fortes & vives que vous avez
 » éprouvées dans l'ardeur de la compoſition ;
 » tâchez d'exprimer les ſentimens que vous
 » voulez rendre, dans le même ordre & avec
 » la même liaiſon qu'ils ſe ſont préſentés à
 » vous quand vous vous en êtes pénétré ; car
 » telle eſt la ſympathie qui regne entre les eſprits
 » des hommes, que ſi vous préſentez à un
 » e autre précifément le même objet qui a agi
 » ſur vous, il en fera pareillement affecté ; &
 » alors votre compoſition lui paroîtra natu-
 » relle & animée. Si au contraire, par l'eſ-
 » fet de quelque ſcrupule mal entendu qui
 » vous arrête, vous venez à perdre un ſeul
 » anneau de la chaîne d'idées & de ſenſations
 » qui tenoit votre imagination comme capti-
 » ve, votre perte eſt irréparable ; & peut être
 » aucune autre fuite d'idées, (chacune priſe
 » ſéparément, parût-elle le mieux adaptée au

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» sujet) n'aura la même efficacité pour exciter
 » les sensations que votre composition devoit
 » produire dans l'ame du lecteur. Quelles que
 » soient les sensations que vous exciterez , ce
 » seront toujours les mêmes que vous aurez
 » éprouvés en composant. Votre but étant donc
 » d'affecter & d'intéresser vos lecteurs , il faut,
 » sans perdre de tems à examiner chaque idée
 » avec une exactitude minutieuse , tâcher de
 » rendre fidèlement la situation de votre ame ,
 » tandis qu'elle est vivement affectée & pleine
 » de l'intérêt du sujet. Vous employerez en-
 » suite la correction , avec plus d'avantage.

Ces préceptes sont absolument conformes à la doctrine des rhéteurs les plus éclairés ; & on peut les regarder comme le développement de ce beau vers de lord Roscommon. *To write with fury , but correct with phlegm. Ecrire avec enthousiasme , mais corriger avec phlegme.*

M. Priestley range toutes les especes de composition en deux classes , sous les titres généraux de *narration* , & d'*argumentation*. Cette division paroît d'abord étrange & incomplète , & un écolier de rhétorique auroit beau jeu pour entreprendre là-dessus le philosophe. Mais comme il est toujours probable qu'un homme de ce mérite ne hasarde rien sans en avoir des raisons au moins plausibles , nous croyons qu'il faut y regarder à deux fois avant de le condamner , & sur-tout être sûr de le bien entendre. Ainsi nous laisserons ce point à la décision des gens éclairés qui liront l'ouvrage de M. Priestley ; mais nous transcrirons quelques réflexions

réflexions sur la méthode de narrer qui se trouvent dans le second livre, parce qu'il ne faut que du bon sens pour les apprécier.

» Celui qui écrit une histoire particulière ,
 » n'éprouve presque pas de difficulté en com-
 » paraïson de celui qui doit parler de plusieurs
 » nations dont les histoires sont liées ensemble.
 » Le premier ne prend de l'histoire étrangère
 » que ce qui est à sa convenance & propre à
 » jetter du jour sur sa narration principale ;
 » l'autre est nécessité en quelque manière , ou
 » à se répéter souvent , ou à laisser des vui-
 » des dans l'une ou l'autre des histoires qu'il
 » fait marcher en quelque sorte de front. Les
 » répétitions sont ennuyeuses & fatigantes ;
 » les omissions rendent une histoire imparfaite
 » & lui font perdre son intérêt.

» Les auteurs de *l'Histoire Universelle* (*) se
 » sont trouvés dans le cas de cette alternative ,
 » & c'est ce qui a beaucoup nui à la perfection
 » de leur ouvrage d'ailleurs estimable. Pour
 » éviter les répétitions , ils ont laissé toutes
 » les histoires si incomplètes , que le lecteur
 » qui veut suivre le fil d'une seule , est obligé
 » d'en parcourir plusieurs autres. D'un autre
 » côté ils ont rendu l'histoire moderne , & en
 » particulier , celle des Arabes & des Turcs ,
 » excessivement ennuyeuse , en insérant sans
 » nécessité dans le texte plusieurs récits diffé-

(*) Ouvrage Anglois très-volumineux , dont nous avons une traduction Française.

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» rends du même événement ; tandis qu'il n'en
» auroit pas coûté davantage à l'écrivain de
» rejeter dans les notes , ces récits surabon-
» dans , en choisissant le plus authentique pour
» l'incorporer à sa narration. Cet arrangement
» très-facile auroit épargné au lecteur bien de
» l'ennui & du dégoût.

» L'usage des notes , donne aux modernes
» un grand avantage sur les anciens qui ne
» connoissoient point cet expédient. Par le
» moyen des notes , une histoire marche sans
» interruption , & on trouve place en même
» tems , pour une infinité de choses dignes d'être
» conservées , qui , ne pouvant entrer com-
» modément dans le corps de l'ouvrage , atten-
» dent , pour ainsi dire , à l'écart , le loisir du
» lecteur.

» Bayle est de tous les modernes celui qui
» a fait le plus grand usage des notes. Il sem-
» ble qu'il n'ait composé le texte de son dic-
» tionnaire , que pour avoir occasion de pla-
» cer les siennes ; & on peut croire qu'ayant
» amassé un grand nombre de remarques déta-
» chées sur les hommes & leurs opinions , &
» désespérant de pouvoir les fondre dans un
» ouvrage régulier , il s'est enfin déterminé pour
» ne pas les perdre , à les ranger sur un plan
» alphabétique. «

En convenant avec M. Priestley , de l'utilité
des notes dans une histoire chargée de petits
faits accessoires , qu'on veut élaguer & qu'on
ne veut pas perdre entièrement , il faut dire
aussi qu'on a beaucoup abusé de cette inven-

tion dans tous les genres d'ouvrages. Si la trop grande abondance des matériaux ou des idées force quelquefois de bons auteurs à se servir de la ressource des notes, il y en a d'autres qui les multiplient par stérilité d'imagination, par défaut d'art, par l'impuissance de lier une suite de faits ou de réflexions, de les combiner, de les développer avec ordre & clarté, de subordonner les accessoires au principal, & d'en former un ensemble régulier & suivi. Ce qui prouve le plus, à notre avis, contre l'usage trop fréquent des notes, c'est que les auteurs qui écrivent le mieux & qui traitent leurs matières avec le plus de supériorité, sont ceux qui en mettent le moins à leurs ouvrages.

Dans la troisième partie, sur le style, l'auteur examine tout ce qui sert à embellir la composition, soit dans les pensées, soit dans la diction. C'est ici qu'il développe de la manière la plus ingénieuse & la plus satisfaisante, le système de l'association des idées. Nous citerons particulièrement la leçon, qui traite des plaisirs de l'imagination en général, & des caractères du bon goût. Ce morceau mérite d'être connu, & nous voudrions que la nature de notre travail nous permît de le transcrire tout entier.

» La première observation que je ferai, dit
 » M. Priestley, à l'égard des sensations exquis-
 » ses qui constituent les plaisirs de l'imagina-
 » tion, c'est qu'elles n'ont de prise, comme
 » l'a déjà remarqué le Lord Kaïms, que sur

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» l'œil & sur l'oreille , & qu'elles sont absolu-
 » ment étrangères aux autres sens. L'esprit
 » ou le *sensorium* reçoit les impressions des
 » couleurs & des sons, sans que l'intervention
 » des organes qui les transmettent, se fasse sen-
 » tir aucunement. L'œil & l'oreille , quand
 » ils sont en bon état, sont si peu affectés
 » par l'impression de la lumière & les vibra-
 » tions de l'air, que nous pourrions ignorer
 » que nous avons de tels organes, si leur
 » existence & leur usage n'étoient d'ailleurs
 » des choses évidentes..... Au contraire, nous
 » ne pouvons avoir aucune sensation de tact,
 » de goût ou d'odorat, sans sentir en même
 » tems nos organes correspondans plus ou
 » moins affectés. Par cette raison le tact, le
 » goût & l'odorat sont regardés comme des
 » sens grossiers, au lieu qu'on regarde la vue
 » & l'ouïe, comme des sens d'une espèce plus
 » raffinée &, pour ainsi dire, d'une nature
 » plus spirituelle..... Les personnes d'un esprit
 » délicat, affectent de l'indifférence pour les
 » plaisirs de la première espèce, comme de
 » boire, de manger, &c. au lieu qu'elles se li-
 » vrent avec transport au plaisir de l'harmo-
 » nie qui agit sur l'oreille, & à celui que l'œil
 » reçoit de la beauté des couleurs & des pro-
 » portions.

» Une autre observation, qui peut jetter beau-
 » coup de jour sur les diverses affections de l'âme
 » dans la perception de ces plaisirs que nous
 » rapportons à l'imagination, c'est que tant que
 » l'âme perçoit & qu'elle n'est occupée que des

» idées qui se présentent à elle, elle doit en
 » quelque maniere, se mouler dessus; & même
 » l'idée qu'elle avoit de sa propre étendue, (si
 » on peut user de ce terme) doit s'agrandir
 » ou se restreindre avec le champ de ses per-
 » ceptions. C'est par une suite de cette dispo-
 » sition de l'esprit humain, qu'une personne
 » entre pour un certain tems dans les senti-
 » mens qu'on lui présente, qu'elle les adopte,
 » qu'elle en est dominée..... C'est encore
 » une conséquence de ce principe, que l'ame,
 » en s'arrêtant sur de petits objets, doit pren-
 » dre une idée de sa propre petitesse; au lieu
 » que la contemplation des grands objets la
 » transporte, l'élève, & semble l'avertir de sa
 » grandeur, de sa dignité, de son importance.
 » C'est une vérité dont il est aisé de se convain-
 » cre, en considérant les effets du sublime
 » dans la composition. "

» Delà vient que lorsque nous lisons une
 » histoire écrite de maniere à nous intéres-
 » ser; nous nous identifions tellement avec les
 » personnages qu'on y fait agir, que leurs
 » passions, leurs sentimens, leurs vues devien-
 » nent les nôtres pour quelque tems, à moins
 » que notre caractère général ne soit d'une
 » trempe fort différente, & ne se refuse na-
 » turellement à cette espece d'adoption.
 » Delà vient encore en partie la difficulté de
 » lire l'histoire de deux hommes ou de deux
 » peuples rivaux avec une exacte impartialité..
 » Quel lecteur, après s'être intéressé une fois
 » à la fortune des Athéniens, en lisant le pre-

» mier livre de l'histoire de la guerre du Pélo-
 » ponnese par Thucydide, n'est pas vivement
 » affligé du mauvais succès de leurs armes en
 » Sicile, & devant Syracuse où une ambition
 » aussi folle qu'injuste & condamnable les avoit
 » attirés ? Si quelque trait frappant de générosité
 » ou de simple courage, nous a intéressés pour un
 » pirate, pour un brigand, ou même pour un
 » filou adroit, ne sommes-nous pas dès-lors
 » disposés à lire avec plaisir le récit des heu-
 » reux succès qui couronnent l'intrépidité des
 » premiers, & les artifices vils, mais ingénieux
 » du dernier ? Il est possible, que dans quelques
 » personnes, l'âge, l'expérience, & la réflexion
 » corrigent jusqu'à un certain point ce penchant
 » mécanique ; mais il aura toujours une gran-
 » de influence sur la généralité des hommes...
 » Cette observation nous prouve combien tous
 » les écrivains doivent être soigneux de n'in-
 » téresser leurs lecteurs que pour des carac-
 » teres qui ne soient pas trop vicieux... L'a-
 » mour-naturel de la vertu n'est pas un préser-
 » vatif suffisant contre l'influence d'un carac-
 » tere vicieux & intéressant, sur-tout dans les
 » jeunes gens ; & tout écrivain qui a à cœur
 » l'intérêt de la vertu & le bonheur de ses
 » semblables, ne doit pas se fier sur cette foi-
 » ble ressource. On peut même reprocher au
 » sage & vertueux Richardson, d'avoir rendu
 » le caractère de Lovelace dans sa Clarisse, si
 » intéressant, qu'il y a, je crois, peu de lec-
 » teurs qui fussent fâchés de voir ses mauvais
 » desseins réussir sur toute autre femme que

» Clarisse elle-même , pour qui on s'est inté-
 » ressé plus vivement encore dès le commen-
 » cement de l'ouvrage."

» Je dois remarquer en troisieme lieu , qu'en
 » rapportant chaque plaisir de l'imagination à
 » une *source* quelconque , j'entends seulement
 » dire que les idées & les sensations du genre
 » que je désigne , sont les principales qui en-
 » trent dans la composition de ce plaisir. Car
 » dans le fait , dans tous les plaisirs intellectuels ,
 » il n'y en a point d'assez simples pour ne
 » dériver que d'une seule source..... Environnés
 » comme nous le sommes , d'une infinité d'objets
 » indépendans , dont les impressions variées
 » se réunissent en même tems dans notre ame ,
 » nous devons avoir des sensations si mêlées
 » & résultantes de tant de combinaisons , qu'il
 » seroit extrêmement difficile , pour ne pas
 » dire impossible , de résoudre chacune d'elles
 » dans toutes les parties qui la composent. Tout
 » ce qu'on peut faire , c'est de rapporter cha-
 » que objet de plaisir , qu'on trouve dans les
 » ouvrages de goût & de génie , à l'espece de
 » plaisir qui est entrée originairement dans sa
 » composition , ou qui paroît y dominer , sans
 » oublier de faire mention en même tems des
 » autres sources. C'est ainsi que Montesquieu ,
 » dans son essai sur le goût , fait une énumé-
 » ration très-ingénieuse des diverses causes qui
 » concourent à former chaque sensation de plai-
 » sir que l'ame éprouve à la vue d'un jardin ré-
 » gulier..... Je remplirai mieux mes vues , &
 » j'aurai occasion de jeter plus de jour sur

» quelques autres points qui tiennent au goût ,
 » en considérant les sensations de plaisir que
 » nous éprouvons , lorsque nous voyons un
 » beau paysage , & par conséquent , lorsque
 » nous lisons dans les pastorales & dans les
 » romans des descriptions de scènes champêtres.
 » Cela pourra éclaircir en même tems la doc-
 » trine de l'association des idées , & l'opinion
 » très-probable de Hartley , qui regarde cette
 » association comme le seul principe mental ,
 » agissant dans la formation , l'accroissement , &
 » l'affoiblissement des plaisirs & des peines in-
 » tellectuelles. »

» Il n'y a personne qui ayant passé un certain
 » tems à la campagne , n'unisse à l'idée de ce
 » séjour , l'idée d'une multitude de plaisirs va-
 » riés , qu'il ne distingue plus séparément ,
 » mais dont les traces sont restées dans son
 » esprit , & concourent à y exciter une sen-
 » sation complexe de plaisir toutes les fois
 » qu'il revoit la campagne. Au nombre des im-
 » pressions particulières qui se confondent dans
 » cette sensation complexe , on peut compter
 » toutes les jouissances qui se sont renouvelées
 » mille fois pour ses sens extérieurs , les cou-
 » leurs & les parfums des fleurs , la faveur
 » agréable des fruits , la douceur du chant
 » des oiseaux , la gaieté pure & folâtre des
 » jeux & des passe-tems champêtres. Toutes
 » ces choses n'ont plus pour nous un si grand
 » attrait dans un âge un peu avancé ; cepen-
 » dant les idées de plaisir que ces objets ex-
 » citoient autrefois dans notre esprit y demeu-

» rent toujours liées avec l'idée des lieux où
 » nous en jouissions , & toutes les fois que
 » nous nous arrêtons à celle - ci , les autres
 » se présentant aussi-tôt , élevent une sensation
 » confuse mais agréable..... On peut rendre
 » compte pareillement , par le principe de l'af-
 » fociation des idées , de cette sensation tu-
 » multueuse de plaisir que nous éprouvons à
 » la vue des lieux où nous avons passé notre
 » enfance , de l'école où nous avons été éle-
 » vés , enfin de tous les objets avec lesquels
 » un grand nombre de nos idées & de nos
 » sensations a été d'abord lié..... On conçoit
 » aisément que les sensations complexes de ce
 » genre ne sont pas tellement attachées à un
 » objet déterminé , qu'un autre ne puisse les
 » exciter aussi par une ressemblance avec
 » le premier , fondée sur quelques propriétés
 » communes. Ainsi la sensation complexe qui
 » étoit liée d'abord dans notre esprit avec l'i-
 » dée ou la vue d'un paysage particulier ,
 » peut être excitée aussi , quoique dans un de-
 » gré plus foible , par la vue d'un autre pay-
 » sa e..... En général tous les objets qui ont
 » quelques propriétés communes avec ceux
 » auxquels une certaine espece de sensation
 » a été liée d'abord dans notre esprit , peu-
 » vent exciter la même sensation par leur ana-
 » logie , & par conséquent nous affecter de la
 » même maniere que les objets dont ils partagent
 » les propriétés , à proportion du degré de
 » ressemblance. Par exemple , ayant reconnu
 » dans la plupart des objets auxquels nous

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» avons lié nos idées & nos sensations agréa-
 » bles , les propriétés d'*uniformité* , de *variété* , de
 » *proportion* ou de *tendance générale vers une*
 » *fin utile* , nous lierons nécessairement une
 » sensation complexe de plaisir à tous les ob-
 » jets qui nous offriront de l'*uniformité* , de la
 » *variété* , de la *proportion*..... Que l'on con-
 » vienne ou non que le principe de l'associa-
 » tion des idées , est l'unique source de tous
 » les plaisirs que nous trouvons dans les objets
 » de goût , il est toujours évident que ce prin-
 » cipe y influe considérablement , & on peut s'en
 » servir très-utilement pour donner la raison
 » de cette variété de goûts qui se fait remar-
 » quer parmi les hommes.

» Si tous les hommes avoient le même
 » degré de sensibilité , c'est-à-dire , si tous
 » étoient également affectés par les mêmes
 » impressions , & exposés aux mêmes in-
 » fluences dans le cours entier de leurs vies,
 » on ne voit pas comment il pourroit y avoir
 » entre eux la moindre différence de goût ,
 » car , dans cette supposition , ils auroient lié
 » précisément les mêmes idées & les mêmes
 » sensations aux mêmes objets & aux mêmes
 » propriétés de ces objets , & ils éprouve-
 » roient ces sensations dans le même degré.
 » Mais puisque nous occupons tous dans la vie
 » des places différentes , & que les circonstan-
 » ces varient avec les individus , il doit arriver
 » nécessairement que des personnes différentes
 » lient des idées & des sensations différentes
 » aux mêmes objets , & par conséquent soient

» différemment affectées des mêmes perceptions.
 » De plus , les hommes ayant des degrés de
 » sensibilité différens , les sensations du mê-
 » me genre doivent être plus fortes chez les
 » uns & plus foibles chez les autres. Par la
 » même raison que deux hommes sont affectés
 » différemment , une même personne peut être
 » affectée dans un tems autrement qu'elle ne l'a
 » été à une autre époque ; la différence d'âge ,
 » de situation , de disposition d'esprit , peut
 » en mettre beaucoup dans les rapports d'un
 » objet dont la nature n'est point changée.

» Il semble cependant qu'il y a en général
 » dans les situations des hommes assez de ressem-
 » blance pour en établir une considérable dans
 » les goûts , sur-tout parmi les personnes qui
 » se rapprochent les unes des autres pour l'é-
 » ducation & la maniere de vivre. Mais des
 » principes de goût fondés sur ce rapproche-
 » ment , ne peuvent pas faire loi pour les
 » personnes qui ont eu une éducation & une
 » maniere de vivre différentes : il n'est pas éton-
 » nant qu'un homme accoutumé à la délica-
 » tesse moderne , ne puisse goûter certaines
 » productions anciennes ; que ce qu'on regarde
 » en Orient comme d'excellent goût , passe
 » pour médiocre en Europe ; que ce qu'on ad-
 » mire en France , n'ait pas la même appro-
 » bation en Angleterre.

» Cette différence de goûts seroit beaucoup
 » plus considérable qu'elle ne l'est à présent ,
 » si l'imprimerie n'avoit établi entre les diffé-
 » rentes nations , & les différens corps litté-

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» raires, une communication aisée au moyen
 » de laquelle les goûts se forment & se rappro-
 » chent par la comparaison. Ce qui confirme
 » cette observation, c'est que tout le monde
 » convient qu'on *apperçoit quelque chose* de la
 » force des écrivains Anglois dans les der-
 » nières productions Françoises, & que nos
 » bons écrivains modernes *ont acquis* la déli-
 » cateſſe & la correction des François (*). Si
 » il y avoit une libre communication entre les
 » peuples d'Occident & ceux d'Orient, il en
 » réſulteroit une plus grande perfection dans
 » le goût & les productions de ces derniers,
 » & nous pourrions y gagner auſſi quelque
 » choſe. D'après ce principe, nous pouvons
 » eſpérer qu'un jour, tous les peuples & les
 » ſavans de la terre établiffant entre eux un
 » commerce de lumieres, les principes de goût

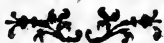
(*) Pourquoi faut-il que les hommes qui ont le plus d'eſprit, de lumieres & de connoiſſances, ſoient toujours peuple par quelque endroit ? On paſſeroit cette fanfaronnade à un écrivain de pamphlets qui voudroit trouver débit de ſa drogue. Mais un homme, comme M. Priſtley, donner auſſi dans ces petits travers de vanité nationale ! cela ne ſe conçoit pas. Il ſait mieux que nous ſans doute que la délicateſſe du ſtyle & des idées eſt un caractère auſſi diſtinctif que la force, & que les Anglois n'ont point un privilège particulier de la nature pour réunir toutes les perfections dans un égal degré. Mais d'ailleurs à quoi bon écrire de pareilles choſes à Londres, quand on ne peut ſe diſſimuler que le contraire ſ'écritra d'auſſi bonne grace à Paris ?

» seront fixés & invariables dans le monde
» entier.

Nous ne transcrivons plus qu'un seul passage qui nous a paru digne de remarque dans cette troisième partie, & nous finirons par-là.

» Une raison, dit notre auteur, pour la-
» quelle les philosophes réussissent rarement
» dans la poésie, c'est que leurs esprits sont
» trop familiarisés avec les idées abstraites. Les
» philosophes s'occupent sans cesse à réduire
» des propositions particulières en principes
» généraux, & cette tournure d'esprit n'est
» point favorable à un art d'imagination. Ce
» qui fait pareillement que la poésie est en
» général portée à sa perfection plutôt que
» toute autre branche de littérature; c'est que
» chez une nation qui commence à s'éclairer,
» la langue contenant peu de termes abstraits,
» en est d'autant plus poétique & plus ex-
» pressive : il suit de-là qu'à portion égale d'i-
» magination, un poète ancien doit avoir l'a-
» vantage sur un poète moderne. «

(*Monthly Review; Critical Review.*)



OBSERVATIONS critiques sur un ouvrage de M. RAULIN , docteur en médecine , &c. , intitulé : Examen de la houille considérée comme engrais desterrés ; suivies , 1°. d'une Instruction sur l'usage des houilles d'engrais , & de leurs cendres , 2°. d'Expériences & d'observations sur la maladie du seigle nommée ergot ; & de moyens simples de l'en préserver , en se procurant de plus abondantes récoltes ; par L. S. D. L. B. (le solitaire de la Brie , ou M. de Perthuis de Laillevault.) In-12. A Amsterdam , & se trouve à Meaux , chez Charles , libraire , rue saint Remy ; & à Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe ; Moutard , libraire , rue du Hurepoix ; & Bastien , libraire , rue du Petit-Lion , fauxbourg St. Germain ; in-12 de 160 pag. Prix , 1 liv. 4 s. broché , 1777.

L'Ouvrage qu'on entreprend de réfuter ici parut en 1775 , à Paris , chez Vincent. » Je ne » suis , dit le critique à M. Raulin , ni docteur , ni médecin , ni chymiste ; je ne suis » pas non plus votre ennemi : jamais les talents & les qualités d'autrui ne m'ont offusqué. Je ne suis pas non plus propriétaire » d'une cendriere.... Qui suis-je donc ? un sim-

ple solitaire, méditant sur le premier de nos besoins, & sur les moyens d'y satisfaire." Il suit pas à pas l'auteur de l'*examen*, & toutes ses remarques sont précédées de citations exactes. Nous allons instruire à quelques égards ce procès, en mettant sous les yeux du lecteur un petit nombre des unes & des autres; mais nous laisserons à M. Raulin le soin de se défendre, s'il le juge nécessaire, & au public celui de prononcer entre les deux agromomes.

Les () houilles, dit l'auteur de l'examen, sont disposées par veines, & dans des espaces contigus.* » Dans des espaces contigus : oui, remarque le critique; par veines : non. Elles sont par bancs, lits ou couches horizontales, dont beaucoup ont des endroits plus ou moins inclinés. Leur épaisseur est inégale, comme les espaces où elles se trouvent. Il en est d'un à 12 pieds pour l'épaisseur, & d'une jusqu'à 3 lieues d'étendue connue, en longueur, cette étendue peut être beaucoup plus considérable. »

On suit les veines de la houille pour la tirer, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées; ensuite on en attaque d'autres. » Ce n'est pas tout-à-fait cela : on ouvre un puits sur le banc, ou sur une entrée horizontale : on pousse ensuite des galeries jusqu'à une distance commode de

(*) Nous distinguerons ainsi, par le caractère italique tout ce que nous citerons de l'*Examen*.

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» l'ouverture. Lorsqu'elles sont épuisées de mi-
» nes , on referme l'ouverture horizontale ou
» perpendiculaire, & l'on en fait une autre à
» côté. »

*Si l'on mettoit trop de houille sur la terre , elle
nuiroit à la végétation , ou en s'enflammant , ou
en desséchant les plantes par son acide vitriolique
& sulfureux. »* En s'enflammant ? Cela ne se
» peut. Lorsqu'on emploie la houille naturelle,
» on n'en verse pas le quart d'une ligne d'é-
» paisseur , ou la 48e. partie d'un pouce. Cette
» quantité suffit pour exciter une fermentation
» douce & favorable aux plantes ; mais elle
» est insuffisante pour les incendier ; on n'y
» parviendrait pas avec une dose semblable de
» poudre à canon , bien plus incandescible que
» la houille.... S'il y avoit excès, la fermenta-
» tion de la terre deviendrait excessive , sans
» que la houille prît feu : il n'est pas encore
» sûr qu'elle s'enflamme en monceaux d'un ou
» 2 pieds d'épaisseur ; & celles qui sont le moins
» pyriteuses s'échauffent , mais ne s'emflam-
» ment guere. »

*Les parties des houilles qui paroissent être favo-
rables à l'engrais des terres végétales , deviennent des
moyens insidieux , qui rendent enfin les terres im-
propres à la végétation , en usant le sol par l'a-
bondance des récoltes. »* Les houilles ne contien-
» nent donc aucun principe contraire aux plan-
» tes , puisqu'elles forcent la terre à des pro-
» ductions capables , suivant vous , d'en altérer
» la fertilité.... Les physiciens qui ont traité
» de la statique des végétaux , conviennent

» tous , après bien des expériences , que la terre
 » fournit peu de sa substance aux plantes ,
 » quelle que soit leur solidité (*). En exami-
 » nant ce qui sort des végétaux herbacés après
 » l'ignition , l'on trouve que leur base terreu-
 » se , dépouillée , autant qu'il est possible , de
 » sel , d'acide , d'eau , d'air & d'huile , est à
 » leur poids total , avant la combustion , &
 » dans l'état de siccité , comme 1 est à 666
 » ou environ. D'après cette observation , le
 » rapport commun d'un arpent de la meilleure
 » terre semée en froment étant , à-peu-près , de
 » 7 mille pesant en paille & en grains , on
 » n'enleve que 14 livres de terre pure par ré-
 » colte ; mettons-en 21 : le rapport ne fera
 » plus que d'un à 333. Ces faits admis , sup-
 » posons que le sol ait par tout un pied d'é-
 » paisseur , & que chaque pied cube pese 120
 » livres : le sol entier d'un arpent de bonne
 » terre de 100 perches , à 20 pieds chacune ,
 » pesera 4 , 800 , 000 livres : or , à raison
 » d'une perte de 21 par récolte , on aura une
 » provision de sol végétal pour 228 , 571 ans ,
 » & plus : c'est le cas de dire : *Qui y fera s'en*
 » *souciera.* »

» Si la terre fournissoit les 7000 livres ci-
 » dessus aux plantes , un sol d'un pied d'épais-
 » seur , & qui les rapporteroit annuellement ,
 » ne pourroit avoir que 700 ans de durée ; &

(*) Van-Helmont , Boyle , Gleditsh , Vallérius , &c.
 pensent même qu'elle ne leur donne rien.

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» quoique celle-ci fût toute autre que la nô-
» tre, on ne laisseroit pas d'avoir des inquié-
» tudes. Mais cela ne se peut pas ; car il faut
» que les élémens qui se volatilisent pendant
» l'incandescence ou autrement, ainsi que les
» sels & le peu de terre enlevée, deviennent
» quelque chose, ou que l'air se charge com-
» me un canon, ou que l'athmosphère s'élève ;
» ce qui ne se peut pas non plus ; car il de-
» viendroit plus pesant ; nous respirerions avec
» peine, &c. »

» Après avoir tremblé pour les plantes ;
» vous craignez pour les hommes, ainsi que
» pour les animaux qu'ils mangent, & qui sont
» nourris avec les herbes houillées ou cendrées,
» parce qu'elles peuvent conserver quelque chose
» des matieres vitrioliques, cuivreuses & arséni-
» cales que vous y avez découvertes à l'aide de
» l'analyse. Mais vous ne dites rien des par-
» ties huileuses, séléniteuses, alkalines, absor-
» bantes, terreuses & aqueuses qui s'y trou-
» vent aussi, & qui les temperent. Il étoit
» juste d'en tenir quelque compte. «

» Dans la composition de certaines drogues ;
» il entre souvent des substances aussi redou-
» tables, & sûrement plus formées que celle
» des houilles ; vous les administrez néanmoins
» avec confiance, & le malade reçoit le poi-
» son modifié de la seconde main. Vous ne
» craignez rien des effets de ces remèdes, &
» souvent le succès les couronne. Si la suite
» n'en est pas à craindre, pourquoi le seroit-
» elle dans l'usage des houilles ? La plante ne

» reçoit que *de la seconde main* les qualités mal-
 » fantes qu'elles peuvent contenir, les animaux
 » de la troisieme, & les hommes de la qua-
 » trieme; j'en excepte ceux qui la préparent :
 » je veux dire que, par rapport à la cendre
 » l'ignition est le premier tempérant; la pluie
 » qu'elle reçoit après avoir été semée, est le
 » deuxieme; la terre l'absorbe; elle s'incor-
 » pore ensuite avec les plantes; celles-ci restent
 » de 3 à 10 mois sur la terre; elles sont
 » mangées par les animaux, & les animaux
 » par l'homme. «

M. de Laillevault essaie ensuite de prouver par des faits, contre M. Raulin, que la houille & ses cendres ne nuisent point aux hommes, & que les maladies épidémiques dont les bêtes à corne ont été attaquées en Picardie, ne doivent pas être attribuées à ces substances.

Dans son *instruction sur l'usage des houilles d'engrais & de leurs cendres*, il fait, entr'autres, les observations suivantes. Pour employer la houille dans l'état naturel, il faut en briser les mottes : plus elles sont divisées, mieux elles se mêlent avec la terre, & plus leur effet est prompt... Cette substance doit toujours, autant qu'on le peut, être employée dans l'état naturel : les huiles qu'elles contiennent, & qu'elle perd en partie lorsqu'on la brûle, sont aussi favorables aux plantes que les sels qui lui restent... Pulvérisée, & dans l'état naturel, elle convient à toutes les terres;

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux grains, aux vignes, & aux légumes. On peut avec la plus grande confiance, en répandre les cendres sur les prairies, soit naturelles, soit artificielles, sur les bisailles semées avant ou après l'hiver, & sur tous les grains malades.

Des diverses expériences faites & rapportées par l'auteur, dans la dernière section de ce volume, il résulte principalement, 1°. que dans le nord de la France, les semences de seigle ne doivent pas être déposées au-delà de 3 pouces de profondeur : 2°. que les plantes, en germant, ne semblent recevoir d'autre nourriture que celle qui est contenue dans les enveloppes de leurs graines, qu'elles ne paroissent en tirer de la terre & de l'air qu'après avoir percé le sol : 3°. qu'ainsi l'infusion des semences dans le jus de fumier est très-avantageuse à la germination, sur-tout si l'on est forcé de semer tard : 4°. que plus une graine quelconque a de pesanteur spécifique, plus, relativement à la température de l'atmosphère, elle est en état de percer une grande épaisseur de terre, sur-tout si la plume monte verticalement & en pointe ; que moins elle a de pesanteur, moins il faut la couvrir de terre : 5°. que les seigles les premiers semés (la position, la culture & les engrais étant supposés les mêmes relativement aux autres) sont toujours les moins sujets à la rouille & au miellat, ceux qui demandent le moins de semence, les premiers mûrs, les plus hauts en tige, les plus longs en épis, les plus grenés, & les plus

exempts d'ergot : 6^e. que lorsque les dernières tales du printems réussissent , elles sont toujours plus chargées d'ergot que celles qui ont poussé avant ou pendant l'hiver , jusqu'à la fin du mois de mars.

Sans enfreindre la loi que nous nous sommes imposée , nous observerons qu'en fait d'agriculture , M. de Laillevault , paroît joindre beaucoup de pratique à la théorie , union absolument nécessaire lorsqu'on ne veut point s'égarer

Les observations sur l'ouvrage de M. Raulin , ont paru fondées aux auteurs de la *Gazette de Santé* ; mais ils ne croient pas celles sur l'ergot du seigle assez concluantes pour qu'on en puisse tirer aucune conséquence positive , soit sur sa cause , soit sur sa formation. Quoi qu'il en soit , des travaux & des expériences aussi utiles sont dignes des plus grands encouragemens.

L'auteur plus jaloux de se faire entendre que d'exciter l'admiration , a choisi le style simple. Cependant on y a observé des incorrections : devoit-il dire , page 3 , en parlant de ses observations critiques ; » il est plus important » qu'elles soient vraies , *que ce qu'elles soient* » bien écrites ». Il semble fournir exprès l'exemple & le précepte. « On trouve encore trop familier cette phrase , page 44 : » un cultivateur tout rond , répondroit que c'est se » plaindre de ce que la mariée est trop belle ; « enfin , » je mange du pain comme un docteur » & un médecin » , tombe du style aisé dans le

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

style bas. Mais ces ombres ne font rien dans un ouvrage recommandable à tant d'égards.

(*Affiches de Meaux ; Journal Encyclopédique ; Journal de Paris ; Mercure de France ; Avis divers.*)

DER Arzt in Deutschland, &c. *Etat des Médecins en Allemagne pendant l'ancien & le moyen âge ; par SAMUEL WILLHELM OETTER, Historiographe du Brandebourg.* A Nuremberg, chez Schwarzkopf, 1777. In-8vo. de 102 pages.

CET ouvrage est écrit en forme de lettre, adressée à M. Delius, premier professeur de médecine à Erlang, très-connu dans la république des lettres, par les hommages que plusieurs savans ont rendu depuis long-tems à son érudition, notamment feu M. Bruckmann de Wolfenbutel, dans ses *Epistolæ itinerariæ*, imprimées en 1747, & M. Borner de Wittenberg, son gendre, dans la 1^{re}. partie de ses *médecins célèbres* qu'il a publiée en 1748.

En 1748, il a paru à Francfort-sur-le-Mein, un livre latin intitulé : I. H. C. H. S. M. D. *Clericus medicaster*, dans lequel l'auteur, qu'on fait être M. *Johann Heinrich Cohausen Senior medicinae doctor*, conformément à l'indication des précédentes lettres initiales, a essayé de prouver que la pratique de la médecine s'ed

mal à un prêtre, & plus mal encore à un curé. Ce paradoxe, soutenu dans un livre qui se fait lire avec plaisir, & qui porte un nom que M. de Hontheim, dans la 3^e. partie de son *Hist. Trev. Diplom. pag. 223*, qualifie d'illustre dans la médecine, a pu faire sensation & détourner d'une application louable plusieurs ecclésiastiques qui l'auroient adopté comme certain. Afin d'en arrêter la contagion ultérieure, M. Oetter expose ici les faits & le droit. Quand on aura vu que le clergé Allemand, dans ses plus beaux jours, a exercé la médecine à l'exemple des anciens prêtres de toutes les religions, on sera préparé à écouter l'explication des canons & les réponses aux argumens, qui sont réservées pour une seconde lettre.

Anciennement les sciences n'étoient pas divisées comme à présent. Le même maître & le même livre enseignoient, théologie, astronomie, médecine. Philon a écrit que Moïse avoit étudié la médecine : & l'écriture n'y contredit pas, puisqu'il est rapporté aux actes des apôtres qu'il avoit été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, chez qui la médecine confiée aux prêtres quant à l'exercice & à l'enseignement, étoit considérée comme une des parties les plus utiles de la philosophie.

Le prophète Isaïe, C. 38. v. 21, ordonne l'application d'un cataplasme de figues sur l'ulcère du roi Ezechias qui guérit. Il est vrai que certains interpretes ont prétendu que le remède étoit contraire au mal, & n'a été enjoint par le prophete que pour manifester d'au-

tant plus la toute puissance de Dieu : mais ces interpretes ne connoissoient pas les propriétés des fruits aussi parfaitement que le prophète, qui savoit, comme les bons médecins, que les figues sont résolutives : car il est à remarquer qu'il n'est point dit que Dieu ait spécialement enseigné ce remède au prophète, qui semble l'avoir ordonné de lui-même & de sa certaine science.

Suivant les constitutions judaïques, c'étoit aux prêtres à examiner les lepres, à juger si un homme étoit réellement lépreux ou simplement galeux, & que la lepre l'avoit entièrement quitté. Pourquoi Dieu a-t-il chargé les prêtres de cette inspection, sinon parce que les prêtres étoient en même tems les médecins de la nation ?

J. C. guériffoit les malades. Quoiqu'il n'usât pas des remèdes ordinaires ; car la salive & la boue ne sont pas placées au rang des collyres dans les pharmacopées ; il n'est pas moins vrai qu'il a donné aux apôtres l'exemple suivi par eux, en vertu de ses ordres, de remédier aux maux des corps ainsi qu'à ceux des âmes. Ils employoient l'huile comme moyen de guérison, soit que ce fut l'huile seule & naturelle, soit une huile balsamique ou composée.

Beaucoup de docteurs Juifs étoient médecins : c'est la raison pourquoi le Talmud est si plein de recettes sur lesquelles on peut consulter l'ouvrage de M. Richter : *de medicinâ ex Tamuldicis illustratâ*. Les Rabins modernes ont aussi fourni d'habiles médecins, tels que Mose

Maimo-

Maimonides , surnommé par les Juifs le second Moïse , Aben Ezra , Kimchi , Jarchi & d'autres en grand nombre , qui sont indiqués dans les *Sacra bibliothecarum illustrium arcana reposita de Spizelius* ; & dont on conserve beaucoup de manuscrits dans la bibliothèque impériale à Vienne.

Chez les Chaldéens , les Perses & les Egyptiens , les prêtres exerçoient la médecine. Encore aujourd'hui , dans la Virginie , en Amérique , les naturels du pays n'ont point d'autres médecins que leurs prêtres , qui font un secret de leur art pour tout autre que ceux qui sont destinés à leur succéder. Il ne seroit pas difficile de faire voir une longue chaîne de prêtres de toutes religions & de toutes nations qui ont été médecins , depuis les apôtres , jusqu'à Eutychius , patriarche d'Alexandrie , Egyptien d'origine , ayant professé la médecine dans le 10me. siècle : mais après ce préambule , il est tems de venir à l'Allemagne.

Pline parle ainsi des druides ou anciens prêtres d'Allemagne , liv. XXX , chap. I. & *hoc genus vatum medicorumque* , M. Delius , dans son essai d'explication des loix allemandes & impériales , particulièrement de celles qui regardent la médecine & la physique (*Entwurf einer Erläuterung* , &c.) & M. Schutz , dans ses trois apologies pour les anciens Allemands (*Drey kleine Schutzschriften* , &c.) ayant amplement démontré que les druides étoient en même tems juges & médecins , il seroit superflu de s'étendre sur ce point : ainsi je recher-

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cherai seulement les ecclésiastiques médecins, depuis que l'Allemagne a embrassé le christianisme. Le premier que je rencontre, est Winter, médecin de Charlemagne, dont il est fait mention dans Kohler, *comment. de Bibliothecâ Caroli Magni. pag. 37.* Puis viennent Rabanus Maurus, de moine de Fulde, devenu archevêque de Mayence, qui a laissé un traité de *partibus humani corporis* : & Wicbert, élu évêque d'Hildesheim l'an 880, qui a composé plusieurs ouvrages de médecine qu'on conserve dans la bibliothèque d'Hildesheim, suivant le témoignage de Brusch, dans son catalogue des Evêques d'Hildesheim.

On acquiert plus de lumières à mesure qu'on approche de notre âge. Un contrat de 1246 rapporté dans l'histoire d'Augsbourg de M. Von Stellen, par lequel le seigneur de Hohenloh vend sa maison d'Augsbourg, est signé de *Magister Albertus physicus*, parmi les témoins. Que le nom de maître appartint autrefois exclusivement aux lettrés, c'est hors de doute; que celui de *physicus* signifiait médecin, les vieux Lexiques en font foi. En Anglois, un médecin est encore appelé *physician*. Une donation d'un Archevêque de Mayence de 1249, est munie du témoignage de *magister Geruncus, medicus*, chanoine de St. Pierre. *Cod. dipl. de Gudenus. T. 1.* Un autre contrat de 1280, inséré tom. 2 du même cod., est souscrit de *magistri H. de Frankenstein, physici*, vraisemblablement de la même maison que les Frankenstein, qui ont donné des évêques à Spire, Worms & Bamberg, &

qui brille encore aujourd'hui d'un grand éclat par les éminentes qualités de S. E. M. le baron de Frankenstein , grand-prévôt de Wurtzbourg , & conseiller-intime de l'empereur. Cette conjecture ne diminueroit rien de l'opinion publique à l'égard de la haute & ancienne extraction de cette illustre famille.

C'est ici le lieu de détruire un préjugé établi par une foule d'auteurs qui ont répété continuellement les uns après les autres , que dans ces tems qu'ils appellent d'ignorance , la noblesse n'étudioit point , regardant les sciences comme bien au dessous d'elle. Le contraire est vrai au moins pour notre Allemagne. La plupart de ceux qui n'étoient pas nobles étoient serfs , & par conséquent , ils ne pouvoient aller aux études sans le congé de leurs seigneurs , quand ils auroient été assez riches pour s'y soutenir. Avant l'érection de l'université de Prague , il falloit se transporter à grands frais à Paris , ou à Montpellier , pour y apprendre la médecine : c'étoit donc réservé aux gens qualifiés. Les noms nobles des personnages instruits qui ont alors occupé les évêchés & les abbayes , confirment notre sentiment. Les curés mêmes d'Allemagne furent la plupart possédés par la noblesse , par des comtes & des princes. Jamais les cloîtres , en d'autres lieux & en d'autres tems trop souvent l'asyle des plus paresseux de la populace , ne furent si honorablement peuplés d'hommes laborieux , dignes de leur nom. Cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y ait guere eu parmi les nobles que ceux qu'on

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

destinoit à l'état ecclésiastique ou monacal , qui prissent la peine d'étudier. A peine un autre favoit-il lire & écrire : delà vient qu'il est reconnu , que les notaires, secrétaires, médecins, étoient clercs, c'est-à-dire, des ecclésiastiques, des membres du clergé.

Un acte passé à Wetzlar en 1267, est signé : *magister Conradus physicus & CLERICUS*. Cod. Diplom von Gudenus. Tom. V.

Une donation du duc Henri de Lorraine, en 1227, est soussignée comme témoins ; par *magistro Gerardo physico & clericis nostris*. Miræus. Donat Belg.

Un autre du 14^e. siècle, qu'on lit au tom. III du Code diplomatique du baron de Guldenus, est adressé à *honorabili viro magistro Johanne de Northeim, physico, decano nostro ecclesiæ S. Joahnnis Mogunt.*

Hermann Schedel, chanoine d'Augsbourg & d'Eichstadt en 1440, étoit en même tems médecin (*physicus*) du margrave de Brandebourg, & burgrave de Nuremberg & des villes de Nuremberg d'Eichstadt & de Norlingen. Voyez, *Schæperlings Nachricht, dans les annonces de Norlingen*, 1768, N^o. 48.

Le mot *physicus* seula long-tems signifié médecin. Dans la suite on y a joint quelquefois celui de *medicus*. Ainsi on a un livre imprimé à Basle, chez Froben en 1536, sous ce titre : *Marcelli viri illustris de medicamentis empiricis, physicis & rationalibus liber ante mille & ducentos plus minus annos scriptus, jam primum in lucem emergens & suæ integritati restitutus per Janum*

Cornarium MEDICUM PHYSICUM Northusen.

Manlius, dans son livre *Variorum experimentorum quæ nunquam in lucem prodierunt*, pag. 752, écrit : *Joachimus Kirffer MEDICINÆ DOCTOR ET PHYSICUS, Ernesti Marchionensis Badensis, simili ratione rusticum hydropicum ignoranter curavit.*

Ceux qui desireront plus d'éclaircissements concernant les noms donnés en différens tems aux médecins, peuvent consulter le livre de M. Roth : *De nominibus quibus medicos eorumque artem appellaverunt veteres.* Les médecins ont toujours regardé les professions de baigneur & de barbier, comme inférieures à leur dignité, & *levis notæ maculâ laborantes* : mais ils n'ont pas dédaigné d'enseigner & d'exercer quelquefois la chirurgie. Les titres de médecin - chirurgien & les noms de médecine chirurgicale n'ont pas paru incompatibles. On lit dans le catalogue de la bibliothèque du couvent d'Heilbronn par Hocker, le titre d'un livre qui doit se trouver aujourd'hui avec les autres dans celle de l'université d'Erlang. Il porte : *Inventarium seu collectorium in parte chirurgicali medicinæ compillatum & completum. Ann. Dom. 1363 ; per Guidonem de Caulkiaco, chirurgicum magistrum in medicinâ in præclaro studio Montipessulani.*

Il reste à prouver complètement qu'autrefois tous les médecins étoient clercs. Ayant recueilli les noms de ceux que nous avons pu recouvrer dans les anciens diplômes, nous avons lieu de juger qu'ils étoient clercs, soit parce

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'ils en prennent la qualité, soit par le rang qu'ils occupent parmi les signatures, comme Frankenstein avant les officiers militaires, Conrad avant les laïcs, soit par d'autres circonstances aussi probables. Or, si tous ceux que nous connoissons étoient clercs, pourquoi les autres auroient-ils été d'un ordre différent.

Entre les ecclésiastiques médecins qui ont le plus honoré leur patrie, on n'oubliera pas Pierre d'Aspelt, devenu archevêque de Mayence, siege qu'il a occupé depuis 1305, jusqu'en 1320. Nous observerons en passant qu'il est mal nommé Reichspalt, par M. le D. Schuz, dans l'apologie que la *gazette littéraire d'Erlang*, N^o. 48, a fait connoître l'année dernière. Il avoit étudié la médecine à Paris, parce que Treves, pays de son origine, n'avoit point encore d'écoles de médecine qui n'y ont été établies qu'en 1554. Tritheme raconte que l'empereur, dont il étoit médecin, l'ayant envoyé à Rome solliciter l'archevêché de Mayence pour son frere, il eut occasion de guérir le pape d'une maladie mortelle, & que sa sainteté, pleine de gratitude, croyant qu'il seroit aussi bon médecin des ames qu'il l'étoit des corps, l'avoit nommé à l'archevêché plutôt que le frere de l'empereur qui étoit trop jeune. Le faut eût été trop fort du degré de médecin à un siege métropolitain, s'il n'eût pas occupé un rang honorable parmi les membres du clergé. Aussi il étoit chanoine de Mayence & de Basle, suivant le témoignage de Brusch, dans son catalogue des archevêques

de Mayence. Schannat a publié dans sa *Vindem. Litt.* & M. Oefele , dans ses *Script. rer. Boic.* un écrit de Jean de Gottingen , médecin de l'empereur Louis de Baviere , dans lequel on lit : *Venerabilis pater dominus Petrus , archi-episcopus Maguntinus , qui fuerat quondam Parisius in philosophiâ & medicinâ magister authenticus & famosus &c.* Jean de Gottingen étoit ecclésiastique , puisqu'il a obtenu l'évêché de Camin.

M. de Pistorius , dans la 6me. partie de ses *Amœnitat.* pag. 20 , fait mention d'un Franciscain qu'il dit avoir été confesseur & médecin de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. C'est dommage qu'il ne cite point les garants de ce sentiment.

En 1267 , un écolâtre de Mayence a laissé par son testament , entr'autres legs , une somme pour placer des herbes sur son tombeau chaque année au jour de son anniversaire , afin de rappeler son souvenir. Voyez *Cod. Dipl. de Guld. Tom. II.* Pourquoi des herbes auroient-elles perpétué sa mémoire , s'il n'en avoit pas fait usage en qualité de médecin ? Au reste ce n'est ici qu'une conjecture. On fait qu'on a nommé certains chanoines , chanoines en herbe , & d'autres chanoines en fleurs : *Canonici in herbis , canonici in floribus.* Les chanoines en herbes avoient stalle au chœur & voix en chapitre , sans percevoir les revenus , à la différence des chanoines en fleurs qui jouissoient de tout. Il y a eu aussi des abbés en herbe. Peut-être objectera-t-on que notre chanoine étoit chanoine en herbe , & que c'est.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

là ce qu'il aura voulu désigner : mais sa dignité montre assez qu'il étoit du rang des chanoines en fleurs.

M. Wurtwein, doyen de Mayence, au tom. I. pag. 282 de son *Dioces. Mogunt. in archidiaconatus distincta & commentationibus diplomaticis illustrata*, fait mention de Jean Gottschalc, bachelier en médecine en 1390, & recommandé pour un bénéfice comme clerc, par un bref du pape Urbain rapporté *ibid.* pag. 270.

Non-seulement les canonicats, mais les cures étoient compatibles avec la qualité de médecin. Au Cod. Dipl. du Baron de Guldenus, tom. II. pag. 725. on trouve en 1397, un *Nicolaus Mantschmann in medicinâ & artibus magister, canonicus Aschaffenburg, & rector ecclesiæ in Flonstatt.*

Au tom. I. des script. rer. Boi. pag. 22. On lit que le jour de St. Wolfgang, en 1424, maître Rudolphe, *doctor in medicinis*, a été fait doyen & chanoine de St. Jean. Page 26, *ibid.* on voit qu'il fut aussi curé de St. Cassien.

M. Wurfel dans la 4e. partie de ses mémoires pour servir à l'histoire de la ville impériale de Nuremberg, pag. 237, a publié une chronique de Conrad, moine de St. Gilles de Nuremberg, dans laquelle il est fait mention de la mort de Conrad Cunhofer, docteur en médecine, curé de St. Laurent & chanoine de Ratibonne, mort en 1452 à Nuremberg, où on lui a érigé un monument qui subsiste encore dans l'église de St. Laurent.

Schroeder, dans ses *Wismarischen Erstlingen*,

cite Me. Casparus Schwartz de Stettin, curé de Jordenfdorf, en 1633, puis médecin du duc Jean Alibert. Est-il besoin d'apporter plus d'exemples pour prouver que les ecclésiastiques n'ont pas cru déroger à leur ordre, en cultivant & pratiquant la médecine. Le Pape Léon X, a appelé les gradués en médecine qui sont clercs aux bénéfices ecclésiastiques, concurremment avec les gradués dans les autres facultés.

L'auteur reconnoît, pag. 75, l'université de Paris pour la mere de toutes les écoles illustres. L'église d'Allemagne avoit peu d'évêques qui n'y eussent étudié : comme les évêques de l'église d'Orient étoient tirés de l'école d'Alexandrie. Treves, dont la renommée fut si célèbre pour les études qu'elle y attira St. Jérôme, n'avoit pas tardé à décheoir de son ancienne splendeur.

Quelqu'un voulant décréditer l'histoire, a traité d'absurde le récit des auteurs qui rapportent, selon lui, que l'empereur Conrad IV, avoit été empoisonné en 1254, avec de la poudre de diamant. La poudre de diamant, dit le critique, n'est point un poison. Soit. Mais les historiens ne disent pas que son médecin Jean Maurus de Salerne, n'employa que le diamant ; ils ajoutent qu'il le mêla avec de la poudre de scammonée qui résout tout ce qu'elle atteint, & purge jusqu'à la mort. Nous ne négligeons point ce trait, parce que M. Oetter l'a transcrit, en examinant si ce médecin étoit clerc : & parce que la scammonée qui passoit autre-

fois pour poison, est aujourd'hui en usage dans la médecine. Ce qui mérite attention. (*)

(*) Nous rapporterons ici deux passages qui nous paroissent devoir appuyer l'opinion de l'auteur, sur l'ancien état des médecins. On lit dans le premier volume des *Essais sur Paris*, par M. de Saint-Foix, qu'anciennement les professeurs de la faculté de médecine étoient *clercs*, & obligés de garder le célibat. Ils préférèrent tant le cardinal d'Estouteville, nommé pour la réformation de l'université en 1452, & lui représentèrent avec des couleurs si vives, les tentations auxquelles ils étoient sans cesse exposés, qu'ils obtinrent la permission de pouvoir se marier. Dans les notes historiques imprimées à la fin d'une *histoire de la ville de Lille*, qui parut en 1764, on voit que Jean Lavantage; XXXVII^{me}. prévôt de l'église de Saint-Pierre (à Lille) étoit *maître-ès-arts*, & *en médecine*: il avoit pris ses degrés dans les universités de Paris & de Montpellier. Ce prévôt fut, pendant toute sa vie, premier médecin de Philippe-le-Bon, & le suivoit dans tous ses voyages. On trouve encore un nommé *Eustache Calculus* (de la Pierre) XXX^{me}. prévôt, qui fut médecin du duc de Bourgogne. Il prenoit dans tous les actes le titre de *Physicus*; c'étoit alors le titre modeste que prenoient les médecins.

Le Tribunal domestique , comédie en un acte. A
Paris, chez Esprit, libraire, au palais-royal,
1777, in-8vo.

UNE loi des anciens Romains a fourni le sujet de cette comédie. Romulus avoit établi chaque particulier juge de sa femme. Le mari de celle qui avoit commis quelque délit, assembloit les parens de la coupable, & la jugeoit devant eux. Ce *tribunal domestique* servoit à maintenir les mœurs dans la république. On lit dans les anciens historiens des exemples de cette sorte de jugemens.

Pandolfe, jurisconsulte Vénitien, excédé de la coquetterie de Laure, sa femme, & de son goût pour les bals & les divertissemens, a formé le projet de faire revivre la loi du tribunal domestique, & proposé au sénat de rendre un édit pour son rétablissement. Le sénat est assemblé pour délibérer à ce sujet. Pasquin, valet-de-chambre & confident de Pandolfe, jaloux de sa femme Zerbine, qui suit en tout l'exemple de sa maîtresse, n'est pas moins enchanté que son maître, de l'espérance de voir un tel usage en vogue. Il regarde même l'édit comme déjà rendu; &, voulant user d'avance de son privilege, fait asseoir Zerbine sur un tabouret, se placé sur un fauteuil, & lui fait subir comiquement un interrogatoire. Zer-

bine l'écoute d'abord patiemment, & finit par se moquer de lui, lui dire des injures, & le renverser avec son faureuil. Pandolfe, de son côté, a fait avertir la mere de sa femme de venir assister au jugement qu'il veut porter contre elle. Mais Zerbine rassure sa maîtresse, en lui apprenant que Pandolfe, devenu amoureux d'elle, lui a donné un rendez-vous dont l'heure s'approche, & qu'elle compte se servir de cet incident de manière à faire tourner tous les projets du jurisconsulte à sa confusion. Effectivement il arrive, & conte des douceurs à Zerbine ; il veut, dit-il, obtenir la premiere place dans son cœur, la place de favori. *De favori ?* s'ecrie-t-elle, *du petit épagneul que j'ai perdu ?* Elle s'attache à cette idée ; ce qui produit une scene très-plaisante, dans laquelle elle fait jouer au grave Pandolfe le rôle du petit chien, en lui passant un ruban autour du cou, en le faisant sauter, danser, japper, marcher à quatre pattes. Il a beau s'écrier : *quel caprice de chien !* Zerbine est inexorable. Enfin, comme ils sont dans l'obscurité, & que Laure est cachée dans l'appartement, la suivante profite du moment favorable pour la substituer à sa place, lui remet le ruban & se retire. Lucrece, mere de Laure, arrive l'instant d'après, précédée des deux domestiques qui tiennent chacun un flambeau, & voit son gendre aux genoux de sa fille, tenu en lesse à-peu-près comme le philosophe, soi-disant, du conte de M. Marmontel. Le jurisconsulte est confondu. Pour comble de disgrâce, sa belle-mere lui ap-

prend que les femmes se sont attroupées pour s'opposer à l'édit, qu'elles ont investi le sénat, en ont forcé les portes, & ont fait renoncer les sénateurs au projet, qui a été rejeté d'une voix unanime. Pandolfe est réduit à recevoir le pardon de sa femme, & la piece finit par un raccommodement de ménage, dont l'exemple est suivi par Pasquin & par Zerbine.

Cette piece, que l'auteur traite lui-même modestement de bagatelle, fruit de quelques heures de loisir, ne doit pas être examinée à la rigueur. Elle est nécessairement un peu froide & foible d'intrigue; mais elle est d'ailleurs bien dialoguée; la marche en est simple, & les situations théatrales sont d'un bon comique.

On trouve à la suite de cette comédie une vingtaine d'odes amacréontiques, que l'auteur, ou l'éditeur, assure avoir été trouvées dans la retraite d'un vieil Hermite, après sa mort. Nous allons en citer une des plus courtes.

Du char de Véaus détachées,
Dans le casque de Mars, un jour,
Deux colombes s'étant nichées,
Sous un mirthe faisoient l'amour.

Vénus, dont la présence attire
En ces lieux le Dieu des combats,
Laisse échapper un doux sourire,
En voyant leurs tendres ébats.

Aimables Colombes! dit-elle,
Couvez dans ce nid désormais.
Soyez l'emblème & le modele
De la tendresse & de la paix.

(*Mercure de France.*)

DE artuum amputatione rariùs admittenda, &c.

Des raisons qui prouvent qu'il faut avoir rarement recours à l'amputation, these de médecine, soutenue à Nancy, sous la présidence de M. de Tournay; par M. SALMON, maître-ès-arts & en chirurgie, chirurgien-major de la Légion de la Rochefoucault, membre du college royal de chirurgie de Nancy, & de la société patriotique de Hesse - Hombourg, licencié en médecine. A Nancy, 1777.

LA crainte des événemens éloignés & incertains, ce malheureux tourment de l'espèce humaine, a bien souvent égaré ceux mêmes qui, par la culture de leurs facultés intellectuelles, devroient être sages ne pas se livrer aux sophismes du découragement & du désespoir. Ce n'est qu'à ces erreurs de l'imagination, qui présente un mal violent & opiniâtre, non-seulement comme incurable, mais comme précurseur de la perte inévitable du malade, qu'il faut attribuer les abus de l'amputation, que Mr. Bilguer & plusieurs autres personnes éclairées de l'art ont combattus victorieusement, en exposant le faux de certaines terreurs paniques, en faisant reconnoître la sagesse triomphante de la nature dans le tems même que, pour sa propre sûreté, elle paroît succomber au mal en lui

faisant gagner du terrain , jusqu'à ce que , toutes ses forces étant concentrées , elle fixe les limites de la portion qu'elle veut abandonner , pour conserver le reste , (*) & en prouvant que les efforts de l'art qui ne sont pas dirigés d'après les mêmes vues , renversent cette conduite pleine de sagesse , bouleversent toute l'économie , & n'ont aucun succès. Ces vérités sont portées à l'évidence par la comparaison des événemens qui ont suivi les amputations fréquentes , & de ceux qui ont été le résultat d'une méthode contraire. Mr. Faure , dans les *Memoires de l'Académie de Chirurgie* (vol. VIe. édition in-12.) remarque que de 300 blessés , après la bataille de Fontenoi , qui furent traités dans les hôpitaux de Lille & de Douai , où l'on faisoit de fréquentes amputations , il n'en rechappa que 30 ou 40 , tandis que 6618 blessés , pendant la dernière guerre , M. Bilguer (*Diff. sur l'inutilité des amputations* ,) en a conservé 5557 , en évitant les amputations.

M. Salmon , pour étayer de nouvelles preuves la doctrine de M. Bilguer , suit le même ordre que ce dernier , dans l'examen des circonstances qui , dans l'opinion générale , exigent l'amputation , & rapporte des observations très-intéressantes pour prouver l'utilité des préceptes qu'il établit. Nous ne citerons que quelques-unes de ces observations , qui montreront les

(*) Voyez une observation très-curieuse sur cet objet , dans le journal de septembre , 1777 ; page 334.

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avantages de la doctrine de l'auteur, & sa dextérité.

Une femme de 46 ans, d'une constitution foible, avoit été sujette, pendant 4 ans, à des regles immodérées, & puis à des fleurs blanches, d'où il étoit résulté une chûte de l'utérus. Au mois de février 1766, à la suite d'un refroidissement considérable, la matrice étoit descendue, & ne pouvoit plus, par aucun moyen, être replacée. Des douleurs excessives, la fièvre, la tuméfaction de la matrice, & la gangrene à l'endroit qui posoit sur le lit, s'étoient réunies. Le chirurgien avoit jugé qu'il n'y avoit de ressource que dans l'extirpation, & avoit prié l'auteur d'assister à cette opération. Celui-ci trouvant le poulx petit, fréquent, très-foible, la malade tourmentée de violentes ranchées, & de fréquentes envies de vomir, s'opposa à l'amputation, conseilla le quinquina, & la thériaque, intérieurement, & extérieurement l'emplâtre de styrax avec l'esprit-de-vin camphré, & combiné avec le sel ammoniac, sur l'endroit gangrené, & sur le reste des fomentations avec une décoction de fleurs de sureau & de mélilot, des parties égales d'esprit-de-vin camphré, mêlé de sel ammoniac. La malade fut guérie au bout de deux mois.

Un homme avoit à la plante du pied une tumeur considérable, contre laquelle il avoit fait toutes sortes de remèdes. Cependant l'inflammation, la douleur & la tumeur augmentèrent tous les jours; enfin, la gangrene s'y mit. L'auteur, appelé, fit, sur le champ, des

scarrifications , & couvrit la partie de remède antiseptiques. Malgré cela , la gangrene fit des progrès ; M. Salmon se contenta d'emporter la tumeur , qui pesoit 2 livres , & mit la plante du pied à nud. Il survint une hémorrhagie considérable , qui fut arrêtée avec le tourniquet ; la plaie fut pansée avec l'esprit de térébenthine , l'emplâtre de styrax , & de l'eau-de-vie camphrée , à laquelle on ajouta du sel ammoniac.

Le 6 mai 1777 , M. du Magni , seigneur de Lanfroicourt, dit M. Salmon , reçut un coup de feu qui , du carpe , s'étendit jusqu'à la partie inférieure externe de l'humérus. Malgré les soins éclairés du chirurgien , le bras s'enfla extrêmement , le 10^{me} jour , depuis les doigts jusqu'à l'épaule , & la gangrene s'étendit sur toute la surface de la plaie. MM. Salmon & la Flize furent priés d'assister à l'amputation du bras ; ils s'opposèrent à l'opération , & conseillèrent les remèdes ci-dessus , dont l'usage , au bout de 4 jours , fit tomber les escarres gangreneuses. On sentit alors très-distinctement la fracture du radius : ils proposerent l'extraction de l'esquille , qui fut rejetée. Le blessé continua , pendant 5 semaines , de souffrir constamment , & d'attendre vainement la chute spontanée de la partie d'os détachée. Le bras fut affecté d'une inflammation érysipélateuse , l'os piquoit très-douloureusement les chairs. On parla de nouveau d'amputation. Alors le blessé se rendit à Nancy , où M. Salmon , de concert avec M. la

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Flize, fit l'extraction de la portion séparée du radius, au moyen d'une incision de deux pouces de long. La guérison fut parfaite le 4 août suivant.

(*Gazette Salulaire.*)

LA PARESSE, Poëme traduit du Grec de Nicandre; par M. le comte d'ALBON, des académies de Lyon, Dijon, Nîmes, Rome, Florence, Chambéry, de la société économique de Berne, &c. A Paris, chez Knapen, pere & fils, imprimeurs-libraires, au bas du pont St. Michel. Brochure in-8vo. de 40 pag. 1777.

MONSIEUR le comte d'Albon, qui joint à une naissance distinguée les talens encore plus précieux de l'esprit, aime les belles-lettres & les cultive avec succès. Plusieurs de ses ouvrages lui ont fait honneur dans le monde. Dans ce poëme en prose, il a étalé toutes les richesses d'une brillante imagination, & les beautés de la mythologie qui s'y trouvent fondues avec beaucoup d'art. Quoique l'auteur assure que le texte de ce poëme a été trouvé parmi des décombres, nous ne voyons pas que l'on paroisse trop disposé à l'en croire, à moins qu'il ne publie le poëme original de Nicandre; mais en attendant il faut attribuer l'ouvrage tout entier

à M. le comte d'Albon , à qui on pourroit peut-être reprocher trop de luxe & d'abondance ; mais il est d'ailleurs ingénieux , & il fait embellir sa morale de toutes les graces du style.

Cet ouvrage offre d'abord des idées ingénieuses ; c'est la volupté qui s'est élevé dans Amathonte , un autel près du temple de Vénus : le fantôme du bonheur étoit l'idole qu'on y adoroit ; des vapeurs létargiques formées par la volupté dans le sein de l'idole , s'élevoient en nuage. Dans la poursuite d'un bonheur chimérique , chaque instant étoit marqué par des sacrifices. Vénus sentit sa couronne chanceler sur sa tête ; elle se plaignit à l'amour ; mais il tira de son carquois ses flèches émoussées sur le bouclier de la volupté ; sa mere y lut son innocence , sa fidélité , son propre malheur. Vénus appella la vengeance à grand cris , implora les foudres de Jupiter & la faux de la mort. L'amour-propre dissipa d'un soufle le nuage de la colere & fit renaître la sérénité dans l'ame de la déesse ; elle monte sur son char , parée de la main des graces ; elle part , l'air s'ouvre ; elle arrive aux lieux que sa rivale avoit indignement prostitués : l'éclair brille , la foudre tombe. A l'aspect de la déesse , l'imposture leve le masque & disparoît ; Vénus toucha de son sceptre les voluptueux Sibarites , & à l'instant la liberté brisa leurs fers. La vérité arracha le bandeau de leurs yeux. La raison rétablie dans ses droits , prononça cet oracle célèbre dans Amathonte.

Mortels , fuyez la volupté ,
 Soumettez vos cœurs à leur reine :
 Des fleurs dont elle les enchaîne
 Naissent les fruits de la félicité.

A cet arrêt , la terre s'ébranle , le temple s'engloutit , & Vénus retourna dans le séjour de son triomphe. La volupté sans asyle , vola après les ombres du bonheur , dissipé dans les airs : elle en *enveloppa de nouveau la nudité* , mais le charme étoit rompu ; les yeux dirigés par l'expérience perçoient les replis du voile & ne voyoient dans la volupté , que la volupté même. Les cœurs fuyoient loin d'elle sur les ailes de l'amour. Après avoir long-tems erré , le hasard la prit par la main & la conduisit dans un bois aussi ancien que le tems. La volupté s'enfonce dans cette triste & sombre solitude , elle y trouve la grotte du sommeil. Un lit d'ébène sur lequel la mollesse avoit arrangé des tapis trempés dans le fleuve de l'oubli lui servoit de trône ; la déesse du silence écartoit le bruit. La volupté voit parmi ces objets ténébreux une déesse resplendissante. A la coupe enchanteresse , où ses adorateurs puisent le goût des biens qu'ils souhaitent , & qui sont par-là les plus précieux ; aux doux sentimens qu'elle conçoit à sa vue , elle reconnoît l'espérance. Le sommeil s'éveille à la voix de sa sœur ; il soupire , ouvre les yeux , aperçoit la volupté , lui tend languissamment les bras... » Et de ce couple horrible naquit un » monstre , dont les traits & le caractère sont

» le sceau de son origine. (*) Hydre toujours
 » renaissante, qui trouve dans ses cendres une
 » nouvelle vie, comme le phénix; Hercule,
 » le fer & la flamme à la main, n'auroir pu
 » l'anéantir : son nom est la *Pareffe*; digne fille
 » du sommeil & de la volupté, elle releva
 » leur trône & éternisa leur regne. Son sein
 » aussi fertile en maux que la boîte de Pan-
 » dore, perpétue l'âge de fer; l'univers est
 » son empire, ses loix sont l'ignorance, l'ou-
 » bli, l'infraction du devoir; les hommes sont
 » ses esclaves, leur foiblesse est sa force, le
 » désordre son ouvrage. Elle s'affied sur les
 » marches des trônes, fait passer de la main
 » des souverains, dans celles de leurs sujets
 » amollis par les plaisirs, les rênes de leur
 » empire entr'ouvert, transforme le courtisan
 » en Sybarite délicieusement couché sur un
 » lit de roses; jette le guerrier dans une apa-
 » thie comme léthargique, après qu'il s'est eni-
 » vré du sang de ses semblables, & qu'il a
 » semé de toutes parts, la désolation & l'hor-
 » reur; enchaîne le beau-sexe au char de
 » l'oisive galanterie; se repose sur le soc de
 » la charrue & lie les bras du laboureur; écarte
 » le négociant de ses projets; glace l'imagi-
 » nation de l'écrivain, en lui dérobant le mi-
 » roir de la gloire; étouffe le zèle des prê-

La *Pareffe*, suivant la mythologie, est fille du *Som-
 meil* & de la *Nuit* : l'auteur du poëme nous la repré-
 sente fille du *Sommeil* & de la *Volupté*.

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tres : répand des pavots sur les yeux des
 » magistrats , lorsqu'ils sont assis sur le siege de
 » la justice , le tonnerre en main , pour fou-
 » droyer l'intérêt , le pere de tous les crimes.
 » Détestable paresse ! il n'est permis qu'au
 » plus infortuné des hommes , de t'adresser
 » des vœux ! je t'implore aujourd'hui que je
 » n'ai pas encore ressenti tes traits. J'ai offert
 » jusqu'à ce jour de l'encens à ta rivale , &
 » cette erreur a formé la foudre dont j'ai été
 » si souvent frappé. J'ai honoré les dieux , &
 » ils m'ont persécuté. S'il est des malheurs qui
 » me soient inconnus , enveloppe-moi dans
 » leur tourbillon : exauce ma priere , je n'ai
 » plus rien à redouter. La seule consolation
 » des malheureux , c'est d'épuiser le malheur. »

Ce morceau suffit pour faire sentir le mérite de ce petit poëme.

A sa suite est un dialogue entre Alexandre
 & Titus dans les champs Elysées. Les senti-
 mens que l'auteur leur prête , sont conformes
 aux caracteres que les historiens nous ont tra-
 cés de ces deux hommes illustres. Titus , l'a-
 mour & les délices du genre-humain , pendant
 son regne , sera encore utile au bonheur des
 hommes , par les exemples de vertus qu'il a
 laissées , & par les maximes d'humanité & de
 bienfaisance , rapportées par les historiens , &
 rappelées dans ce dialogue avec toute l'éner-
 gie du sentiment. » Les grandes ames , dit
 » Alexandre , aiguillonnées par le sentiment
 » de leur supériorité sur les ames communes ,
 » sont pressées de sortir de l'égalité dans la-

» quelle elles font confondues avec la foule
 » du peuple ou des rois. Les dieux , de qui
 » nous tenons cette supériorité , doivent y
 » avoir attaché le pouvoir d'agrandir notre
 » existence , de renverser ce qui s'oppose à
 » notre élévation , de disposer des fortunes
 » & de la vie des hommes ; ce sont eux qui
 » nous mettent le glaive à la main. Les na-
 » tions , celles même qui tombent sous nos
 » coups , entraînées sans doute par un senti-
 » ment inné , plus fort que leur malheur , s'ac-
 » cordent à nous regarder avec une respec-
 » tueuse terreur. L'admiration universelle ap-
 » prouve nos succès , & la gloire les cou-
 » ronne. C'est avec ces titres que l'héroïsme
 » justifie ses triomphes.

» La justice & l'humanité , lui répond Ti-
 » tus , ne les reçoivent point , ces titres. Que
 » les Dieux nous approchent d'eux par les
 » qualités les plus éminentes ; ils nous laissent
 » toujours au-dessous des loix. Enfans de la
 » patrie , membre elle-même de la société
 » universelle , en naissant , nous faisons au
 » bien général le dévouement de nos talens.
 » Montons plus haut que nos semblables , cela
 » nous est permis : mais que ce soit par nos
 » vertus & pour leur félicité. Ne peut-on être
 » élevé que sur des monceaux de cadavres &
 » de ruines ? Ne nous abaïssons-nous pas au
 » contraire , à mesure que nous démolissons
 » l'édifice de la société ? Nous ne paroïssons
 » & nous ne sommes jamais supérieurs aux
 » autres hommes , que quand nous en faisons

144 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» le bonheur. Avec de l'audace & du feu ;
 » vous réduirez une ville en cendres ; que n'en
 » coûte-t-il pas pour la relever ? La désolation
 » d'une campagne est au pouvoir d'un scélé-
 » rat , sa fertilité n'est que dans la main d'un
 » Dieu. Enfin , que le héros ne se glorifie
 » pas des sentimens qu'il inspire aux peuples ;
 » ils l'admirent à la vérité , mais cette admira-
 » tion peut-elle être flatteuse , lorsqu'elle est
 » l'ouvrage de l'effroi ? Non , non , la véri-
 » table grandeur ne fut jamais dans les lau-
 » riers que la victoire moissonne.

» ALEXANDRE. Est-il rien néanmoins d'aussi
 » beau , que de devenir maître de la desti-
 » née des hommes ?

» TITUS. Est-il rien de plus vain , si on
 » ne l'est pas de la fienne ? Le malheur d'un
 » million d'hommes ne fera jamais un heureux.
 » Plus vous aurez d'esclaves , moins vous au-
 » rez de véritable liberté. Les chaînes d'or
 » dont la fortune vous charge , sont plus for-
 » tes que les chaînes de fer dont vous acca-
 » blez un peuple. Le premier des humains ,
 » au comble de la gloire & de la fortune ,
 » est le jouet du sort le plus exposé à ses
 » caprices. La plus haute branche de l'ar-
 » bre est la plus fragile. L'oiseau qui s'y per-
 » che n'y dormira pas ; c'est la situation des
 » conquérans. Ils ne jouissent jamais des plus
 » grands succès , parce qu'ils ont toujours à
 » craindre de plus dangereuses chûtes. Dans le
 » champ de Mars , leur gloire chancelle à cha-
 » que pas ; souvent même ils tombent pres-
 » qu'arrivés

» qu'arrivés au bout de la carrière : telle est la
 » vanité de l'héroïsme. Devriez-vous l'ignorer ,
 » Alexandre , vous qui vous promettiez la con-
 » quête du monde entier , au moment où la mort
 » vint fondre sur vous , & arrêter vos projets ? »

Alexandre continue de faire des objections
 à Titus , & paroît convaincu de la vérité des
 maximes de ce sage Empereur ; cependant il
 soupire encore après de nouvelles conquêtes.
 » Voilà bien les hommes , s'écrie Titus ; il ne
 » suffit pas de leur faire voir à découvert la
 » vérité ; on doit encore la leur faire goûter ,
 » parce que les passions restent encore après
 » que les erreurs sont dissipées. Il faut donc
 » s'appliquer à les tourner vers un objet utile ,
 » capable de les satisfaire. Précepteurs des hom-
 » mes , ne perdez pas votre temps , vis-à-vis
 » d'un ambitieux , à le dégoûter de la gran-
 » deur ; mais représentez-lui les dieux occu-
 » pés du bonheur des humains ; offrez à ce
 » conquérant la conquête la plus noble & la
 » plus difficile , celle des cœurs ; ne lui citez
 » pour grands hommes que ceux dont les
 » mœurs ont été les loix vivantes de leur
 » patrie , la règle du citoyen & de l'étran-
 » ger , le modèle de ce qu'on appelle les
 » Grands ; répétez-lui que les plus grands des
 » hommes sont ceux qui ont fait le plus d'heu-
 » reux. Enfin , dirigeant le desir qu'il a de s'é-
 » lever , ne lui montrez la grandeur , la gloire
 » & la félicité , que sur le faite des vertus. «

(*Gazette Universelle de Littérature ; Mercure
 de France ; Affiches & Annonces de Paris.*)

DELLA Istoria Ecclesiastica , &c. *Histoire Ecclésiastique du Cardinal ORSI, de l'Ordre des Prêcheurs, continuée par FR. PHILIPPE-ANGE BECCHETTI, du même Ordre, &c. Tome IX, contenant la dernière partie de l'Histoire du onzième Siècle de l'Eglise. In-4to: Rome 1777, de l'Imprimerie & aux frais de Paul Giunchi.*

LES différens volumes de cet ouvrage se succèdent rapidement, & nous avons déjà eu occasion de le remarquer, en annonçant le précédent au mois d'avril dernier. Celui-ci est dédié au cardinal Antonelli, & il contient une des parties les plus difficiles à traiter de l'histoire ecclésiastique. Quel embarras ne doit pas éprouver un historien catholique, obligé de retracer les malheureux événemens du pontificat de Grégoire VII? Si la conviction intime de son esprit ou la bienséance de son état l'engage à prendre les intérêts, à soutenir les prétentions du saint siége, ne doit-il pas craindre de blesser les droits certains & imprescriptibles des souverains? Si l'impartialité, l'honneur, le sentiment de sa propre dignité, l'obligent de réclamer au nom des rois & des nations, contre des entreprises injustes produites par l'ambition & fondées sur l'abus des systèmes théologiques; comment concilier des

vérités dures avec le respect dû au pontife qui fut le premier auteur de ces entreprises hardies, à tant de ministres de l'église qui en furent les plus ardens promoteurs, à l'église elle-même qui a placé Grégoire VII au nombre des saints qu'elle nous ordonne d'honorer, & qui, en consacrant sa mémoire, semble l'avoir absous de tous les reproches que l'humanité pourroit lui faire? Cette alternative nous paroît désolante, & pour ne point y être exposés en rendant compte du travail du pere Becchetti, nous nous bornerons à transcrire d'un bout à l'autre l'extrait qu'en donnent les journalistes de Rome, sans y rien ajouter, ni en rien retrancher, & sans mêler nos réflexions aux leurs, comme nous nous le permettons ordinairement.

Nous trouvons, disent les journalistes, sur le trône pontifical, l'an 1073, le célèbre archidiacre de l'église romaine, Hildebrand, qui changea son nom en celui de Grégoire VII, & qui se distingua par sa piété & par son zèle, comme l'exigeoient ces tems malheureux. Les simoniaques le persécuterent, mais les bons l'applaudirent. Il commença son pontificat avec des sentimens dignes de lui, & le premier objet de ses soins fut une expédition contre les Sarrafins d'Espagne, expédition qu'il protégea, en accordant sa faveur & son assistance à ceux qui étoient à la tête de cette noble entreprise. Il embrassa ensuite avec plaisir l'occasion que lui offrit Michel Ducas de traiter de la réunion des églises d'Orient au saint siege, dont

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un schisme funeste les avoit séparées. Son voyage dans la Pouille fut très-avantageux à la puissance pontificale , puisque ce fut dans ce tems que Landolfe de Benevent & Richard I de Capoue, princes Normands, demanderent au pape & en obtinrent l'investiture de leurs fiefs respectifs. Il étoit encore à Capoue, lorsqu'il entama une négociation pacifique avec Henri IV , roi de Germanie & d'Italie ; mais en même tems il parut desirer de lui quelque satisfaction. Le commerce que ce prince avoit avec les excommuniés , déplaisoit au saint pere, & ce commerce criminel excita entr'eux quelque trouble à l'occasion de l'investiture de l'église de Lucques , accordée à l'évêque Anselme. Mais des lettres remplies de docilité & de soumission filiale , semblerent promettre pour la suite une conciliation facile entre le zele du pontife & les prétentions du jeune prince. En attendant , Grégoire prend soin des églises d'Afrique, console Cyriaque, évêque de Chartage maltraité par le gouverneur Musulman, & profite des bonnes qualités d'Anzir, roi de Mauritanie, pour placer Second sur le siege d'Hippone, & pour racheter quelques esclaves des plus illustres familles de Rome. Il passe des soins du sacerdoce à ceux de la souveraineté, & il s'occupe de rappeler à l'obéissance de l'église Romaine, les princes ou juges qui gouvernoient l'isle de Sardaigne, depuis la retraite des Pisans, à qui Benoît VIII en avoit accordé la possession, lorsque les Sarrasins eurent été chassés de cette isle, donnée

autrefois au saint siege par Charlemagne & Louis-le-Pieux. Il porte ensuite son attention sur les églises de France, s'attache à les délivrer des évêques simoniaques, & est secondé dans ses vues par le roi Philippe. Il prend intérêt dans les troubles de la Saxe mécontente de Henry, & tient un synode à Rome : alors les synodes ne tendoient qu'à obvier aux abus de la simonie, & de l'incontinence du clergé. Il tint à Rome jusqu'à neuf de ces synodes pour les objets que nous venons d'énoncer, & pour d'autres points relatifs de discipline ecclésiastique. Après s'être intéressé aux affaires de l'Allemagne, aux désordres de la France, aux révolutions de la Hongrie, & aux autres événemens des églises particulières, il en vient à condamner les investitures des dignités ecclésiastiques, que conféroient des personnes du siècle, & que notre auteur examine soigneusement suivant l'esprit du droit féodal que l'on suivoit alors. Voilà que le roi Henry entre en querelle ouverte avec le saint pere pour l'indigne évêque Idulfe, placé par ce prince sur le siege de Cologne; il est cité au prochain concile de Rome, pour rendre compte de sa conduite, & après avoir chassé les légats apostoliques, il cherche les moyens de déposer le pape: Ce fut alors que ce pontife eut beaucoup à souffrir de Cincius, fils d'Etienne, préfet de Rome, qui, après lui avoir fait éprouver les insultes les plus atroces, osa l'arrêter au milieu des saints mystères qu'il célébroit, & le tint enfermé dans une tour sur le pont saint

Ange , pour servir les vues injustes de l'archevêque de Ravenne Guibert, ambitieux du triple diadème. Il est exposé à une nouvelle insulte , & sa déposition est résolue dans une assemblée tenue à Worms, sous les auspices tumultueux de Henry. Pour se venger de ces outrages , le pontife tint quelque tems après un synode à Rome , déclara Henry déchu de sa souveraineté en Allemagne & en Italie , & releva ses sujets de leur serment de fidélité ; matière que le pere Becchetti traite avec les principes de la plus saine critique. Au milieu de ces tristes événemens qu'aggravoient encore la confusion des affaires d'Allemagne & d'Italie , & l'élection de Rodolphe, nommé Roi de Germanie , en place de Henry , le pontife trouva des consolations dans la célèbre donation que la comtesse Mathilde fit à St. Pierre de ses états de Toscane & de Ligurie , dans le serment de fidélité que Démétrius , roi de Croatie & de Dalmatie , prêta au siege apostolique ; dans la soumission des peuples de Corse ; dans celle de Robert Guiscard , duc de Pouille , de Calabre & de Sicile , qui reçut son absolution & l'investiture de son duché , en rendant foi & hommage comme vassal du saint pere. Dans cet intervalle , arrivent les révolutions de l'empire d'Orient, l'empereur Michel Ducas est déposé , & a pour successeur Nicéphore Botoniate, qui porte l'adultère sur le trône , & s'attire par-là les censures ecclésiastiques. Alors le pontife est détroné , & on lui substitue l'anti-pape Guibert. Rodolphe meurt , & Henry

est toujours ardent dans ses persécutions contre le pape , les Romains , & la comtesse Mathilde. Herman est élu roi après la mort de Rodolphe , & Henry , toujours le même qu'au paravant , s'éligue avec l'empereur Grec Alexis Commene , successeur de Nicephore. A ses autres excès il joint l'audace d'introniser l'anti-pape Guibert , qui prend dans cette occasion le nom de Clément III , & il reçoit de lui la couronne impériale. Il assiege ensuite Grégoire VII , retiré dans le château Saint-Ange , & menace Rome entière. Heureusement Robert Guiscard , bien qu'il eût été quelques années auparavant le plus cruel ennemi du pape , bien qu'Henry l'invitât à s'allier avec lui , bien qu'il fût pour lors occupé dans une guerre contre Alexis Commene , bien qu'il fût dévoré lui-même de l'ambition des conquêtes , marcha vers Rome avec un corps de troupes formidable pour la délivrer de cet infâme siège , & la seule nouvelle de son approche suffit pour faire fuir Henry , qui prétexta quelques affaires en Lombardie. Le pape délivré , fulmine avec solennité un nouvel anathème contre l'antipape Guibert , & contre Henry , & le cri de tout le monde catholique s'unit à la voix du pontife. La défaite de l'armée de Henry vaincue par les troupes de la comtesse Mathilde , & la nécessité de sa présence , pour s'opposer aux progrès de son compétiteur Herman , obligèrent ce prince de retourner dans ses états. Le pape cependant ne cesse pas un seul moment d'exercer avec zèle son auguste ministère , mal-

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gré les tristes effets d'un schisme non encore éteint , & même ranimé par l'arrivée de l'anti-pape & un conciliabule qu'il tint à Rome ; ce sacrilege ayant profité de l'absence du pape qui s'étoit transporté à Salerne où il finit ses jours. Son zele, sa justice, sa piété, toutes les autres vertus, dont il étoit orné, & le bruit de sa sainteté qui se répandit après sa mort avec celui des miracles opérés par son intercession, lui méritèrent, comme chacun fait, les honneurs des autels. Tel est le précis des actions les plus importantes qui composent la vie & le pontificat de saint Grégoire VII, & qui sont rapportés pour la plupart d'après ses lettres qu'on doit regarder comme le portrait le plus fidele de son esprit & de son cœur. Le célèbre *dictatum*, consistant en vingt-sept articles, qui sont inserés dans deux lettres de ce pontife, n'ayant pas mérité le suffrage de Bellarmin & de Labbe, n'a pas trouvé plus de grace aux yeux du savant & ingénieux pere Becchetti, à qui il a dû en coûter beaucoup de travail & de réflexion pour mettre dans un jour si vrai & si délicat une histoire si importante & si souvent traitée que celle-ci.

Le nouveau pontife fut un des trois sujets que le défunt avoit désignés pour lui succéder ; ce fut le cardinal Didier, abbé du Mont-Cassin, tant célébré par le continuateur de Léon d'Ostie, & par saint Pierre Damien, & auteur de ces fameux dialogues publiés pour la premiere fois à Rome, l'an 1651, par le chanoine Jean-Baptiste Mari, qui les tira d'un

manuscrit du Vatican, & réimprimés depuis à Paris, l'an 1666, &c. Sa résistance produite par une modestie excessive, fit languir l'église Romaine dans un état de veuvage, & prolongea le pontificat illégitime de Guibert pendant l'espace de deux ans. Enfin Didier se rendit, & son élection fut confirmée dans le concile de Capoue. Les troupes Normandes contraignirent l'anti-pape à évacuer l'église de saint Pierre, où il s'étoit fortifié, & à la laisser libre pour la cérémonie de la consécration du pontife légitime, qui arriva tout exprès à Rome. Mais l'ambitieux Hugon, archevêque de Lyon, qui avoit dans des tems précédens rendu de si nobles services à l'église Romaine, se fait auteur d'un nouveau schisme. La comtesse Mathilde voulut être en personne à Rome, pour reconnoître dans Victor III, le chef de l'église & le vicaire de Jesus-Christ, & apporter ainsi quelque soulagement à son affliction. Victor commence aussitôt après les fonctions pastorales de son ministère, & célèbre un concile à Benevent, où il renouvelle l'anathème porté par son prédécesseur contre Guibert, & en porte un nouveau contre Hugon & ses adhérens, condamnant en même tems les investitures des biens ecclésiastiques données par les laïques. Sur ces entrefaites, le pontife tombe malade, est transporté au Mont-Cassin & y meurt après avoir occupé le siege de saint Pierre quatre mois & sept jours, à partir du moment de sa consécration. Dans le même tems moururent

Guillaume I, roi d'Angleterre, grand législateur de son pays, grand partisan de l'église Romaine, & Saint Canut, roi de Danemarck, qui fut un propagateur zélé de la foi catholique. On assemble un synode à Terracine pour élire un nouveau pape, & le choix tombe sur Odon, évêque d'Osie, qui prend le nom d'Urbain II. Au milieu des traverses que l'obstination de l'anti-pape Guibert fit éprouver à ce pontife, il eut la consolation de voir Alexis Commene, empereur d'Orient, condescendre à ses desirs en faisant cesser la violence dont on usoit envers les prêtres latins, pour les forcer de consacrer avec du pain fermenté; de voir Anselme, évêque de Milan, abandonner le schisme; & Henry, évêque de Soissons, implorer à ses pieds sa clémence; d'être témoin de la prise de Toledé, par Alphonse, roi de Léon & de Castille, & du rétablissement de la chaire épiscopale de cette ville; de voir Gui, de la famille des princes de Bourgogne, venir à Rome se faire consacrer par lui, & Godefroid de Magalone lui demander, avec les plus vives instances, d'être confirmé dans la possession des biens de son église dont le saint siége avoit le domaine direct. Dans cet intervalle de tems, l'Allemagne éprouva de nouvelles révolutions, & les défaites d'Henry IV & la mort d'Herman, contribuerent à diminuer en peu de mois le nombre des schismatiques. Pour achever le triomphe de la bonne cause, on crut à propos de marier Guelfe V, duc de Baviere, avec la comtesse Mathilde, & le

saint pere entra avec beaucoup de chaleur dans ce projet. Ce mariage ne plut pas tant à Henry , qui saisit incontinent toutes les terres que Mathilde possédoit en deçà des Monts , & passa en Italie pour y renouveler ses affreux ravages sans distinction du sacré ni du profane. Ontint à Rome un synode qui produisit plusieurs bons effets , entre autres celui d'anéantir le parti favorable à Guibert , & de le forcer à partir de Rome , après avoir juré de n'y plus remettre le pied. L'élévation de Guillaume II au trône d'Angleterre à l'exclusion de Robert , son aîné , produisit des troubles également funestes aux églises & à l'état politique de ce royaume. Ces maux furent augmentés par la mort de S. Lanfranc , archevêque de Cantorbéry , prélat d'un profond savoir & d'une prudence consommée. Le saint pere continue cependant d'exercer courageusement son ministère : il tient un synode à Melfi , où il fait passer beaucoup de réglemens utiles ; il confere l'investiture du duché de Pouille à Roger , successeur de Robert Guischart son pere , sacre Elie , archevêque de Bari , & Gaultier , évêque de Malthe , & a pour compagnon assidu dans son voyage saint Bruno , le patriarche des Chartreux , qu'il avoit eu pour maître à Rome , & sur lequel le pere Becchetti s'étend beaucoup , ainsi que sur son institut. C'est à ce tems aussi qu'il faut rapporter les statuts de l'ordre de Cluny , recueillis en trois livres par le saint abbé Udalric , & dont le pere Becchetti parle aussi très-au long. La mort de plusieurs

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

illustres personnages cause de nouvelles révolutions en Allemagne, & Henry vient faire une irruption en Italie dans les états de la comtesse Mathilde. Le saint pere pourvoit par une décrétale à la conscience de ceux qui par zele de religion avoient tué quelque excommunié, en les soumettant à la pénitence publique, & porte ses soins apostoliques sur l'église de Tarragone. On assemble de son consentement à Leon un synode composé de la plus grande partie des évêques d'Espagne, & il en tient lui-même un autre à Bénévent pour fixer les qualités requises dans les sujets qu'on élèveroit désormais à l'épiscopat. Les schismatiques continuent leurs désordres en Allemagne, & pullulent de nouveau en Italie; mais le zele de Guelfe, duc de Baviere, qui prend la défense de la bonne cause, & les nouveaux établissemens des collégiales dans les églises d'Occident, remédient en partie à tant de maux, & le saint pere ne laisse pas pour cela de rétablir les églises de Sicile, d'assujettir les églises de Corse à celle de Pise, & de faire élire saint Ives évêque de Chartres. Dans ce tems naquit la secte des Nominaux, espece de sophistes dont Roscelin fut le chef, & qui ayant osé appliquer leurs subtilités, au dogme de la trinité, furent condamnés dans le synode de Soissons. Le divorce de Philippe, roi de France, avec Berthe son épouse, son mariage subséquent avec Berthrade, lui attirerent les censures du saint pere qui nomma son légat apostolique, Hugon, archevêque de Lyon de

puis long-tems repentant & absous de la conduite qu'il avoit tenue sous Victor III, & ce prélat eut pour second dans cette affaire, Ives de Chartres, que son zele exposa aux plus dures calamités jointes à une longue prison. Au milieu de ces orages, on vit briller un rayon de bonheur : l'anti-pape Guibert sort de Rome pour aller en Lombardie, & la comtesse Mathilde a l'avantage sur Henry & reprend les forteresses qu'elle avoit perdues. Les atrocités que Henry exerça ensuite contre son fils Conrard, pousserent celui-ci à se liguier avec le duc Guelfe & la comtesse Mathilde, & les peuples de Milan, de Crémone, de Lodi & de Plaisance le proclamèrent roi d'Italie. Le saint pere continue ses fonctions pastorales, & tient un synode à Troja en Pouille concernant les mariages. Comme tant de synodes tenus par lui prouvoient clairement l'accord unanime de l'église à le reconnoître pour son chef légitime, cette considération engagea Guillaume III, roi d'Angleterre, à lui rendre hommage. Mais il ne fut pas constant dans son obéissance, & il s'en écarta souvent; cependant on eut la satisfaction de le voir approuver la nomination de saint Anselme à l'archevêché de Cantorbéry. Au milieu de toutes ces révolutions, le saint pere reçut de grands secours de la piété des fideles, il répara l'église de Latran, grace à la générosité de Goffred, abbé de Vendôme, il vit Philippe, roi de France, se repentir de ses fautes, & implorer son pardon; il se transporta en Lombardie, & tint un synode à Plaisance, dont il ne reste plus que des extraits ou fra-

gmens, un desquels se trouve dans un des manuscrits de la bibliothèque de Médicis. Il visite ensuite les églises de Plaifance, est reconnu en Angleterre, reçoit les hommages du nouveau roi Pierre d'Arragon, & depuis les mécontentemens survenus entre Mathilde & son époux, il passe en France, institue les chanoines de saint Antoine aujourd'hui supprimés, tient des synodes à Clermont, à Rouen, à Tours & à Nîmes, prêche la croisade, & retourne à Rome au milieu des acclamations de tous les fideles. Le pere Becchetti nous conduit jusqu'à cette époque, & s'étend encore sur quelques autres faits particuliers dont il traite avec la même érudition qu'il a répandue dans le reste de l'ouvrage. (*Efemeridi di Roma.*)

DISCOURS sur le duel, où l'on indique les véritables causes de la valeur des troupes Françoises.

A Avignon, chez Garrigan, imprimeur-libraire, place St. Didier, in-12. 1777.

UN profond métaphysicien, également versé dans l'histoire & le droit public, a remonté, dans son traité des combats singuliers, aux principes qui leur ont donné naissance chez les peuples barbares. Il les a réduits à trois principaux, qui retracent d'une manière sensible, le caractère du gouvernement, de l'esprit, & des mœurs de ces anciens peuples.

Le premier fut une indépendance excessive, triste apanage de la grossièreté d'un gouver-

nement à peine ébauché, qui, au défaut des loix, autorisoit les particuliers à se faire justice par la voie des armes. Cet Auteur judicieux prouve dans son ouvrage, que cette indépendance, dont les anciens Germains & les autres peuples septentrionaux jouissoient de leur tems, étoit bien moins l'effet d'un courage supérieur, que du défaut de leur constitution politique.

Le second principe fut un faux point d'honneur, qui faisoit regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison, & de soutenir ses prérogatives. Ce faux point d'honneur étoit l'effet d'une grossière ignorance, qui, méconnoissant le caractère de la véritable valeur, plaçoit la gloire des armes dans ce que le courage a de plus brillant & de moins réfléchi. Il est des qualités auxquelles on doit un hommage d'estime & d'admiration, & qu'on honore d'autant plus qu'on les connoît mieux; il en est d'autres auxquelles on ne prodigue de l'estime que parce qu'elles se présentent sous un faux air de grandeur qui surprend & éblouit; mais qu'on cesse d'admirer, & qu'on trouve même ridicule dès le moment que la raison parvient à les démasquer, & qu'on les reconnoît pour ce qu'elles sont. N'a-t-on pas droit de soutenir que ceux qui se laissent surprendre par une vaine ostentation de bravoure, respectent dans le duel une qualité très-estimable, mais qui ne s'y retrouve point.

Le troisieme principe fut une superstition grossière qui faisoit envisager le sort du com-

bat comme le jugement & le témoignage même de la divinité. Et c'est sur cette croyance superstitieuse qu'on s'appuyoit pour adopter les épreuves par le combat, par le fer chaud, & par l'eau bouillante.

D'après l'indication de ces trois causes, n'a-t-on pas droit de soutenir que rien n'est moins pur que l'origine de cette pratique barbare, contre laquelle les loix divines & humaines réclament ? Les payens ont reconnu eux-mêmes, que, bien loin que le plaisir de la vengeance soit convenable à la nature, qu'au contraire il la dégrade & l'avilit. Juvénal soutient (Satyre 13), que *le plaisir de la vengeance fut toujours d'un esprit foible & mal-sain.* » Qu'on se » garde bien, dit Cicéron (*offices*), d'écouter » ceux qui croient qu'il faut pousser la haine » contre nos ennemis, jusqu'aux dernières extrémités, & qui prétendent que cela est d'un » grand homme, & que c'est un effet naturel » du courage & de la grandeur d'ame : car il » n'y a rien au contraire de plus louable & » de plus digne d'un honnête-homme, que d'être incapable de ressentiment, & de conserver de la douceur pour tout le monde. » Ainsi, l'évangile, en nous faisant une loi de gagner nos ennemis par la douceur & les bienfaits, tend à ranimer en nous un sentiment de générosité, dont le principe & le fond sont dans la nature; mais que la nature seule est incapable de porter à sa perfection.

L'auteur du discours remonte à la même origine du duel, & prétend que c'est dans les

sombres forêts, les déserts stériles, les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'elle se cache. Il présente l'image des nations les plus guerrières de l'antiquité, & s'en sert pour attaquer cet usage barbare, que les loix de la religion & du prince ont pareillement condamné.

On trouve dans ce discours un éloge de la vraie bravoure qui affronte le danger & la mort même, lorsque le devoir l'exige, & qui seule fait les vrais héros. En bon patriote, l'auteur examine & indique les véritables causes de la valeur des troupes Françaises, & ne dit rien qui ne soit propre à exciter & à accroître l'émulation, l'amour du prince & de la gloire parmi les troupes.

(*Mercur de France.*)

ELOGE historique de HENRI IV, roi de France & de Navarre. Par M. le baron DE NAVAILLES-POEYFERRÉ. A Pau, chez Vignancour. 1777.

C E n'est point ici un de ces éloges annoncés par une de nos compagnies savantes, & entrepris par l'envie de se rendre célèbre, ou de remporter une couronne académique. L'orateur, en célébrant le héros ou l'homme illustre qui est proposé, fixe de loin la récompense qui l'attend au bout de la carrière. Il

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

oublie l'un , pour ne s'occuper que de l'autre. Il cherche plus à briller lui-même , à donner une grande idée de son esprit , qu'à présenter son personnage sous des points de vue qui lui feroient plus favorables , mais qui donneroient moins d'effort à l'imagination. De-là , ce reproche que l'on fait assez fréquemment aux panégyristes de songer plus à eux qu'aux illustres morts dont il célèbrent les vertus. Ce défaut leur est purement personnel ; nous n'avons garde de l'imputer au genre , & encore moins aux académies , qui méritent elles-mêmes des éloges pour avoir substitué à des maximes vagues , à des objets peu intéressans , des sujets chers à notre souvenir , capables d'exciter une noble émulation , & qui réveillent notre reconnoissance & notre admiration , en exerçant les talens. *Est aliquisque malo usus in illo.*

L'éloge de Henri IV , que nous annonçons , ne paroît avoir été fait dans aucune vue de concours , pour aucune cérémonie d'appareil. C'est un nouvel hommage que M. le baron de Navailles rend volontairement à la mémoire d'un héros dont la bonté , la sensibilité d'ame semblent transmises à ses augustes descendans. Aussi on ne doit point s'attendre à trouver dans ce discours ces élans d'une imagination forcément exaltée , ces mouvemens exagérés , ouvrage de l'esprit , plutôt que le fruit du génie. Le style en est simple , mais noble , modéré , mais rapide & pittoresque. » Toutes les nations , dit M. de Navailles dans son exor-

» de , ont connu les avantages de célébrer
 » ceux qui les ont illustrées ; mais elles ont
 » sur-tout rendu une espece de culte aux mo-
 » narques qui ont fait leur gloire & leur bon-
 » heur. Le respect & la reconnoissance dictent
 » ces hommages , l'amour de la patrie en fait
 » un devoir. L'éloge des bons rois est dans
 » tous les cœurs ; toutes les bouches le pu-
 » blient : l'univers est leur empire : on diroit
 » que les hommes pénétrés de reconnoissance
 » pour les princes bienfaisans que le ciel a ac-
 » cordés à la terre , suspendent par interval-
 » les la rapidité des siècles , & arrêtent le
 » torrent des âges pour contempler ces om-
 » bres immortelles qui respirent encore dans
 » les bras de la mort , & dans le silence du
 » tombeau. Grande image , idée sublime ! Qu'il
 » est malheureux pour l'humanité qu'on ne
 » puisse l'appliquer qu'à si peu de rois ! Henri
 » est de ce petit nombre. Il le doit sur-tout
 » à son éducation. A peine est-il sorti du ber-
 » ceau que les enfans du peuple forment sa
 » société ; leurs exercices , leurs jeux , leur
 » façon de vivre , tout leur est commun. Il
 » brave , comme eux , les frimats , & gravit
 » les montagnes ; la fatigue & la faim sont le
 » terme de ses courses , & le signal de sa re-
 » traite. C'est ainsi qu'il commence à s'accou-
 » tumer aux hasards & aux périls. C'est cette
 » première éducation qui lui fit haïr le luxe ,
 » si funeste aux empires , qui détruit les mœurs ,
 » & qui corrompt même la pauvreté. «

Nous ne suivrons pas M. le baron de Na-

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vailles dans les détails des intrigues de cour , sur les projets de la ligue , &c. faits assez connus ; mais en voici un qui l'est beaucoup moins , & qui peint au naturel le caractère sanguinaire du foible Henri III. Une maladie menace de l'enlever , il se croit perdu : il appelle le roi de Navarre , le seul prince de son sang qu'il estime ; il lui parle en maître ; il lui ordonne de se défaire du duc d'Alençon , de ce frere qu'il méprise , & qu'il rougit d'avoir pour successeur. *Ainsi* , lui dit-il , *en me vengeance , vous montez sur le trône.* » Non , non , s'écrie le panegyriste avec toute l'indignation que cet ordre inspire au roi de Navarre lui même , » sa vie qui n'offre que des traits d'héroïsme , » ne fera pas souillée par des crimes , par des forfaits. Ses refus généreux excitent la colère de Valois ; dès qu'il est hors de tout danger , il respecte davantage ses vertus , & admire cette noble fermeté qu'il a en vain combattue. «

Henri III n'est plus. Héros à Jarnac & à Moncontour , avili sur le trône , il meurt dans l'opprobre , si on ose le dire. Le roi de Navarre , désigné par la loi , est proclamé roi de France. Les troupes le reconnoissent dans l'instant ; » il hérite d'un grand royaume , pour- » suit M. de Navailles , mais déchiré par les » troubles , & divisé par des factions , où l'on » n'entend que les cris de l'innocence immo- » lée , de la liberté détruite , & de la vertu » opprimée. Haï des ligueurs , mal servi des » royalistes , qui le menacent de l'abandonner ,

» s'il ne se fait catholique, il n'a qu'une pe-
 » rite armée, il manque d'argent, il ne peut
 » compter que sur peu d'amis, il craint à
 » chaque moment qu'on ne lui enlève le trô-
 » ne, qu'on ne l'arrête; mais il trouvera des
 » ressources dans son courage, dans cette activité
 » que rien n'égale, dans cette politique profonde
 » qui lui ouvrit l'avenir, dans la science des
 » hommes, & sur tout dans une fermeté con-
 » stante qui semble le rendre supérieur aux
 » événemens. «

Henri, retranché à Arques avec une poi-
 gnée de soldats, est vivement pressé par l'ar-
 mée supérieure de la ligue. Il faut combattre
 ou se rendre. » Il ne balance point. Il atta-
 » que : dès qu'il paroît, il est environné d'une
 » foule d'ennemis qui en veulent à sa person-
 » ne; il élève alors sa voix : *Quoi, dit-il,*
 » *il ne se trouvera pas 50 gentils-hommes qui*
 » *ayent la résolution & le courage de mourir avec*
 » *leur roi !* A ces mots, tout se réunit; la
 » valeur opère des miracles; & Mayenne,
 » malgré la supériorité de ses forces, & la
 » défense la plus vive, est réduit à céder. «
 La ligue affoiblie n'est point rebutée; mais
 elle ne peut arrêter les conquêtes de Henri IV.
 Il auroit fait dans peu celle de tout le royau-
 me, s'il eût moins consulté ses sentimens d'hu-
 manité pour des sujets qui, malgré leur re-
 bellion, avoient des droits sur son ame, si
 sensible, si généreuse. *La satisfaction*, disoit-il
 souvent, *que l'on tire de la vengeance ne dure*
qu'un moment; mais celle que donne la clémence
est éternelle.

Hâtons-nous d'arriver à cette époque heureuse pour la France, où elle se soumit enfin à un prince qu'elle aimoit encore plus qu'elle ne l'admiroit. Henri se fait instruire, la vérité triomphe de l'erreur. Le roi est catholique. »

» Le royaume touche au moment qui terminera ses malheurs. Des magistrats attachés à leurs devoirs, ajoute M. de Navailles, chargés du dépôt des loix & des droits de la nation, que les promesses ne fauroient séduire, ni les menaces intimider, prononcent un arrêt en faveur de la loi salique; le tumulte cesse, la vertu & la justice triomphent. Les projets de Mayenne sont confondus; il craint dans cette capitale où il a si long-tems régné; il se retire à Soissons. Dès qu'il a quitté Paris, Brissac, qui en est gouverneur, ouvre ses portes à son légitime maître. Le peuple y voit avec joie un monarque dont il n'a reçu que des bienfaits, & qui prépare son bonheur. Les Allemands qui y étoient restés, veulent résister, & sont taillés en pièces. La Sorbonne, ce corps célèbre, rougit des écrits que la ligue a arrachés à sa foiblesse, & se hâte de les retracter. Harlay rentre dans le temple de la justice, à la tête de ce parlement à qui il avoit donné l'exemple de la fidélité, & qui avoit si bien servi Henri & la France. Les troupes ennemies sortent accablées d'insultes. Le duc de Feria, qui les conduisoit, s'écrie : *grand roi ! l'empire du monde t'est dû.*

C'est ainsi que M. de Navailles esquisse ra-

pidement & à grands traits les circonstances de l'entrée du monarque dans sa capitale. La ligue respiroit encore. Mayenne ne peut se résoudre à reconnoître pour maître un prince à qui il a voulu ravir son héritage. Fontaine-Françoise, par une victoire incroyable, dit avec raison notre auteur, est le tombeau de sa faction & de ses espérances. Les Espagnols font un dernier effort, & surprennent Amiens. Les finances sont épuisées, les besoins pressans; mais le roi ne peut se déterminer à augmenter les charges de son peuple, il assemble les états à Rouen: il ne leur tient pas un de ces discours ou l'autorité cherche à justifier les préjugés & les passions d'autrui. Ce sont des conseils qu'il demande aux notables de la nation. C'est un pere qui parle à ses enfans de l'intérêt commun. *Je vous ai appelés pour prendre vos avis*, leur dit-il, *je suis éloigné de me croire infallible; dites-moi mes fautes; je ne rougirai pas de m'instruire avec ma famille.* Vivement frappés de ces paroles dictées par le cœur, ils s'empressent de lui offrir ce qu'il ne desire que pour le bien de l'état. Amiens est repris, & l'Espagne est enfin contrainte à demander la paix. » Henri va jouir du plaisir de faire » des heureux, plaisir si doux & toujours nouveau, que n'affoiblit point l'habitude & l'espérance de ne voir couler désormais que les » pleurs de la reconnoissance. Voilà l'unique » desir de ce cœur si grand & si généreux, & » tel doit être celui de tous les souverains. Pres d'une famille immense, tous leurs enfans

» doivent être également satisfaits de leurs soins ;
 » & c'est alors qu'ils jouiront de la plus douce
 » récompense de la royauté , de l'amour de leurs
 » sujets , ce sentiment libre qui n'est dû qu'aux
 » vertus. »

» Henri , poursuit son panégyriste , occu-
 » pé de la postérité & de la gloire d'un empire
 » qu'il ressuscitoit , consacre les premiers mo-
 » mens de la tranquillité à son bonheur. Il
 » travaille d'abord au rétablissement des finan-
 » ces ; il fait qu'elles sont le nerf d'un état ,
 » la base de sa puissance : il confie ce soin im-
 » portant à Sully , cet homme sage & vertueux ,
 » ce ministre citoyen , que l'histoire des mo-
 » narchies citera toujours comme un modèle ;
 » Sully , l'ami de son maître , qui fut le represen-
 » dre sans lui déplaire , le contredire sans l'irriter ,
 » & concilier la fermeté avec le respect. Henri
 » IV va s'appercevoir combien il est chéri.
 » Une maladie violente le met au bord du
 » tombeau. Plus touché du sort de ses sujets
 » que du danger où il est : *Je n'apprehende nulle-*
 » *ment la mort* , dit-il , *je l'ai affrontée dans les*
 » *plus grands périls ; Seigneur , je suis prêt à mou-*
 » *rir quand il vous plaira , mais que deviendra ce*
 » *pauvre peuple ?* C'étoit vous , reprend M. de
 » Navailles , qui étiez l'unique objet de ses re-
 » grets ; il vouloit que vous fussiez heureux.
 » La France ne retentit que de gémissemens
 » & de prières , pendant qu'on craignoit pour
 » ses jours. Quel plus bel éloge que ces lar-
 » mes de respect & d'amour , & ces témoigna-
 » ges si vifs de joie , & de tendresse , quand
 il

» il fut rendu aux vœux & aux besoins de la
 » nation ? Il se hâte de reprendre les travaux
 » qu'il avoit été forcé d'interrompre. Il donne ce
 » fameux édit , que les circonstances exigeoient ,
 » & la liberté qu'il accorde aux Protestans , cal-
 » me leurs esprits si agités , & prévient de grands
 » maux. Il s'occupe à éteindre des dettes que
 » les malheurs des tems & les vices de
 » l'administration avoient rendues immenses.
 » Il établit une perception plus simple des im-
 » pôts." Il s'enfermoit souvent avec Sully pour
 trouver les moyens d'assurer la prospérité de
 l'état. *O mon ami , lui disoit-il , vous savez que*
j'aurois du regret de mourir , sans avoir témoigné
à mes peuples que je les regarde comme mes enfans ,
en les déchargeant d'une partie des impôts... La
 France commençoit à jouir de ses travaux :
 l'agriculture , la cause de la félicité publique ,
 négligée sous les regnes précédens , est hono-
 rée & encouragée par Henri IV. Il jette les
 yeux sur cette classe de citoyens si utiles ; il
 empêche que l'avidité ne dévore les fruits de
 leurs peines & de leurs sueurs par les exactions
 & les injustices..... L'artillerie presque
 détruite est rétablie ; des canaux entrepris
 pour la communication des mers , vont favo-
 riser le commerce , & repandre l'abondance ; de
 grandes routes projetées & commencées , rap-
 procheront les villes , vivifieront les provin-
 ces les plus stériles , & leur procureront les
 avantages dont elles sont privées ; la marine de-
 vient florissante ; & ne peut-on pas dire que
 Henri IV a donné aux princes de l'Europe l'idée

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& l'exemple de ces vastes fondations (l'hôte¹ des invalides , l'école militaire) qui ont fait tant d'honneur à ses augustes successeurs ? il connoissoit les avantages que procurent les sciences & les lettres. Le college royal lui doit sa renaissance. Il protégea les hommes privilégiés qui s'occupent sans cesse à étendre la sphere des connoissances ; il les anima par des récompenses & des distinctions.

Henri est au faite de la gloire : arbitre entre l'Espagne & les Provinces-Unies, il a terminé leurs divisions. Il oblige le duc de Savoie à remplir ses promesses, la maison d'Autriche à ménager les protestans. Il a fini les différends du pape avec la république de Venise, germe d'une guerre qui auroit embrasé toute l'Italie. Les princes qui se disputoient les duchés de Cleves & de Juliers s'en rapportèrent à lui pour juger leurs droits. Enfin , l'Europe l'admire , la France l'adore , & ce grand prince lui est enlevé par un parricide , dans le tems qu'il est prêt à exécuter le projet sublime , si digne de son cœur , d'assurer aux nations une paix solide & durable. Quoi ! dit l'historien panégyriste , la vertu ne pourra jamais désarmer la haine ! Mais c'est Nerva qui s'est vu attaquer dans son palais ; c'est contre Titus que l'on conspire ; c'est Probus , c'est Henri IV qui sont assassinés ; & les Sylla , les Philippe , les Cromwel meurent tranquilles !

» Henri , poursuit-il , après avoir peint le tombeau de ce bon prince baigné des larmes de la nation , reçut de la nature un génie pro-

fond & fécond en moyens, un esprit pénétrant, un caractère de bonté & de franchise ; du goût pour le travail, des forces pour soutenir sans embarras le poids des affaires, & le détail immense d'un vaste empire : il sembloit qu'elle se fût pluë à former en lui un héros avec toutes les qualités d'un grand homme, dont la clémence & la générosité étoient les principales vertus. Né avec des inclinations guerrières, il fut en régler l'usage ; les provinces qu'il conquit n'éprouverent que ses bienfaits. Facile à s'attendrir sur le sort des malheureux, son cœur s'ouvroit à la douleur. Les affaires de cœur n'influèrent jamais sur le choix ou la disgrâce de ses ministres. Ses peuples ne furent pas les victimes de ses foiblesses, & ses plaisirs ne causèrent pas leurs miseres. Il étoit persuadé que les louanges sont les armes du flatteur ; il les écouta toujours avec peine & avec répugnance. . . . Profond dans ses desseins, impénétrable dans ses projets, constant dans ses résolutions, fidèle aux traités. Quel prince fut mieux allier la douceur à l'autorité, l'économie sage à la dignité qu'exige la majesté du trône ? Il regarda toujours son royaume comme sa famille, & ses sujets comme ses enfans. Il ne chercha sa gloire que dans leur bonheur.

Dans une des notes qui terminent cet éloge estimable, M. le baron de Navailles remarque que jamais prince n'étoit venu d'un degré si éloigné que Henri IV, & n'avoit uni tant de belles terres au domaine. Il en joignit lui seul plus que n'avoient fait Philippe de Valois.

Louis XII, & François I, qui étoient parvenus, comme lui, à la couronne en ligne collatérale. Il unit la partie qui lui restoit du royaume de Navarre, la souveraineté du Béarn, les duchés d'Alençon, de Vendôme, d'Albret, de Beaumont-le-Vicomté; les comtés de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, de Rouergue, de Périgord, la Fère, Marle, Soissons, Limoges, Marfan, Tursan, Gevaudan, Neboufan, &c.

On ne fera peut-être pas fâché de voir à la suite de ces réunions des domaines de la couronne, celles faites par les prédécesseurs de Henri-le-grand. St. Louis accrut son royaume des comtés du Perche, de Clermont en Beauvoisis, de Mâcon, de Beaumont-sur-Oise, de Namur, des vicomtés de Beziers & de Carcassone; d'Avranches, de la châtellenie de Péronne; des seigneuries de Beaumont-le-Roger, de Brionne, de Loches, de Châtillon-sur-Indre; des châteaux de Belême, de Mortagne, de la Ferté en Beauce, d'un grand nombre de seigneuries situées dans les évêchés de Narbonne, d'Agde, de Maguellone, de Nîmes, d'Albi, & de Toulouse. Philippe III, fils de St. Louis, hérita, par la mort du comte de Poitiers, du Poitou, de l'Auvergne, d'une partie de la Saintonge, du pays d'Aunis, & il succéda à la princesse femme du comte de Poitiers, en tous ses droits sur le comté de Toulouse. Son domaine fut encore augmenté du port de Harfleur, & de quelques autres terres du bailliage de Caux. Philippe le Bel réunit à sa couronne, en 1303, les comtés d'An-

goulême & de la Marche, l'avec la seigneurie de Lusignan en Poitou. Le même prince acquit de Jacques, roi de Majorque, le Rouffillon, la Cerdagne, avec la seigneurie de Montpellier. Humbert II, dauphin de Viennois, donna le Dauphiné à Philippe de Valois en 1349. Louis XI prit la Bourgogne par réversion, à la mort du duc Charles de Bourgogne, & la Provence par héritage, à la mort de Charles d'Anjou, comte de Provence. Louis XII acquit la Bretagne par son mariage avec Anne, héritière de ce duché. Louis XIV a réuni à la couronne la Franche-Comté & l'Alsace, & Louis XV les duchés de Lorraine & de Bar. Par cet apperçu, auquel on pourroit ajouter plusieurs objets encore, il est facile de juger des démembrements que la France avoit soufferts sous l'anarchie féodale.

M. de Voltaire a dit quelque part, que Pérefixe étoit le seul historien qui, en écrivant la vie de Henri-le-grand, l'eut fait aimer. La *Henriade*, ce poëme toujours critiqué & toujours lu, le fait aimer & admirer. Cet éloge fera mis à côté de l'un & de l'autre ouvrage. M. de Navailles y a rassemblé dans peu de pages ce que de longues & pesantes histoires contiennent de plus intéressant. Son style est noble, animé, sans tenir de l'enthousiasme. Il cherche à intéresser le cœur, & non à éblouir l'esprit. En un mot, il a l'art peu commun de se faire oublier soi-même, pour n'occuper ses lecteurs que de son héros.

(*Journal Encyclopédique.*

L'Esprit des Esprits , ou Pensées choisies , pour servir de suite aux maximes de la ROCHE-FOUCAULT , in-12. A Londres , & à Paris , chez Dorez , rue St. Jacques. 1777.

L'Avis du libraire , placé à la tête de cette compilation , annonce qu'elle est remplie d'esprit & de philosophie ; que l'auteur ne s'est pas contenté de puiser dans les ouvrages publiés sous le titre d'*Esprit* ; mais qu'à un petit nombre de pensées choisies avec un goût sévère dans tous les recueils qui ont paru jusqu'à ce jour , il a joint tout ce qu'il a pu rassembler de plus piquant dans des lectures plus étendues , pour en former un livre qui put devenir classique en son genre.

Ce livre n'est que de 209 pages , & ne contient que 366 maximes. Avec le soin que l'auteur a pris , avec ce goût sévère qui a dirigé son choix , enfin avec des sources si abondantes & si multipliées , on doit présumer , sans doute , que tout est précieux dans cet ouvrage ; qu'il ne contient pas une maxime qui ne soit un trait de lumière & de vérité , l'expression d'un grand sentiment , une idée sublime , ou du moins un principe incontestable de philosophie & de morale. On n'imagineroit pas que dans un livre destiné à devenir classique , on pût trouver rien de faux , rien de re-

cherché, rien d'équivoque ou d'obscur, rien qui ressente l'abus de l'esprit ; en un mot, rien qui puisse corrompre le goût : cependant, s'il falloit rejeter de ce petit volume toutes les pensées qui ont quelques-uns des défauts dont on vient de parler, à peine en resteroit-il un tiers. C'est ainsi que sont faites presque toutes nos compilations.

Cet esprit des esprits est formé de différens genres de pensées. Il y en a d'excellentes, mais en petit nombre ; d'autres qui ne sont qu'ingénieuses, plusieurs qui manquent d'exactitude, une grande quantité qui ne sont que des jeux d'esprit, & qui, pour être trop fines, échappent à la méditation la plus réfléchie. Enfin, on en trouve encore un plus grand nombre de fausses & d'inutiles : tellement qu'aucun ouvrage n'eût mieux mérité d'avoir pour épigraphe ce vers de Martial :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Que peut-il résulter d'utile, par exemple, de cette pensée si recherchée ? (*c'est la 234^e*)
 » Les pensées de la vérité sont comme les
 » diamans des princes. Les opinions de l'er-
 » reur sont comme les fausses perles des co-
 » médiens qui les représentent. « Il faut cher-
 cher d'abord en quoi les pensées de la vérité
 ressembtent aux diamans qui sont éclatans,
 étincelans, durs, solides, d'un grand prix,
 d'une belle eau, &c. Ceux des princes peuvent
 être plus gros, plus richement montés ; mais
 non plus purs, ni plus brillans que ceux de

leurs fujets. Le reste de la pensée signifie que les erreurs sont fausses comme les perles fausses. L'auteur n'a donc voulu faire qu'une opposition qui lui a paru ingénieuse entre les diamans des princes, & les fausses perles des comédiens : ce qui nous semble assez trivial.

Les comédiens qui LES représentent. A quoi se rapporte ce *LES* ? Est-ce aux diamans, aux erreurs, aux princes ? Si c'est-là une pensée du choix du compilateur, nous ne le féliciterons pas de la justesse de son goût. Celle qui suit est à peu près du même genre :
 » Les petits esprits font du bruit dans le monde,
 » de, à peu près comme une voiture vuide
 » qui roule avec rapidité dans les rues. «
 Tâchons d'appliquer cette pensée. Une comédie vient de faire quelque bruit dans le monde ; on convient assez que l'auteur de cette pièce n'est qu'un petit esprit : cependant nous ne voyons pas trop le rapport que peut avoir cet auteur avec une voiture vuide.

» Otez du monde l'amour-propre & l'intérêt,
 » vous en ôterez l'apparence de bien des vertus,
 » & presque tous les vices. « Nous croyons qu'il eût fallu dire, pour que la pensée fût plus juste : *vous en ôterez presque toutes les vertus, & certainement tous les vices.* Il n'y a que certaines vertus surnaturelles & religieuses qu'on pourroit absolument concevoir comme indépendantes de tout intérêt. A l'égard des vices, nous n'en connoissons point qu'on puisse séparer de l'amour-propre, à moins qu'on ne suppose l'homme méchant par nature & malgré lui,

La pensée suivante est plus juste. « La vertu
 » qui ne se prête pas aux usages du monde,
 » passe pour un vice d'humeur; le vice qui
 » s'y accommode est regardé comme une vertu
 » de société. »

On trouve dans ce recueil des pensées qui paroissent incomplètes; celle-ci, par exemple :
 » Chacun se fait aujourd'hui un système à
 » part, un plan de conduite; que résulte-t-il
 » de tout cela? un dérèglement général dans
 » les mœurs ». Rien n'est plus vrai, sans
 doute; mais pourquoi le dérèglement général
 dans les mœurs, est-il le résultat nécessaire de
 ces systèmes particuliers?

La suivante est très-morale; elle est exprimée simplement, & renferme une vérité rendue sensible par une espèce d'apologue. « Un
 » sot, dans l'élévation, est comme un homme
 » placé sur une éminence, du haut de laquelle
 » tout le monde lui paroît petit, & d'où il
 » paroît petit à tout le monde. »

Celle-ci est encore très-belle : » l'honneur
 » est un moyen adroit par lequel on est venu
 » à bout de faire produire à la vanité les effets
 » de la vertu. »

En voici une singulière : » Il est quelque-
 » fois agréable à un mari d'avoir une femme
 » jalouse; il entend toujours parler de la per-
 » sonne qu'il aime. » Cette pensée est plus
 plaisante que vraie; mais un sentiment pur &
 délicat a dicté la suivante : » que l'exercice
 » de la vertu est doux dans tous les tems;
 » mais sur-tout lorsque l'ame est accablée de

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tristesse ! Secourir toujours de plus infortunés
» que nous, c'est un moyen de soulager nos peines."

La 113e. nous paroît d'un précieux bien alambiqué. » L'amour naissant est un roi mineur , & alors la raison est une reine regnante. Tant que le roi est jeune , cette reine commande ; mais lorsqu'il est grand , elle devient sujette & lui obéit. « Le fond de cette pensée est vrai , il est puisé dans la nature : cependant il faut convenir que c'est une vérité bien bizarrement habillée.

Voici un précepte qui malheureusement n'est que trop en usage ; mais qu'on auroit dû bannir d'un livre de morale. » Il faut vivre en quelque façon , parmi les hommes , comme les armées vivent dans le pays ennemi. Elles campent par-tout où elles arrivent ; mais elles posent des sentinelles & se tiennent sur la défensive « Quand on a le malheur d'être convaincu de la nécessité de se conduire ainsi , nécessité qui n'est que trop réelle dans l'ordre , ou plutôt dans le désordre actuel des sociétés , on a perdu toutes les douces illusions qui peuvent faire chérir la vie : on est tenté de souhaiter la mort , pour sortir de cet état de guerre , & parce qu'il est odieux de vivre lorsqu'on est défabusé de tout.

Nous nous bornerons à transcrire quelques autres passages du livre , sans y ajouter nos réflexions ; nous avons dit qu'il contenoit des pensées ingénieuses ; on en trouvera plusieurs dans celles qui suivent.

» Il ne faut point d'esprit pour suivre l'o-

» pinion qui est actuellement la plus commu-
 » ne ; mais il en faut beaucoup pour être, dès
 » aujourd'hui , d'un sentiment dont tout le
 » monde ne fera que dans trente ans. »

» Les favoris font des cadrans solaires que
 » l'on va consulter lorsque le soleil de l'état
 » les éclaire, & qu'on ne regarde plus lorsqu'il
 » leur retire ses rayons. »

» Une chose adoucit l'humiliation de se jus-
 » tifier , c'est que cela ne sauroit se faire sans
 » parler beaucoup de soi-même, & que c'est
 » peut-être la seule circonstance où l'on puisse
 » honnêtement en parler avec éloge. »

» Un homme d'esprit est bien moins éton-
 » né d'être trompé par un sot, qu'un sot n'est
 » étonné d'être la dupe d'un homme d'esprit. »

» Quand une femme laide fait tant que d'ai-
 » mer, elle aime avec fureur. La crainte pres-
 » que certaine de ne pas plaire, la fait résis-
 » ter long-tems à sa passion ; & lorsqu'elle n'en
 » peut triompher, il faut que son amour soit
 » plus fort que son amour-propre. »

» Il faudroit ôter les honneurs, & n'en
 » rendre à personne, s'ils inspiroient autant
 » d'orgueil & de vanité à ceux qui les méri-
 » tent, qu'à ceux qui ne les méritent pas. »

» On traite un grand seigneur comme un
 » enfant avec qui l'on joue. On le prend sur
 » les épaules, on le leve, il dresse la tête, il
 » a peine à contenir sa joie, & on s'écrie au-
 » tour de lui : oh qu'il est grand !

» Combien d'hommes passent pour discrets,
 » qui ne savent à qui parler ! »

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Il y a deux sortes de silence , l'un stupide ,
» l'autre spirituel ; les sots ne connoissent que
» le premier , & se croient égaux aux sages ,
» qui gardent le second. »

» Les hommes sont tous égaux dans le gou-
» vernement républicain & dans le despotique ;
» dans le premier , parce qu'ils sont tout ; &
» dans le second , parce qu'ils ne sont rien. »

Nous observerons que telle pensée que nous avons critiquée , étant isolée & présentée comme une vérité générale & absolue , peut être très-bonne dans l'ouvrage même d'où elle est tirée : placée à propos , & , pour ainsi-dire , dans son cadre , elle peut avoir une énergie qui disparoit entièrement lorsqu'elle est détachée de ce qui la précède & de ce qui la suit. Voilà ce qui rend la plupart des compilations où l'on prétend nous offrir l'esprit de tel ou tel auteur , si peu propres à donner une juste idée des productions originales des hommes célèbres.

(Journal François, Mercure de France.)



PROGRAMME de la société-patriotique de Hesse-Hombourg, pour l'encouragement des connoissances & des mœurs, sous les auspices & la protection de S. A. S. Mgr. le Landgrave de Hesse-Hombourg; avec un précis de l'origine, de l'objet & des progrès de cet institut, & la liste des membres actuels de cette société affiliée à la Société royale patriotique de la Suede, &c.

Amore & labore.

A Hombourg-ès-Monts, de l'imprimerie de la société-patriotique, 1777; brochure in-8^{vo}. de 57 pag.

» **I**L existe des sociétés pour les sciences,
 » pour les arts, pour l'économie, pour les
 » mœurs, pour les langues; ce sont les ex-
 » pressions du *discours préliminaire*; mais il n'en
 » existoit encore aucune qui ne se devoiât au
 » service des autres, en faisant circuler, dans
 » toute l'Europe savante, les connoissances &
 » les découvertes de chacune de ces sociétés...
 » Une société nombreuse, dont les membres
 » par-tout dispersés, mais liés entr'eux par les
 » mêmes vues & par les nœuds d'une estime
 » réciproque, établiroient une correspondance
 » générale entre les sciences, les arts & les
 » mœurs de tous les pays, une telle société

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» feroit fans doute le moyen le plus propre à
» favoriser cette communication ; tel est l'ob-
» jet de notre institut. »

Le desir de concourir à l'utilité publique , a rassemblé les divers membres qui le composent ; & tous sont disposés à remplir les engagements que renferme le titre de société patriotique qu'ils donnent à leur association. Ce sera de même par une union inaltérable & par une attention active , à saisir tous les moyens d'utilité publique , qu'ils justifieront cette devise de la société : *amore & labore*.

» En se chargeant, disent-ils , de distribuer ,
» dans les principales parties de l'Europe, les
» lumieres des sociétés savantes , les obser-
» vations & les découvertes particulieres de
» leurs membres , les ouvrages des savans &
» des artistes , & les actions louables des bons
» citoyens, la *société-patriotique* servira égale-
» ment & le public & la gloire des sociétés ,
» & celle des particuliers , & les progrès des
» mœurs : les membres qui la composent ,
» trouveront le prix de leurs travaux dans la
» gloire de se rendre utiles. »

Les statuts , confirmés par S. A. S. le Landgrave de Hesse - Hombourg , sont au nombre de dix :

1^o. La société , composée de savans , de littérateurs , d'artistes & de bons citoyens de toutes les contrées de l'Europe , sera divisée en autant de *comités* ou départemens , que les circonstances & le local l'exigeront. » Chaque capitale de Province , où la société aura plu-

» fleurs membres, formera un grand *comité* qui
 » correspondra directement pour lui & pour
 » les autres comités de la province, à celui
 » de Hesse-Hombourg. «

2°. Les comités tiendront leurs assemblées
 particulieres aussi souvent qu'ils les jugeront
 nécessaires; chacun des associés y déposera,
 entre les mains du secrétaire, le résultat de
 ses observations & de ses recherches sur tous
 les objets dont on parlera bientôt, & qui pour-
 ront entrer dans les mémoires que la société
 se propose de publier. » Le secrétaire du comité
 » fera lecture des différens mémoires qui lui
 » auront été remis, pour les faire passer en-
 » suite au grand comité de la province, où
 » ils seront lus & examinés de nouveau: après
 » quoi le secrétaire du grand comité les fera
 » passer au chef-comité, séant à Hombourg-ès-
 » Monts. «

3°. » Pour parvenir à une communication
 » publique des productions de la société, il
 » sera établi un ouvrage sous le titre de *mé-*
 » *moires de la société-patriotique de Hesse-Hom-*
 » *bourg, pour l'encouragement des connoissances &*
 » *des mœurs.* «

4°. Les noms de tous les associés seront
 inscrits dans les archives du chef-comité, selon
 l'ordre alphabétique des villes, & suivant la
 date de la réception des membres, sans égard
 aux rangs, aux qualités, ni aux emplois.

5°. Lorsqu'à l'exemple de la *société-royale-*
patriotique de Suede, quelques autres sociétés
 voudront s'affilier à celle de Hesse-Hombourg,

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

elles chargeront d'abord l'un d'entr'eux, des fonctions de directeur, & un autre de celles de secrétaire, auquel elles confieront la correspondance avec le chef-comité ; & les membres dispersés de ces instituts, établiront des comités particuliers dans les différentes provinces où ils se trouveront.

6°. La société recevra à titre d'*élèves-associés*, dans les comités différens qui la composent, les jeunes gens qui se seront rendus recommandables par leurs progrès dans la carrière des connoissances & des mœurs, pendant leurs études dans les académies & les collèges. Ils auront séance dans les assemblées publiques & particulières, mais sans y avoir voix ; & quand l'âge & le travail auront mûri leurs talens, la société s'empressera de mettre le sceau à leur admission.

7°. » Un des devoirs les plus essentiels des
» directeurs & des secrétaires, est d'entretenir
» une correspondance suivie avec les secrétaires
» des académies & sociétés, soit littéraires,
» soit économiques de leurs provinces &
» des instituts étrangers auxquels ils pourroient
» déjà appartenir... Ils doivent encore, aussi-
» bien que tous les membres de l'institut, cor-
» répondre avec les savans & les artistes de
» leurs contrées, pour être à portée de don-
» ner toute la publicité possible à leurs utiles
» productions. Pour remplir plus sûrement &
» plus promptement ce but essentiel, les comi-
» tés des extrémités de chaque état, établi-
» ront, dans les villes limitrophes les plus pas-

» sages , des commissaires intelligens , ac-
 » tifs , & gens de probité , auxquels la société
 » assurera un honnête bénéfice , selon l'importan-
 » tance des services qu'ils pourront lui rendre. «

8°. Les deux assemblées publiques annuelles du chef-comité , se tiendront dans le tems des foires de pâques & d'automne , aux jours qui seront fixés , dans les appartemens que son altesse sérénissime monseigneur le Landgrave a bien voulu accorder. Les autres comités choisiront les tems qui leur paroîtront les plus convenables.

9°. » Les mémoires qu'on enverra , pour-
 » ront être écrits en latin , en anglois , en al-
 » lemand , en françois , en espagnol ou en ita-
 » lien ; mais d'un caractère *latin* très-lisible.

10. » Tout savant , tout artiste , tout bon
 » citoyen , de quelque religion ou de quelque
 » nation qu'il puisse être , qui croira , disent-ils , notre société en état de lui rendre quelques bons offices , ne doit point balancer de s'adresser à nous avec confiance , ni craindre que nous lui refusions nos services , dès qu'il s'agira de choses qui seront en notre pouvoir , &c. »

Depuis long-tems on desiroit l'établissement d'un centre commun de correspondance en faveur des compagnies qui cultivent les sciences & les arts , projet qui , exigeant la réunion d'un grand nombre d'individus choisis parmi les savans de tous les pays , n'a pu s'exécuter que très-lentement. » La société électorale économique & des mœurs de Baviere , fut la pre-

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» miere qui s'intéressa à l'exécution de ce plan ;
» & son exemple fut suivi par la société-
» physico-économique de Saxe , établie dans la
» Haute-Lusace , & par la société royale Bri-
» tannique & électoral de Brunswig-Lunebourg.
» Ce fut le suffrage de ces compagnies qui
» assura dès- lors une consistance réelle à la
» société-patriotique."

» jusques-là , elle ne pouvoit encore être
» utile qu'aux autres sociétés ; on conçut le
» projet de la faire servir en même tems au
» public d'une manière plus directe , au moyen
» des mémoires qui contiendront :

» 1°. Les mémoires de la société propre-
» ment dits , sur toutes sortes de sujets d'uti-
» lité publique."

» 2°. Des mémoires sur l'administration , la
» statique , la géographie , l'histoire contempo-
» raine."

» 3°. Le résultat des séances , des travaux ,
» des découvertes des principales sociétés éco-
» nomiques & littéraires de l'Europe ; l'histoire
» de leur fondation & de leurs progrès , avec
» l'annonce des prix qu'elles proposeront."

» 4°. Une biographie impartiale des Savans
» actuellement vivans de tout pays , & une
» bibliographie raisonnée de leurs meilleurs
» ouvrages , publiés dans le courant de l'an-
» née."

» 5°. Une indication détaillée du genre dans
» lequel excellent les artistes , dont le nom &
» les occupations pourront parvenir à notre
» connoissance."

» 6°. Un compte exact des méthodes &
 » des établissemens en faveur de la réforme de
 » l'éducation , de même que des institutions
 » pour le bien des pauvres. »

» 7°. Une note des encouragemens , des
 » récompenses & des marques de distinction ,
 » accordés au mérite & aux talens. »

» 8°. Les traits de bienfaisance & d'humani-
 » té propres à encourager les hommes à la
 » pratique du bien , avec des pieces fugitives ,
 » tant en vers qu'en prose. »

Comme la société a déjà reçu différentes
 pieces relatives à son plan , le premier volume
 des *mémoires* ne tardera pas de paroître , & sera
 annoncé par un *prospectus* particulier.

Au reste , la société s'est imposée la loi de
 ne s'agréger aucun associé , à moins qu'il n'en
 ait fait la demande formelle , soit au chef-comité
 de Hesse - Hombourg , soit aux directeurs des
 comités particuliers , & qu'il n'ait promis de
 fournir un contingent littéraire analogue à ses
 connoissances , & conforme au plan des mémoi-
 res que la société doit publier. MM. les direc-
 teurs sont aussi prévenus de veiller à ce que
 les membres de leurs comités respectifs satisfas-
 sent à leurs engagemens pour leurs contingens
 littéraires , & de faire passer sans délai au chef-
 comité , les mémoires qui leur auront été re-
 mis.

La société publie une liste qui comprend plus
 de cent quarante associés répandus dans dif-
 férentes contrées de l'Europe. Elle est rédigée
 par ordre alphabétique des villes où se trouve-

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ront les comités. Par exemple , à l'article *Paris* ; on lit M. l'abbé de Bassiner , grand archidiacre de l'église de Nantes , & lecteur de son altesse royale monseigneur le comte d'Artois , directeur perpétuel de la société patriotique de Hesse-Hombourg , au grand comité de Paris.

M. Goulin , Médecin , agrégé au college royale de médecine de Nancy , membre des académies royales de la Rochelle , d'Angers , de Nîmes , de Ville-Franche , de Lyon , & de la société littéraire de Châlons-sur-Marne , *secrétaire-perpétuel* du grand comité de Paris.

M. Bernieres , écuyer , l'un des quatre entrepreneurs-généraux des ponts & chaussées de France , membre des académies royales de Metz , Caën , Angers , Rouen ; membre & secrétaire de la société - libre d'émulation de France.

(*Journal des Savans.*)



M É L A N G E S.

D I A L O G U E

Entre BIDPAÏ (*), *Philosophe Indien*, & JEAN
DE LA FONTAINE.

B I D P A Ï.

C'EST donc toi, illustre Prangui (**), qui, plusieurs siècles après moi, as introduit dans

(*) *Bidpai* & non *Pilpay*, comme la Fontaine lui-même le nomme. Le fabuliste François ignoroit les langues orientales, & il ne connoissoit *Bidpai* que par des traductions informes; car Galland n'avoit pas encore publié la sienne, qui, toute sèche qu'elle est, a du moins le mérite de l'exaetitude. Le mot *Bidpai* est un surnom donné au fabuliste Indien, & signifie *philosophe instructeur*; celui de *Pilpay* signifie *pieu-d'éléphant*. Le nom propre de ce philosophe est inconnu. On fait seulement que c'étoit un bramine Gentou, & qu'il fut visir du sultan Dabchelim, qui regnoit sur cette vaste partie de l'Asie qui comprend le Coromandel, le Bengale, & la grande presqu'île de l'Inde. On croit que *Bidpai* étoit contemporain de Sou-fu-tzé; Lokman lui étoit antérieur; car *Bidpai* le cite. On ignore qui étoit le sage Lokman (aucun écrivain ne parle jamais de lui sans lui donner ce titre.) Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit Chaldéen & parent de Job, si ce n'est pas Job lui-même. D'autres croient que c'est l'Ethiopien, ou le Phrygien Esope (*Aisopos*), ou que celui-ci n'a été que le traducteur de Lokman. La ressemblance qu'il y a entre les fables Persiennes & les fables Grecques pourroit autoriser cette conjecture.

(**) C'est ainsi que les Indiens nomment tous les Européens.

190 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ta patrie l'art de présenter la vérité sous des allégories agréables, qui, en faisant parler les animaux, as su donner d'utiles leçons aux hommes, &, sans offenser leur orgueil, les rappeler aux principes de la vertu ? Quelques-uns de tes compatriotes qui sont descendus ici depuis la publication de tes fables, nous les ont fait connoître presque toutes ; car ils disent (& c'est un éloge pour ta nation) qu'il n'est personne chez vous qui ne les sache par cœur. Nous avons été ravis de les entendre, Lokman & moi ; mais nous avons sur-tout été singulièrement flattés de voir que tu nous en renvoyasses la gloire. C'est un trait de modestie unique ; car si tu as puisé quelques idées heureuses dans nos écrits, dont tu ne pouvois même juger que sur de froides & foibles traductions, tu les as si fort embellies, tu as si bien saisi le style qui convient à ce genre, que nous avons très-souvent méconnu, que tu aurois pu hardiment, sans crainte d'être accusé de vanité, te donner comme inventeur des fables que tu as écrites d'après nous. Tu as surpassé tes modèles, & nous sommes très-persuadés non-seulement que tu ne le feras jamais, mais encore qu'aucun de ceux qui courront la même carrière ne pourra t'égaler.... Ne te presse pas de me répondre ; je vois que, comme tous les Pranguis, tu vas me remercier de ce que je te rends justice. Ce n'est pas que je veuille te priver du plaisir que je viens d'éprouver moi-même en te louant ; mais je te prie, dis-moi si, en composant tes fables,

ton objet étoit d'instruire les souverains ? On m'a appris ici que les sultans Pranguis étoient beaucoup plus accessibles que les nôtres , & qu'on leur parloit plus librement ; mais je pense que dans tous les pays du monde , ainsi que dans l'Inde , tout homme qui jouit du pouvoir suprême a l'oreille bien délicate , & qu'il faut beaucoup d'adresse pour s'en faire écouter , & lui présenter des vérités toujours utiles , mais quelquefois dures.

L A F O N T A I N E .

Sage Bidpai , vos louanges me flattent plus que celles que j'ai reçues de mes contemporains. Quoique je vécut avec les gens de lettres les plus distingués de mon siècle , leur approbation ne vaut pas la vôtre à mes yeux. Il y a plus de génie à avoir créé , comme vous , qu'à avoir imité comme moi. J'avois d'ailleurs bien plus de ressources que vous. Indépendamment des secours que vous , Étope , & Lokman me fournissiez , j'avois Phedre , & ses successeurs. Je conviens cependant que j'ai peut-être mieux trouvé qu'eux le style propre à ce genre ; mais je ne l'ai pas cherché ; aussi en attribuoit-on le charme à un instinct qui me dominoit à mon insu. Cette idée étoit même si fort répandue , qu'on me nommoit un *fablier* , comme si j'eusse été destiné par la nature à écrire des fables , ainsi qu'un pommier l'est à produire des pommes. Mais je n'ai jamais eu en vue l'instruction des souverains. Je ne vivois point à la cour , & quoique j'aie dé-

dié plusieurs livres de mes fables à deux princes nés pour regner , je ne les leur ai présentées que parce que je présumois qu'elles pourroient les amuser. J'étois trop *insouciant* & *insurieux* , pour me servir des termes de Montaigne que vous connoissez , pour me mêler des affaires d'état ; & le roi sous lequel je vivois, n'a jamais daigné faire attention à moi, quoiqu'il comblât de bienfaits presque tous mes amis. Il ne regardoit mes fables que comme les délassemens d'un écrivain oisif ; & les bienfaits que j'ai reçus de son petit-fils ne lui paroissoient que des fantaisies de jeune-homme. Aussi ai-je vécu ignoré , mais plus heureux que Racine, Despréaux & Moliere , qui avoient eu la foiblesse de s'attacher à la cour. Moi , je passois mes jours dans le sein de l'amitié ; & les douceurs que je trouvois dans la société de Mme. de la Sabliere , de Mme. d'Hervard , de mon cher Maucroix , me tenoient lieu de tout. Je n'ai eu qu'un seul instant d'ambition dans toute ma vie : ce fut lorsque je demandai une place vacante à l'académie Française (vous avez appris ici ce que c'est que cette compagnie) : je croyois la mériter ; & , amour-propre à part , il y avoit plusieurs de ses membres qui ne me valoient pas. Quelque modestie qu'un homme puisse avoir , il est impossible qu'il s'ignore lui-même jusqu'à ne pouvoir apprécier ses talens à un certain point. Je l'obtins avec peine , parce que le roi protégeoit mon concurrent : mais j'eus la satisfaction de voir que mes confreres s'applaudissoient de m'avoir élu. Mal-
gré

gré cela, je rentrai bien vite dans ma paisible retraite, & cet honneur que j'avois désiré, me devint aussi indifférent que l'avoit été pour moi le soin de conserver ma fortune.

B I D P A I.

Je vois dans toute ta conduite, un homme qui n'a jamais connu que les impulsions de la nature, & qui n'a eu de maître que son génie. Tu as raison en disant que tu as joui d'une félicité plus satisfaisante que tes illustres confreres. Moliere, que tu viens de nommer, & que je connois depuis quelque tems, m'a toujours parlé de toi, & m'a dit qu'il avoit souvent désiré de pouvoir, ainsi que toi, ne vivre que pour ses amis, & laisser la cour à ceux qui vivent d'intrigues & de duplicité. Je vois encore que, sans en afficher le nom, sans même t'en douter, tu étois un vrai philosophe. Hélas ! je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir penser, & me recueillir en moi-même dans une si douce obscurité ; j'étois visir, & visir d'un despote. Ce n'est pas que Dabchelim n'eût reçu de la nature beaucoup de dispositions au bien ; mais les flatteurs étoient prêts à le corrompre. Je résolus de prévenir ce malheur, & je composai mes allégories, maniere d'écrire qui est en usage de tems immémorial dans l'Inde ; j'eus le bonheur de réussir ; Dabchelim en comprit le sens, & son regne fut doux & heureux.

L A F O N T A I N E.

Ainsi, comme je l'ai dit, l'apologue est un
Tome I. I

d'ou de la divinité , puisque , dès sa naissance ; il a fait le bonheur des peuples. Mais , peut-être que , dans la suite des tems , la vérité ne fera plus obligée de se couvrir de ce voile , &c. que les hommes , éclairés enfin par leurs propres erreurs , & par l'expérience de tant de siècles , se laisseront de l'allégorie , & reviendront au langage simple de la nature.

B I D P A I.

Cela pourroit , en effet , arriver un jour ; si les hommes ne consultoient qu'elle ; mais les conventions qu'ils ont établies heurtent avec tant de force , directement ou indirectement , la nature , la raison & même la conscience , que cet espoir paroît bien peu fondé. A ce que j'ai appris ici , je vois que , quoique vos Pranguis soient de tous les habitans de la terre les plus nouvellement policés , ils ont fait de plus rapides progrès , quant aux arts , en vingt siècles , que nous n'en avons fait en deux cens ; mais , quant à la morale , qui est la base du bonheur des nations , ils sont tout aussi peu avancés que nous ne l'étions , si même les systèmes ridicules dont ils ont prétendu en tirer les principes ne les ont pas fait reculer. Je ne voyois dans cette vaste partie de l'Asie , qui étoit confiée à mon administration , que des hommes bons , ingénus , hospitaliers , regardant leurs souverains comme des dieux , & les adorant lorsqu'ils étoient bienfaisans. Mais aussi , lorsque l'abus du despotisme étoit parvenu à un excès into-

lérable, ces hommes si doux devenoient plus furieux que les Tartares du désert de Caf; le despote étoit détrôné, & remplacé par un autre qui regnoit plus ou moins long-tems. La durée de sa domination étoit réglée par sa sagesse & par sa bonté. J'ai toujours aimé ma patrie; & depuis que je suis ici, je me suis informé de l'état de l'Inde. Hélas! j'ai appris qu'elle avoit presque toujours été le théâtre des plus grandes horreurs, & que, depuis le regne paisible de Dabchelim, elle n'avoit eu que des tyrans dont Aureng-Zeb, qui regne encore, est, dit-on, le plus sanguinaire de tous. S'il en est ainsi chez les Pranguis, le moyen que le langage & la franchise de la nature puissent jamais reparoître? Les loix les plus justes n'arrêteront jamais la corruption, si les mœurs ne les aident pas.

L A F O N T A I N E.

Je n'ai jamais trop philosophé sur la politique; mais je sais que, de mon tems, quoique ce fût le siècle de l'adulation, il y avoit à la cour parmi cette foule d'hommes infidieux qui ne cessoient d'encenser le monarque, un homme vertueux & austère dont la bouche ne s'ouvrit jamais que pour exposer la vérité nue & sèche, & qui étoit très-respecté.

B I D P A I.

Eh bien! le roi le fit-il son premier visir?

196 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L A F O N T A I N E.

Non; mais il le fit gouverneur de son fils;
& toute la nation applaudir à ce choix.

B I D P A I.

C'est quelque chose, mais cette probité sévère, & cette franchise hardie s'étoient-elles manifestées avant qu'il eût cette place, & lui fut-elle donnée à cause de ces vertus?

L A F O N T A I N E.

Je l'ignore. Je fais seulement qu'il s'étoit distingué à la guerre, & qu'il passoit pour un parfait homme d'honneur; mais il n'étoit pas connu plus particulièrement du roi.

B I D P A I.

Mais l'éducation de son élève finie, j'y reviens, eut-il l'administration de l'état? Entroit-il dans le divan? le consultoit-on? l'aimoit-on? Son exemple & ses avis influoient-ils sur le gouvernement?

L A F O N T A I N E.

On l'estimoit beaucoup; on le redoutoit davantage; sa conduite faisoit la satire de presque tous les courtisans. Il ne fut jamais employé dans les affaires.

B I D P A I.

Tu vois donc bien, mon cher Prangui, que le retour du langage simple & naïf de la vérité est encore bien éloigné. Ce n'a été que

parce qu'on craignoit de l'entendre qu'on a écarté des affaires, cet homme ferme & incapable de déguisement. Va, l'apologue sera toujours nécessaire, & ton nom & le mien ne périront jamais. Allons voir le sage Lokman, tu verras qu'il fera de mon avis.

(*Journal Encyclopédique.*)

I M I T A T I O N

D'UNE ODE ANACRÉONTIQUE

*Imprimée à la suite de l'édition Italienne des
amours d'Abrocôme & d'Anzia, traduits du
Grec par Salvini.*

MA première jeunesse est passée, oui, ma Lesbie, je l'avoue ; mais ton amant n'est point changé. Si mon front n'est plus paré des fleurs de l'adolescence, mon cœur éprouve encore toutes les affections du bel âge. Le tumulte des passions, les tourmens de la pensée, les peines de l'ame, font seuls vieillir, sous leur joug, les malheureux humains.

—

En vain la froide indifférence inventa la division des jours, des mois & des années ; n'y crois pas, ô ma Lesbie ; ce n'est pas ainsi que comptent les cœurs sensibles. Pour eux tous les points du tems se confondent. Ils jouissent, les

heures volent , le plaisir en fixe la valeur ; qu'importe leur durée ? La vie s'écoule fans qu'on s'en apperçoive ; & les âges fuient fans qu'on les regrette. Il n'est de vieillesse , que celle de l'ame.

Observe la marche de la nature. Ne nous offre-t-elle pas , également , dans la succession des siècles , l'eau , l'air , & la lumière ? Eh bien ! tant qu'elle excite dans les hommes , les mêmes impressions , tant qu'elle leur donne un cœur , susceptible de sensations tendres ou voluptueuses , il n'est pour eux qu'une saison ; c'est celle des beaux jours. On est jeune , tant qu'on est heureux.

Regarde ton chien & ton oiseau. L'un t'est fidele depuis tant d'années ! l'autre , depuis si long-tems agite l'air par le battement de ses ailes !... Eh bien , malgré leur prétendue vieillesse , lorsque le printems reviendra peindre l'émail naissant de la prairie , & leur donner de nouveaux desirs , tu les verras voler à de nouvelles amours.

Celui qui , sur un visage abattu , porte l'empreinte des pâles foudis , qui pour un tendre sourire , ou pour un regard amoureux , croit voir s'armer un dieu vengeur ; celui dont l'ame endurcie par l'intérêt personnel , est étranger aux charmes de la bienfaisance & de la sensi-

bilité , celui-là , ô ! ma Lesbie , feroit à quinze ans , un amant décrépît.

Mais celui qui , toujours gai , toujours égal , toujours fenfible , déploie , fur un front épanoui , la ferénité du bonheur ; celui-là , en dépit des années , fera toujours charmant , toujours aimable.

Que ma Lesbie choïfiffe l'amant le plus jeune , elle ne goûtera pas avec lui un feul plaifir , que je ne puiffe auffi lui faire éprouver : mais elle aura des chagrins , qu'avec moi elle n'auroit point à redouter. Elle trouvera dans fon jeune & volage amant , beaucoup d'ardeur & peu de foi.

Ce feu trompeur , dont tu vois briller fes yeux , ce n'eft que le moment qui l'allume ; un autre moment vient l'éteindre. C'eft l'expreflion des fens , ce n'eft pas celle du cœur. C'eft ainfi que , dans l'éloignement , nous admirons fouvent comme un nouvel afre , un météore , qui , s'il nous étoit mieux connu , ne nous paroîtroit qu'une vapeur enflammée.

En moi feul , ô ma Lesbie , feront réunis pour toi , l'amant le plus tendre & le plus fidele. Ton amant fera ton ami , ta volonté fera fa loi. C'eft ainfi que nos cœurs , devenus l'a-

style de l'amour, ne s'ouvriront qu'à ses plus doux plaisirs.

Ne crains rien : je ne ressemble point à ces tyrans barbares, toujours prêts à quereller le ciel, pour un caprice de leur maîtresse ; non, ma Lesbie. Je pense même que la beauté seroit le plus cruel présent des dieux, si, pour le bonheur d'un seul, le supplice de plusieurs devenoit une nécessité.

La tendre Cithérée vint embellir la terre de sa présence, en faveur d'Anchise & d'Adonis ; mais, dans l'Olympe, elle n'en faisoit pas moins le bonheur de Mars. L'aimable Aurore devint sensible pour le jeune Céphale ; mais le vieux Titon n'en eut pas moins de droit à ses caresses.

Enfin, ma Lesbie, quelques fantaisies, bien pardonnables à ton sexe, ne me paroissent point faites pour exciter un si grand courroux ! Je fais, à l'exemple des dieux, supporter une légère inconstance, & goûter, après une querelle amoureuse, tout le plaisir du raccommodement.

Je fais encore, & je m'en vante tout haut ; (car à mon âge on n'a rien à perdre) je fais mille aventures gaïantes, mille ruses d'amour,

faites pour amuser les jeunes & folâtres bergères ; je touche quelquefois, avec succès, la lyre du divin Anacréon ; j'ai les mêmes goûts, les mêmes erreurs, & heureusement les mêmes foiblesses !

—

Ne soyons donc plus dupes du préjugé, & trompons le vol du tems. Chaque année qui succède à celle qui m'échappe, me donne une raison de plus pour jouir : imitons le voyageur prudent, qui hâte sa course, quand il voit qu'il va être surpris par la nuit. (*)

(*Journal des Dames.*)

L'HONNÊTE BIGAME,

Anecdote.

QUoi qu'en disent Rebuffe, Ulpian, Jason ; Paul Castre, Jean Imole, Alciat & Cujas, suivis de l'innombrable essaim de glossateurs & de jurisconsultes, la polygamie n'a pas tou-

(*) Cette traduction est d'un homme du monde, qui, cultivant les lettres en silence & sans prétention, n'en a pas moins les vrais talens. Il possède plusieurs langues dans la plus grande perfection, entr'autres la langue Italienne, dont il a fait une étude particulière. Il en a traduit des morceaux charmans, & l'auteur du *Journal des Dames* espere qu'il voudra bien en enrichir sa collection.

jours été regardée comme un cas pendable ; il s'est même trouvé quelquefois des hommes qui ont possédé publiquement deux femmes sans qu'on leur en ait fait le moindre crime. Tel fut, vers le commencement du XIIIe. siècle, en 1227, le comte de Gleichen, seigneur plein de courage, d'honneur & d'intrépidité. La noble ambition de signaler son zèle pour la religion, le desir de s'illustrer par quelque action d'éclat, & sur-tout l'impossibilité de résister à la manie épidémique qui, dans ces tems de vertige, agitoit la plus grande partie des Européens, engagèrent le comte à suivre Louis, landgrave de Thuringe, qui se flattoit aussi d'aller exterminer tout ce qu'il y avoit de Sarrafins en Palestine. Ce qu'il y eut de plus pénible pour le comte, ce fut de pouvoir s'arracher des bras de sa jeune épouse qu'il aimoit éperduement, & qui l'idolâtroit : il la quitta pourtant, s'embarqua, traversa la mer, n'eut le tems de tuer aucun infidèle, &, dès le premier combat, eut le malheur de tomber entre les mains d'un seigneur Sarrafin, qui, comptant sur une très-riche rançon, le retint prisonnier. Ce seigneur avoit une fille jeune, belle & sensible ; le comte étoit de la plus aimable figure : l'aimable Sarrafine s'intéressa fort vivement pour lui. A ce tendre intérêt, succéda un amour véhément, & cet amour lui suggéra le dessein de procurer la liberté à son amant, aux conditions qu'elle l'accompagneroit dans sa fuite, qu'elle embrasseroit le christianisme, & qu'il l'épouserait. La comtesse de

Gleichen étoit au fond de la Thuringe , la Sarrafine étoit présente , & elle étoit charmante ; le parti qu'elle proposoit étoit le seul qui pût fournir au comte le moyen de rejoindre son épouse : d'ailleurs , la jeune Mufulmane desiroit ardemment de se convertir , & il y auroit eu une espece d'impiété à ne pas la seconder ; il accepta ses offres ; le projet réussit : ils s'évaderent , & s'embarquerent. Fidele à ses promesses , le comte , dès son arrivée au premier port d'Europe , épousa la Sarrafine , qui abjura publiquement le Mahométisme : ensuite ils se rendirent en Thuringe , au château de Gleichen. La comtesse , que son époux avoit pris soin d'informer de tout ce qui s'étoit passé , ne vit dans sa rivale que la libératrice de son mari ; elle l'aima , & consentit à partager avec elle le cœur & le lit du comte de Gleichen , qui vécut pendant près de trente ans avec ses deux épouses , les idolâtrant l'une & l'autre , autant qu'il en étoit aimé. La mort , qui rompt tous les liens , ne sépara point ces trois époux , & le comte voulut être enterré entre ses deux femmes dans le même tombeau , qu'on voit encore à Erfurth , dans un monastere situé sur la montagne de Pétersberg.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)

*DÉTAILS instructifs sur la Bibliotheque de Sainte-
Genevieve.*

Cette bibliothèque, qui est une des plus belles de Paris, a été ouverte le 15 du mois de novembre de l'année dernière. Quoiqu'elle ne soit pas publique, MM. les chanoines réguliers de sainte Genevieve se font un honneur & un devoir d'en partager les richesses avec les savans. Elle est en conséquence ouverte trois fois la semaine, savoir le lundi, le mercredi & le vendredi, depuis deux heures après-midi jusqu'à cinq, excepté les jours de fête & les vacances, qui commencent à l'Assomption & finissent à la St Martin. Hors ces tems-là, ceux qui ont des recherches particulières & pressées à faire, sont sûrs d'y trouver de la part des bibliothécaires, toutes les facilités qu'ils peuvent desirer. On nous a procuré sur ce riche monument, des détails curieux & instructifs, dont nous nous empressons de faire part à nos lecteurs.

Lors de l'établissement de la congrégation de France à Ste Genevieve, il ne s'y trouva aucun livre ni manuscrit. M. le cardinal de la Rochefoucault, pour lors abbé de cette maison, envoya aux nouveaux chanoines réguliers, 5 à 600 vol. de sa bibliotheque. Ce fut avec ce foible commencement qu'un des chanoines, le pere Dumoulinet, qui s'adonnoit particulièr

rement à la connoissance des livres, forma dans l'espace de 20 ans, une bibliotheque composée de plus de ving mille volumes. Le vaisseau qu'il avoit choisi, ne pouvant plus contenir une collection si considérable, il en demanda au chapitre de la maison, un plus grand, qui lui fut accordé, & dont on lui confia la direction. Ce pere fit dès-lors construire l'aîle de la bibliotheque, qui est à son entrée. On employa à sa décoration, tant sur le plafond que sur la boiserie, des sculptures nobles & simples, dont la richesse ne détruit point l'effet des livres, mais forme avec eux un ensemble agréable à l'œil. Pour rompre la monotonie du vaisseau, on plaça dans les trumeaux, des bustes qui l'animerent. Ce fut en 1675 que l'on construisit cette aîle. M. le Tellier, mort en 1710, ayant légué sa bibliotheque à l'abbaye de Ste Genevieve, on prolongea le vaisseau, & on fit l'aîle qui est à la suite de la premiere. Enfin, vers 1729, on construisit celle de la croisée & le dôme.

On monte à cette bibliotheque par un escalier large & bien éclairé. Arrivé sur un perron spacieux, on en voit l'entrée, dont la grandeur annonce celle du vaisseau : la porte est décorée de différentes sculptures. La largeur de la bibliotheque frappe d'abord : elle a 22 pieds. Son élévation en a 18; & sa longueur, qui est de 330 pieds, forme, avec les bustes placés dans les trumeaux, un magnifique coup-d'œil. Les premiers que l'on remarque, sont ceux de la famille des Bourbons, & principa-

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lement d'Henri IV & de Louis XV. Ensuite est le buste du régent, & celui de son fils, Louis, duc d'Orléans, prince pieux & savant, mort à Ste. Genevieve en 1752, après y avoir vecu 22 ans : puis, celui du cardinal de la Rochefoucault, le bienfaiteur de cette maison, & ceux du pere Dumoulinet, & de son ami, le pere Mabillon. Descartes & Bossuet ornent cette même aile.

Parvenu sous le dôme, on voit la croisée du vaisseau, qui est de 270 pieds, & l'on jouit du plus beau coup-d'œil que puisse présenter une bibliotheque. On apperçoit presque en même tems les quatres ailes, qui paroissent égales, & qui présentent quatre galeries de bustes des grands hommes en tous genres & de tous les âges. Au premier aspect, l'œil frappé de l'ensemble, est souvent trompé par la perspective en peinture, qui corrige la moindre étendue d'une des ailes. Cette perspective prolonge la boiserie, les croisées, les trumeaux, les bustes, & forme, avec une sphere peinte dans le milieu, l'illusion la plus parfaite. Cette peinture, qui est de la joue, a été faite en 1733.

Le dôme ne le cede point au reste : placé au milieu des quatres ailes, il donne tout à la fois, le jour & l'agrément à ce vaste vaisseau. Quatre palmiers paroissent le soutenir par leurs tiges, & étendent leurs branches dans le pourtour de la coupole : des anges que ces branches & des nuages enveloppent, annoncent le sujet peint dans le plafond. La coupole est sculptée avec toute la grace & toute la richesse qu'on peut desirer. Au-dessus de cette couronne, en

forme de rameaux , s'élevent des colonnes qui vont soutenir la calotte du dôme, décorée dans le pourtour , d'un cadre d'or du dernier goût, & dans son intérieur , d'une peinture faite par le fameux Restout.

L'artiste a représenté la glorification de St. Augustin, connue sous le nom d'*Apothéose*. Ce saint , élevé aux cieux par les anges , paroît tout enflammé du feu divin qui regne dans ses écrits. De sa tête , qui regarde le séjour céleste comme son unique espérance & l'appui d'où il attend toute sa force , partent des éclairs , qui , au travers des nuages , vont brûler dans un coin du tableau , les livres hérétiques de Pelage , Manès & Donat. Les attitudes des anges & leurs corps détachés du plafond , produisent un effet admirable. On en remarque un sur-tout , vêtu d'une draperie rouge , dont le pied paroît suspendu , & dans la position la plus naturelle. Restout , sur la fin de ses jours , ne pouvant plus marcher , se fit porter sous ce dôme , pour considérer encore , disoit-il , l'ouvrage auquel il avoit donné le plus d'attention , & qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre. Il y a environ trois ans que son digne ami , M. le Moine , étant venu voir la bibliothèque , & regardant ce superbe plafond , assura que , pour la fraîcheur de la peinture , il étoit encore tel qu'il l'avoit vu sortir de ses mains. Il faut remarquer qu'il a été peint en 1730 , & que c'étoit en 1774 que M. le Moine parloit ainsi. Cet artiste , avec une générosité qui a d'autant plus de prix qu'il y en met peu lui-même , fit pré-

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sont alors à cette Bibliothèque, du buste de Sully, en ajoutant, de ce ton vrai & simple qu'on lui connoît, qu'il y avoit travaillé lui-même. Ce buste, qui est en terre cuite, doit être placé dans le fond de la bibliothèque, vers le côté qu'occupent les ministres de Louis XIV.

L'aile qui est à gauche, celle où l'on voit la perspective, renferme les bustes des grands hommes de l'ancienne Rome, tels que Virgile, Tité-Live, Perse, Juvenal, & autres; & l'aile qui est au-delà du dôme en entrant, contient ceux des hommes les plus distingués de la Grece, comme Homere, Socrate, Pythagore, Solon. A son extrémité, sont les bustes en marbre de M. le chancelier le Tellier, & celui de M. le Tellier, archevêque de Reims, qui, ayant enrichi cette bibliothèque de 16000 volumes, ne mérite pas moins la reconnaissance des chanoines réguliers qu'il en a gratifiés, que celle du public à qui ils les communiquent. Ce prélat, aussi recommandable par sa science que par sa piété, avoit employé des sommes considérables à former sa bibliothèque: il craignoit qu'on ne dispersât & vendît des livres qui lui avoient coûté tant de travail, de soins & de dépenses à rassembler; il chercha en conséquence une communauté qui pût les conserver, & jeta les yeux sur celle de Ste. Genevieve. Cette maison n'a rien oublié pour répondre à ses vues; bien sûre de remplir en même tems celles d'une famille aussi savante que généreuse, qui s'est illustrée dans tous les ordres de l'état, & dont encore aujourd'hui, le chef, Mr. le marquis

de Courtanvaux , non moins curieux & érudit que son grand oncle , a formé une bibliothèque précieuse en tous genres , & particulièrement en relations de voyages.

Enfin la dernière aîle de ce vaisseau , celle qui est à droite , & qui conduit au cabinet d'antiquités , renferme les buste de la plupart des empereurs , celui de Caton , le censeur , figure de caractère ; ceux en marbre de M. Arnaud & de Mansard , tous deux d'une exécution supérieure , & celui de M. de Coste , que sa science dans les médailles & l'antiquité , a fait placer à côté du cabinet , comme pour indiquer les deux sortes de richesses qu'il renferme.

Cette bibliothèque est non-seulement remarquable par la beauté du vaisseau , mais encore par les livres dont elle est composée. On y voit des premières éditions en tous genres , le Catholicon de 1460 , la bible de Mayence de 1462 & celle de 1472 ; le Plin de Jenfon aussi de 1472 ; le Valere Maxime de Schœffer de 1471 ; la cité de dieu de St. Augustin , de 1468 , 1470 , 1474 ; des collections d'*Elzevirs* , *Variorum* , Dauphins , & les principaux livres qui ornent toutes les grandes bibliothèques.

Elle renferme de plus , une collection considérable de livres concernant l'antiquité , des gravures de toutes especes , & des porte-feuilles originaux des grands Maîtres d'Italie & d'autres écoles.

Cette bibliothèque a un cabinet de manuscrits , qui en contient un grand nombre de rares & de curieux , tels que celui de la cité de

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dieu, de St. Augustin, remarquable par ses miniatures, un Tite-Live très-rare, un sacramentaire de St. Grégoire du 9me. siècle, ses Homélies du 8me. & nombre d'autres également recommandables par l'antiquité, par le sujet & par les miniatures dont ils sont décorés.

Plusieurs souverains ont honoré cette bibliothèque de leur présence. Louis XV vint la voir en 1764 : il y montra ce goût pour les sciences, que la providence lui avoit donné, mais que les soins de son royaume ne lui permettoient pas toujours de développer selon ses desirs. Il renvoya les gardes qui vouloient l'accompagner, & se livra à cette douceur, à cette affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs. MM. de Ste. Genevieve le regardent comme leur second fondateur, & conserveront aussi précieusement sa mémoire que celle de Clovis. Celui-ci fonda leur maison & fit bâtir l'église. Louis XV, qui a posé la première pierre de la nouvelle, a, par ses bontés pour eux & par sa magnificence, fait commencer un temple digne des plus beaux siècles de l'ancienne Rome & de la Grece, & que l'élégance des proportions & la richesse des sculptures annoncent déjà comme un des plus magnifiques des modernes. Mais ce temple étoit à peine aux trois quarts de sa construction, que la mort enleva ce monarque bien-aimé ; c'est à son petit-fils Louis-Auguste, qu'il est donné de l'achever. Il ne laissera point imparfait un ouvrage dont toute la France attend la construction avec

le plus grand desir & le plus vif intérêt. Si à Rome, S. Pierre, à Londres, S. Paul, & à Venise, S. Marc, ont des temples de la plus grande beauté, la capitale d'un puissant royaume où les arts sont cultivés avec tant d'ardeur, doit être jalouse de voir terminer une église digne de ces chef-d'œuvres, érigée à sa patronne. Commencée depuis 18 ans, combien de personne déjà, doivent perdre l'espoir de la voir jamais finir ? Nous serons plus heureux, sans doute, & nous devons être persuadés qu'un prince religieux, bienfaisant, & qui aime les arts, n'oubliera rien pour porter à sa perfection un monument qui illustrera également son regne & celui de son ayeul.

La bibliothèque de Ste. Genevieve a été aussi honorée de la présence du roi de Suede, qui y a fait éclater son savoir & son goût pour les sciences. L'archiduc Maximilien & Mgr. le comte d'Artois ont témoigné leur satisfaction en la parcourant. Enfin plusieurs princes & seigneurs, tant François qu'étrangers, vont admirer un vaisseau qui peut passer pour un des plus beaux de l'Europe.

LEFEBVRE, chanoine régulier de Ste. Genevieve.

(Avis divers.)

C É R É M O N I E.

LE Bailli de St. Martin-des-Champs, accompagné d'un religieux de cette maison, est obligé chaque année à la rentrée de St. Martin, de présenter au premier-président du Parlement de Paris deux bonnets à oreilles, l'un double, l'autre *fingle* (simple) : & au premier huissier du parlement un gant & une écritoire.

Cette cérémonie a eu lieu le lundi 10 de novembre ; elle tire son origine d'une fondation faite à St. Martin-des-Champs par Philippe de Morviller, premier-président du parlement de Paris, & de Jeanne du Drac, son épouse ; ladite fondation confirmée par arrêt de la cour de parlement, le 4e. de décembre, l'an 1426. Cette fondation se trouve en entier dans la collection des chartes du monastere ou prieuré de St. Martin-des-Champs, imprimée à Paris en 1606, ayant pour titre : *Martiniana*, 1 vol. in-8vo. cet acte se trouve à la pag. 25. Il est cité dans le nouveau *Gallia-Christiana*, tom. 7, col. 536. Le public verra sans doute avec plaisir l'énoncé de cet acte, qui, après plusieurs fondations de prieres faites par Philippe de Morviller, dit :

» *Item*, que chacun an, la veille de la feste
» monsieur St. Martin d'hyver, au matin avant
» midi, fera fait présent à monseigneur le premier-président de parlement qui pour le tems
» fera, par le maire desdits religieux & par

» un d'iceux religieux , de deux bonnets , à
 » oreilles , l'un double , & l'autre fengle , en
 » disant telles paroles : *monseigneur , messire Phi-*
 » *lippe de Morviller , en son vivant premier - prési-*
 » *dent en parlement , fonda en l'église & monastere*
 » *monfieur St. Martin-des-Champs à Paris , une*
 » *messe perpétuelle & certain autre service divin ,*
 » *& ordonna pour la mémoire & conservation de la*
 » *dicte fondation : estre donné & présenté chacun*
 » *un à ce jour , monseigneur le premier-président*
 » *de parlement qui pour le temps seroit , par le*
 » *maire desdits religieux , & un d'iceux religieux ,*
 » *ce don & présent , lequel il vous plaise prendre*
 » *en gré , & fera le dict don & présent desdits*
 » *bonnets du prix de vingt sols parisis , eu re-*
 » *gard à la monnoie de présent ayant cours.*

» *Item , & avecques ce , fera fait don & pré-*
 » *sent au dit jour par le dict maire desdits re-*
 » *ligieux & un d'iceux religieux au premier*
 » *huissier de parlement qui pour le temps fera ,*
 » *de ungs gands & une escriptoire , en disant :*
 » *sire , messire Philippe de Morviller , en son*
 » *vivant premier président en parlement , fon-*
 » *da en l'église & monastere de M. St. Martin-*
 » *des - Champs , une messe perpétuelle & cer-*
 » *tain autre service divin , & ordonna pour la*
 » *mémoire & conservation de la dicte fonda-*
 » *tion , estre donné & présenté chacun an à ce*
 » *jour au premier huissier de parlement , qui*
 » *pour le temps seroit , par le maire desdits re-*
 » *ligieux , & un d'iceux religieux , ce don &*
 » *présent , lequel vous plaise prendre en gré.*
 » Lesquelles paroles seront baillées par escrit

214 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» au-dessus nommez , maire & religieux , &
» fera le don & présent desdits gands & scrip-
» toire de douze sols parisis , en regard à la
» monnoie ayant cours de présent. »

(*Journal de Paris.*)

*INSTRUCTIONS données par l'Altesse du Roi
HENRY VII, Roi d'Angleterre , à ses servi-
teurs de confiance & bien-aimés Franceys Mar-
fyn, James Braybroke & John Stile , pour
servir de regle à leur conduite lorsqu'ils seront
en présence de la vieille Reine de Naples & de
la jeune Reine sa fille.*

PRemièrement , après avoir présenté & dé-
livré les lettres dont ils seront porteurs , &
qui doivent être délivrées auxdites reines de la
part de lady Catherine , princesse de Galles ;
ils remarqueront bien quel est l'état qu'elles
tiennent , & quelle est leur cour : si elles n'ont
qu'une même maison , ou si elles vivent sépa-
rément ; comment elles sont accompagnées ,
quels seigneurs & quelles dames sont autour
d'elles.

De plus , si lesdits serviteurs du roi trouvent
que les deux reines n'ont qu'une même maison ,
ils remarqueront & se rendront certains de la
manière dont cette maison est tenue , du pied
sur lequel elle est montée : ils observeront le
maintien , la contenance , l'air de visage avec

lesquels les lettres dont ils sont porteurs seront reçues, les réponses verbales qui y seront faites : ils remarqueront le degré de discrétion de sagesse & de gravité avec lequel lefdites réponses seront faites. Ils feront de plus en sorte de savoir si la jeune reine parle aucune autre langue que l'Espagnol & l'Italien, & si elle fait le François ou le Latin. Ils remarqueront particulièrement l'âge, la taille & les traits de la dite jeune reine; le teint de son visage; si ce visage est peint ou non; si elle est grosse de corps ou non, épaisse ou svelte; si elle a la physionomie animée & aimable, ou bien maussade & mélancolique; si elle est pesante ou légère; si elle a l'air effronté ou bien si la pudeur met du fard sur son visage.

Item. Ils prendront garde bien attentivement si son teint est clair.

Item. Ils prendront soigneusement notice de la couleur de ses cheveux.

Item. Ils feront note précise de ses yeux, de ses sourcils, de ses dents & de ses lèvres.

Item. Ils remarqueront bien le dessin & la tournure de son nez, la hauteur & la largeur de son front.

Item. Par dessus tout ils remarqueront sa peau.

Item. Ils prendront garde à ses bras, ils verront s'ils sont gros ou minces, longs ou courts.

Item. Ils verront sa main nue & remarqueront bien exactement comment elle est faite, si elle est épaisse ou mince. si elle est grasse ou maigre, longue ou courte.

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Item. Ils prendront note de ses doigts s'ils sont longs ou courts , gros ou minces , larges ou étroits du bout.

Item. Ils remarqueront si son cou est long ou court , gros ou mince.

Item. Ils examineront ses seins , s'ils sont gros ou petits.

Item. Si elle a de la barbe autour des lèvres ou non.

Item. Ils feront en sorte d'approcher ladite jeune reine à jeûn , ils entameront avec elle une conversation de maniere à pouvoir s'approcher aussi près de sa bouche qu'ils pourront décemment le faire , afin de respirer son haleine , & de pouvoir juger si elle est douce ou non , si sa bouche a l'odeur de quelqu'épice , d'eau de rose ou de musc.

Item. Ils prendront note de la hauteur de sa taille , & demanderont si elle porte des pantoufles ; dans ce cas ils tâcheront d'en voir une , & de prendre la mesure de son pied.

Item. Ils tâcheront de savoir si elle n'a pas quelqu'infirmitté ou difformitté naturelle , de quel genre elle pourroit être : si elle est d'une santé constante , ou sujette aux maladies , ou alternativement l'un & l'autre.

Item. Ils tâcheront de savoir si elle n'a pas eu quelqu'intrigue particuliere avec le roi d'Arragon son oncle , & si elle lui ressemble.

Item. Ils sauront quel est son régime ordinaire , si elle aime à boire , si elle mange beaucoup , si elle fait des repas fréquents , si elle
boit

boit du vin , ou de l'eau , ou de l'un & l'autre ensemble.

Item. Lesdits serviteurs du roi chercheront le plus habile peintre qu'ils pourront trouver, & feront faire le portrait le plus fidele possible de ladite jeune reine, & le feront refaire s'ils ne le trouvent pas absolument ressemblant.

RÉPONSE des Serviteurs du Roi HENRY VII.

Autant que nous pouvons nous en rapporter à nos pauvres sens, sujets à l'erreur & aux illusions, ladite jeune reine ne nous a pas paru peinte ; sa stature ainsi que les traits de son visage nous ont paru aimables : il y a quelque chose de rondelet & de grassouillet dans sa peau ; son air est la gaieté même, & n'a rien de renfrogné ; elle est demi-sérieuse (par décence) & légère , (par nature quant à ses mouvemens, n'entendons pas quant à l'esprit) ; elle n'est point bavarde en paroles ; elle a un maintien *demeuré*, image expressive de la pudeur féminine.

Au surplus nous pensons qu'elle a été avare de paroles , parce que la reine sa mere étoit présente, & devant elle , elle avoit l'air d'une vierge & paroïssoit ne pas faire attention à nous pour ricaner & folâtrer (de paroles) avec les filles d'honneur ; quant à ses yeux , ils sont bruns , le poil de ses sourcils est noir (ou noirâtre), pour ce qui concerne son nez , il a sur une certaine longueur, une certaine éminence au milieu avec un bout bien effilé qui cherche à joindre & à baiser la levre supérieure

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à-peu-près comme la reine sa mere. Nous avons vu les mains nues de la jeune reine maintes-fois, & les avons baifées, & , avons apperçu qu'elles étoient douces au tact, d'une peau naturellement propre & d'un arrondissement fort engageant.

Pour ce qui est des seins de ladite jeune reine, ils sont un peu gros & pleins, au surplus ils étoient relevés par art jusqu'au menton, à la maniere du pays, ce qui donnoit à sa grace un air un peu gros & rendoit son cou trop court à l'œil; du reste n'avons apperçu aucun poil (sinon follet) autour de ses levres qui sont d'une peau bien nette. Quant à ce qui a rapport à l'haleine de ladite jeune reine, nous n'avons pu approcher ses levres d'assez près pour parvenir à une connoissance certaine de cet article; cependant sans faire semblant de rien, autant que l'honnêteté l'a permis, nous avons communiqué avec ladite jeune reine, & nous devons dire que nous n'avons distingué aucune odeur d'épice, ni d'eau-rose, & qu'à juger de la rose de ses levres, du lys de son teint, fraîcheur de sa bouche & autres accessoires, nous ne pouvons conjecturer sinon qu'elle est la salubrité de la santé & la joye de la vie (au moins en apparence): pour ce qui a rapport à la hauteur de la taille, jamais nous n'avons pu connoître la hauteur des talons; mais vu que les jupes sont longues & que nous n'avons pu voir que le bout du pied en marchant, en vérité le peu que nous avons vu du susdit pied, autant que nous nous y con-

noissons, nous a paru joli & particulièrement petit, ce qui est même chose : en dernier lieu, la jeune fufdite reine est grande mangeuse, elle fait deux bons repas par jour ; en général elle boit de l'eau avec une infusion de canelle, quelquefois elle boit de l'hypocras, mais rarement.

(*Courier de l'Europe.*)

LETTRE aux Auteurs du Journal de Paris:

MESSIEURS,

S'il est triste de voir mourir ceux à qui leur jeunesse & leur santé sembloient promettre une longue carrière ; de quelle douleur ne doit-on pas être affecté lorsque l'on perd son ami, & le compagnon de ses travaux ? Un fatal accident, trop ordinaire à ceux qui se servent imprudemment des armes à feu, vient d'enlever M. Gruet à la littérature. Il chassoit, il appuya malheureusement sa tête sur la bouche de son fusil : le chien qu'il avoit mené avec lui, heurta le fusil, le fit partir (*), & il est mort du coup qu'il a reçu. Personne n'est plus accablé de cette perte que moi. Il m'honoroit d'une confiance particulière. Le goût pour la poésie, que nous partagions tous deux, resserroit encore les liens de notre amitié. Hélas ! je

(*) Il n'avoit encore que 25 ans.

220 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

croyois qu'il rempliroit un jour les espérances qu'il avoit données par son début dans la littérature. J'espérois que son premier triomphe en enfanteroit d'autres : & M. l'Abbé de Lille auguroit si bien de son talent , qu'il l'avouoit pour son élève. Outre sa traduction *des Adieux d'Hector & d'Andromaque* , piece qui fut couronnée à l'académie Françoisse en 1776 , je connois de lui une héroïde intitulée : *Annibal au Sénat de Carthage*. Elle est pleine de sentimens élevés , & de beaux vers. Il avoit entrepris de mettre Télémaque en vers. Son intention étoit , sans doute , de se former au rythme de notre versification , en soumettant aux loix de la poésie la prose sublime de l'archevêque de Cambrai ; car il avoit trop de goût pour ignorer que ce qui est déjà bien en prose , doit rester en prose , & que les pensées , pour être bien exprimées en vers , doivent sortir du cerveau des poètes , revêtues des formes poétiques , comme Pallas sortit toute armée du cerveau de Jupiter. Mais son meilleur ouvrage , est une traduction en vers du commencement de l'Iliade : il a rendu très-heureusement les mouvemens du style d'Homere , & la marche nombreuse & périodique de ses vers. Ce morceau étoit d'autant plus difficile à traduire , qu'il avoit à lutter contre Racine qui , dans sa superbe scene d'Agamemnon & d'Achille , a imité en maître plusieurs traits de ce poète Grec. M. Gruet , outre ses talens que l'âge & l'étude auroient perfectionnés , possédoit les qualités du cœur , si précieuses pour l'amitié.

Il avoit toute la franchise qu'une ame bien née montre ordinairement dans les premières années de la jeunesse, & que la retraite nourrit presque toujours. (Car c'est l'âge & le monde qui nous rendent dissimulés). Quoique homme de lettres, il n'étoit point infecté de deux vices qui corrompent souvent l'ame de ses confreres. Il n'avoit ni l'envie, qui veut flétrir l'homme dont la gloire l'éblouit, ni l'orgueil qui le méprise. Voilà, Messieurs, les motifs de mes regrets. Hélas ! présageant sa gloire future, je lui ai dit plus d'une fois (*tu Marcellus eris*) - Je ne croyois pas être obligé un jour de m'écrier,

*Ostendunt terris hunc tantum fata, nec ultra
Esse sinunt.*

Permettez, messieurs, que dans votre journal, je donne à sa cendre ce témoignage public de ma douleur.

*Animamque.....
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANDRÉ DE MURVILLE,

Ce 12 Décembre 1777.

POÉSIES FUGITIVES.

P L U T U S.

ÉPITRE A UN SAGE,

*Couronnée par l'Académie des Sciences, Belles-
Lettres & Arts d'Amiens.*

TOi, dont les goûts, les talens & les mœurs
N'ont point subi le joug de nos erreurs,
Guide mon vol du Parnasse au Lycée,
Rallume en moi l'éclair de la pensée.
L'art d'Apollon, le prestige des vers,
Seul autrefois enseignoit l'univers;
Des vérités, long-tems dépositaire,
Qu'il soit encor l'art d'instruire & de plaire;
Et que toujours des guirlandes de fleurs
Avec Minerve unissent les neuf sœurs.
Rends à mes vœux ces déesses propices;
Je vais tonner sur l'auteur de nos vices.

Le dieu de l'or, du haut de ses autels;
A ses genoux voit ramper les mortels;
Il s'applaudit de leur bruyante ivresse,
Phébus l'encense, & Vénus le caresse;
Le goût, les arts élégans & légers,
Vont lui payer des tributs passagers:
Dans ses travaux, dirigeant l'industrie;
La nouveauté, colombe qui varie,
Fait à ses yeux éclore tour-à-tour

Mille beautés qui ne vivent qu'un jour.
 Sous ses rayons l'Amour dore ses ailes;
 Au seul Plutus les plaisirs sont fideles,
 Et, dans la main du superbe imposteur;
 Semblent placer le sceptre du bonheur.
 Vain appareil, illusion frivole!
 Bientôt le sage, appréciant l'idole,
 Avec terreur, contemple des bienfaits;
 Toujours suivis d'un essaim de forfaits.

Lorsque Plutus étendit son domaine;
 De l'univers il fit changer la scene;
 Sous ce tyran, le citoyen vénal
 Ne vit d'éclat que celui du métal;
 L'impunité couvrit de son égide
 La fraude heureuse & le crime intrépide;
 Et le flatteur, vivant de trahison,
 Au fol orgueil fit payer ses poisons.
 Par le désordre attiré dans les villes;
 L'agriculteur quitta ses champs fertiles;
 Cérès en pleurs & le cœur indigné,
 Cérès languit sur le sol dédaigné.
 A l'art subtil d'échapper au supplice
 On réduisit l'amour de la justice;
 Le publicain actif en ses travaux,
 Vint pressurer le chaume des hameaux;
 Et fatigué de ses plaisirs factices,
 Dans ses ennuis il inventa des vices.
 Le luxe enfin, de hochets revêtu,
 Ou corrompit, ou brava la vertu.
 A ces cliens, il tient lieu de naissance;
 Dégrada tout avec magnificence;
 Et la richesse eut la stérilité
 Du sable aride au soleil brillanté.

Vois-tu cet arbre inutile & superbe?
 Autour de lui son ombre a glacé l'herbe;

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Vampire altier , dangereux ornement ,
Son bois poreux grossit rapidement ;
Et sa racine , à grands frais abreuvée ,
Pompe des sucs , dont la plante est privée :
Tél est l'éclat de ce luxe imposant
Qui charme , étonne & brille en détruisant.
Chez nos Laïs , son audace indiscrette ,
De la pudeur proclame la défaite ,
Et , sans rougir , l'aveugle vanité.
Au poids de l'or pese la volupté.

L'hymen m'appelle , & je vole à sa fête :
Le myrte verd n'ombrage point sa tête ;
Sur un char d'or assis avec langueur
Il est armé d'un flambeau sans chaleur :
Le fier Plutus tient sa chaîne sacrée ,
Qui par l'amour ne sera point serrée :
Et le garant de sa stérilité ,
Le froid dégoût soupire à son côté.

L'amour jadis dédaignoit l'opulence ;
Tendre & naïf , nourri par la constance ;
Il triomphoit avec simplicité ;
Son éloquence étoit la vérité ;
Des sentiments composoient ses offrandes ;
Pour ornement il vouloit des guirlandes :
Aveugle enfant que le luxe a séduit ,
Par un fil d'or tu n'étois point conduit !
Plutus hélas ! t'a rendu mercenaire :
Et l'amitié , méconnoissant son frere ,
Bientôt a fui loin de notre horizon
Pour nous laisser son fantôme & son nom.

Des nobles cœurs , les mouvemens sublimes ;
Sont devenus des travers ou des crimes !
De la patrie , amour impétueux ,
Suprême loi de l'homme vertueux ,
Céleste flamme , héroïque délire ,

Frein du tyran qui t'abhorre & t'admire,
 Appui certain des justes potentats,
 Restaurateur & vengeur des états,
 Il faut chercher tes hauts faits dans l'histoire;
 L'or est pour nous plus brillant que la gloire;
 Rome indigente écrasa les Tarquins,
 Et fut long-tems maîtriser les destins.
 Riche sans or, forte de son courage,
 Elle abattit l'opulente Cartage,
 Et le ressort de sa prospérité
 S'affermissoit par son austérité :
 A l'avarice, aux richesses livrée
 Rome adora le tyran de Caprée :
 Et dans son luxe, adopté des Césars ;
 Vit le torrent qui mina ses remparts.

Mais quel mélange indécent & bizarre
 Confond les rangs comme au sombre tartare !
 Dans un réduit obscur, mystérieux,
 Sont rassemblés de jeunes furieux :
 Là l'espérance autour d'un cercle avide
 Fait voltiger son fantôme perfide :
 J'ai vu l'autel des dépouilles chargé
 Dans le silence à Plutus érigé,
 J'ai vu le jeu qui trahit & caresse,
 Sourire encore aux malheureux qu'il blesse ;
 Rendre muet & le sang & l'honneur,
 Associer la joie à la terreur,
 Et, sans pitié, plonger dans ses abîmes
 Ses favoris devenus ses victimes :
 Là, sont brisés tous les nœuds du devoir ;
 Là, naît le crime au sein du désespoir.

Dieu des trésors, ton ascendant suprême,
 Donne des loix au philosophe même !
 Je l'apperçois dans ses profonds caveaux,
 L'œil enflammé séchant sur ses fourneaux :

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il décompose , il unit les substances ,
Sa folle ardeur se nourrit d'apparences ;
De la nature , en ses vœux indiscrets ,
Il entreprend d'imiter les creusets ,
Et sacrifie , en suivant sa chimere ,
L'or qu'il possède à celui qu'il espere !

Tel est le fruit de nos vastes travaux !
Pour être heureux nous perdons le repos !
Du vrai bonheur j'ai pénétré l'asyle ,
Il a pour temple une grotte tranquille.
La vérité , les vertus & la paix
Avec ce dieu regnent loin des palais ;
Riche des dons de Cérès , de Pomone ,
Des mains de Flore il reçoit sa couronne ;
L'ambition , fougueuse en ses desirs ,
Fuit sa présence avec les faux plaisirs :
Il fait connoître un art sans imposture ;
L'art de jouir puisé dans la nature ;
Et la sagesse , assise à son côté ,
Voile à demi la tendre volupté.
Mais de ce dieu la retraite enchantée
Fut rarement des humains fréquentée ;
Ils l'ont cherché sous des lambris pompeux ;
Et n'ont trouvé que des biens orageux ;
L'or alluma les desirs qui les brûlent :
C'est avec lui que les fléaux circulent ,
Et par degrés dénaturant les mœurs ,
Ce pur métal a corrompu les cœurs !

Hardi Colomb , pourquoi fends-tu les ondes ?
Tu vas causer le malheur des deux mondes !
De mille horreurs un échange infernal
Sera le fruit de ton succès fatal !
La soif de l'or dévaste l'Ibérie ,
Ses habitans abjurent la patrie ;
Et l'Amérique engloutit dans son sein
Des légions de ce peuple assassin.
Armés d'audace & de droits chimériques

Des imposteurs, des brigands fanatiques,
 Avec le fer, les feux, les trahisons,
 Vont sur les mers conquérir des poisons!
 De châtimens la débauche suivie,
 Produit la mort aux sources de la vie,
 Anéantis un essaim de tyrans,
 Qu'ont épargné les gouffres dévorans.
 Avec effroi, sur leurs levres livides,
 Je vois errer leurs ames homicides,
 Et l'Espagnol, de forfaits infecté,
 Tombe en serrant son or ensanglanté.

Mais à cet or qu'on rende un juste hommage;
 Astre du jour, il est ta noble image;
 Incorruptible en sa pure bonté,
 Des élémens il se voit respecté;
 De son tissu, la ductile souplesse,
 Le reproduit sur l'effort qui le presse;
 Et la vapeur qui dégrade l'airain
 Ne peut jamais s'exhaler de son sein:
 Aimons sur-tout que cet or environne
 D'un faste auguste & l'autel & le trône;
 Plurus encore, entre les citoyens,
 Sait établir des rapports, des liens;
 C'est sous ses loix que le talent s'exerce;
 Il agrandit les canaux du commerce,
 Et vient marquer les degrés différens
 Qui, parmi nous, font discerner les rangs;
 Par les travaux, imposés au vulgaire,
 De l'indigent le riche est tributaire,
 Mais ô mortels! vos coupables excès
 Des cieux toujours corrompent les bienfaits;
 Et ces trésors accordés à la terre
 Ont, dans vos mains, enfanté le tonnerre.

*Quid non mortalia cogis
 Pectora?*

Par M. l'abbé TALBERT.

V E R S

SUR LA MORT DE MA MERE.

DE ta tombe, ô ma Mere, écoute mes regrets :
La douleur pour jamais empoisonne ma vie :
Ah ! tant que tu vécus , qu'elle eut pour moi
d'attraits !

Chaque jour par tes soins elle fut embellie.

L'inexorable Mort te ravit sans retour ;
Tu ne peux t'échapper du ténébreux Empire :
Ma Mere , vainement t'appelle mon amour ,
Et pour te voir encor , mon cœur en vain soupire ;

Ah ! si, nouvel Orphée, aux accents de ma voix,
Je pouvois attendrir les parques inflexibles ,
Le Ténare verroit une seconde fois
Ravir une mortelle à ses gouffres horribles.

Mais, je n'entendrai plus le tendre nom de Fils ,
Prononcé par ta bouche , enchanter mon oreille ;
Si la nuit te retrace à mes sens assoupis ,
Ma douleur s'en augmente alors que je m'éveille.

Seul au milieu d'un monde étranger à nos cœurs ;
Je trouvois mes plaisirs dans ta seule tendresse.
Aujourd'hui rien ne peut adoucir mes malheurs ;
Seul , je suis tout entier en proie à la tristesse.

Ah ! que n'as-tu, semblable aux meres d'à présent,
Relégué loin de toi les fruits de l'hyménée ?
A peine on m'eût appris que j'étois ton enfant ;
J'eusse vu sans douleur finir ta destinée.

O ma mere ! pardonne à mes sens égarés
 L'injuste emportement de ce vœu téméraire :
 Ton Fils, comme il le doit, reconnoît tes bontés,
 Et toujours ta mémoire à son cœurs fera chere.

De tes soins maternels le tendre souvenir
 Me trace de ta mort l'image encor sanglante ;
 Mais dussé-je jamais ne voir mes pleurs tarir,
 Ma Mere à mon esprit sera toujours présente.

Par M. T. A. E. P.

LE TEMPLE DE LA MORT ,

Imité de l'Anglois.

DAns une isle déserte, où l'aquilon fougueux
 Obscurcit le soleil sous un ciel orageux ,
 Il est une vallée , objet de nos allarmes ;
 La nature oublia d'y répandre ses charmes.
 De lugubres cyprès , redoublant la terreur ,
 Environnent ces lieux d'une profonde horreur.
 Les rameaux dépouillés de fleurs & de feuillage ;
 Se courbent sous l'oiseau de sinistre présage ;
 La terre envenimée y produit le poison ,
 Et l'hiver désastreux est la seule saison.
 En ces immenses lieux, cercueil de la nature ;
 On voit un temple affreux d'une antique structure ;
 Dans son vaste contour, quatre portes d'airain
 Divisent l'univers par l'ordre du destin.
 Quand le monde naquit, ce temple prit naissance ;
 Et le monde y perdra son entière existence.
 Il ensevelira , d'une commune loi ,
 L'enfant & le vieillard , & l'esclave & le Roi.
 Le ciel créa la tombe , & son arrêt sévere

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Enchaîna les mortels sous le joug sanguinaire
D'un monstre aveugle & sourd, sans pitié sans
raison ;

Cette île est son empire, & la mort est son nom.
Il commande en tyran, & , d'une faulx armée,
Sa main pèse toujours sur la terre opprimée.

Hier, hier encore, un objet enchanteur,
La divine *Almérice* éprouva sa fureur.

Son sang baigna l'autel; la voûte en parut teinte;
Le temple en dégoûtoit, quand son amant *Mélinte*;
A peine dans son trouble articula ces mots,
A travers les soupirs, les cris & les sanglots.

L'homme en vain à tes loix oppose une barrière;
Tu fermes tous les yeux ouverts à la lumière,
Viens donc, viens donc à moi, triste divinité;
Termine les ennuis de mon cœur agité!...

Ah! pour t'intéresser à mon sort déplorable,
Connois tous les degrés du malheur qui m'accable.
Dans ces remparts brillants, fameux par le
concours

Des appas réunis, au signal des amours,
Où l'on voit des beautés l'assemblage céleste,
La charmante *Almérice* effaçoit tout le reste.

Lui portant à l'envi notre hommage & nos vœux;
Esclaves à ses pieds, nous nous trouvions heureux.

Epris de ses attraits, dès leur naissante aurore,
Ses premiers sentimens, mon cœur les fit éclore.

Mes yeux peignoient aux siens mes timides desirs;
J'accoutumai son ame à la voix des soupirs;

Tout nous étoit commun : peines, bonheur,
tendresse,

Secrets épanchemens, voluptueuse ivresse;
Plaisirs délicieux & toujours renaissans!...

Oui, vous occupiez seuls & maîtrisiez mes sens;
Qu'êtes-vous devenus?... O douleur!... A vos
charmes,

Succèdent les regrets, & le deuil, & les larmes;

Un instant a détruit ce rapide transport ,
Et du sein de l'amour me rappelle à la mort.

Je jouissois à peine... une fièvre brûlante
Mêle son noir venin au sang de mon amante :
Je la vois succomber... calme au sein de l'hor-
reur ,

Elle tait ses tourmens, pour tromper ma douleur.
La nature est en deuil, l'amour est immobile,
Tout pleure, tout gémit, elle seule est tran-
quille.

Cependant je commande à mes yeux inquiets ;
Delui cacher ma crainte & mes troubles secrets ;
Mais comment abuser les regards d'une amante ?
Malgré tous mes efforts, *Almérie* expirante
Sentir mes pleurs couler, me vit trembler, hélas !
Et surprit de mes yeux l'arrêt de son trépas.

Près de l'instant fatal qui borne sa carrière ;
Elle souleve encor sa débile paupière ;

Et ses yeux, me fixant pour la dernière fois,
Elle me dit ces mots d'une mourante voix :

» C'en est fait, je le sens, je succombe, j'expire.

» Mon cœur glacé t'échappe, & tu perds ton
empire,

» Je meurs... Mais, toute à toi, dans mes
derniers momens,

» En vain la pâle mort s'empare de mes sens :

» Quand elle étend sur moi sa fureur venge-
resse,

» Elle détruit mon être, & non pas ma ten-
dresse ».

Ces derniers mots scellés du soupir de la mort ;
Dans mes bras défaillans ont terminé son sort,
Et mon cœur, accablé d'une existence vaine,
Prouve qu'on ne meurt point de l'excès de sa
peine.

Sourde divinité, qu'implorent mes douleurs,
C'est trop long-tems hélas ! t'abreuver de mes
pleurs ;

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Repais-toi de mon sang !... Délivre enfin mon
ame ,

Et viens la réunir au bien qu'elle réclame ;
Frappe, ne tarde plus, garde, au gré de mes
vœux ,

Ton secours le plus prompt , pour le plus
malheureux !

Par M. le Comte D'HARTIG.

É P I T R E

A M O N E S T O M A C H.

MÉCHANT & paresseux valet ;
Serviteur *incongédiable*,
Qu'il faut le printems mettre au lait ;
Lutin caché , despote , ou diable ,
Je veux enfin te parler net.

L'ambition n'est point mon fait :
Avec ce faste qui l'accable ,
Son train , sa roue & son hochet ,
La fortune est trop méprisable ;
Le courtisan le plus complet
Est un être si pitoyable
Que , jusqu'au nom , tout m'en déplaît.
Ici bas passant comme un trait ,
De la vie effleurant le sable ,
Je ne veux point , dans le trajet ,
Me rendre bien recommandable ;
Par tout le mal que j'aurai fait ;
La gloire est un colifichet
Trop envié , pour être aimable...
Il est clair que d'après cela

Mon grand plaisir est d'être à table ;
 J'en voulois vite arriver là ,
 Et mon but est très-raisonnable.

C'est-là que la gaité jaillit
 Avec la mousse du Champagne ;
 Le verre en main Caton sourit ,
 Et Socrate bat la campagne.
 Voyons quelle est l'affliction
 Qui , par le tems enracinée ,
 Puisse tenir contre un flacon
 De Vougeost ou de Romanée ?

Eh ! si de gloire on est tenté ,
 Et que ses ardeurs soient trop vives ;
 On peut , avec de la santé ,
 Tenir un coin dans nos archives.
 N'eût-il pas au hasard jetté
 Vingt bagatelles fugitives ,
 Chapelle auroit été cité.
 Il est une immortalité
 Qui n'appartient qu'aux bons convives.

Ce gros joufflu d'abbé Courtin ,
 Assez peu ferme sur la rime ,
 A son bureau mince écrivain ,
 Dans un repas étoit sublime ;
 Chaulieu l'a dit dans un quatrain.
 Piron , fut-il né sans génie ;
 En eût retrouvé dans le vin ,
 Dans cet enjouement libertin ,
 Que Despréaux n'eut de sa vie ;
 Et que , peut-être , avoit Cotin.
 Dieux ! tarissez l'eau d'Hippocrène ,
 Bien digne du sacré vallon !
 Bacchus , l'imagination
 Naît de ta liqueur souveraine ,
 Et ma foi , l'âne de Silène
 Vaut le Pégase d'Appollon.

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Revenons. Toi , de mon épître ,
 Objet indomptable & malin ;
 Toi , mon ennemi clandestin ,
 Et que j'accuse à plus d'un titre ;
 Toi , que je veux fléchir enfin ,
 Traitons : pour clause , je m'engage ;
 Car j'ai les goûts accommodants ,
 A t'envoyer des mets friands ,
 De très-vieux nectar pour breuvage :
 Tous les jours faisant pour le mieux ;
 J'aurai de l'ordre & du courage ;
 Mais toi , digere , malheureux ,
 Et ne me fais pas , si tu peux ,
 Payer tous les frais du message :

Que diable , à la fin , je suis las
 D'aller t'amadouant sans cesse ;
 Je renverrai , dans tous les cas ;
 Mon médecin & mon ânesse ,
 Puis , après , tu t'arrangeras.
 D'ailleurs , quand tu me fais la guerre ;
 Mon moral même est démonté.
 J'ai de l'humeur , de la colere ,
 D'après ta moindre hostilité.
 Moi , qui suis loin de vouloir nuire ;
 Enclin alors à m'égarer ,
 Aiguillonné par la satire ,
 Je suis plus lent pour admirer ;
 Et j'oublierois presque de rire.
 L'hiver passé , dans mes chagrins ;
 Armé d'une sombre marotte ,
 J'ai pensé , comme Don Quichotte ;
 Livrer bataille à des moulins.

Quand tu vas mal , maudit organe ;
 Fût-ce Horace , Homere ou Buffon ,
 Il n'est rien que l'on ne condamne ,
 Il n'est plus d'écrit qui soit bon.

N'aguere encor , grace à la gêne
 Où tu m'a mis à tout propos ,
 J'ai pensé haïr des rivaux ,
 Qui n'en valoient pas trop la peine.

Ton voisinage , en vérité ,
 Est incommode , cher confrere.
 Par toi le dégoût enfanté
 Vient voiler la nature entiere ;
 Ravit un charme à la beauté ,
 Et suspend la sécurité ,
 D'où naissent les soins pour lui plaire.
 Tout éveille ou lasse à ton gré ;
 Tu rends aimable , ou tu rends bête ;
 Toi seul , je gage , a préparé
 Plus d'une civile tempête.
 Non , non , j'en suis bien assuré ,
 Charles n'eût point perdu la tête ;
 Si Cromwel avoit digéré.

Au fait , ton désordre m'ennuie ;
 Et c'est trop m'imposer la loi ;
 Je veux être bien avec toi ,
 Pour être mieux avec Lesbie ;
 Je veux l'adorer sur ta foi ,
 Et plus gaîment pousser la vie.
 Vuidons , il en est encor temps ;
 Nos querelles , que je déteste.
 Il s'agit de servir céans
 Bacchus & l'amour , sans conteste ;
 Fais ton métier pendant cent ans...
 Je veux bien me charger du reste.

 PORTRAIT DES MARIS,
Chanson.

U N amant léger , frivole ;
 D'une jeune enfant raffole ;
 Doux regards , belle parole ,
 Le font choisir pour époux.
 Soumis , quand l'hymen s'apprête ;
 Tendre le jour de sa fête ,
 Le lendemain il tient tête...
 Il faut déjà filer doux.

Si-tôt que du mariage ;
 Le lien sacré l'engage ,
 Plus de vœux , pas un hommage ;
 Plaisirs , talens , tout s'enfuit :
 En vertu de l'hymenée ,
 Il vous gronde à la journée ,
 Bâille toute la foirée ,
 Et , Dieu fait , s'il dort la nuit !

SA contenance engourdie ;
 Quelque grave fantaisie ,
 Son humeur , sa jalousie ,
 Oui , c'est la tout votre bien ;
 Et pour avoir l'avantage
 De rester dans l'esclavage ,
 Il faut garder au volage
 Un cœur dont il ne fait rien.
Par Madame la Marquise DE LA FÉ.

É P I T A P H E.

Cy gît qui but , chanta , joua ;
Des vers & de l'amour sentit la double ivresse ;
De mille voluptés doucement s'enivra ,
Sans rien ôter à la délicatesse.
Bravant le fort contraire , au sien toujours soumis ,
Il n'eut que le regret de ne pouvoir sans cesse
Faire du bien à ses amis ,
Et du plaisir à sa maîtresse.

Par M. le Comte DE VIERMES.

V E R S

Sur le mariage de M. MARMONTEL.

Celui qui célébra l'amour
Du ton de Catulle & d'Ovide ;
Au Dieu qu'il chantoit dit un jour ,
Je veux être heureux , sois mon guide.
Non , non , je ne suis point ingrat ,
Lui dit l'Amour ; & par contrat
Je te promets Adélaïde.

Par M. THOMAS.

V E R S

A M. le Marquis DE VILLETTE, sur son mariage avec Mlle. DE VARICOUR, au Château de Ferney.

FLEUVE heureux du Léthé, j'allois passer ton
onde

Dont j'ai vu si souvent les bords ;
Lassé de ma souffrance, & du jour & du monde,
Je descendois en paix dans l'empire des Morts :
Lorsque Tibulle & Délie,
Avec l'Hymen & l'Amour,
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont senti leurs feux ;
La parque a renoué ma trame désunie ;
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin, vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces vains plaisirs célébrés par Catulle ;
Et vous osez dans ma Cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits-mâtres emportés,
Gens sans pudeur & sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaietés,
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetés.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne ;
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde & qui n'a point d'a-
mant,

Vaut mieux que la Vénus & tendre & raison-
nable,

Que tout homme de bien doit servir constamment.

Ne croyez pas imprudemment

Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie; heureux entre ses bras;

Osez chanter sur votre lyre

Ses vertus comme ses appas;

Du véritable amour établissez l'empire,

Les beaux esprits Romains ne le connoissent pas.

Par M. DE VOLTAIRE.

VERS à une Actrice.

MAIS pourquoi donc être jolie?
Pourquoi ces yeux où la pudeur
A la tendresse est réunie?
Pourquoi cet organe enchanteur;
Dont l'ame se sent attendrie?
Pourquoi donc ce bras fait au tour?
Ce sein arrondi par l'amour?
Pourquoi?... pourquoi m'avoir su plaire?
Voyons, que vous avois-je fait?
Depuis près d'un an, solitaire,
J'étois tranquille, satisfait,
Avec un Horace, un Voltaire,
Un Ovide, ou bien un Gresset.
Maudissant l'amour & ses peines,
Je me disois : soyons heureux;
Le plaisir de porter des chaînes
Est un plaisir trop dangereux.
Hélas! inutile chimere!
Vaines ressources de l'esprit!
Ce que raison m'avoit fait faire;
Un de vos regards l'a détruit.

Par M. L. DE C.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

A C A D É M I E Royale des Sciences de Paris.

L'Académie a fait sa rentrée publique, après la Saint-Martin, le mercredi 12 de novembre 1777.

Le secrétaire de l'académie a ouvert la séance, en annonçant que le prix proposé sur les moyens de produire une récolte abondante de salpêtre avoit été remis à l'année 1782, & que le roi en avoit doublé les fonds, enforte que ce prix fera de 8000 liv. outre 4000 liv. que l'académie distribuera en *accessit*. Nous renvoyons, pour les détails qui concernent ce prix, à notre Journal de novembre 1777 (page 252-259) où nous les avons exposés d'après le programme publié par l'académie.

Le secrétaire déclara que le prix pour l'encouragement des faiseurs d'instrumens de mathématiques,

thématiques, & qui doit être accordé à celui qui lui présentera le meilleur quart de cercle de trois pieds de rayon, garni de toutes les pièces qui peuvent servir à le rendre d'un usage sûr & commode, & accompagné d'un mémoire contenant le détail des moyens qui auront été employés pour le construire, étoit remis à la Saint-Martin 1779, les instrumens qui ont été présentés à l'académie, n'ayant point rempli les conditions du concours.

Pour donner plus de tems aux artistes, les ouvrages seront reçus jusqu'au premier mai 1779 inclusivement; mais le concours sera ouvert & les pièces présentées seront examinées depuis la publication du programme jusqu'audit terme. Les ouvrages qui viendront après, ne seront pas admis au concours.

Les instrumens & les mémoires seront remis entre les mains du secrétaire de l'académie qui, après avoir enregistré la présentation, en donnera un récépissé, & se chargera de les remettre aux commissaires nommés par l'académie. Ils seront rendus aux auteurs, après le jugement du prix.

L'académie, à son assemblée publique de la Saint-Martin 1779, proclamera, dans la forme usitée, celui auquel elle adjugera le titre de son ingénieur en instrumens de mathématique, (*) & un prix de 2400 liv. destiné à le dédommager de ses avances.

(*) L'académie avoit accordé ce titre à son M. Langlois, comme au premier artiste du royaume en ce

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le secrétaire fit l'annonce d'un nouveau prix de physique, que l'académie, toujours empressée de concourir aux progrès des sciences, vient de fonder, & qu'elle donnera tous les deux ans. Elle propose pour le premier prix de ce genre, qui sera de 1500 liv. le sujet suivant :

L'exposition du système des vaisseaux lymphatiques.

Quoique ce genre de vaisseaux ait été découvert depuis plus d'un siècle, on n'a pas encore approfondi tout ce qui peut les faire mieux connoître.

Y en a-t-il de plusieurs especes, comme on l'avoit d'abord avancé ?

Quelle en est l'origine & la terminaison ?

Toutes les parties du corps en sont-elles pourvues ?

Comment ces vaisseaux se comportent-ils dans les glandes conglobées ?

Enfin quelle est la route que suivent ceux de leurs troncs qui peuvent être rendus sensibles ?

Voilà les principaux points sur lesquels l'académie attend des éclaircissimens. Elle déclare

genre; elle l'avoit accordé de même à M. Canivet, son neveu, qu'elle avoit regardé comme l'héritier des talens de son oncle. A la mort de ce dernier, plusieurs artistes se sont empressés de demander ce titre vacant; mais l'académie a cru devoir en faire l'objet d'un concours & le réserver à celui des artistes nationaux & regnicoles, qui lui présenteroit le meilleur *quart de cercle* &c. qu'elle demande par son programme.

qu'elle ne veut & n'adoptera que des faits. L'anatomie comparée pourra venir au secours de l'anatomie humaine ; mais il faudra sur-tout s'attacher à celle-ci , considérée dans l'état de santé & non dans celui de maladie , parce que , dans cette dernière circonstance , l'organisation des parties n'est pas toujours exactement celle de la nature.

Pour donner aux savans le tems de faire les recherches convenables à l'importance & à la difficulté de ce sujet , l'académie ne proclamera le prix qu'à sa séance publique de la St-Martin 1779 ; mais les mémoires lui seront remis avant le premier juillet de la même année. Comme elle se propose de vérifier les observations qui paroîtront neuves , elle exige des auteurs qu'ils rendent compte des procédés qu'ils auront suivis , des instrumens qu'ils auront employés , & des substances dont ils auront fait usage en injection. L'académie desire aussi qu'ils joignent à leurs mémoires des dessins , ou , tout au moins , des esquisses , lorsqu'ils le jugeront nécessaire.

Les savans , de toutes les nations , sont invités à travailler sur ce sujet , même les associés étrangers de l'académie : elle s'est fait une loi d'en exclure les académiciens régnicoles.

Les autres conditions que l'académie impose , sont conformes à celles qui se trouvent dans les programmes qu'elle publie pour chaque prix.

Après ces différentes annonces , M. Cassini de Thury , directeur de l'observatoire , a lu des réflexions sur la figure de la terre. Après une

discussion sommaire des deux mesures du méridien , faites au Nord & au Pérou par les accadémiciens , sous le ministère de M. le comte de Maurepas, M. de Cassini conclut que celle du Nord mérite plus de confiance; qu'elle a été faite avec des instrumens plus parfaits dans un pays moins couvert de montagnes; circonstance d'autant plus importante, qu'il est démontré que l'attraction des montagnes suffit pour faire écarter le fil à-plomb de la perpendiculaire. M. de Cassini proposa ensuite quelques corrections à faire à la mesure du degré du méridien de France, d'après des déterminations plus exactes de la latitude de Brest & de Vienne, & il fixe la longueur moyenne du degré du méridien, entre Brest & Vienne, à 37900 toises.

M. de Fouchy, ancien secrétaire de l'académie, a lu un mémoire sur une *nouvelle construction de niveau à lunettes, absolument exempt de vérification (*)*. M. de Fouchy substitue au niveau d'eau, dont se servent habituellement les ingénieurs & les arpenteurs, un niveau de mercure, construit sur les mêmes principes & beaucoup plus petit; mais au lieu de le placer hors de la lunette, il le place dans la lunette même. Cette disposition ne pouvant s'adapter

(*) Les occupations de la place de secrétaire que M. de Fouchy a remplie pendant plus de 30 ans, l'avoient obligé d'abandonner plusieurs travaux relatifs à l'astronomie & à la physique; il les a repris, & c'est ici le premier fruit de son loisir.

à la construction ordinaire des lunettes , M. de Fouchy a été obligé d'en imaginer une particulière. Cette lunette , qu'il a fait exécuter par M. Navarre , célèbre Opticien , est composée de trois verres ; & quoiqu'elle ne soit pas acromatique , elle ne produit presque pas de couleurs. Ce niveau a l'avantage d'être très-exact & d'un prix modique.

M. de Borda , lieutenant des vaisseaux du roi , & directeur de l'académie , fit ensuite la lecture du *précis de son voyage aux isles Canaries & sur les côtes d'Afrique , pour déterminer les latitudes & les longitudes des principaux points de ces isles & de ces côtes*. M. de Borda avoit sur son bord trois horloges marines de la construction de M. Bertrand , deux appartenant au gouverneur François , & une qui avoit été prise à Cadix , & qui appartenoit au gouvernement Espagnol. Il avoit pour le seconder dans ses opérations , dom Toffigno , astronome Espagnol , M. de Puyfégur , & plusieurs officiers de marine distingués. Il a relevé dans les anciennes cartes des erreurs nombreuses, dont quelques-unes vont à 30 & 40 minutes en longitude.

M. de Borda a donné , dans sa relation , une description du pic de Ténérife ; il est parvenu à monter jusqu'au sommet de cette fameuse montagne à travers les pierres poncees , & les rochers de lave qui la composent dans toute sa hauteur , & qui sont amoncelés sans ordre. Le sommet du pic présente le *crater* d'un volcan ; ce crater est ovale ou elliptique ; il a

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

25 à 30 toises dans le sens du petit diamètre ; & 35 à 40 dans le sens du plus grand. Il a à peine 30 pieds de profondeur ; le terrain en est assez chaud pour qu'on ne puisse y tenir long-tems sans douleur. M. de Borda a mesuré la hauteur de cette montagne par le barometre ; & , en appliquant à ses observations la méthode de M. de Luc , il trouve qu'elle est de 11586 pieds. La même montagne , mesurée par des opérations trigonométriques très-exactes , s'est trouvée de 11424 pieds.

M. de Borda a imaginé un moyen très-ingénieux de déterminer l'intensité de la force magnétique , dans les différens parages qu'il a parcourus. Il résulte de ses observations qu'elle est à-peu-près exactement la même par-tout , mais que si elle ne paroît pas telle , elle ne varie qu'en raison de l'inclinaison de sa direction avec l'horison ; inclinaison qui change & qui agit avec plus ou moins d'obliquité.

M. Briffon , maître de physique & d'histoire-naturelle des enfans de France , & M. Cadet , ancien apothicaire-major des camps & armées du roi , s'étant occupés des recherches sur le pouvoir réfringent des liqueurs , soit simples , soit composées , ils en ont rendu compte à l'académie. Il résulte de leur travail , que la dissolution des sels augmente le pouvoir réfringent de l'eau ; mais que tous ne l'augmentent pas de la même quantité. Le sel ammoniac , par exemple , est celui de toutes les substances salines qui leur a donné le plus grand effet. Le pouvoir réfringent n'a non plus

aucune relation avec la densité des corps ; par exemple, l'esprit de sel est un milieu presque aussi réfringent que l'huile de vitriol, quoique la pesanteur spécifique de cette dernière soit d'un quart plus grande. Enfin l'huile de térébenthine, quoique beaucoup plus légère que l'eau, & par conséquent que tous les acides minéraux, a plus de pouvoir réfringent, & la térébenthine elle-même en a presque autant que le verre. MM. Briffon & Cadet, font ensuite l'application de ces connoissances à la grande loupe brûlante appartenant à feu M. de Trudaine, qui a été remplie d'esprit-de-vin, & ils font voir qu'elle feroit beaucoup plus d'effet, si elle avoit été remplie d'une dissolution de sel ammoniac ou d'huile de térébenthine.

Ce mémoire a été suivi d'un autre de M. le Gentil, sur *la conformité de l'astronomie des Brame de nos jours, avec celle des anciens Chaldéens*. Ces derniers peuples, d'après des observations multipliées, & qui se perdent dans l'antiquité la plus reculée, avoient déterminé certaines époques, certaines périodes, au bout desquelles revenoient les mêmes phénomènes astronomiques. M. le Gentil retrouve ces mêmes périodes chez les Brame de nos jours, à quelques corrections près, que le tems a sans doute enseignées à leurs ancêtres, & c'est encore à l'aide de ces périodes qu'ils calculent les éclipses de soleil & de lune.

M. Perronet, premier ingénieur des ponts & chaussées, a lu ensuite un mémoire sur *la réduction de l'épaisseur des piles, & sur la cour-*

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

bure qu'il convient de donner aux voûtes, pour que l'eau puisse passer plus librement sous les ponts. Dans les ponts qui avoient été construits presque jusqu'à nos jours, les arches étoient indépendantes les unes des autres, & chaque pile servoit en quelque sorte de culée. Les ponts modernes ont été construits sur d'autres principes; on ne donne à chaque pile que l'épaisseur nécessaire pour soutenir le fardeau de la voûte, & tout l'effort de cette dernière, de proche en proche, porte sur la culée. M. Peronet fait sentir les avantages de cette construction; ils consistent principalement dans l'économie des matériaux & dans la liberté du passage des eaux. Il fait voir comment on peut encore augmenter ce dernier avantage en prenant le plus haut qu'il est possible, l'origine de la voûte, & en faisant les piles absolument droites jusqu'à cette origine.

La séance a été terminée par un mémoire de M. Lavoisier, sur une *nouvelle théorie de la combustion & de la calcination*. Il établit d'abord que l'air est un composé de la matière du feu, comme dissolvant, unie & combinée avec une substance qui lui sert de base & qui la neutralise; la combustion, suivant lui, n'est autre chose que la décomposition même de l'air, c'est-à-dire, la désunion de sa base d'avec la matière du feu qui la tenoit en dissolution. Il appuie son opinion, 1°. sur ce que la combustion ne peut avoir lieu sans air; 2°. sur ce que, dans toute combustion, la base de l'air est absorbée & se combine avec le corps qui

brûle : or la base de l'air ne peut passer dans une nouvelle combinaison sans laisser libre la matière du feu qui la tenoit en dissolution ; alors cette dernière reparoit avec les caractères qui lui sont propres , c'est-à-dire , avec flamme , chaleur & lumière. Ce n'est donc pas , dans l'opinion de M. Lavoisier , des corps qu'on a regardé jusqu'ici comme combustibles , que se dégage la matière de feu , mais de l'air dans lequel se fait la combustion ; de sorte que ce fluide élastique est , suivant lui , le véritable & peut-être le seul corps combustible de la nature. M. Lavoisier applique cette théorie à la respiration des animaux ; il fait voir que l'air , dans cette fonction animale , reçoit une altération semblable en tout à celle qu'il éprouve pendant la combustion ; qu'il est en partie converti en air fixe ou acide méphitique ; or ce changement , cette altération ne peut avoir lieu sans dégagement de matière du feu : donc il doit y avoir dégagement de matière du feu dans le poulmon , dans l'intervalle de l'inspiration à l'expiration , & c'est cette matière du feu sans doute qui , se distribuant avec le sang dans toute l'économie animale , y entretient une chaleur constante de 32 degrés & demi environ au thermometre de M. de Réaumur. M. Lavoisier apporte pour preuve de cette dernière assertion , une observation très-frappante ; c'est qu'il n'y a d'animaux chauds dans la nature que ceux qui respirent habituellement , & que cette chaleur est d'autant plus grande que la respiration est plus fréquente. Au reste , M.

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Lavoisier ne propose ces idées qu'avec beaucoup de réserve, & il promet de développer successivement, dans différens mémoires, chaque partie de ce nouveau système.

(*Journal des Savans ; Journal de Paris ; Mercure de France.*)

I I.

ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.

Le 14 du même mois, l'académie tint son assemblée publique. M. Dupuy, secrétaire perpétuel, ouvrit la séance, & déclara que l'académie avoit adjugé à M. Emmanuel Guilhem de Clermont, baron de Sainte-Croix, le prix qu'elle avoit à distribuer à sa rentrée après la Saint-Martin : que c'étoit le troisieme prix adjugé par la compagnie à ce savant; qu'elle l'avoit depuis peu admis au nombre de ses *associés-libres-étrangers* ; mais que le mémoire couronné lui ayant été envoyé avant le choix qu'elle a fait, l'auteur n'étoit pas dans le cas de la loi qui exclut tout académicien du concours.

Pour se conformer aux vues du fondateur, feu M. le comte de Caylus, qui avoit à cœur de fixer les idées des artistes, l'académie avoit proposé pour sujet, de rechercher : *quels furent les noms, les attributs divers de Cérès & de Proserpine chez les différens peuples de la Grece & de l'Italie ; quels furent l'origine & les raisons de ces*

attributs ; le culte de ces divinités, leurs statues, leurs temples, les tableaux, les artistes illustrés par ces ouvrages.

Ensuite M. Dupuy annonça que l'académie, pour le sujet du prix de Pâques 1779, proposoit de *rechercher ce que les monumens historiques nous apprennent des changemens arrivés sur la surface du globe par le déplacement des eaux de la mer.* Le prix sera toujours une médaille d'or de la valeur de quatre cens livres. Les pieces, affranchies de tous frais, doivent être remises entre le mains du secrétaire perpétuel de l'académie, avant le premier décembre 1778, & *passé le tems fixé, on n'en recevra absolument aucune.*

Le programme qui contient l'annonce de ce prix ayant été distribué dans l'assemblée, M. Dupuy lut l'éloge historique de M. le duc de la Vrilliere, honoraire de l'académie. Cette lecture fut suivie de celle de différens morceaux de littérature.

1^o. M. le Beau lut le précis du vingt-sixième de ses *mémoires sur la légion romaine*, dans lequel il traite *des délits & des peines militaires.* Cette partie de la discipline guerriere des Romains, est un objet curieux & intéressant par l'utilité qui peut résulter de plusieurs points de comparaison.

2^o. M. Bouchaud lut de même le précis d'un mémoire sur les *édits des édiles des Romains*, pour faire connoître l'étendue du pouvoir confié à ces magistrats. Ce mémoire est une suite de ceux que l'auteur a composés sur les *édits des magistrats chez les Romains*, ma-

tière qui tient à la jurisprudence & à la police de ce peuple aussi célèbre par sa législation que par ses armes.

3°. M. Gaillard entretint l'assemblée de ses recherches *sur les causes de la haine personnelle qu'on a cru remarquer entre Louis-le-Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre.* On fait ordinairement dériver cette haine d'une prétendue querelle au jeu qu'on veut que ces deux princes aient eue entr'eux. L'académicien s'attacha à montrer que ce fait, loin d'être appuyé sur des autorités capables de fonder une certitude historique, n'est qu'un réchauffé, une imitation de ce que présente dans les vieux romans des quatre fils Aymon, l'histoire de Regnaut & de Berthelot. Ensuite, par le détail dans lequel il entra sur l'état des affaires dans les deux royaumes, il montra que la haine des deux rois n'avoit pour cause que des intérêts politiques, qui ne pouvoient manquer d'animer & d'armer les deux puissances l'une contre l'autre.

4°. M. de Rochefort termina la séance par la lecture d'une partie d'un mémoire *sur la philosophie de Marc-Aurele.* Du tems de cet empereur le *Stoïcisme* n'étoit plus ce qu'il avoit été : il avoit dégénéré. L'académicien fit voir comment ce prince s'étoit appliqué à faire revivre, dans sa pureté primitive, une philosophie sur laquelle il régloit sa conduite, & dont il avoit à cœur d'étendre l'empire, la regardant comme la base du bonheur particulier & public, qui ne peut naître que de la vertu,

(*Journal de Paris.*)

SOCIÉTÉ royale de Médecine de Paris.

Questions proposées à la Société, par M. le Duc de Charost, & extrait de la réponse de la Société.

M. Le duc de Charost étant dans le cas de faire curer les fossés d'un château où il y a environ mille toises cubes de vase, & qui ne sont entretenus d'eau que par la pluie ou par celles qui viennent des terres, a fait demander à la société ;

1°. *Si le curage peut causer des maladies aux travailleurs, aux habitans du village ?*

2°. *Quelles sont les précautions à prendre pour les prévenir.*

3°. *Quelles sortes de maladies peuvent résulter du curage, pour les travailleurs, pour les habitans ?*

4°. *Quel remède il est bon d'y employer ?*

5°. *Si les vases destinées à l'engrais des terres & déposées à l'extrémité du village, au mois de Novembre, peuvent y être nuisibles, cet hyver, le printems, été, l'automne suivans ?*

6°. *En ce cas, s'il est quelque moyen pré-servatif ?*

7°. *Si le moment où l'on répandra l'engrais sur les terres est un moment dangereux pour les habitans du village & autres habitations voisines ?*

Pour remplir les vues bienfaisantes de M. le duc de Charost, la société a examiné avec

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

soin toutes ces questions, & y a répondu. Voici un extrait de la réponse.

1^o. *Le curage d'un fossé qui ne reçoit d'autre eau que celle de la pluie peut-il causer des maladies aux travailleurs, & aux personnes qui sont dans le voisinage ?*

R. Il n'est que trop vrai que le remuement des vases, ordinairement formées par les débris des substances végétales & animales qui ont éprouvé une fermentation putride, peut occasionner des accidens, sur-tout à ceux qui sont exposés d'une manière immédiate à leur effet nuisible, tels que les travailleurs. L'histoire en fournit plusieurs exemples; mais le danger qui en résulte est relatif à une infinité de circonstances qui le rendent plus ou moins grand & quelquefois nul.

Ce danger augmente à raison de la profondeur du lieu, c'est-à-dire, à raison du défaut de communication libre avec l'air extérieur. Ainsi, toutes les autres circonstances étant égales, un endroit profond, étroit, entouré de murs, peut exposer à un plus grand nombre d'accidens, que celui qui est à découvert. On a observé que les vases recellent quelquefois un air inflammable. Leur produit le plus ordinaire est un foye de soufre qui peut devenir, de même, dangereux.

2^o. *Quelles sont les précautions à prendre ?*

R. Vu les circonstances, on a conseillé d'attendre un tems froid & sec, comme le plus propre à ces sortes de travaux; de donner aux travailleurs du vin, de bons alimens, de les

faire relever & changer souvent de place. On a recommandé de faire labourer les fossés, la veille du travail & le soir, avec des crochers ou griffes en forme d'ancres, ou avec quelque instrument semblable, assujetti à un long bâton ou perche, afin d'ouvrir, sans danger, la vase des fossés, soit qu'il y ait de l'eau ou non.

3°. *Quelles sont les maladies qui peuvent résulter du curage, soit pour les travailleurs, soit pour les habitants du lieu?*

R. On n'a pas cru devoir déterminer en détail le genre de maladies qui peuvent résulter de ces sortes de travaux, parce qu'elles sont relatives à beaucoup de circonstances dépendantes du lieu, de la saison, des dispositions individuelles, &c. qui les font toujours varier; on a établi seulement en général, qu'il y en a de deux sortes, celles qui dépendent de l'action immédiate des vapeurs méphitiques sur les travailleurs, & celles qui sont dues au voisinage & à l'habitation continuelle des lieux, où il y a des vases semblables, ainsi qu'à l'usage des eaux stagnantes qui les forment, &c. Les premières sont en général des affections subites, telles que des foibleesses, des suffocations, l'asphyxie, &c. les seconds, principalement des fièvres intermittentes, &c.

4°. *Quel remède il est bon d'y employer?*

R. Les accidens du premier genre n'exigent que des secours simples, le changement de place, un air pur & frais, l'application subite de l'eau froide, &c. Les autres maladies exigeant un traitement méthodique & varié, on

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

a regardé, comme inutile & déplacé, tout détail à ce sujet ; mais pour satisfaire aux autres questions, la société a conseillé de placer les vases destinées à l'engrais des terres, dans les lieux les plus aérés & les plus écartés, & de les laisser bien sécher avant de les répandre.

Tels sont, en abrégé, les conseils que la société royale de Médecine a jugé à propos de donner à M. le duc de Charost, qui a désiré en outre qu'on en fît mention dans un écrit public, afin que le public en fût instruit & pût en profiter, en pareille occasion.

(*Gazette de Santé.*)

I V.

A C A D É M I E Française.

L'académie s'étant assemblée le 4 de Décembre, pour nommer la personne qui devoit remplacer feu M. Gresset ; elle a choisi M. l'abbé Millot.

(*Journal de Paris.*)

V.

SOCIÉTÉ Littéraire de Metz.

La société propose la question suivante ; pour le sujet du prix qu'elle adjugera en 1778.

La foire qui se tient à Metz au mois de mai de chaque année est-elle avantageuse au commerce ; & ne seroit-il pas utile pour le bien de cette ville, de donner à cette foire les franchises dont jouissent cel-

les qui sont établies dans les villes de grand commerce.

La même compagnie a remis au concours pour le prix de 1779 cette autre question : *Lorsque la ville de Metz se gouvernoit en république, a-t-elle été commerçante & manufacturière ? Si elle l'a été, quand, comment & pourquoi a-t-elle cessé de l'être ? Quels obstacles s'opposent aujourd'hui, soit à l'établissement, soit au rétablissement du commerce & des manufactures dans cette ville ; & quels sont les moyens de diminuer ces obstacles, s'il est impossible de les anéantir tout-à-fait ?*

Les deux prix consistent chacun en une médaille d'or de la valeur de 400 liv.

Les mémoires doivent être adressés francs de port, dans le courant du mois de mai de l'année où ils seront admis au concours, à M. Dupré de Geneste, secrétaire-perpétuel de la société littéraire de Metz.

(*Journal Encyclopédique.*)

V I.

*ACADÉMIE des Sciences , Arts , & Belles-Lettres
de Châlons-sur-Marne.*

On s'est occupé dans tous les tems de l'éducation de la noblesse , & de celle de la partie aisée de la nation , mais on n'a jamais donné qu'une attention superficielle à l'instruction du peuple. Ces considérations ont déterminé l'académie à proposer pour sujet du prix qu'elle adjugera dans son assemblée du 25 août

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

1779 : *Quel seroit le meilleur plan d'éducation possible pour le peuple ?*

L'Académie invite tous les amis de la patrie à travailler sur un sujet qui intéresse également le bonheur du peuple & la gloire de la nation. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres. Les pieces seront écrites, lisiblement, en François ou en Latin, & elles seront envoyées, franche de port, à M. Sabbathier, secrétaire perpétuel de l'Académie, six mois avant la distribution du prix. Tout paquet, adressé à M. Sabbathier sans être franc de port, ne sera pas retiré de la poste, de quelque pays qu'il vienne. Les auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leur mémoire. Ils joindront un billet cacheté, qui contiendra leurs noms, qualités & demeure, s'ils veulent se faire connoître ; & la devise sera répétée sur ce billet.

L'Académie a déjà annoncé au public qu'elle adjugeroit, dans son assemblée du 25 août 1778, un autre prix, dont le sujet consiste à trouver : *Les moyens les moins onéreux à l'état & au peuple, de construire & d'entretenir les grands chemins.* Les conditions de ce dernier programme sont les mêmes que celles du précédent.

(*Année Littéraire.*)

*ACADÉMIE Royale des Sciences, Belles-Lettres
& Arts de Rouen.*

L'académie tint, suivant l'usage, le 6 août dernier, une séance publique; les élèves des écoles d'anatomie, de chirurgie, de botanique, de mathématique, d'hydrographie, de l'art des accouchemens, & ceux de l'école gratuite de dessein & d'architecture y reçurent des mains du directeur les prix fondés par le corps municipal.

Les deux secrétaires annoncèrent un très-grand nombre d'ouvrages présentés à cette compagnie dans le cours de l'année; tels sont, entr'autres, 1^o. le 4e. vol. du *Monde primitif*, &c. par M. Court de Gebelin, 2^o. l'*Œuvre* de M. Cochin, en 7 vol. in-8vo. 3^o. les *Entrevues du pape Ganganelli*; 4^o. un *Mémoire* de M. le comte de Treffan, *sur les bons effets qu'il a éprouvés du remede des Caraïbes contre la goutte*, (M. Dambourney joignit à cet ouvrage le détail des soulagemens qu'il avoit obtenus du même remede); 5^o. une nouvelle montre à quantiemmes, dont le mécanisme est d'accord avec la division irréguliere des mois & des années, de sorte qu'elle indique toujours le quantieme exact, par M. Duval, horloger à Rouen; 6^o. un *Mémoire sur la scintillation des étoiles*, par Dom Gourdin, religieux bénédictin; 7^o. une *Dissertation* de M. Forfait, fils, sous-ingé-

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nieur-constructeur à Brest, *sur la conservation & le meilleur emploi des bois de service*; 8°. un *Mémoire concernant la construction & l'usage d'un nouveau compas de variation à réflexion, avec lequel un homme seul peut observer en mer à toute heure du jour & de la nuit*, par M. de Gaule; 9°. des *Remarques* de M. Poullain, maître en chirurgie à Rouen, *sur les effets de l'opium, & ses propriétés en chirurgie*; 10°. un *Mémoire concernant l'Histoire-Naturelle des paons*, par M. le marquis de Limezy.

La même académie demande, pour l'année prochaine.

1°. Une pièce de 200 vers françois au plus, dont le genre & le sujet sont au choix des auteurs.

2°. Un mémoire qui indique le moyen le moins dispendieux de percer la terre jusqu'à une source supposée à 300 pieds de profondeur, & d'élever l'eau de cette source jusqu'à la surface du terrain.

Pour l'année 1779, une notice critique & raisonnée des historiens anciens & modernes, de la Neustrie & Normandie, depuis leur origine connue jusqu'au 18e. siècle.

Les deux premiers prix consisteront chacun en une médaille d'or de la valeur de 300 liv.; le 3me. fera double. Les ouvrages doivent être envoyés, francs de port, avant le premier juillet de chaque année, à M. Haillet de Couronne, ou à M. Dambourney, tous deux secrétaires de l'académie de Rouen, selon que ces écrits appartiendront à la classe des belles-lettres, ou à celle des sciences.

(*Journal Encyclopédique.*)

ACADÉMIE électorale d'Erfort.

L'académie demande pour ses prix la solution des quatre questions suivantes.

1°. *Question économique.* » Quelles sont les
» meilleures herbes propres à servir de four-
» rages aux bestiaux, après l'esparcette, la lu-
» zerne, & le treffle d'Espagne." Il s'agit ici
des végétaux qui croissent dans le territoire
d'Erfort, particulièrement sur des montagnes
à chaux, & dans les terrains marnés. On indi-
quera la meilleure méthode de tirer parti de
ces herbes.

2°. *Question mathématique.* » Quel seroit
» l'instrument le plus propre à nettoyer la ri-
» viere de Geda, les canaux & les rivières
» dont le courant n'est pas rapide, & qui pour-
» roit être substituée avec avantage à la ma-
» chine grillée & à crochet, dont on s'est
» servi jusqu'à présent" ?

3°. *Question historique.* » Quelles sont les épo-
» ques les plus importantes du commerce d'Er-
» fort, depuis les anciens tems jusqu'au 16e.
» siècle" ? L'académie a déjà couronné un mé-
moire sur cette même question ; mais elle desire
qu'on l'examine de nouveau, qu'on la traite
avec plus d'étendue, & qu'on embrasse un plus
grand nombre d'époques.

4°. *Question chymique.* » Quels sont les moyens
» de procurer la plus grande perfection possi-
» ble à la biere en fermentation, & quelle est
» l'influence de l'atmosphère sur les sucs qui

» operent la fermentation ? Comment pourroit-
 » on profiter des bons effets de l'athmosphère ,
 » & empêcher que les autres ne soient nui-
 » sibles ? »

Les mémoires sur les trois premières questions seront envoyés, francs de port, avant le 2 août prochain, & ceux sur la 4e., avant le 2 avril 1779, à M. le professeur Rumpel, secrétaire perpétuel de l'académie d'Erfort.

I X.

*ACADÉMIE Royale des Sciences & Belles-
 Lettres de Madrid.*

L'académie se proposant d'encourager les arts, & sur tout de porter la poésie & l'éloquence Espagnoles à un degré de perfection où elles ne sont pas encore parvenues, vient de fonder deux prix, consistant chacun en une médaille d'or ; ces deux médailles seront distribuées tous les ans aux auteurs, poètes & orateurs qui seront jugés avoir le mieux traité les sujets que l'académie aura proposés ; les membres seuls de l'académie seront exclus du concours. Quant aux ouvrages, ils seront examinés d'après les regles de Longin, Cicéron, Quintilien, pour les discours, & d'après les principes d'Aristote & d'Horace pour les ouvrages de poésie. L'académie recommande principalement aux auteurs, d'écrire en Espagnol, soit en vers, soit en prose, sans insérer dans le corps de l'ouvrage aucun passage Grec, Latin ou de

route autre langue étrangere ancienne ou moderne. Dans le cas où un ouvrage paroîtroit avoir un mérite peu inférieur à celui qui aura été couronné, l'académie, pour récompenser & encourager l'auteur, aura soin de le faire imprimer.

Le sujet du prix d'éloquence pour l'année prochaine 1778, est l'éloge du roi *Philippe V*, fondateur de l'académie; celui de poésie est un poëme en octaves sur la résolution prise par *Cortès* de couler à fond ses vaisseaux, après son débarquement sur les côtes de la *Nouvelle-Espagne*.

Ceux qui voudront s'exercer sur l'un ou sur l'autre de ces deux sujets, sont avertis de faire parvenir leurs ouvrages francs de port au secretaire de l'académie, avant & exclusivement le premier avril 1778.

(*Gazette universelle de Littérature.*)

X.

ACADÉMIE des Antiquités de Cassel.

Le landgrave de Hesse-Cassel a établi un prix de 400 liv. tournois en faveur de l'académie. Le sujet que cette compagnie propose pour ce prix de l'année 1778, est l'éloge de *Winckelman*. Les auteurs doivent faire connoître l'état où ce savant antiquaire a trouvé la science dont il s'occupoit, & les progrès qu'elle a dus à ses lumieres & à ses travaux. Les mémoires, écrits en Latin, en François, en Allemand ou en Italien, seront adressés, avant le 1er. mai 1778,

à M. le marquis de Luchet, conseiller intime des légations, & secrétaire perpétuel de l'académie. Le prix sera adjugé le 18 août de la même année.

(*Journal Encyclopédique*)

XI.

SOCIÉTÉ économique de Berne.

L E T T R E écrite, le 5 octobre 1777, par M. **TRIBOLET DE LA LANCE**, Médecin Secrétaire perpétuel de la Société Economique de Berne, à M. **VICQ D'AZYR**, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine de Paris.

Monfieur, la correspondance que j'entretiens avec vous, sur les objets qui concernent la société royale de médecine, me fait espérer que vous voudrez bien me rendre un service qui n'est point, à la vérité, du ressort de cette compagnie, mais qui intéresse trop l'humanité en général, pour que vous vous refusiez à me l'accorder. Deux généreux anonymes m'ont fait parvenir *cent louis* pour en former un prix sur le sujet dont je vous envoie un programme. La reconnoissance que l'on doit à un trait si noble & si généreux, l'importance du prix, & plus encore l'utilité qui doit en résulter, sont des motifs plus que suffisans pour engager tout ami de l'humanité, à faire connoître cette annonce aussi universellement qu'il fera possible. Je prends donc la li-

berte

berté de vous prier de la faire connoître, en France, de la maniere qui vous paroîtra la plus propre à remplir ce but. Vous obligerez par-là la société économique, & particulièrement celui qui a l'honneur d'être, &c.

Cent louis seront adjugés à l'auteur du meilleur mémoire sur la matiere déjà proposée par la société économique de Berne ; savoir : *comparer & rédiger un plan complet & détaillé de législation sur les matieres criminelles sous ce triple point de vue : 1^o. Des crimes & des peines proportionnées qu'il convient de leur appliquer : 2^o. De la nature & de la force des preuves & des présomptions : 3^o. De la maniere de les acquérir par la voie de la procedure criminelle ; ensorte que la douceur de l'instruction & des peines soit conciliée avec la certitude d'un châtiment prompt & exemplaire , & que la société civile trouve la plus grande sûreté possible combinée avec le plus grand respect possible pour la liberté & l'humanité.*

Le prix sera adjugé à la fin de 1779 ; & les pieces de concours doivent être adressées, franchises de port, à M. Tribolet , secretaire perpétuel de la société économique, à Berne. Elles seront reçues jusqu'au 1 janvier 1779 , & pourront être écrites en Latin, François, Allemand, Italien ou Anglois. Le nom de l'Auteur sera renfermé dans un billet cacheté, qui portera la même devise que le mémoire qu'il accompagnera.

(*Mercur de France.*)

S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

ON a continué sur ce théâtre *Armide* ; dont nous avons rendu compte dans nos derniers journaux ; au 15 du mois de décembre, on en étoit à la dix-huitième représentation.

Le 2 du même mois, on donna *Pygmalion* ; acte du triomphe des arts, par la Mothe, musique de Rameau ; *Elisas & Zelis*, acte ajouté en 1762, aux *Caractères de la Folie*, musique de M. de Buri ; & *Myrtil & Lycoris*, pastorale nouvelle, représentée à Fontainebleau pendant le dernier voyage, paroles de MM. Bocquet fils, & Boutellier, musique de M. Deformery.

Le public auroit reçu ce spectacle avec assez d'indifférence, sans l'acte de *Myrtil & Lycoris*, qui a été accueilli favorablement. On y a trouvé un genre de musique pastorale agréable & assez bien soutenu ; quelques morceaux particuliers ont obtenu des applaudissemens marqués, tel est celui que chante Mlle. Gavaudan ;

D'une rose
Fraîche éclosé.

Et celui chanté par le fleur l'Aîné :

En ce jour mon cœur est sans allarme.

Mais il paroît que le public auroit désiré un peu plus de variété & de force. Les ballets de la fin ont fait le plus grand plaisir ; ils sont variés & d'un dessin agréable. La musique de ces divertissemens a fait sensation ; les airs de danse ont paru gais & piquans. On a reçu avec enthousiasme le fleur Dauberval , dont le public étoit privé depuis long-tems.

(*Journal de Paris ; Affiches & Annonces de Paris.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Les comédiens Italiens ont donné , le lundi 24 novembre , la première représentation de *Félix ou l'Enfant-Trouvé* , comédie en trois actes , mêlée d'ariettes ; par M. Sedaine , musique de M. Moncigni. i

Cette pièce est un roman connu dont voici le fonds.

Pierre Morin , laboureur , a trouvé une somme d'argent avec laquelle il a acheté des terres qu'il fait valoir depuis vingt-sept ans , avec assez de soin & de bonheur pour avoir considérablement augmenté l'intérêt de son argent. Avant de se décider à en faire usage , il s'est

engagé par un écrit, signé devant des témoins & le curé du lieu, à remettre les terres dans l'état où elles se trouveront au propriétaire de la somme perdue, si jamais il venoit à reparoître. Cependant il a élevé sa famille avec honneur. Il a trois fils, dont l'un est capitaine, l'autre abbé, le troisieme procureur, & une fille nommée Thérèse, qu'il est prêt à marier à un gentilhomme de son voisinage, nommé Versac. Il a de plus élevé chez lui un enfant qu'il a trouvé précisément dans le même-tems que cette somme qui a fait sa fortune. Il l'a appelé Felix. Ce jeune homme, plein d'excellentes qualités, est amoureux de Thérèse & en est aimé. Mais incapable de nuire aux projets de son bienfaiteur, & de traverser l'établissement de sa fille, il triomphe de son amour, & ne se sentant point la force de voir le mariage de Thérèse, il prend le parti de se faire soldat, & s'engage dans la compagnie du frere même de sa maîtresse; mais il ne spécifie point le tems de son engagement, & promet seulement de servir tant qu'il en aura la fantaisie. Ce n'est pas la peine d'examiner s'il y a des engagements de cette espece, & si un homme qui veut servir ainsi n'est pas un simple volontaire. Quoi qu'il en soit, il est prêt à partir; & Thérèse désespérée est prête d'obéir à son pere, lorsqu'un inconnu passant dans les bois voisins qui sont infestés de contrebandiers, est renversé de sa chaise, & sur le point de perdre la vie, si un jeune homme qui se trouve là par hasard avec un bâton, n'avoit mis en fuite

six ou sept brigands armés de pistolets & de fusils. Ce jeune homme, comme on s'en doute déjà, n'est autre que Félix. Le voyageur encore étourdi de la chute, & de son danger, est porté chez Pierre Morin avec son domestique qui est blessé. Il ne connoît point son libérateur, mais il en parle comme d'un homme furnaturel, & en effet, il faut qu'il le soit. Il ajoute que le lieu où il est, lui a toujours porté malheur; que vingt-sept ans auparavant il a perdu une somme considérable. Pierre Morin à ce discours ne doute pas que ce ne soit l'homme à qui appartient l'argent qu'il a trouvé. On mène le voyageur au lit, & Morin déclare à ses enfans qu'il est résolu de tout rendre. Ses trois fils sont d'un avis tout contraire; mais Félix, aussi honnête que lui, l'encourage dans sa résolution, que le militaire, le procureur, & l'abbé combattent par de fort mauvaises raisons. Le lendemain Morin déclare tout au voyageur, qui reconnoît en même-tems dans Félix qu'on lui présente, l'homme extraordinaire qui lui a sauvé la vie. Il admire le procédé généreux de Pierre Morin, & consent à reprendre son bien. A ce mot, le capitaine lui reproche le service qu'on lui a rendu en le tirant des mains des contrebandiers. Ce reproche lâche a été généralement blâmé, sur-tout dans la bouche d'un militaire fait pour penser noblement. Le voyageur, pour toute réponse, fait présent de tout le bien qu'on lui rend à Félix, qui aussi-tôt se jette dans les bras de Morin, & charmé de pouvoir une fois lui té-

moigner sa reconnoissance, lui declare qu'il peut rester possesseur de ses terres. Le voyageur ajoute qu'il donne tout, à condition que Félix épousera Thérèse. Morin se répand en éloges sur l'enfant trouvé; ce mot d'enfant trouvé amene une explication & le dénouement. Il se trouve que Félix est le fils du voyageur, homme de condition, ministre du roi dans les cours étrangères. La femme à qui il avoit été remis & qui depuis étoit toujours restée dans le même village, reconnoît l'homme de qui elle a reçu Félix sur les frontieres de France, près du lieu où se passe la scene; & ce qui est remarquable, c'est que la reconnoissance se fait en Allemand, ou dans un jargon qui ressemble à l'Allemand.

On a trouvé peu d'intérêt dans cette fable. Rien n'y est motivé ni développé, quoique tout soit prévu de loin. Thérèse ne fait nulle résistance, quoiqu'elle épouse un homme qu'elle n'aime point; & qu'elle en aime un autre. Les trois frères ne sont-là que pour se déshonorer par des lâchetés, & ne servent en rien à l'action, & le dénouement est une machine dont les ressorts sont trop visibles, & ne produisent aucun effet. A l'égard du dialogue & du style, c'est toujours, dit M. de la Harpe, la maniere de M. Sédaine, une profusion de détails indifférens, & de circonstances triviales qui veulent avoir l'air de la vérité, & qui ont ennuyé le public. La piece, à la seconde représentation, a été fort mal reçue. Cependant la musique venoit de tems en tems calmer l'hu-

meur que donnoient les paroles. Plusieurs morceaux passent pour être supérieurs à tout ce qu'a fait jusqu'ici M. Monfigny, sur-tout un trio entre Morin, Thérèse & Felix. qui est véritablement de l'expression la plus touchante, & de la plus douce mélodie. On peut comparer ce trio au quatuor de *Lucile*.

Les auteurs des *Affiches & Annonces* de Paris, avoient dit, dans une de leurs feuilles, d'après la première représentation de *Felix*, qu'on avoit trouvé des beautés dans cette pièce, comme dans toutes celles de M. Sedaine. Mais ils assurent dans la feuille suivante, qu'ils ont été bien détrompés par la lecture même de la pièce. Le style leur en a paru si barbare, les vers si durs, si rocailleux, qu'ils admirent comment le musicien en a pu faire deux ou trois airs *passables*.

En convenant de la solidité des critiques qui ont été faites de *Felix*, les auteurs du *Mercur* observent néanmoins qu'on a trouvé dans ce drame beaucoup d'art, beaucoup d'intelligence du théâtre, & des scènes très-bien faites.

Les auteurs du *journal des théâtres* attendent, pour apprécier le mérite ou les défauts de cette pièce, que la suite des représentations les ait mis à portée de la juger en dernier ressort.

Malgré l'accueil peu favorable que l'on a fait à *l'Enfant trouvé*, il y a des gens qui regardent ce drame romanesque comme le pendant du *Déserteur*, & qui assurent que s'il peut se

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

soutenir encore quelques représentations , il en aura au moins trente de suite.

(*Journal de Politique & de Littérature ; Mercure de France ; Journal de Paris ; Journal des Théâtres ; Affiches & Annonces de Paris.*

N A P L E S.

Le mardi 4 novembre, on a donné sur le théâtre de S. Charles , en présence de leurs majestés , la première représentation du drame intitulé : *Catone in Utica* , nouvellement mis en musique par le sieur Ottani , maître de chapelle. Cet ouvrage a fait tant de plaisir , que leurs majestés ont assisté le dimanche suivant à une nouvelle représentation qui a été aussi universellement applaudie que la première.

(*Notizie del Mondo.*)

F L O R E N C E.

Le vendredi 7 novembre, on a donné pour la première fois sur le théâtre *della Pergola* , le drame intitulé *il Cresfo* , nouvellement mis en musique par le sieur Borghi. Le sieur Aprile , fameux dessus , est toujours le héros de ce théâtre , & on n'attribue dans cette ville qu'à une basse jalousie , la sortie injurieuse contre ce chanteur , insérée dans le numéro 39 du *Courier de l'Europe* , où l'on dit qu'il n'est plus ce qu'il étoit autrefois. Le fait est , au contraire , qu'il enchante encore journellement ses auditeurs , dont les applaudissemens démentent

l'affertion de ses ennemis & le dédommagent de leur injustice.

On représente depuis quelque tems avec un succès soutenu, sur le théâtre *del Cocomero*, le drame bouffon, intitulé *il Curioso indiscreto*, musique du sieur Anfossi. La signora Marianna Santoro, première chanteuse, soutient dans cette pièce, sa grande réputation.

(*Notizie del Mondo.*)

LIVOURNE.

Le mercredi 15 octobre, on donna sur le théâtre de cette ville la première représentation du *comte D. Fernand d'Herrera*, tragédie de M. de Gamerra, qui avoit déjà été jouée avec le plus grand succès sur tous les théâtres d'Italie. Cette pièce attira un concours prodigieux de spectateurs, & reçut de nouveaux applaudissemens.

(*Notizie del Mondo.*)

BERLIN.

Nous avons dit un mot le mois dernier, pag. 239., du prologue intitulé *le Patriote*, qui semble en promettre la publication en François. Comme dans sa simplicité cette petite pièce fait parfaitement connoître les mœurs des habitans de Berlin, & les sentimens qu'ils ont pour leur souverain, nous l'insérons ici.

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
LE PATRIOTE,

*PROLOGUE ou petite piece Allemande en
quatre Scenes, représentée à Berlin en
1777, le jour de l'anniversaire du Roi.*

PERSONNAGES.

FRANÇOIS RICHTER ;	<i>Sergent de la com- pagnie du roi.</i>
MARTHE ,	<i>Sa femme.</i>
GUILLAUME & CHARLES ,	<i>Ses enfans, fusiliers du 1er. bataillon.</i>
LISE ,	<i>Sa fille.</i>
ANTOINE RICHTER ;	<i>Son oncle, invalide.</i>
MABIE ,	<i>Femme de Guillau- me.</i>
GODEFROI ;	<i>Enfant de Guillau- me, âgé de 6 ans.</i>
BENCK ,	<i>Sous officier dans le 1er. bataillon.</i>

*La Scene est à Potsdam dans la maison du vieux
Richter.*

S C E N E. Ire.

*Le théâtre représente une salle meublée propre-
ment & ornée d'un portrait du roi, Marthe
& Lise travaillant assises auprès d'une table,
Charles dormant en furtout au fond de la salle.*

MARTHE, LISE.

MARTHE.

Entends-tu ce que les tambours battent ?

L I S E.

Oui, mere!

M A R T H E.

François va revenir. N'as-tu rien oublié?

L I S E.

Rien que je sache!

M A R T H E.

Prends y garde encore. Tu fais que ton pere est exact. Je ne voudrois pas pour tout ce qu'il y a au monde lui causer aujourd'hui le moindre chagrin.

L I S E.

C'est bien : mais dites-moi, mere, quels sont ceux que vous attendez ici?

M A R T H E.

Nos amis, Life. Depuis beaucoup d'années ton pere n'a jamais manqué de célébrer comme il a pu l'anniversaire de la naissance de notre grand roi.

L I S E.

Je le fais, & je me souviens aussi de ceux qui étoient ici il y a un an; mais je m'imaginois que --- peut-être aujourd'hui. ---

M A R T H E.

Quelqu'un de plus y viendrait? Je te comprends. Tu ne ferois pas fâchée que ton pere amenât Benck avec lui. N'est-il pas vrai?

L I S E.

Oui, mere, vous l'avez deviné. Cela ne vous fera donc pas de peine?

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

MARTHE.

Non, Life! --- Mais, paix! --- j'entends venir François. Va achever de tout préparer.

LISE sort.

SCENE II.

RICHTER, BENCK, MARTHE, &
CHARLES toujours dormant.

RICHTER.

Me voilà déjà de retour, Marthe, mais infiniment plus fortuné que deux heures auparavant. Je l'ai vu; aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, j'ai parlé avec lui. Remercions Dieu; il se porte bien; ses yeux sont aussi clairs qu'il y a trente ans, & son affabilité paroît augmenter tous les jours. O Marthe! j'invoque Dieu pour sa prospérité. Dieu ne peut manquer d'exaucer nos prières; car elles partent d'un cœur sincère pour un maître qui fait des millions d'heureux.

MARTHE.

Dieu le bénisse le bon maître!

RICHTER.

Oui. Dieu le bénisse! je m'étois placé avec Benck sur son passage à côté de la porte du palais. Je ne peux t'exprimer ce que je sentoís, quand je le vis sauter légèrement hors du carrosse & me porter la parole en me disant: vieux soldat, comment te portes-tu? Bien! ai-je répondu à sa majesté en versant des larmes de reconnoissance. Sa majesté a ajouté en parlant à Benck: je ne vois pas volontiers que mes soldats se marient, & je ne te donne mon

consentement qu'en considération du vieux soldat, me montrant. Que je n'aie pas lieu de m'en repentir ! que le jeune époux continue de me servir avec honneur comme son brave beau-pere ! Voilà comme a parlé mon roi. Ma femme, peux-tu bien concevoir toute l'étendue de mon bonheur ? Je ne le peux pas. Je suis trop vieux, trop foible. Il n'est point de créature plus heureuse qu'un sujet estimé de son maître --- & d'un tel maître ! Benck, c'est aujourd'hui les fiançailles. Ce jour est d'un bon augure & doit être entièrement consacré à la joye. *Dieu même doit se réjouir le jour de la naissance de Frédéric.*

B E N C K.

Je pense ainsi, & ce jour me fera à l'avenir doublement célèbre.

R I C H T E R.

Femme, tu n'en as donc encore rien dit à Life ?

M A R T H E.

Non, François.

R I C H T E R.

Eh bien ! ne lui en dis rien encore : je veux la surprendre. Où est Charlot ? --- Je crois qu'il dort. *Il l'éveille.* Fi ! Charles ! n'as-tu point de honte ? ne sçais-tu pas quel jour il est aujourd'hui : c'est le jour qui a fait notre bonheur. Tu dois prier pour la conservation de ton roi & non pas dormir. Regarde ton pere, un vieux soldat ! je suis accoutumé à faire une petite méridienne, mais aujourd'hui je croirois pécher, si je dormois de toute la journée. ~~Je ne saurois trop jouir de ce jour.~~

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

C H A R L E S .

Pardon , mon pere ! j'ai monté la garde au chateau cette nuit. J'étois fort fatigué.

R I C H T E R .

Je veux bien t'excuser cette année à cause de ta jeunesse. --- Vas t'habiller --- mets tout ce que tu as de plus propre. *Charles sort.*

S C E N E III.

GUILLAUME. MARIE. GODEFROI.

Les acteurs précédens.

R I C H T E R .

Dieu vous conserve , mes enfans ! *Il présente la main à Guillaume & à Marie. Godefroi lui baise la main , il le souleve & l'embrasse. Comment va-t-il.*

G O D E F R O I .

Fort bien , mon cher grand papa ! *Il baise la main de Martine qui l'embrasse aussi-tôt.* Vous vous portez bien , j'en suis bien aise. Notre bon roi se porte bien aussi. C'est aujourd'hui sa fête.

R I C H T E R .

Godefroi ! as-tu déjà prié Dieu pour ce bon roi ?

G O D E F R O I .

Oh ! oui. Beaucoup & de tout mon cœur ! Mon papa m'a appris une priere. Voulez vous que je vous la récite ?

R I C H T E R .

Tantôt , mon fils --- Guillaume ! *Il l'em-*

brasse. Tu me donnes beaucoup de contentement. Tu as inspiré à tes enfans ton amour pour la patrie. Dieu t'en récompensera. Tu auras la satisfaction de les voir prospérer.

G U I L A U M E.

Cher pere! C'est à vous que j'ai cette obligation. Vous m'avez instruit dès mon enfance à aimer dieu, le roi & la vertu. C'est mon devoir d'enseigner la même chose à mes enfans.

R I C H T E R.

Benis ceux qui ont ces sentimens! Vous, Marie, vous êtes aussi digne de ma bénédiction. *Il l'embrasse.*

M A R I E.

Bon pere!

S C E N E I V.

N T O I N E. *Les acteurs précédens.*

R I C H T E R.

Soyez le très-bien venu, ancien camarade. *Il lui donne la main.* Comment va-t-il.

A N T O I N E.

Après qu'ils l'ont tous salué. Il faut bien que je me porte bien. On ressuscite aujourd'hui. J'ai vu le roi à sa fenêtre. Il a encore l'air alerte. Il paroît que Dieu prend intérêt à sa santé.

R I C H T E R.

Sans doute. Quand je me souviens qu'il fut si malade il y a trois ans! que de millions de prieres sont montées au ciel pour sa conservation! Dieu les a exaucées. Dès qu'il reparut pour la première fois à la parade, quelle allé-

gresse générale! Il n'y a qu'un bêtire qui n'aurait pas donné mille fois sa vie pour la sienne. Un sujet qui ne l'aime pas ne mérite pas d'être son sujet.

ANTOINE.

Et celui qui ne se réjouit pas aujourd'hui n'est pas digne de vivre. Je suis sorti il y a une demi-heure pour voir le roi descendre de carrosse. Mes jambes m'ont mal servi. Je suis arrivé trop tard.

Charles rentre en uniforme propre.

RICHTER.

Eh bien! tu l'as vu à sa fenêtre. Marthe, apporte nous un flacon de vin, & toi Charles, approche la table & les chaises. Nous voulons raisonner un peu ensemble. *Marthe sort & Charles met la table au-milieu, & les chaises à l'entour. Richter tenant toujours Godefroi par la main, & adressant la parole à Antoine.* Voilà un garçon formé qui prie déjà Dieu pour le roi.

ANTOINE.

Viens, m'embrasser mon enfant. *Il le soulève & l'embrasse.* Dieu te donne des années. Tu feras honneur à ton pere.

GODEFROI.

Le cher oncle! je l'aime bien: il ne me parle que de la guerre.

ANTOINE.

Tu entends donc volontiers parler de guerre? Je t'en raconterai bien davantage. *Marthe & Lise mettent du vin & des verres sur la table. Lise salue les nouveaux venus sans parler.*

RICHTER après s'être placé au milieu de la table.

Mettez-vous à côté de moi , mon ancien camarade , & vous , Marthe , ici. Asseyez-vous tous , mes enfans. *Marthe se place à sa droite , Antoine à sa gauche , Godefroi auprès de son pere , les autres à l'entour de la table. Richter verse du vin dans les verres , en prend un , se leve , met bas son chapeau & dit. Buons à la santé du roi ! Tous suivent son exemple & disent vive le roi ! assis. Le vin qu'on boit à sa santé en est toujours meilleur. Il en verse encore , il prend son verre , tous l'imitent & il dit : à présent buons à la santé des deux futurs. Tous boivent excepté Lise. Lise , tu ne bois point avec nous ? Cela te regarde.*

L I S E rougissant & interdite.

Moi , pere !

R I C H T E R .

Oui , toi. Est-ce que tu ne veux point que je te donne Benck pour mari ? il en a aujourd'hui obtenu du roi la permission ; & dans huit jours tu seras sa femme.

L I S E se leve & baise la main de son pere.

Le cher pere fait que je lui ai toujours obéi.

RICHTER l'embrasse , & elle demeure toujours debout.

L'obéissance ne te coûtera pas beaucoup cette fois : Benck est un brave garçon qui assurément te rendra heureuse. Tu feras de ton côté ce qu'il faudra. Ne l'arrête jamais. Le service du roi & de sa patrie est toujours son premier devoir. Quand il reviendra à la maison fatigué , prends-en tout le soin possible. Ne te mêles jamais des affaires du service. Fais des enfans

282 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui honorent Dieu & soient utiles aux hommes. Si ton mari va en campagne, prie Dieu pour sa conservation. S'il meurt ne te désole pas. Songes qu'il aura rempli sa destinée, & qu'il est mort pour sa patrie. Je conjure Benck de se souvenir toute sa vie de ce que le roi lui a dit aujourd'hui. Qu'il fasse le bonheur de ma fille, sans se relâcher le moins du monde de son exactitude à remplir son devoir militaire ! on peut concilier ses devoirs. On a coutume de dire qu'un soldat marié, n'est soldat qu'à demi. Mais grace à Dieu ! je n'ai jamais été un demi-soldat : & cependant j'ai rendu une femme heureuse.

M A R T H E.

Heureuse au dessus de toute expression, cher mari !

R I C H T E R.

Je te le devois. Si je suis honnête homme & bon soldat, je t'en ai l'obligation. Avant de t'épouser, j'étois libertin, extravagant, & n'aimois mon état qu'à cause de la licence qu'il procure en campagne. Je craignois la paix, & ne faisois mon devoir que par crainte. Tu m'as communiqué les premiers sentimens d'humanité. Tu m'as appris à me sentir. J'ai commencé à ne plus regarder ma profession simplement comme un métier. Je suis devenu fier de servir mon roi avec réputation, & dès-lors, cette gloire a été l'unique but de toutes mes actions. Dieu a béni mon mariage. Et je peux mourir avec la consolation de laisser des enfans qui me remplaceront & serviront leur patrie avec fidélité. N'est-il pas vrai ?

BENCK, GUILLAUME & CHARLES *ensemble.*

Nous le promettons avec la grace de Dieu.

RICHTER.

Je le crois. Ainsi ces cheveux gris me conduiront doucement au tombeau. Soyez des hommes laborieux, de bons chrétiens, de fideles sujets; & vous serez de vrais soldats: que Benck à la maison, soit mari & pere; au service, rien que soldat! qu'il oublie devant l'ennemi qu'il a une femme & des enfans! ce souvenir pourroit affoiblir son ardeur à s'acquitter de son devoir. Si je croyois qu'en vue de ma fille il redoutât le moindre danger, jamais il ne feroit mon gendre.

BENCK.

O le meilleur des peres! toute ma vie doit être employée à me rendre digne de ce titre.

RICHTER.

Ma bénédiction paternelle & une félicité éternelle seront votre récompense. --- Et vous mes enfans, n'allez pas croire que les liens de la parenté vous dispenseront de l'obéissance que vous devez à Benck en qualité de votre officier. Hors du service soyez ses beaux-freres & je l'espere, ses amis. Dans le service continuez de lui être soumis. La parenté cesse là. Il faut qu'il soit équitable envers vous comme envers les autres, s'il veut faire son devoir. La partialité est la plus mauvaise qualité d'un officier. A présent donnez-vous les mains (*joignant celle de Lise & celle de Benck*) Dieu vous bénisse! *il les embrasse.*

MARTHE *les embrassant aussi*

Dieu vous bénisse!

ANTOINE *leur présentant la main à l'un & d l'autre.*

Soyez aussi heureux que vous le méritez!

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tous les autres acteurs font leurs vœux & leurs complimens tout bas.

R I C H T E R.

Modérez votre joie, mes enfans. Nous ne devons pas aujourd'hui partager nos sentimens. Pensons uniquement que nous sommes les sujets du roi. Ainsi ne parlons plus aujourd'hui de votre alliance.

ANTOINE à Godefroi qui le tire par la main.

Enfant que veux-tu de moi? que je te raconte quelque histoire de la guerre?

G O D E F R O I.

Oh! oui cher grand papa.

A N T O I N E.

Adresse-toi à ton grand'pere qui peut t'en dire bien plus que moi.

G O D E F R O I.

Oui. Mais j'ai peur qu'il ne le veuille pas. Il m'en a déjà tant & si souvent rapporté --- de Rosbac, de Leuthen, de --- Il m'en a bien rapporté, mais --- j'en ai bien oublié. Cher grand'papa, ne vous en fâcherez-vous point?

R I C H T E R.

Non, mon fils, l'oubli est excusable à ton âge. Je te raconterai tout encore une fois, mais pas en ce moment. Tu peux venir chez moi tous les jours passer une heure ensemble. Je t'apprendrai à connoître le maître dont tu as le bonheur d'être le sujet. *A Antoine.* Mon ancien? Vous souvenez-vous de Leuthen? Comment Frédéric nous conduisoit! j'étois encore alors dans le second bataillon. Vraiment il falloit bien que les plus poltrons prissent cœur,

quand ils voyoient le roi à leur tête en face de l'ennemi s'exposer aux plus grands périls.

A N T O I N E.

Oui camarade. Quand le roi lui-même commandoit la marche, qui n'auroit pas couru à la mort sans frayeur & avec joie ! c'étoit marcher à la victoire.

R I C H T E R.

Après la bataille combien de larmes il versa ; lorsqu'il vit les morts & entendit les voix des blessés. Il oublioit qu'il étoit roi & victorieux, & sentoît comme un homme. Des larmes d'humanité dans les yeux d'un prince ! certainement Dieu les compte & les récompense. Je remercie mon créateur de ce qu'il m'a fait naître sous un pareil maître, & de ce qu'il m'a donné la force de pouvoir le servir. Mais, mes enfans, ces forces commencent à diminuer. C'est à présent votre tour. Consacrez toute votre vie comme j'ai consacré la mienne au service du roi. Et si vous lui survivez, comme il arrivera vraisemblablement, vantez sa mémoire à la postérité. *Il prend un verre, ôte son chapeau & dit : à la santé du digne neveu du grand Frédéric.*

T O U S, *en l'imitant.*

A sa santé !

R I C H T E R.

Je suis toujours de meilleure humeur ce jour-ci. Lise tu n'as pas oublié ce que tu m'a promis.

L I S E.

Je chanterai quand vous voudrez.

R I C H T E R.

Volontiers, ma fille. Écoutons.

» Célébrons la naissance
 » Du plus grand des Héros,
 » Qui produit l'abondance
 » Dans les moindres hameaux,
 » Et par ses grands exploits, pour un peuple fidelle,
 » Mérite que nous en gardions,
 » Dans nos cœurs & dans nos chansons,
 » La mémoire immortelle.

*Tous, excepté Richter, Marthe & Antoine
 répètent la chanson en chœur.*

R I C H T E R à Lise.

Voilà qui est bien, mon enfant! je te remercie. Tu me causes bien du plaisir. Tant que je vivrai, tu me chanteras cette chanson tous les ans à pareil jour. *A Godesfroï : & toi, viens réciter ta prière. Tous se découvrent & se placent devant le portrait du roi.*

G O D E F R O I.

» Bon Dieu! Laisse parvenir à toi mon innocent
 » nocente prière, parmi les milliers qui te sont
 » adressées en ce jour, auquel tu as fait présent
 » au monde du plus grand des rois; que ses
 » sujets qu'il rend heureux, l'aiment autant qu'il
 » est craint & admiré de ses ennemis. O Dieu!
 » conserve-le assez long-tems, pour que je puisse
 » aussi servir sous lui. Je suis encore trop foible
 » & trop jeune aujourd'hui pour comprendre
 » tout son mérite. Tout ce que je peux faire,
 » c'est de prier pour sa conservation Dieu
 » du ciel! Exauce ma prière. Elle part d'un
 » cœur sincère.

JANVIER, 1778. 287

R I C H T E R.

Dieu bénisse & conserve notre roi !

T O U S.

Dieu bénisse & conserve notre roi !

A M S T E R D A M.

Le compte que nous avons rendu le mois passé de la représentation d'une piece Allemande à Amsterdam, suppose qu'une troupe d'Allemands y avoit ouvert un théâtre : en effet, il s'y en étoit élevé un de la maniere que nous allons le rapporter.

Le sieur Abt, avec quelques associés, s'étant promené de ville en ville pendant quelques années, & ayant joué la comédie à Nimegue, à Boissleduc, à Utrecht, à Leide, à Harlem & à la Haye, vint à Amsterdam en 1774, & projeta d'y établir sous sa direction & à ses dépens une troupe permanente de comédiens Allemands. Le magistrat lui refusa, contre son attente, la permission de jouer dans la ville : c'est pourquoi il fut obligé de se placer hors de sa juridiction à Diemermeër, à un quart de lieue de la porte Muyder, où malgré le délayantage de la position, le spectacle fut fréquenté & rempli la plupart du tems pendant la premiere année. Les maladies qui survinrent au sieur Abt & dans sa troupe, & les prétentions des acteurs à une augmentation d'appointemens, commencerent à troubler le succès. Le sieur Abt se démit de sa direction en faveur d'une

société de marchands qui lui acheterent sa maison dont la construction lui avoit coûté cinq mille écus, sa garde-robe, ses décorations & ses machines, de l'invention du sieur Schroter, fort entendu dans cette partie & retiré depuis en Autriche sa patrie.

La société qui s'engagea d'entretenir à Amsterdam un théâtre Allemand durable fut composée de 20 actions, chacune de mille écus, faisant en tout environ cent mille livres de France. De riches Juifs Allemands, pour compléter la société, prirent pour leur compte les actions qui n'avoient point été levées faute de zèle de la part des Allemands ou des amateurs de la scène Allemande. Cependant M. Monch, négociant aussi connu par sa littérature que par son vaste commerce, avoit donné l'exemple, suivi de Mrs. Westrich & Liebich. Le sieur Van der Velden fut choisi pour directeur & envoyé faire des recrues en Allemagne. Il réussit mal. On eut mieux fait de se contenter d'écrire. Il n'en auroit pas tant coûté. Entre autres acquisitions, il fit celle de Mde. F**. Françoise, qui avoit paru bonne chanteuse & encore meilleure actrice sur plusieurs théâtres François ; mais comme elle ne savoit pas assez l'Allemand, elle prêtoit à rire. Qui eût pu s'en empêcher, lorsque faisant *Corally* dans l'*Amitié à l'épreuve*, elle tombe aux pieds de *Nelson*, & au lieu de lui dire : voici votre victime, *Schlachtoper*, elle dit *Schlachtotchter* votre concubine. On s'ennuya de ces incorrections. La recette diminua sensiblement avec les spectateurs, & les

les associés ou intéressés, après avoir perdu 28000 écus en deux ans, ont abandonné l'entreprise. La multiplicité des sujets superflus & l'exorbitance des gages ont été les principales causes de cette ruine. La troupe a été dissoute, & l'apparition de Melpomene sous la figure de Mde. Abine a cessé en Hollande.



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

DESCRIPTION d'un Oiseau singulier d'Afrique, traduite de l'Anglois.

CEt oiseau curieux est une espece de coucou ; qui se trouve dans l'intérieur de l'Afrique , à une distance considérable du Cap de Bonne-Espérance : sa forme n'a rien de remarquable ; mais la nature l'a doué d'un instinct qui lui est particulier , & qu'on ne découvre dans aucun autre oiseau. Il a la propriété d'indiquer aux voyageurs les rayons de miel sauvage, ce qui l'a fait nommer par les Hollandois *Honig-wyzer*, *montre-miel*. Les Hollandois & les Hottentots ne sont pas les seuls que ce petit guide ailé conduise à la chasse du miel , il y conduit encore une espece de quadrupede qu'on nomme *Ratel*. Peut-être l'instinct de cet oiseau est-il une suite de ses propres besoins ; ne pouvant piller lui-même les ruches isolées , il appelle à

son aide un ravisseur plus adroit , & il est obligé de se contenter de ses restes. Le matin & le soir sont les tems où il cherche sa pâture , & on l'entend alors appeller les voyageurs par un cri aigu *cherr* , *cherr* ; les chasseurs sont très-attentifs à ce cri , & ils lui répondent de tems à autre dans un ton plus bas , jusqu'à ce qu'ils soient à la vue de l'oiseau , qui dès qu'il les apperçoit , va planer sur l'endroit où il a découvert une ruche ; mais , ce qui est encore plus remarquable , si quelque accident retarde le chasseur ou qu'il s'arrête à dessein , l'oiseau redouble son cri , & si celui qu'il appelle ne vient pas encore , il retourne au devant de ce chasseur négligent , comme pour lui reprocher sa lenteur ou son inaction. Quand le chasseur approche , l'oiseau voltige sur la ruche pendant quelques instans , & ensuite , il se tapit dans le buisson le plus voisin pour y être témoin de l'événement. Là , on le voit attentif à tout ce qui se fait , regardant d'un œil inquiet tout ce qui sort de la ruche , & attendant avec une sorte d'impatience qu'on lui donne sa part du butin , ce que le chasseur ne manque jamais de faire ; ce dernier laisse à son petit conducteur un morceau de miel suffisant pour ne pas tromper son attente , mais qui n'est jamais assez considérable pour assouvir sa faim ; car ses besoins une fois satisfaits , il discontinueroit sa chasse. *J'ai eu souvent occasion de voir cet oiseau* , dit M. le docteur Sparriman , qui a envoyé son histoire sous le nom de *Cuculus indicator* , à M. le docteur Forster , pour la faire insérer dans

les Transactions philosophiques ; & j'ai été même témoin de la destruction de plusieurs républiques d'abeilles , par les avis perfides de ce petit espion. Mais je n'ai jamais pu me procurer que deux individus de cette espèce , en les tirant avec mon fusil , au grand déplaisir des Hottentots qui m'accompagnoient. Ces deux individus que j'ai supposés femelles , m'ont servi à faire la description suivante.

Descriptio Cuculi indicatoris.

Rostrum Crassiusculum , versus basin fuscum ; apice luteum. *Angulus oris* usque infra oculos extensus. *Nares* postremæ ad basin rostri , supremæ vicinæ ut carinulâ dorsali saltem separarentur , oblongæ , margine prominulo. *Pili* aliquot ad basin rostri , præcipue in mandibulâ inferiore. *Lingua* plana , subsagittata. *Oculorum* irides ferrugineo griseæ. *Palpebræ* nudæ , nigræ. *Pedes* nigri , scanforii. *Tibiæ* breves. *Ungues* tenues , nigri. *Pileus* late griseus è pennis brevibus latiusculis. *Gula* , *jugulum* , *pectus* , sordide alba , cum aliquo virore vix notabili in pectore. *Dorsum* & *Uropygium* ferrugineo grisea. *Abdomen* , *Crissum* que alba. *Femora* tecta pennis albis maculâ longitudinali nigrâ notatis. *Alarum* *teatrices* superiores omnes griseo-fuscæ , exceptis summis aliquot quæ flavis apicibus formant *maculam flavam* in humeris , exiguan & a plumis scapularibus sæpe tectam. *Teatrices* infra alam albidæ , harum supremæ ex albedo nigroque maculatæ. *Remiges* omnes supra fusci , primarii octo , secundarii sex , subtrus cinereo-fusci. *Alula* griseo-fuscæ. *Cauda* cuneiformis ,

restricibus duodecim : harum duæ intermediæ longiores angustiores , supra & infra æruginosofuscæ ; proximæ duæ fuliginosæ , margine interiore albicantes. Duæ utrinque his proximæ , albæ , apice fuscæ , & exterius ad basin maculâ nigrâ notatæ , extima utrinque reliquis brevior , alba , apice fusca , macula nigra vix ulla ad basin. *Alæ* complicatæ *Caudæ* partem quartam attingunt. *Longitudo* abapicerostriadextremumcaudæ circiter septem uncias pedis anglicani explet. *Rostrum* a basi superiore ad apicem semunciale.
(*Gentleman's Magazine.*)

I I.

EXTRAIT d'une lettre de M. PISTOI, professeur de mathématiques à Sienne, à M. l'Abbé ROZIER, Auteur du journal de physique; du 25 avril de l'année dernière. ()*

Monsieur, le desir de déposer dans votre journal , comme dans un magasin universel d'observations naturelles , l'histoire d'un phénomène bien singulier par le concours des cir-

(*) D'après une lettre du professeur Bartaloni, insérée dans les journaux Italiens, nous rendîmes compte au mois de juin de l'année 1777, du fait dont il s'agit dans la lettre de M. Pistoi. Quelques journalistes répondirent à M. Bartaloni par des sarcasmes ; ils essayèrent de persuader qu'à Sienne même on s'étoit moqué du professeur & de sa physique. La lettre de M. Pistoi , adressée à M. l'abbé Rozier, prouve que les habitans de Sienne ne sont ni aussi ingrats, ni aussi mauvais plaisans qu'on a bien voulu le dire.

constances qui l'ont accompagné, & qui est arrivé il y a peu de jours dans cette ville; ce desir, dis-je, me fait prendre la liberté de vous adresser cette lettre, que vous voudrez bien, j'espère, y insérer.

Les dommages considérables que cause la foudre aux plus beaux édifices de cette ville située sur une colline élevée, engagerent, enfin, l'année dernière, les personnes à qui l'on a confié le soin de notre cathédrale & des autres édifices publics, à armer de la fameuse barre électrique, le clocher de cette église, le haut de la façade & la tour qui renferme l'horloge public, laquelle tour est un bâtiment des plus élevés & des plus beaux que l'on voie en Italie dans ce genre. Quoique le peuple accueillît assez bien cette nouveauté, il se trouva cependant quelques incrédules qui, dans le moment qu'on dressoit cette barre électrique, l'appelloient la barre *hérétique*. Mais ils viennent d'apprendre que c'est plutôt eux qui l'étoient.

Pour plus grande intelligence, il est bon de savoir que le conducteur qui sert de continuité à la barre pointue dressée sur la cime de la tour, passe dans son intérieur, en suivant le fil de fer qui descend du marteau des heures à l'horloge. On l'a fait communiquer avec la caisse de l'horloge, au-dessous de laquelle on l'a fait passer en-dehors par une petite fenêtre, & arrêté le long d'une des faces de la tour. Mais, avant que ledit conducteur arrive à terre, on a pratiqué dans le mur une rainure d'environ quinze pieds de long, dans laquelle on l'a mys-

térieusement renfermé pour le garantir de tout accident. On l'a enfin enseveli dans la terre & conduit jusqu'au milieu d'une petite rue, au-dessous de laquelle passe un courant d'eau.

Il n'avoit pas encore tonné depuis qu'on avoit armé la tour de ce conducteur, lorsque, le 18 avril dernier, vers les 6 heures du soir, il survint un orage accompagné d'une pluie abondante & de tonnerres très-bruyans. Les gens qui habitent les boutiques autour de la place, ceux qui vendent des denrées, une partie de ceux qui habitent les maisons qui l'environnent, se mirent à regarder la tour de l'horloge située sur cette même place à côté de la maison-deville. Bientôt, le tonnerre venant à éclater, ils virent au même instant étinceler les ferrures qui supportent la grande cloche qui sonne les heures, & qui est placée tout au haut de la tour, immédiatement au-dessous de la barre pointue, & sortir de la petite fenêtre au-dessous de l'horloge un globe de feu de couleur pourpre qui, après avoir parcouru le conducteur fixé le long du mur, s'ensevelit en terre avant que la foudre entrât dans la rainure pratiquée, comme nous avons dit, dans ce mur; il lança plusieurs grosses étincelles qui tomberent sur le pavé. Plusieurs des spectateurs ont comparé cette chute d'étincelles à celles qui tomberoient d'un tison bien allumé qu'on frapperoit contre le mur. On pourroit soupçonner qu'elles étoient ou une portion de la matière fulminante qui se seroit détachée du globe de feu à l'instant qu'il est entré dans le trou de la rai-

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nure, ou plutôt quelques portions du fer du conducteur lui-même mises en fusion par la foudre, car l'on sait qu'un morceau de fer nouvellement forgé a presque toujours de petites écailles à sa surface qui peuvent très-bien être détachées, fondues & brûlées par le tonnerre; puisqu'une étincelle électrique enflamme & réduit en scories la limaille de fer. Un homme qui travailloit à quelque ouvrage sur la porte de la boutique située en face du conducteur, fut renversé par terre, soit par la frayeur que lui causa le bruit & la vive lumière, soit par la secousse qu'il reçut, peut-être, de la matière électrique, dont il fut tout-à-coup environné; il m'assura un moment après cet accident, qu'il se sentoit les bras, les jambes & tout le corps abattu & tremblant. Il se répandit dans la petite rue, dont nous avons parlé, une fumée qui avoit une forte odeur de soufre, & plusieurs des spectateurs en avoient aussi vu sortir du trou par lequel le conducteur entre dans la rainure. Quelques personnes qui coururent au pied de la tour, en virent encore sortir d'entre quelques pierres qu'on avoit posées aux pieds du mur contigu à la tour; après les avoir écartées, ils trouverent que cette fumée sortoit d'un petit trou fait en terre, que je conjecturai communiquer au canal dans lequel la foudre s'étoit perdue. Le gardien de l'horloge qui alla le visiter peu de tems après, sentit une odeur insupportable de soufre dans l'appartement où il est renfermé. La tour ayant été visitée par plusieurs personnes intérieurement,

& extérieurement, elle ne fut trouvée endommagée nulle part, de même que le conducteur qui ne reçut pas le moindre ébranlement. On a de plus observé que les toiles d'araignées qui étoient au dedans de la tour le long du conducteur, n'avoient été ni brûlées ni même déchirées. La plupart des spectateurs ont assuré que la foudre, qui s'élança sur la tour, avoit paru sortir d'une nue, qui en étoit à une assez grande distance; qu'ils avoient apperçu qu'une autre nue plus élevée que celle-là se déchargeoit sur elle & lui lançoit son feu en même-tems qu'elle se resolvoit en une pluie abondante, & qu'enfin la nue la plus voisine de la barre n'avoit plus fait avec elle, pour ainsi dire, qu'un seul & même conducteur pour porter la foudre en terre & la dissiper.

Il se trouvera difficilement une observation pareille, constatée par une foule de gens qui, rassemblés à dessein dans une grande place en plein jour, avoient tous les yeux tournés avec la plus grande attention, sur une tour très-haute pour observer le jeu d'un conducteur érigé à son sommet depuis peu, & qui, sans beaucoup attendre, eurent le plaisir de voir un événement le plus à la gloire de la philosophie, & particulièrement de l'illustre Franklin, qui, étendant, pour ainsi dire, sa main bienfaisante sur la place de Sienne le 18 avril, faisit un tonnerre terrible, & le força de passer par une petite rue qu'il lui avoit assignée pour passage, en lui ordonnant de ne point endommager une tour sur laquelle il avoit

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rant de fois déployé ses fureurs. (*) Le peuple de Sienne, toujours sensible & reconnoissant envers les bienfaiteurs de l'humanité, s'étonne qu'on ait élevé si souvent des statues à ceux qui ont ruiné les villes, & qu'on décerne si rarement un tel honneur à ceux qui les conservent. Si M. Franklin, par le moyen de votre journal, est informé du phénomène dont je vous fais part, il éprouvera, sans doute, une bien grande satisfaction à voir ainsi son triomphe & les applaudissemens que lui donnent des peuples aussi éloignés de sa patrie, & qui

(*) On a dit que *ce triomphe étoit semblable à celui d'un homme qui s'applaudiroit de n'avoir pas été mordu par un chien enragé, qu'il auroit appelé dans sa maison, au lieu de le laisser courir dans les rues, & quel-qu'un a assuré que cette comparaison est aussi juste que naïve. Naïve ? à la bonne heure ; mais juste, pas tout-à-fait. La tour de la cathédrale de Sienne, étoit, avant qu'on y eût appliqué un conducteur, continuellement endommagée par la foudre. (Journal de juin 1777, pag. 286.) A chaque orage la foudre revenoit à cet objet ordinaire de ses fureurs, &c. Supposons un chien attaqué de la rage, qui, ayant pénétré à différentes reprises dans une maison, y auroit exercé d'affreux ravages ; un homme aura-t-il si grand tort de s'applaudir s'il a trouvé un moyen d'empêcher que l'animal enragé ne morde quelqu'un de la maison lorsqu'il y reviendra. --- Mais laissez-le courir dans les rues --- je ne m'y oppose pas ; mais l'expérience prouve qu'il veut à toute force entrer chez moi ; ne dois-je pas m'applaudir si je suis parvenu à calmer sa fureur, lorsqu'une fois il a pénétré dans l'intérieur de ma maison ?*

regardent sa barre électrique, comme le trophée le plus digne de son génie immortel.

I I I.

OBSERVATION sur un enfant allaité par une femme sexagenaire.

DE LIMOGES ; le 6 octobre 1777.

Ayant été appelé il y a quelques jours à Eymoutiers, petite ville des environs, pour y soigner madame la marquise de Chateauneuf, on m'y raconta le fait suivant, qui me paroît devoir être consigné dans un papier public.

Une jeune femme de la paroisse de Chamberest allaitant sa fille âgée de 4 à 5 mois, fut mordue il y a quelques années par un chien enragé ; malgré cet accident elle continua pendant six à sept jours à nourrir son enfant. Après cet espace de tems la rage s'étant manifestée, elle mourut sans aucun secours.

La petite fille fut livrée aux soins de son ayeule, âgée environ de soixante-six ans. Son indigence ne lui ayant pas permis de procurer à son orpheline une nourrice étrangère, elle lui donnoit du lait que lui fournissoient abondamment quelques payfans de son voisinage.

Les cris, l'inquiétude de l'enfant la fatigant, pour l'amuser elle lui présentoit souvent son mamelon ; le nourrisson le suçoit avec avidité. Ces suctions répétées attirerent du lait dans les mamelles ; elles s'enflerent & reprirent à-peu-

près le volume & la fermeté qu'elles avoient dans la jeunesse ; enfin la quantité de lait fut assez abondante chez cette femme , plus que sexagenaire , pour nourrir l'enfant pendant deux ans sans le secours d'aucuns alimens étrangers. La fille est âgée de dix à douze ans & se porte très-bien.

Ce fait m'a été assuré par le seigneur de Chambereft, le curé & plusieurs habitans qui en ont été témoins. On nous dit que des vierges, de hommes même ont eu du lait au sein ; ces observations rendent vraisemblable celle-ci, qui, si je ne me trompe, n'est pas unique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOYER, M.

(*Gazette de Santé.*)

I V.

AVANTAGES qu'il résulteroit de la découverte d'une Lunette hydroscopique.

Quelqu'un qui a conçu le projet de cette Lunette, en expose ainsi les avantages dans la feuille des *Avis, divers* N^o 73, pag. 1159 & 1160.

» Tous les corps transpirent , cela est in-
 » contestable. Les pierres, les métaux exhalent
 » du sein de la terre, des vapeurs qui s'éle-
 » vent perpendiculairement au-dessus de sa sur-
 » face. Faute d'être apperçus à la simple vue,
 » nombre de personnes se donnent des peines
 » infinies pour découvrir des métaux, pour

» trouver les pierres en grande masse ; & mal-
 » gré leurs recherches, il arrive souvent que
 » leurs soins sont infructueux. Cela ne seroit
 » pas, si on pouvoit trouver le moyen d'ap-
 » percevoir les vapeurs métalliques & pier-
 » reuses qui s'exhalent du sein de la terre. Ces
 » vapeurs rendues sensibles aux yeux, indi-
 » queroient l'endroit où il faudroit fouiller pour
 » découvrir les mines & les pierres.

» De toutes les machines propres à procu-
 » rer cet avantage, il n'en est point de plus
 » sûre qu'une lunette hydroscopique : elle nous
 » manque, mais elle n'est pas impossible. Un
 » pas de plus dans la carrière des arts peut la
 » procurer. Cette lunette seroit de la plus
 » grande utilité. En nous indiquant la source
 » des métaux, elle nous indiqueroit en même-
 » tems l'étendue de leurs lits. Comme chaque
 » métal possède une couleur qui lui est par-
 » ticulière, il est probable que les vapeurs qui
 » s'en échappent ont la même teinte : il seroit
 » facile, au moyen de cette lunette, de la
 » déterminer «.

V.

ADDITIONS à l'article précédent.

La personne qui a connu le projet d'une lu-
 nette hydroscopique, n'a pas, selon nous, faisi
 toutes les vues d'utilité dont cet objet est sus-
 ceptible. Si l'on en croit Vigneul de Marville,
 dans ses *Mélanges de Littérature & d'Histoire*, un
 habile mathématicien avoit construit un inf-

trument, qui, si l'on pouvoit le recouvrer ; rempliroit admirablement bien l'usage auquel on destine la lunette hydroscopique. Nous transcrivons ici le passage des *Mélanges*, tel qu'il a été réimprimé, il y a environ quinze ans, dans des *Anecdotes de Médecine*. Si par hasard, l'anonyme qui a conçu le projet de la lunette n'avoit voulu que plaisanter, peut-être trouvera-t-on, que Vigneul de Marville, entendoit aussi bien la plaisanterie que cet anonyme.

» Le lendemain que nous fûmes arrivés à
 » Londres, il vint des marchands à notre lo-
 » gis, nous apporter des curiosités du pays.
 » Chacun s'attacha à ce qu'il aimoit davan-
 » tage ; les uns acheterent des points, les au-
 » tres des rubans & des bas de soie ; pour
 » moi je me fournis de lunettes d'approche &
 » de microscopes. Celui qui me les vendoit
 » étoit un fort habile mathématicien, qui avoit
 » beaucoup d'esprit, & parloit assez bien le
 » françois, je l'arrêtai à dîner : & comme il
 » fut assez content de la chere que je lui fis, il
 » me dit qu'il avoit quelque chose de fort
 » curieux à me faire voir ; il tira d'un étui
 » de chagrin, une espece de monocule, garni
 » d'écaille de tortue. C'étoit un excellent mi-
 » croscope, & si excellent, qu'il ne faisoit pas
 » seulement voir les cirons les plus impercep-
 » tibles ; mais aussi les atômes d'Epicure, la
 » matiere subtile de Descartes, les vapeurs de
 » la terre, celle que notre corps transpire, &
 » les influences des astres. «

» A la premiere épreuve que j'en fis, m'é-

» tant éloigné de mon homme environ cinq
 » ou six pas, je vis une infinité de petits vers
 » sur son habit, qui en rongeoient la laine
 » avec une avidité incroyable; & je connus
 » par-là, contre l'opinion commune, que ce
 » n'est pas nous qui usons nos habits, mais
 » que ce sont les vers qui les mangent. Je
 » changeai de situation, & tournant le micro-
 » scope d'un autre sens, mon mathématicien
 » me parut comme enveloppé d'un nuage; il
 » me dit que ce que je voyois de la sorte
 » étoit la transpiration qui se faisoit après le
 » repas, & que je devois être convaincu par-
 » là, que Sanctorius n'avoit pas voulu nous
 » en faire accroire, quand il avoit soutenu que
 » de tout ce que nous mangeons, il s'en trans-
 » pire plus de la moitié. (*)

» Nous entrâmes à la cuisine où il y avoit
 » un filet de bœuf à la broche pour les va-
 » lets; & j'eus le plaisir de voir, avec le mê-
 » me microscope, comment le feu séparoit
 » toutes les parties du bois sur lesquelles il
 » agissoit, & les dardoit par la violence de
 » son mouvement comme autant de dards con-
 » tre le filet de bœuf, & en incisoit toutes les
 » parties, dont les unes se convertissoient en
 » jus, & les autres se tournoient en une va-
 » peur délicate, qui remplissoit la cuisine &
 » châtouilloit les narines. «

(*) Sanctorius a été plus loin qu'on ne le dit ici :
 il résulte de ses expériences, que de huit livres d'ali-
 mens, on en perd cinq par la transpiration *insensible*
 seulement.

» A la sortie du logis , nous allâmes au jeu
 » de paume ; quatre homme jouoient. Je sen-
 » tis de l'inclination pour un de ceux-là , &
 » de l'aversion pour un autre , avec une forte
 » envie que l'un gagnât & l'autre perdît. Je
 » les regardai tous deux avec le même mi-
 » croscope; l'agitation dans laquelle ils étoient ;
 » les faisoit beaucoup transpirer , & la vapeur
 » en venoit jusqu'à moi : j'en examinai tou-
 » tes les parties & toutes les figures ; & je
 » m'apperçus que les parties de la vapeur de
 » celui pour qui je sentoie de l'inclination ,
 » étoient telles qu'elles s'accrochoient aisément
 » à ce que je transpirois moi-même ; & qu'au
 » contraire les parties de la vapeur de celui
 » pour qui j'avois de l'aversion , étant figu-
 » rées en pointes , les unes aiguës & les au-
 » tres émouffées , j'en étois blessé ou choqué.
 » Ainsi je connus que la véritable cause de
 » nos inclinations , consiste dans la figure des
 » parties que nous transpirons , & de celles
 » que les autres transpirent , & dans l'union
 » ou dans l'opposition & la contrariété de ces
 » choses. «

» Nous sortîmes de la ville , & nous vîmes
 » dans la campagne un lievre qui , on chassoit. Le
 » lievre passa à dix pas de nous ; je le regar-
 » dai avec le microscope. Il me parut comme
 » un tison de feu , qui laisse après lui une
 » grosse fumée : c'étoit la transpiration de l'a-
 » nimal qui se faisoit , & nous connûmes que
 » par-tout où ces vapeurs se répandoient , là
 » accouroient les chiens , tantôt d'un côté &

» tantôt d'un autre , selon que les narines en
 » étoient frappées, & qu'ils ne perdoient les
 » voies , que quand les vapeurs du lievre
 » étoient dissipées, par un grand vent, ou par
 » quelque'autre accident. «

» En rentrant dans la ville, je regardai un
 » moulin ; & j'en vis sortir comme une fumée
 » fort épaisse ; je reconnus que c'étoient les
 » parties les plus subtiles du grain qu'on fai-
 » soit moudre, qui s'échappoient par la gran-
 » de agitation qu'elles recevoient du mouve-
 » ment circulaire de la meule. Voyant la gran-
 » de perte qui se faisoit de la farine , dont
 » tout l'air étoit rempli, je fus convaincu
 » par mes yeux, que c'est bien à tort qu'on
 » accuse les meûniers de fripponnerie, toute
 » la diminution du grain qu'on leur confie ne
 » venant que du côté du moulin. «

» Quelles immenses découvertes ne feroit-
 » on pas avec un tel microscope dans le corps
 » humain, dans cette organisation qui nous
 » est cachée, dans le cerveau, par exemple!
 » dans l'émanation des corpuscules qui causent
 » les maladies ! L'auteur du livre intitulé *Cu-
 » riositatibus Physicis*, attribue la communica-
 » tion de plusieurs maladies, à l'écoulement
 » des corpuscules qui sortent des corps voi-
 » sins ; sur quoi il fait mention d'un médecin
 » de Paris, qui ne manquoit jamais de gagner
 » la dyssenterie, toutes les fois qu'il voyoit
 » un malade qui en étoit atteint. «

D É C O U V E R T E d'un sel purgatif.

Tous les jours l'art de guérir se familiarise & se proportionne mieux à notre délicatesse en choisissant des remèdes simples, doux & moins désagréables.

On a découvert depuis peu de tems un sel qui ne paroît que trois mois de l'année, le matin, aux environs d'un petit village du Piémont ; les animaux y vont lécher la terre avec avidité, s'y guérissent ou se conservent en état de santé. Plusieurs expériences ont fait reconnoître ce sel pour un purgatif certain & très-doux, se fondant aisément dans l'eau pure ; dans laquelle on le prend ordinairement ; il ne laisse aucun goût, ne cause ni rapports, ni tranchées, ni coliques, ni irritation, comme les sels anciennement connus. Il a été approuvé par la commission royale de médecine. L'entrepôt est à Paris, chez le Sr. Pierre Bruna de St. Joseph, à l'hôtel de Conti, rue des Poulies.

(*Journal de Paris.*)

S I N G U L A R I T É S de la Nature.

V I I.

Il est mort à Castlenock, près de Dublin ; une femme nommée Margaret M. Owen, qui avoit atteint sa cent seizième année. Elle étoit fort renommée pour ses talens dans l'art de gué-

rir les bêtes à corne, & elle a continué de se rendre utile en ce genre, jusqu'au dernier moment de sa vie. Les habitans des environs, à vingt milles à la ronde, ont senti si vivement sa perte, que, sans se donner le mot, ils se sont rassemblés au nombre de trois ou quatre mille, pour assister à son enterrement. De pareilles obseques valent bien celles que l'on fait à grands frais pour honorer la mémoire des gens riches & puissans.

V I I I.

Une habitante de la paroisse de Lautignac, dans le diocèse de Lombes, appelée Doman-ges Bonnemaïson, a poussé sa carrière encore plus loin : on écrit de ce lieu, qu'elle y est morte le 6 septembre dernier, âgée de 122 ans. On ajoute qu'elle n'avoit jamais été purgée ni saignée, & qu'elle avoit joui constamment de la meilleure santé, jusqu'au mois de septembre de l'année dernière, époque où elle fut privée de la vue. Une particularité singulière que l'on rapporte encore, c'est que le plus léger frottement sur ses mains en faisoit sortir de la poussière. Elle laisse trois enfans, un garçon & deux filles, dont la moins âgée à 76 ans. Au mois de juillet dernier, madame la comtesse de Beaumont, dame de MADAME, visitant une de ses terres, voisine de Lautignac, alla voir cette femme, & donna ordre d'en prendre le plus grand soin & de ne lui rien refuser de ce qu'elle pourroit desirer.

Il est mort aussi le 22 septembre, dans le diocèse de Lodeve en Languedoc, un nommé Louis Gesla, originaire de Caimon, diocèse de Lombes, qui étoit âgé de 102 ans, & à qui M. l'évêque de Lodeve avoit donné asyle chez lui. Ce troisieme centenaire a conservé jusqu'au dernier moment l'usage de toute sa raison.

X.

Un ancien chamoiseur, appelé Fr. François, est mort le 29 du même mois, à Bar, à l'âge de 106 ans & 4 mois. Il avoit encore toute sa connoissance quand il expira. On nous marque que depuis un an, il avoit obtenu une pension du roi & de MADAME, par la protection de M. le président de la Morre, chez qui il avoit été dîner pour le remercier. Cet homme avoit toujours joui d'une santé inaltérable.

X I.

Françoise Gautier, lavandiere, veuve de Jean Texereau, menuisier, native d'Availles, en Limoufin, est morte le 12 septembre dernier, à Sivray, âgée de 103 ans. Il y en avoit 80 qu'elle habitoit cette ville ; & deux environ qu'elle avoit commencé à être infirme. C'est la troisieme centenaire décédée à Sivray depuis cinq à six ans.

X I I.

On mande de Rome , en date du 8 octobre dernier , que le nommé Uduni , cafetier , y est mort depuis peu , dans fa 119me année.

X I I I.

Suivant des lettres d'Angleterre , le sieur Fairbourn , est mort à Kensington , le 7 du même mois , âgé de 110 ans. Il avoit fait ci-devant le commerce de toiles ; mais depuis 40 ans il s'étoit retiré. Les mêmes lettres marquent que le nommé Ralph Hadderstrich , est décédé le 5 , à Tixall , dans la 102e. année de son âge ; & que vers le même tems , il est mort à Little-Chalkland , au comté de Devonshire , un ministre non-conformiste , appelé Walmer , qui avoit 107 ans accomplis

X I V.

D'autres lettres font mention d'un nommé François Wilkes , laboureur , près de Stourdrige , dans le Worcestershire , qui y est mort le même mois , âgé de 109 ans. Elles ajoutent qu'on ne se rappelloit pas qu'il eût eu dans le cours de sa vie , l'apparence d'une indisposition , ni dans sa vieillesse , le symptôme d'une infirmité ; qu'en conséquence , les bonnes gens des environs n'ont pas manqué d'attribuer à une cause surnaturelle , ce qu'ils trouvoient d'étonnant dans cet homme. Il y avoit long tems , suivant ces lettres , qu'on le regardoit très-sérieusement

comme immortel, & il passoit pour constant qu'à sa naissance, il avoit reçu de quelques forciers le dōn de l'immortalité. Pour prouver ce prodige, on se rappelloit une infinité d'aventures qui eussent terminé la vie de tout autre homme. On racontoit entr'autres, qu'assistant un jour à un combat de taureau, l'animal irrité, après l'avoir percé d'une de ces cornes à l'aine, l'avoit foulé long-tems sous ses pieds, & laissé mort sur l'arène; mais que le lendemain, il travailloit aux champs. Une autre fois il nageoit dans un étang; une crampe le saisit, il se noya: on le retira mort, & le lendemain il se portoit bien. Dans une autre occasion, il fit une chute: on vit que son cou étoit brisé, qu'il avoit une jambe & un bras cassés, & le lendemain il dansa (*) » Enfin, ajoute encore » l'auteur d'une de ces lettres, aujourd'hui que » le bon vieillard est mort & enterré, personne ne n'en veut rien croire, si ce n'est le curé » & le fossoyeur. »

X V.

Un fait moins miraculeux que tous ces longs âges, mais qui mérite aussi d'être rapporté, est

(?) Ces idées populaires rappellent la bonne plaisanterie de Molière, quand il fait dire à Martine, dans la comédie du *Médecin malgré lui*, qu'on avoit amené à Sganarelle, un enfant de douze ans, qui, étant tombé du haut d'un clocher, s'étoit brisé sur le pavé, la tête, les bras & les jambes; & qu'au moyen d'un onguent, il l'avoit mis aussi tôt en état de se lever sur ses pieds & de courir jouer à la fossette.

celui qu'on mande également de Londres, dans les termes suivans : » Une lettre d'Upper-End, » près de Whitehaven, marque que pour la » soixante - feizieme fois de sa vie , sans interruption , la nommée Ruth Thompson , âgée » de 88 ans , a travaillé à la récolte des bleds , » & a emporté sa gerbe sur ses épaules , marchant aussi vite que tous les autres moissonneurs. Elle se rappelle que la premiere fois » qu'elle s'engagea en qualité de moissonneuse , » le prix courant de la journée étoit de trois » demi-pence Anglois (3 s. de France). Actuellement il est de 20 à 24 sous de France . »

X V I.

Une lettre écrite de Mantoue , contient en ces termes , le récit d'un phénomène presque incroyable : » Jamais deux créatures humaines » n'ont reçu de la nature une constitution aussi » parfaitement conforme , & n'ont été aussi singulièrement unies que le nommé Rouare , » laboureur aux environs de cette ville , & sa » femme. Ils étoient nés le même jour , & » avoient été baptisés le même jour & dans la » même paroisse. Ils ont constamment joui l'un » & l'autre d'une santé inaltérable ; & à l'âge » de cent ans accomplis , ils viennent de mourir tout deux le même jour , & ont été enterrés dans la même fosse ». Quelle sympathie entre deux époux ! La nature , pour le coup , les avoit exactement destinés l'un pour l'autre.

La lettre suivante , écrite de Lanerk en Ecoſſe, en date du 18 octobre dernier, contient un aſſemblage de circonſtances pareilles à celles que nous venons de rapporter.

» Le vieux William Douglas & ſa femme ;
 » viennent de mourir. Ils étoient nés le même
 » jour , dans le cours de la même heure : la
 » même ſage-femme les avoit reçus ; & ils
 » avoient été baptiſés en même-tems, dans la
 » même égliſe. Ils ne s'étoient pas quittés juſ-
 » qu'au moment où la nature leur fit ſentir
 » les premiers feux de l'amour. A l'âge de 19
 » ans, ils ſe marièrent du conſentement de leurs
 » parens, dans l'égliſe où ils avoient été bap-
 » tiſés. Jamais ils n'avoient ſenti la moindre in-
 » diſpoſition juſqu'au jour qui précéda leur dé-
 » cès ; & celui où ils ſont morts accomplif-
 » ſoit exactement leur centième année. Ils ont
 » rendu l'eſprit dans le même lit, & ont été
 » enterrés dans le même tombeau , tout près
 » des fonts où , un ſiècle auparavant, ils avoient
 » reçu le baptême. «

X V I I I.

Les perſonnes dont nous avons rapporté la mort ci deſſus ; n'étoient que des enfans, pour nous ſervir de l'expreſſion de M. Cailhava , dans ſa comédie de *l'Egoïſme* , auprès d'une nommée Anne Johnſon, morte le 26 octobre dernier, à Askew , près de Bedale en Yorkſhire ;

hire, âgée de 150 ans. On écrit de ce lieu, qu'à la surdité près, qui ne lui survint que vers la fin de sa 115^{me.} année, elle avoit joui constamment de toutes ses facultés, & n'avoit commencé à les perdre que deux mois & demi avant sa mort. Jusques-là elle avoit contracté l'habitude de se promener régulièrement tous les jours dans la campagne, où elle faisoit plusieurs milles. Elle étoit veuve de Robert Johnson, tisserand, dont elle avoit eu six enfans.

(*Avis divers.*)



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

*PUBLICATION du Remede contre la Rage ;
que SA MAJESTÉ LE ROI de PRUSSE
a acheté, & fait publier.*

LA société royale de médecine de Paris, desirant avoir des enseignemens exacts & positifs sur tout ce qui concerne ce remede contre la rage , a cru devoir prendre des informations auprès de sa majesté le roi de Prusse , pour s'assurer de la vérité du fait. M. Dalember a bien voulu se charger de ce soin. Cet illustre académicien a reçu le détail circonstancié (1) que le college supérieur de médecine de Berlin a publié à ce sujet par ordre du roi , & a eu la bonté de le communiquer à la société. Nous allons en donner un extrait , en y ajoutant quelques remarques & les observations qui nous ont paru nécessaires , ainsi que la figure de l'insecte. Tous les papiers publics ont déjà fait connoître les circonstances qui ont

(1) *Gazette Littéraire de Berlin , du lundi 22 septembre 1777.*

déterminé le Roi de Prusse à faire l'acquisition de ce remede, d'un Payfan de Silesie, & les précautions que sa majesté a prises pour acquérir les preuves de son efficacité; nous ne rapporterons que ce qui est relatif à la nature, à la préparation & aux doses du remede.

» L'insecte qui en fait l'ingrédient principal, est celui qu'on nomme en Allemagne *May Wurm*, *Ver de May*, dont il y a deux especes, qu'on emploie indistinctement. Il ne faut pas les confondre avec le hanneton ordinaire, qu'on appelle *May Kaser*.

» Cet insecte que l'on appelle ici *Ver de May*, est le même que Linné range dans sa classe des coléopteres, *cloportes*, (1) sous le nom de *meloe*. C'est donc mal-à-propos qu'on le nomme *hanneton*, & qu'on le confond avec le hanneton ordinaire, *scarabæus melolontha* de Linné; car il y a une très-grande différence de l'un à l'autre.

» Il y a deux fortes d'insectes, appelés *Vers de May*, (& qu'on emploie indistinctement pour la préparation du remede.)

(1) On doit observer ici, au sujet des insectes coléopteres, (ceux dont les ailes sont enfermées dans des étuis ou fourreaux,) que les cloportes (mot qu'emploie l'Auteur de *la Gazette de Berlin*) ne sont point de cette classe; en second lieu, que l'insecte qu'on appelle en François *hanneton*, n'est pas non plus la *melolontha*, *scarabæus melolontha* de Linné, quoique du même genre. (Voy. ici la *Figure de la Melolontha*, E. 2.) On la trouve aussi très-bien décrite & bien gravée dans l'excellente *Histoire des insectes* de M. Geoffroy.

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La premiere est appellée par Linné, *meloe proscarabæus* (1) aussi nommé *anti-cantharus*; on en trouve une figure exacte dans Schaffer. *Elem. entomol.* 82. Il est de la grosseur d'un doigt, & à-peu-près d'un pouce & demi de longueur. La femelle est plus grosse que le mâle; il n'a point d'ailes, mais seulement de petites écailles d'ailes, qui lui couvrent la moitié du corps; elles sont molles à-peu-près comme du maroquin noir, mais mouchetées, (2) & sans brillant. Non-seulement il ne peut pas voler, mais encore il ne marche que lentement. En général, son corps est mou & d'un noir ondoyé de plusieurs couleurs (3), tenant du bleu, du vert & du jaune, qui forment autour de lui des especes d'anneaux. La tête, les pates & le ventre tirent plutôt sur le rouge que sur le violet. Ses cornes (antennes) consistent en douze articles qui sont plus gros (4) au milieu qu'aux deux extrémités. Il a cinq articles ou jointures aux pates de devant, ainsi qu'à celles du milieu, mais il n'en a que quatre à celles de derriere. Si l'on met cet insecte dans l'huile, il meurt sur le champ. Il a encore cela de particulier, que lorsqu'on le prend avec les doigts, il sort de toutes ses jointures

(1) Linné nomme le même insecte, dans son *Fauna Suecica*, *scarabæus majalis unduosus*. C'est le proscarabé de M. Geoffroy : *Voy. Hist. des insectes*, & la Figure 2, gravée à la suite de cet article.

(2) L'Auteur veut dire vraisemblablement *chagrinées*.

(3) L'Auteur a voulu dire apparemment *nuancées*.

(4) Cette singularité dans les nœuds des antennes, ne s'observe que dans le mâle.

une sorte de graisse (une matiere visqueuse) qui s'y attache & qui les teint. Cette liqueur , aussi-bien que l'insecte même , lorsqu'on le broie , a une odeur agréable. «

» La seconde espece de ces insectes , appelée , par Linné , (5) *meloe majalis* , (Deicrip. des insectes , p. *Frisch* , tom. VI , tab. 6 , f. 4) est plus petite que la précédente , & a des especes d'anneaux rouges sur le corps en dessous ; elle differe encore de la premiere , en ce que lorsqu'on en exprime le *phlegme* (6) & qu'on écrase l'insecte , l'odeur qui en sort est une odeur ordinaire. «

» Telle est l'espece d'insecte qui fait le principal ingrédient du remede contre la morsure des chiens enragés. Ces animaux se tiennent communément auprès des guerets , des prairies , des terres en repos , ou bien encore sur des côteaux exposés au soleil. On doit les ramasser dans le mois de mai , par un tems sec & chaud ; comme par exemple avant les orages. Comme le *phlegme* dont nous avons parlé est non-seulement nécessaire , mais encore une des meilleures choses de cet ingrédient , il faut , pour qu'il ne se perde pas , prendre ces animaux avec une petite pince , & non avec les doigts auxquels il s'attacheroit. On les met d'abord dans un pot de terre ou dans un vase de verre , ensuite on leur coupe la tête avec des ciseaux au dessus d'un autre verre rempli de miel pur ; on rejette la tête , mais on met le corps dans le miel , en observant de ne rien perdre de l'humour visqueuse qui en découle. La proportion

(5) On ne connoît point cette espece en France.

(6) La liqueur visqueuse.

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est de 200 des insectes noirs ou de la première espèce, ou de 175 de la seconde, sur une *quarte* (7) de miel, mesure de Berlin ; ensuite on couvre bien le vaisseau & on le met dans un endroit tempéré, ayant soin d'entretenir le miel frais, soit en le renouvelant ou autrement. Après qu'on l'a ainsi gardé deux ou trois ans, on peut s'en servir avec succès selon la méthode suivante.

» On prend 24 de ces insectes qui ont ainsi séjourné dans le miel avec le miel qui les enveloppe ; de la thériaque, quatre loths (2 onces) ; bois d'ébène, 2 gros ; serpentinaire de Virginie, un gros ; limaille de plomb, un gros ; *excreffence spongieuse*, (8) qui croît sur le frêne, 20 grains ; enfin, un peu de ce miel, dans lequel les insectes ont séjourné. On peut se servir en place de thériaque, du *miel de sureau* (9).

On met d'abord les insectes en tas, on les pile, ou on les hache le plus menu possible ; on y joint la thériaque, le bois d'ébène réduit en poudre, ainsi que la serpentinaire de Virginie & la matière tirée du frêne ; enfin, la limaille de plomb, aussi fine qu'il est possible de l'avoir ; on mêle le tout exactement ensemble pour en faire une masse molle, qu'on conserve dans des pots bien fermés ; on prend garde

(7) Environ trois livres, ou la mesure d'une pinte.

(8) C'est vraisemblablement la mousse qui croît sur le frêne, dont on veut parler, car l'agaric, qu'on trouve sur cet arbre, est dur comme du bois, & n'a aucune vertu.

(9) On trouve dans d'autres versions, *la marmelade*, c'est-à-dire, l'extrait de genévre, ce qui est plus vraisemblable. Mais qui voit bien qu'on veut parler de *l'Extrait au robe de Sureau*.

qu'elle ne moisisse ; si cela arrivoit, elle seroit sans effet.

La dose de ce remede est de 24 grains pour les sujets d'un an jusqu'à deux ; de 30 grains depuis 3 ans jusqu'à cinq ; de 40 depuis six ans jusqu'à dix ; d'un gros, depuis dix ans jusqu'à vingt ; d'un gros & demi à vingt-cinq ans ; de 2 gros depuis 30 ans jusqu'à 80. Si un enfant mordu est au-dessous d'un an, il faut que la nourrice fasse usage du remede.

La dose pour les animaux est de 2 gros pour un chien un peu fort ; pour les chevres & moutons, d'un gros & demi ; pour les veaux, cochons de lait & poulains, d'un gros ; pour les cochons, 2 gros ; pour les chevaux, bœufs & vaches, de 1 gros à trois ; pour les oiseaux, de 35 grains à un gros.

Pour faire usage avec succès du remede, il faut, dit-on, que le sujet qui l'a pris, reste 24 heures sans manger, & 12 heures sans boire. Après les 12 heures, pendant lesquelles il se tient chaudement dans son lit, on peut lui donner d'une infusion de fleurs de sureau ou de thé ordinaire, & tâcher de le faire suer ou transpirer copieusement dans un lieu temperé. Les 24 heures révolues, on le fait changer de chemise pour en mettre une chaude. On lave avec soin tout le linge qui lui a servi ; & pour plus grande sûreté, on brûle la chemise qu'il portoit pendant l'usage du remede. Il faut laver la plaie avec un mélange de vinaigre & de sel, ou avec de l'eau salée, & on la couvre d'onguent basilicum, ou de beurre bien salé. On y fait des onctions avec l'huile de scorpion ou de meloe, (huile d'olives dans laquelle on met ces insectes) : le malade doit éviter pendant ce traitement, qui est fort court,

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les passions fortes , & tout ce qui est capable d'échauffer, d'allumer le sang , comme boissons spiritueuses , &c.

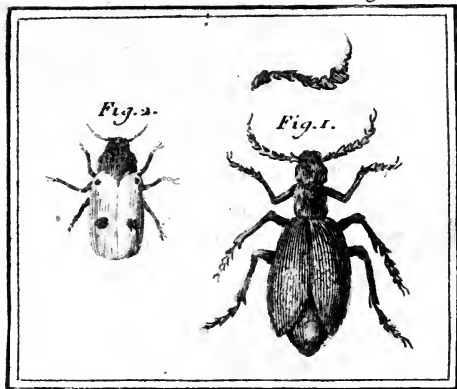
Pour les animaux , on observe à-peu-près les mêmes précautions ; on met à part & ensemble tous ceux qui ont été mordus ; on les tient chaudement pendant 48 heures , sans les exposer au grand air : ensuite on nettoie avec beaucoup de soin , le lieu où on les a tenus , & on observe , à l'égard du régime & du pansement , la même chose que pour les hommes. On recommande à ceux qui ont soin des malades , de faire usage du même remède , & de prendre des précautions contre la contagion. Si la morsure n'a fait qu'une contusion sans plaie , on conseille d'appliquer dessus une emplâtre vésicatoire , faite avec le basilicum & les cantharides , & d'ouvrir les vessies qui se forment à la peau.

I I.

RÉFLEXIONS sur ce remède.

Quelque humiliante que soit pour l'esprit humain & pour l'art , l'incurabilité de la rage confirmée , on ne doit pas hésiter de faire usage de tous les moyens , même incertains , de la prévenir , quand on a le malheur d'avoir été mordu par quelque animal enragé. Ainsi nous conseillons au public , à tout événement , de se munir d'un pareil secours , qui n'assujettit d'ailleurs qu'à 48 heures environ de régime & d'attention. Ce qui doit même augmenter la confiance en ce remède , c'est que le principal ingrédient , celui dont on fait le plus de cas , a été depuis long-tems recommandé par des mé-





decins de la plus grande réputation , comme on peut s'en convaincre par la lecture des anciennes Pharmacopées , sur-tout par celle de Scroder , commentée par le celebre Frédéric Hoffmann , & le Savant Etmuler , à l'article *Cantharus* ou *Scarabæus* , Lib. 2. N°. CXII. Il n'y a que la mousse du frêne & le plomb , qui nous paroissent au moins inutiles (pour ne rien dire de plus) , que nous ne trouvons recommandés nulle part dans ce cas.

Du reste , nous faisons des vœux pour qu'il n'en soit pas de ce remede comme de mille autres recommandés d'abord pour la même maladie , & tombés ensuite dans l'oubli. Il nous semble que le principal mérite de celui-ci consiste dans le traitement locale , le régime , le soin qu'on a de faire suer , & les précautions qu'on prend pour détruire toutes les traces du virus hydrophobique. Voy. ci-à côté les figures du *Meloe* & de la *Melolontha*. On n'a placé ici ce dernier insecte que pour faire voir la différence de l'un à l'autre.

(Gazette de Santé.)

Fig. I. *Meloe Proscarabæus* , Lin. Proscarabé de Geoff.

Fig. II. *Chrysomela Melolontha* , Lin. La Melolontha , de Geoff.

OBSERVATION sur une antipathie pour les alimens solides.

Il existe dans un village des Voges, appelé le Burgonet, à une lieue d'Étival, une femme le Laboureur, âgée de quarante-cinq à cinquante ans, qui depuis cinq à six ans ne prend que de l'eau pour toute nourriture ; elle a l'aversion la plus décidée pour tous les alimens solides, même pour le bouillon. Cette femme, étant fille, fut atteinte de cette anorexie pendant l'espace de deux ans, ce qui fit différer son mariage jusqu'à sa guérison ; c'est depuis l'année 1771, que sa maladie l'a reprise. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette femme conserve sa vigueur, vaque journellement aux travaux du ménage, & va presque toutes les semaines au marché à deux lieues de son village.
(*Nature considérée, &c.*)

I V.

OBSERVATION sur la meilleure maniere d'appliquer les sangsues. Par M. Cauet, ci-devant maître en chirurgie à Herbecourt, en Santerre, près Péronne, actuellement immatriculé pour la chirurgie à Montdidier.

L'usage des sangsues supplée en bien des cas à celui de la saignée, qui, peut-être, leur doit

son origine. Leur utilité est bien reconnue pour tous les cas où il faut diminuer la quantité du sang qui s'accumule sur une partie, ou exciter une prompte évulsion. L'embarras qu'on éprouve lorsqu'on veut les appliquer, les accidens même qui en résultent lorsqu'elles échappent & pénètrent dans l'intérieur du corps, a pu rendre leur usage moins fréquent.

J'ai été dans le cas de les appliquer plusieurs fois, tantôt seul, & tantôt sous les yeux des médecins. Je m'étois conformé à la manière usitée. Après les avoir laissées dégorger & jeuner quelques jours dans l'eau claire, je les tenois entre les doigts & vers la queue, & je les appliquois sur l'endroit; mais elles n'y mor-doient pas.

Rebuté dans une dernière circonstance, du peu de succès de la présentation d'un assez grand nombre de sangsues qui devoient être affamées, j'en envoyai chercher une douzaine dans un ruisseau voisin; je les mis avec de l'eau dans une de ces petites bouteilles à médecine à long goulot; j'approchai l'orifice de ce goulot de la partie du corps où l'application des sangsues étoit jugée nécessaire; aussi-tôt ces animaux s'y portèrent avec beau qui les contenoit, & s'y attachèrent avec vivacité.

Cette manière d'appliquer les sangsues, dont j'ai vérifié le succès, me paroît plus expéditive que celle indiquée par les auteurs: elle n'exige aucune des précautions que la sûreté du chirurgien ou du malade oblige de prendre.

Les sangsues ne peuvent ni glisser. ni s'écarr

ter dans l'intérieur ; elles conservent dans le goulot, qui a 6 à 7 lignes de diamètre, plus de liberté que dans un tuyau de plume ou de roseau où elles sont comprimées.

Il ne faut plus ni les affamer, ni les amorcer : ceux qui n'ayant point l'habitude d'en appliquer, ne distinguent pas aisément la tête de la queue, ne courent plus le risque de se méprendre en les tenant dans les doigts.

Il ne s'agit que de retirer doucement la phiole lorsque les sangsues se sont bien attachées ; & le verre blanc de ces phioles permet de voir la marche des sangsues. (*Gazette Salulaire.*)

V.

LETTRE à M Parmentier en réponse à ses observations sur l'usage des cheveux comme objet de mode. ()*

Vous avez rendu, monsieur, un service important, en publiant vos observations, ainsi que celles de M. Talma, Dentiste, touchant l'abus des colliers & bijoux en cheveux ; mais il est bon de rassurer sur les craintes trop générales que vos réflexions pourroient inspirer.

Ces divers objets de parure sont devenus une branche de commerce si importante parmi nous, què les ouvriers prennent toutes les précautions qu'exige l'emploi d'une matière aussi suspecte. Je parle du général & vous abandonne très-volontiers l'exception.

(*) Voyez notre journal de décembre, pag. 320.

Si les cheveux dont on se sert pour faire des colliers , des cordons de montre , de canne , &c. ne subissent pas les mêmes opérations que le cheveu destiné à faire les perruques , au moins les soumet-on à une dépuracion qui les met , pour la propreté , au taux de la soie.

On commence par les bien dégraisser à sec avec le talc en poudre , l'amidon , & on les nettoie ensuite avec des peignes très-fins. Cela fait , on les passe dans une lessive de soude , ou dans une dissolution de savon , selon la nature du cheveu. On les fait dégorger dans un bain d'eau tiède , on les retire & on les fait sécher , après quoi on les passe à l'esprit-de vin ; enfin on les assujettit entre deux papiers & on passe dessus un fer très-chaud pour les décriper & les maintenir dans toute leur longueur. Des cheveux préparés de la sorte , fussent-ils la dépouille d'un individu frappé des sept plaies d'Egypte , on n'auroit , sans contredit , rien à redouter de leur contact.

Je suis convaincu que les ouvriers de province & les marchands forains ont pu introduire dans la société , par une négligence criminelle , des ouvrages de ce genre plus que suspect ; mais il n'y a qu'une conséquence à en tirer , c'est de ne s'adresser pour ces objets qu'à des gens honnêtes , dont la réputation puisse servir de garant contre les craintes très-fondées que vous avez cherché à inspirer.

Ensorte que nous avons on ne peut pas plus raison , vous , monsieur , & moi. Je ne suis ni marchand , ni consommateur de ces

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

petits rien ; mes réflexions sont celles d'un observateur attentif & d'un citoyen très-impartial.

(*Journal de Paris.*)

V I.

NOUVEAU succès de l'Alkali volatil fluor contre l'asphyxie.

Une femme de 25 ans, suffoquée par la vapeur de la braise, le 10 novembre, à Paris, à l'hôtel de Lufignan, rue des Vieilles-Etuves, & dont l'asphyxie, après 2 heures, avoit résisté au vinaigre, à l'eau des carmes, & à une autre eau composée, alloit être saignée, lorsque M. le marquis d'Espagne, colonel d'infanterie, conseilla l'usage de l'alkali volatil fluor de M. Sage. On suspendit tout autre remède, & l'on courut chez M. Cadet, de l'academie des sciences, dont l'associé en pharmacie apporta un flacon de cet alkali. A peine en eut-on introduit dans le nez de la malade, qu'elle donna signe de vie : on lui en fit avaler ensuite à peu-près 25 gouttes dans de l'eau froide, au moyen d'une dent cassée qui facilita l'introduction de cette boisson. Un instant après, cette femme reprit connoissance, & elle se porte très-bien aujourd'hui.

(*Journal Encyclopédique,*

*SUITE des différens écrits qui ont paru au sujet
de l'opération faite à la femme Souchot. (*)*

V I I.

*LETTRE aux Auteurs du Journal de Paris, pu-
bliée le 18 novembre 1777.*

M E S S I E U R S ,

Malgré l'authenticité du certificat de M. *Louis*, secrétaire de l'académie royale de Chirurgie, inséré dans votre N^o. 300, qui constate que M. Sigault, alors élève en Chirurgie & de l'école pratique, a lu le premier décembre 1768, un mémoire par lequel il proposa la *section de la symphise* dans le cas où l'on juge l'opération *césarienne* indispensable, malgré ce certificat, dis-je, plusieurs personnes, d'après votre N^o. 302, persévèrent à attribuer cette découverte à M. le docteur *Camper*, médecin Hollandois, placé par les favans médecins de notre siècle, a côté des *Vans-Wieten*, des *Haller*, des *Tiffot*, &c.

Je me suis procuré, messieurs, la lettre de M. Camper, dans laquelle il annonce ses expériences sur cette opération. Elle est adressée à M. Van Gesscher, célèbre chirurgien d'Amsterdam, & a été imprimée en Hollan-

(*) Voyez notre Journal de novembre 1777, page 350-353; & celui de décembre, page 325--343.

dois en 1771, & depuis en latin en 1774, à Groningue.

Voici, messieurs, ce que dit M. Camper, pag. 123. (Je donne ici la traduction du latin). » Comme je m'occupois à trouver un » moyen pour éviter les danger énormes, & » souvent l'inutilité des manœuvres ordinaires » qu'on emploie dans les accouchemens laborieux, sans pouvoir rien imaginer de mieux, » j'ai reçu une lettre de mon ami, M. Louis, » secrétaire perpétuel de l'académie royale de » chirurgie de Paris, en date du 9 mars 1769, » dans laquelle il me marquoit : *Un jeune chirurgien a proposé d'éviter l'opération césarienne dans le cas où on la croit indispensable, & il y supplée par la section du cartilage des os pubis : ceci n'est qu'un projet que l'académie a trouvé extraordinaire, & l'auteur voudroit qu'on en fit l'essai sur une femme condamnée à la mort, pour savoir si la glutination pouvoit s'en faire, & si la femme en resteroit estropiée ou non* «.

» Enthousiasmé, s'écrie M. Camper, page 129, de l'idée du jeune chirurgien, je crois » que j'aurois étouffé d'embrassades, ce fortuné » jeune homme, si j'avois eu le bonheur de » l'avoir auprès de moi, lorsque j'appris son » projet; je me mis sur le champ à tenter » toutes sortes d'expériences sur les cadavres. «

Je ne puis, Messieurs, vous rendre avec quelle chaleur le docteur Camper parle des avantages de cette opération, sur-tout lorsqu'il détaille le succès qu'il a obtenu sur une truie, & combien il se flattoit de rendre son nom im-

mortel , s'il avoit , le premier , le bonheur de l'entreprendre sur une femme vivante , & d'y réussir.

Il paroît que ce noble enthousiasme est toujours le même ; car voici ce qu'il vient d'écrire à M. Sigault dans sa lettre du 22 octobre dernier , en réponse à celle que ce médecin lui avoit adressée en lui détaillant l'opération & son succès.

» Monsieur & cher confrere , votre lettre
 » m'a donné une joie infinie ; mes larmes cou-
 » loient de mes yeux , tant j'étois charmé de
 » votre heureuse opération : vous vous sou-
 » venez avec combien d'applaudissemens j'ai
 » considéré votre premiere proposition ; vous
 » savez combien elle m'a encouragé pour la
 » mettre en pratique ; vous savez combien les
 » envieux m'ont maltraité , pour avoir demandé
 » au prince d'Orange de pratiquer cette opé-
 » ration sur une femme condamnée à la mort... ;
 » L'envie ne regne seulement pas à Paris , elle
 » tracasse par-tout les gens qui sont animés pour
 » le bien public.

» Je vous félicite , mon cher confrere , &
 » félicite encore plus le genre humain. Que
 » le bon Dieu bénisse vos mains , & qu'il fasse
 » survivre cette pauvre femme , afin que cet
 » exemple encourage d'autres pour pratiquer
 » une opération *aisée & peu dangereuse* : ou l'art
 » me trompe , mais il faut qu'on la pratique
 » dès que l'impossibilité de délivrer la mere
 » s'est manifestée..... Communiquez-moi , je vous
 » prie , au plus vite , la guérison de cette bonne

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» femme.... Mon fils cadet est mon élève unique ;
 » il va étudier à Edimbourg l'année prochaine ,
 » il y restera deux ans , & puis il ira à Paris
 » pour profiter de vos lumieres ; j'espere qu'il
 » se rendra digne de votre amitié « *Petrus*
Camper , professeur honoraire en médecine ,
 membre de plusieurs académies & député aux
 états de Frise , à Francher en Frise.

» P. S. Lorsque M. Louis me communiqua
 » votre proposition , il n'y a pas ajouté votre
 » nom , sans quoi je n'aurois pas manqué d'en
 » faire une mention honorable. «

Cette lettre , que je rends publique sans
 l'aveu de M. Sigault , convaincra j'espere ceux
 qui voudroient encore enlever à un membre
 de la faculté de médecine de Paris , l'honneur
 d'une découverte , qui , comme l'a fort bien dit
 le *Courier de l'Europe* , justifieroit seule les pré-
 tentions du siecle philosophique , & le suffrage
 de M. Camper pourra peut-être balancer l'opi-
 nion de ceux qui la croient téméraire &
 meurtrière.

Je suis , &c. PRE. DE S. LU....

V I I I.

ARTICLE Extrait de la Gazette de Santé , du
 jeudi 27 novembre 1777.

Nous croyons qu'il est tems de parler , com-
 me nous l'avons promis , des suites de l'opé-
 ration faite sur la femme Souhot , & annon-
 cée dans le N^o. 41 de cette feuille. L'auteur

de cette opération est, comme on fait, Mr. Sigault, médecin de la faculté de Paris. Il ne doit point paroître étrange qu'un médecin entreprenne quelquefois de faire des opérations délicates & difficiles, depuis qu'on fait que les lumieres de la médecine sont souvent nécessaires pour en assurer le succès, & que la chirurgie n'a jamais eu plus d'éclat que lorsqu'elle a été exercée par des médecins éclairés. Les écrits d'Hippocrate, de Marc-Aurele Severin, de Fabrice de Hilden, d'Heister, de Boerrhaave, d'Albinus, de Quenay, &c qui étoient médecins, en sont des preuves frappantes. Ainsi, quoiqu'il nous ait toujours paru plus convenable, (vu l'étendue des connoissances actuelles nécessaires au médecin & au chirurgien) que chacun se bornât à sa partie, l'événement dont on parle aujourd'hui justifie en quelque sorte la nécessité du concours & de la réunion quelquefois des deux.

Il y a aujourd'hui 57 jours que la femme Souchoy a été opérée. Elle le fut à deux heures après minuit, à la lueur d'une seule chandelle, tenue par une main tremblante. Nous nous abstiendrons de parler en détail de cette opération, pour ne pas anticiper sur le travail que M. Sigault a promis au public. Il nous suffit de dire que l'événement ne pouvoit pas être plus heureux, si l'on considère la mauvaise constitution de la mere qui est rachitique, la conformation vicieuse du bassin & le peu de ressource qu'offroit un pareil sujet pour une opération de ce genre. Malgré tous ces obstacles,

la *coalition* des parties s'est faite ; la symphyse du pubis s'est réunie d'une manière solide ; la mere & l'enfant jouissent de la vie & sont en aussi bon état qu'on peut le désirer. La mere marche & assure ne ressentir aucune douleur à la symphyse. C'est ce dont nous nous sommes assurés par nous-mêmes.

Ce succès , qui n'est point équivoque , assure à son auteur une gloire qu'il seroit bien difficile d'altérer , & fera époque certainement dans la médecine & la chirurgie. Il est cependant de notre devoir de ne pas laisser ignorer au public que le méat urinaire a été intéressé dans cette opération , & qu'il y a eu pendant quelque tems un écoulement urinaire involontaire qui commence à cesser , & auquel l'usage de la sonde peut bientôt remédier. Cet accident doit tenir en garde ceux qui seront désormais dans le cas de faire une opération semblable. Nous la croyons très-préférable à l'opération césarienne ; il est même étonnant , qu'étant aussi clairement indiquée par la nature , elle n'ait pas été tentée plutôt. Il est seulement à craindre qu'on en abuse , & que la facilité de faire la section de cette symphyse ne serve à multiplier les cas où l'on croit que le fer est absolument nécessaire pour secourir les femmes en travail d'enfant.

ARTICLE *Extrait du Journal de Paris, du 9*
décembre 1777.

La femme Souchot s'est présentée le trois de ce mois à la faculté accompagnée de son mari & de son fils. Elle a monté seule environ une vingtaine de marches pour se rendre à la salle d'assemblée; là, elle a marché en présence de la faculté, a fait tous les mouvemens qu'on a paru exiger d'elle, & satisfait à toutes les questions qu'une curiosité naturelle & éclairée pouvoit desirer. L'enfant a été mis sur le bureau de l'assemblée, & a été environné de tous les médecins qui l'ont accueilli comme un enfant bien précieux aux arts.

M. Sigault a lu ensuite son rapport, dans lequel il a exposé les raisons qui l'ont déterminé à faire l'opération de la symphise sur la femme Souchot; ses procédés pour faire l'opération, & enfin le résultat de cette opération.

Ce mémoire, écrit avec beaucoup de chaleur, a été fort applaudi; MM. Grandclas & Descemet ont ensuite fait leurs rapports, desquels il résulte que la femme Souchot a subi l'opération de la section de la symphise, que son enfant est venu au monde en parfaite santé, que la mere est parfaitement guérie, qu'elle marche librement, fait tous les mouvemens possibles qu'elle faisoit auparavant.

Ce rapport, ainsi que le discours de M. Si

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gault, & encore plus la présence de la femme Souchot & de son fils, la peroraison de M. Sigault, par laquelle il supplioit la faculté & par elle, toutes les ames généreuses & sensibles, de contribuer au sort de la mere & de l'enfant, (seule récompense qu'il desiroit de ses travaux) sa modestie, sa sensibilité, lui ont attiré les plus grands éloges, & chacun s'empressoit à l'envi de les lui prodiguer & de vouloir qu'on lui déferât tous les honneurs que l'imagination pourroit fournir, lorsqu'un docteur observa, que la faculté n'étoit point réunie en corps, que l'assemblée n'ayant point été convoquée à cet effet, il falloit l'indiquer à un autre jour, & y appeller toute la faculté pour entendre de nouveau ce rapport de M. Sigault, & de MM. les commissaires.

Cette assemblée a eu lieu le six de ce mois; elle étoit très-nombreuse, plus tranquille, sans être moins transportée du succès de cette belle opération. La faculté a arrêté qu'il seroit rendu un décret dans les termes les plus honorables pour M. Sigault, par lequel on diroit qu'il sera frappé une médaille, sur l'exergue de laquelle on liroit la date de la découverte de M. Sigault du premier décembre 1768, & celle de l'opération du premier octobre 1777; qu'il seroit remis à M. Sigault 100 de ces médailles, & 50 à M. Alphonse le Roy, pour ses bons soins, & avoir coopéré au succès de son confrere. Que la faculté seroit une pension à la femme Souchot de 360 liv. jusqu'à ce qu'il plut au gouvernement lui en faire une, ce

que l'on solliciteroit ; que le rapport de M. Sigault & celui de MM. Grandclas & Desce-
met seroient incessamment imprimés & pré-
sentés à sa majesté & à toute la famille roya-
le , par M. le doyen & M. Sigault ; que le
mémoire en seroit répandu avec la plus grande
profusion , aux dépens de la faculté , à tous
les grands du royaume & aux principaux ci-
toyens , distribué dans toutes les villes de
France , & à toute l'Europe médicinale & chi-
rurgicale. Qu'au surplus , on en donneroit la
notice dans tous les papiers publics de l'Eu-
rope.



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

Puce de grain.

UN mémoire de M. Pavier, imprimé à Montpellier, chez J. Martel l'aîné, renferme des détails très-circonstanciés sur cet insecte, qui ronge les bleds dans les contrées méridionales de la France, & particulièrement dans le Languedoc. On en a donné un extrait dont voici la substance.

La puce de grain est connue depuis 36 à 40 ans. Cet insecte est très-petit, & se dérobe à la vue. Il se tient au nœud le plus voisin de la naissance du germe & dans les feuilles qui enveloppent la première tige. Il est immobile en apparence. On ne peut le voir sans arracher la plante & sans éparpiller les feuilles qui l'enveloppent.

Au moment de sa naissance, la puce de grain est de la grosseur de la tête d'une épingle. Sa couleur, qui est d'abord d'un gris clair, devient
plus

plus foncée, à mesure qu'elle se fortifie. Au bout de quinze à vingt jours, elle acquiert la couleur d'une véritable puce ordinaire. Peu-à-peu elle égale la grosseur de celle-ci. Elle prend alors la forme d'une navette : son corps est pointu par les deux extrémités.

A la vue simple, on ne lui découvre point de pattes ; & si elle en a, il ne paroît pas qu'elles puissent être d'un grand usage. C'est que cet animal pouvant se nourrir, sans changer de place, la nature peut bien lui avoir refusé une partie des moyens qu'elle a donnés à la plupart des autres insectes, pour le transporter d'un lieu à un autre.

On ne distingue pas non plus, dans cette espèce de puce, de tête ni de cou : elle semble toute d'une pièce. Sa surface paroît unie & relevée en bosse. Il se peut qu'avec le secours du microscope, on parvienne à en avoir une description plus exacte. Si on l'écrase sous l'ongle, elle crève avec le même éclat qu'une puce ordinaire. La substance qui en sort, est comme celle de toutes les chenilles, c'est-à-dire, blanchâtre. Elle a pourtant un peu plus de consistance que le lait.

Quoique cet insecte paroisse immobile, cependant vers les mois d'avril, de mai & de juin, il change de forme, s'allonge comme une fourmi ordinaire, & paroît avoir un petit mouvement. On ne peut pas mieux le comparer qu'à une graine, qu'on nomme *amarelle*.

La puce de grain ne change jamais de plante. Lorsqu'elle a commencé à s'attacher au bled

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& qu'elle en a rongé un jet, elle se transporte à un autre, & continue ainsi jusqu'à la moisson. L'auteur du mémoire décrit toutes les manières dont cette sorte de puce nuit en général aux grains : c'est au froment, grain plus chaud & plus nourrissant, qu'elle s'attache de préférence.

On a cru long-tems que cet insecte ne se propageoit que dans les terres humides & grasses. On est bien revenu de cette erreur : il s'engendre dans les terres de toute nature. Les observations les plus exactes ont convaincu que sa reproduction est le fruit d'un labour placé au milieu d'une saison trop bénigne, entremêlée de tems chauds & fereins, & de pluies douces. L'expérience apprend que cette température revient plus constamment vers les premiers mois de l'automne.

Voici maintenant les moyens que l'auteur du mémoire indique pour remédier aux maux que ce fléau fait naître. Il ne s'agit que de donner au grain qu'on doit semer, une préparation dont M. Pavier garantit les effets, comme les ayant éprouvés lui-même. Cette préparation, selon l'énoncé du mémoire, paroît être de son invention.

Prenez quatre onces d'essence de térébenthine : mêlez-les, autant qu'il sera possible, avec trois pintes d'eau, qui font environ quatre pintes, mesure de Paris. Ayez un setier de bled, que vous mettrez dans une cornue ou autre vaisseau de bois, qui puisse contenir au moins deux setiers : arrosez ce grain avec cette mix-

tion, & faites enforte qu'il en soit bien imprégné. Cela fait, amoncellez votre bled, & continuez votre opération sur chaque setier. Il est question ici du setier de Montpellier, qui pèse environ 80 livres, poids de marc. Il faut se régler en conséquence.

L'essence de lavande ou l'huile d'aspic produisent le même effet : mais la térébenthine est moins coûteuse. On l'a à 7 s. la livre. L'huile d'aspic en coûte 36 ; encore ne l'a-t-on guère que falsifiée.

On peut semer trois jours après cette préparation. Si, pour plus grande sûreté, on tarde de huit jours, on feroit bien de préparer de nouveau le grain, avec la moitié des drogues déjà indiquées.

Le grand soin doit être de remuer les grains, lorsqu'on les prépare. C'est de-là que dépend la réussite.

Les Plin, les Buffon, dit l'auteur de l'extrait, eussent parlé de notre puce de grain en physiciens-naturalistes : nous n'en parlons qu'en physiciens-agriculteurs.

(Avis divers.)

I I.

MANIERE de conserver les feuilles des arbres fraîches pendant toute l'année, pour les donner en fourrage au bétail, & sur-tout aux brebis.

Cueillez les feuilles lorsqu'elles sont sur le point de tomber, mais avant qu'elles pâlisent. Choisissez pour cela l'heure la plus chaude du

340 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jour. Faites-les sécher ensuite au grand air. Vous les mettrez après dans un tonneau, où vous les comprimerez autant qu'il sera possible. On peut les mettre aussi dans une fosse qui soit à l'abri de la pluie & du soleil. On couvre la fosse avec des branchages, & l'on met du sable par-dessus.

I I I.

MARNE artificielle.

En faisant quelques pas dans la campagne, nous trouvons sans cesse des hommes modestes qui en savent infiniment plus que nous. Un académicien de la société royale de Londres vient d'apprendre d'un cultivateur, la manière de faire de la marne artificielle, qui produit tous les effets de la marne naturelle. Il ne s'agit que de faire alternativement une couche de terre glaise & une de chaux, qu'on expose à l'action de l'air pendant l'hiver. Le mélange s'en fait sur la terre : les deux matières se changent en une masse uniforme supérieure à celle de la marne même. On la répand dans la saison des engrais, & l'on peut s'attendre à la plus abondante récolte. Si on destinoit la marne à une terre extrêmement forte, on pourroit joindre du sable à la terre-glaise.

LETTRE aux auteurs du journal de Paris, sur les changemens faits aux voitures & aux harnois, par M. Thiroux.

MESSIEURS,

Les questions fréquentes que la construction de mes voitures, & sur-tout l'ordonnance de mes harnois, suggerent aux amateurs d'équitation, m'ont fait imaginer que plusieurs de vos abonnés liroient peut-être avec quelque plaisir les raisons que je donne des divers changemens qui ont été remarqués. Je commence par les voitures. Les brancards de celles dont je me sers pour l'éducation des chevaux de cabriolet sont d'un pied plus long que tous ceux que l'on rencontre, en sorte qu'ils arrivent au moins jusqu'à la pointe de l'épaule du plus grand cheval. Voici pourquoi. Je ne fais, messieurs, si vous avez été quelquefois témoins de la résistance d'un cheval de cabriolet dans l'instant où son conducteur veut le décider à tourner sur lui-même : alors, qui ne voit que la pointe du brancard, tel qu'on le proportionne aujourd'hui, nichée dans l'enfoncement de l'épaule, occasionne une douleur momentanée faite pour détruire toute la bonne volonté du cheval le mieux dressé. En vain les écuyers m'objectent-ils que cette cause de désobéissance dispaeroit en raison du soutien de la guide opposée ; je leur répondrai, laissons les cavaleries maîtres de la

longueur de leurs brancards, mais persuadons toujours aux amateurs d'effacer jusqu'à la trace de la difficulté. Quant à moi, messieurs, la neutralité dont je fais profession, & ce doit être un titre de plus en ma faveur, m'autorise à publier les avantages qui résultent de la disproportion apparente de cette partie de charronage; par elle, non-seulement les jeunes chevaux se familiarisent, & plus aisément, & plus promptement avec la vibration continuelle des brancards, mais cette augmentation empêche même les chevaux faits de prendre de l'humeur, puisque le moindre balancement de l'avant-main du brancardier suffit pour entamer les changemens de direction. Je suis bien éloigné de vouloir tirer vanité de l'unité de cette intéressante découverte. Je fais qu'en Flandre tous les charons ont la même coupe : reste à savoir si leur méthode ne fuit pas plutôt servilement l'usage des colliers flamands, qu'elle n'est une conséquence des principes d'équitation.

Après avoir facilité le travail du cheval de cabriolet, j'ai fait la même tentative pour adoucir celui des chevaux de carosse, & je ne vous cacherai point, messieurs, que ce sont les voitures angloises qui m'en ont fourni les moyens. Depuis long-tems j'étois peiné de la tournure meurtrière des traits qui, sur le plat seulement jusqu'à la hauteur de la cuisse, ne peuvent aller embrasser le bout du palonnier qu'en présentant le tranchant au reste de la jambe du cheval. J'avoue de bonne foi qu'à la vue de la première voiture angloise, je crus avoir enfin rencontré

de quoi me tranquilliser. En effet, à la place de notre palonnier, les Anglois alongent leur volée qu'ils arment de quatre poupées, en sorte que les traits restent à plat dans toute leur longueur; mais l'expérience m'apprit bientôt que, si cette nouvelle façon d'atteler paroît aux écorchures de la cuisse, le défaut du jeu de la volée, meurtrissoit nécessairement le poitrail du cheval froissé par la variation indispensable de celui du harnois. Je me ressouvins alors que la même raison venoit tout récemment de faire proscrire les boucles de brancards des cabriolets, pour y substituer un palonnier tournant. Vous voyez, messieurs, qu'il ne me fut pas difficile de tirer de ces deux méthodes un parti mixte qui réunit le double avantage, & de laisser le trait sur son plat, & de garantir le cheval de la moindre blessure. C'est à quoi je parvins en faisant river sur la volée même un palonnier jouant, quoique surmonté des poupées Angloises. J'ai l'honneur d'être, &c THIROUX, rue du fauxbourg St. Honoré, ancienne cour des Cochers, n°. 9.

V.

P O Ê L E S de nouvelle invention.

On doit sans contredit aux poëles la commodité d'échauffer entièrement une piece; ce qu'on ne peut attendre d'une cheminée, quelque consommation de bois qu'on veuille faire. On trouve principalement cet avantage dans une salle à manger & dans tous les endroits où

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'on se rassemble pour nombre d'objets , qui ne peuvent souvent avoir lieu à l'entour d'une cheminée. Mais il est beaucoup de personnes que les poëles incommode , & l'on se plaint d'ailleurs de la longueur du tems qu'ils consomment pour échauffer une piece , sur-tout si elle est un peu vaste. Remédier à ces inconvéniens , c'est rendre un véritable service à la société ; & c'est ce qu'a exécuté le Sr. Bellepau-me Lefebure , marchand de fer , à Paris , artificier du roi , quai de la Mégisserie , autrement dit quai de la Ferraille , au roi de France Louis XV. Il a imaginé une espcce particuliere de poëles mobiles , garnis de leurs tuyaux , bronzés simplement , ou bronzés en bronze de couleur. Ils se posent en moins de cinq minutes , & échauffent une piece , de quelque grandeur qu'elle puisse être , en moins de dix. On les transporte facilement d'un appartement à un autre , sans fumée , & sans avoir à craindre le feu dans des endroits même garnis de tapis. On trouve dans le même magasin toute espcce de ferrure & de ferruries pour meubles & pour bâtimens , toutes sortes de grosses & fines clincailleries d'Allemagne , d'Angleterre & de France. On y trouve aussi tout ce qu'on peut desirer en artifice , soit pour les appartemens , soit pour les jardins. (*Affiches & Annonces de Paris.*)

VI.

SERRURES de nouvelle invention.

Le sieur Georget , ferrurier , rue des Prêcheurs , à Paris , a inventé de nouvelles ser-

ſures , faites pour garantir de toute crainte des *roffignols* & autres tentatives des voleurs : elles ont été honorées de l'approbation de ſa majeſté , de celle du magiſtrat de la police , & de l'académie d'architecture.

[*Mercur de France.*]

V I I .

M O D E S .

La variété dans les modes conſiſte moins ; comme l'on ſait , dans la forme des ajuſtemens que dans les agrémens & les garnitures qui les accompagnent. La Dlle. *St. Quentin* , *mar-*
chande de modes , à Paris , rue *St. Honoré* , au bâtiment neuf des *Feuillans* , à l'enſeigne du *Magnifique* , a imaginé des bonnets de parure & des chapeaux appellés à la *vendangeuſe* ; ils réunifſent aux graces des bonnets & chapeaux les mieux faits , l'avantage d'avoir l'un & l'autre un ſep de vigne garni de ſes feuilles & de ſon fruit. Il nous paroît eſſentiel d'observer que la feuille a les différentes nuances qui ſe remarquent lorsſque le raiſin eſt mûr & que les grappes préſentent de leur côté des grains à des degrés différens de maturité , ce qui offre à l'œil un enſemble de couleurs très-agréable.

La ſaiſon actuelle excite l'induſtrie ſur les parures d'hiver. Depuis que les manchons ſont paſſés dans les magafins de mode , ils paroifſent avoir ſubi toutes les variétés dont ils

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont susceptibles. Cependant la Dlle. *St. Quentin*, vient d'en imaginer un d'un goût absolument nouveau ; il est dans la forme des manchons ordinaires , mais il est composé de bandes de peau de cigne & de ruban. Il nous paroît inutile de faire observer qu'il est d'une grande légèreté & de l'éclat le plus brillant.

Cette idée a conduit cette même marchande à ajouter aux garnitures les plus à la mode des mantelets de satin , une légère bande de peau de cigne pour assortir avec le manchon.

(*Journal de Paris.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

LES gazettes ont annoncé en 1771, la mort de M. Veron , astronome qui avoit fait le tour du monde avec M. de Bougainville. Son éloge a paru dans le *Necrologe des hommes célèbres* : on y a vu qu'il étoit fils d'un jardinier ; & que son courage, son zele & son défintéressement ne lui avoient pas permis de travailler à sa fortune dans le cours de ses voyages. M. de Sartine, ministre de la marine, instruit par le témoignage des astronomes, du mérite de M. Veron & de la médiocrité de l'état de sa sœur, a obtenu du roi, pour celle-ci, une pension de deux cens cinquante livres. Cette récompense est digne d'encourager les talens dans tous les états, ce qui est nécessaire, sur-tout dans une carrière où il y a peu d'espérances de fortune, & où la gloire doit être le principal & presque le seul objet d'encouragement.

(*Journal des Savans.*)

I I.

Le généreux devouement du chevalier d'As-

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ffas, capitaine au régiment d'Auvergne, tué en 1760, à l'affaire de Closter-Camp, est comparable aux plus beaux traits de patriotisme & d'héroïsme que nous offre l'antiquité : les détails en sont trop intéressans pour n'être pas rapportés.

» Le chevalier d'Affas, se trouvant avec son
» régiment près d'un bois pendant la nuit, s'y
» avança seul pour le fouiller, de peur que la
» troupe ne fût surprise ; il y rencontra des
» ennemis embusqués qui l'entourèrent aussi-tôt,
» & qui lui présentèrent une douzaine de bayon-
» nettes sur la poitrine, en le menaçant de le
» poignarder s'il disoit un mot : alors se tour-
» nant du côté de son détachement, il lui cria
» avec intrépidité : *Auvergne, faites-feu, ce sont*
» *les ennemis*, & dans le moment il tomba mort
» sous plusieurs coups ». Le roi voulant trans-
mettre à la postérité la mémoire de ce trait
patriotique, a créé une pension de 1000 liv.
héréditaire & perpétuelle dans la famille de ce
nom, jusqu'à l'extinction des mâles ; elle se
partage actuellement entre un frere de ce brave
officier, & deux de ses neveux, dont l'un est
sous-lieutenant au régiment de Mestre-de-Camp
général de cavalerie, & l'autre sert dans la
marine.

(*Journal de politique & de littérature.*)

I I I.

On a annoncé dans le journal d'octobre de l'année dernière, une fondation faite par les

directeurs de *l'Œuvre de la miséricorde* à Marseille , pour procurer un traitement gratuit , aux pauvres exposés à perdre la vue faute de secours ; pour remplir un objet aussi important , on a choisi le sieur Ollion , chirurgien oculiste pensionnaire des états de Provence , & membre de plusieurs académies , à qui les directeurs de l'œuvre font une pension annuelle. Deux mois à peine écoulés ont suffi pour prouver l'utilité de cet établissement : dans ce court espace de tems , M. Ollion a traité plusieurs maladies des yeux , & opéré de la cataracte par extraction , avec le plus heureux succès , l'œil droit du nommé Esponet , matelot , & les deux yeux du sieur Belotty , peintre. Ces deux infortunés , rendus à leur famille désolée , en font de nouveau le soutien. Rien ne prouve mieux l'utilité d'une société uniquement consacrée au soulagement des maux qui affligent l'humanité.

(*Annonces & Affiches pour la Ville de Marseille.*)

I V.

Une SOCIÉTÉ connue par *l'union parfaite* de ses membres , établie à Reims , comme dans la plus grande partie de l'Europe , indépendamment des actes de bienfaisance qu'elle a coutume de répandre , vient de faire déposer au bureau d'administration de l'hôpital-général de cette ville , une somme destinée pour faire apprendre un métier aux enfans de cet hôpital les plus

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dépourvus de secours & de protection, & les plus recommandables par leur attachement à leurs devoirs de religion & d'état. Le but de cet acte est d'exciter l'émulation, & de rendre ces infortunés plus utiles par le choix des métiers qu'ils exerceront. Le bureau d'administration, après avoir témoigné sa reconnoissance à la société, a arrêté un règlement relatif au but de cette institution généreuse, en accordant aux sujets choisis une médaille qui porte d'un côté ces mots, *Société bienfaisante*, & de l'autre, *Charité*.

(*Affiches & Annonces de Reims.*)

V.

Mr. Fruchet, curé de Marfac en Angoumois, continue de signaler son zèle pour la religion, & sa tendresse envers les malheureux. Après avoir banni de son voisinage le démon de la chicane, & tout ce qui porte l'empreinte de la dépravation, il y fait régner, par son exemple, le désintéressement & la charité. Il ne prend jamais aucune espèce de casuel, pas même de rétribution pour les messes. Tout s'exécute gratuitement dans son église. Outre le bien qu'il fait tous les jours aux personnes de sa famille qui sont dans l'indigence, il paie exactement, chaque année, la taille, la capitation, le vingtième & les rentes seigneuriales des pauvres habitans de sa paroisse; il prévient avec bonté tous leurs besoins, en leur tendant à propos une main secourable. Quand ils sont malades, il les fait apporter chez lui, leur pro-

cure, à ses frais, le secours des médecins, & tient auprès d'eux des personnes pour en avoir soin. Sa générosité envers les étrangers n'est pas moins sensible : il leur donne l'hospitalité, & de quoi se rendre à leur destination. Comme le revenu de sa cure ne lui suffiroit pas pour opérer tant d'actes de bienfaisance, il y a joint le bénéfice qu'il fait sur les pensions des jeunes élèves dont il est l'instituteur.

(*Journal Encyclopédique.*)

V I.

L'impératrice-reine a grossi d'un capital de 10800 florins les fonds de la maison des orphelins de Notre-Dame de Vienne en Autriche, & a ordonné qu'on augmentât de 6 le nombre des élèves qui y sont entretenus & instruits. On peut se rappeler que cette souveraine, à l'exemple de ses augustes ancêtres, avoit fondé à St. Polten une maison dans laquelle on élève à ses frais les filles des officiers qui ont bien mérité de la patrie. Le bâtiment consacré à cet usage sembloit, par son peu d'étendue, mettre des bornes à sa bienfaisance, qui n'en connoît point. S. M. I. en a fait construire un plus vaste, qui est achevé, & dans lequel on vient de transférer les jeunes élèves, dont le nombre sera augmenté successivement.

V I I.

M. l'abbé Nauton, ci-devant professeur de philosophie au college royal de la ville d'A-

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gen, où il s'est acquis une gloire vraiment distinctive, vient de donner une nouvelle preuve du patriotisme qui a toujours guidé ses intentions. Les habitans d'Agen soupiroient depuis long-temps, après une école de mathématiques; ils offroient même des sommes assez considérables pour tâcher de se procurer cet avantage. M. l'abbé Nauton, rempli d'un zèle dégagé de toute vue d'intérêt, vient d'ouvrir le cours public tant désiré, n'attendant pour prix de ses soins que les succès de ses élèves, qui s'empressent de publier la générosité de leur professeur.

V I I I.

On vient d'établir dans la paroisse de saint Sulpice à Paris un ordre d'administration pour le soulagement des pauvres, qui ne sauroit être trop connu, parce qu'il seroit à désirer qu'il fût suivi par-tout. Il a pour objet de répandre les aumônes avec discernement & de détruire l'oïveté : c'est-à-dire, de secourir les vrais pauvres, de faire subsister les vieillards & les infirmes dans une honnête aisance, de pourvoir aux besoins des malades & d'essuyer les larmes des meres défolées en leur procurant les moyens de nourrir leurs enfans.

On a divisé, pour la distribution des aumônes, la paroisse de St. Sulpice en quatre cantons, dans chacun desquels on a formé une administration particuliere composée de quatre prêtres de la communauté & de quatre dames bourgeoises, ayant à leur tête deux dames de

qualité. Le curé de la paroisse , le vicaire & les prêtres chargés des registres, feront de toutes les administrations, ainsi que la sœur supérieure des filles de la charité , pour les malades.

Les quatre dames de charité feront les informations nécessaires pour constater la demeure, les besoins, les mœurs des pauvres, &c. Elles s'assembleront une fois par mois chez l'une des deux dames de qualité qu'elles auront à leur tête ; & là elles exposeront leurs observations sur chacun de leurs pauvres respectifs, & délibéreront sur les moyens que l'on pourroit prendre pour les secourir efficacement.

Les secours consisteront , 1°. à fournir de l'ouvrage aux pauvres en état de travailler : on donnera aux femmes à filer & à coudre, pour elles & pour leurs filles qu'elles accoutumeront au travail dès l'âge de sept ans ; 2°. à donner le pain à 6 liards la livre à ceux dont la pauvreté sera bien constatée ; 3°. à relever le commerce de ceux qui ont éprouvé des malheurs ; 4°. à soigner les malades ; 5°. à donner le lait & la farine pour les petits enfans nourris par leurs meres, lesquelles sont averties qu'à moins de raisons très-fortes, on ne les aidera pas à payer les mois de nourrice, parce que leur premier devoir est de nourrir leurs enfans ; 6°. à délivrer les prisonniers pour dettes, en prenant les précautions convenables ; 7°. à mettre des enfans en apprentissage quand les parens n'en ont pas la faculté ; 8°. à faire des petites pensions aux vieillards & aux infirmes pour les mettre en état de payer leur

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pain à 6 liards la livre , & pour le reste de leur entretien ; enfin à fournir des layettes , des lits , des habits , des outils pour le travail , & généralement tout ce qui est absolument nécessaire.

Voici de quelle maniere on pourra se procurer de l'ouvrage. Il y aura trois dépôts de filasse où l'on en fournira à toutes les femmes qui voudront filer ; on prêtera des rouets aux fileuses qui n'auront pas le moyen d'en acheter ; les filles & femmes qui n'ont point de ménage , iront filer dans la maison de l'*Enfant Jesus*. On établira un bureau où on indiquera de l'ouvrage aux hommes qui en manqueront. Pour les femmes qui ne peuvent être appliquées qu'à la couture , il y aura cinq ou six maîtresses couturieres chez lesquelles elles iront travailler à la journée , qui leur sera payée exactement.

On délivrera le pain sur des cartes frappées au coin de St. Sulpice & signées à la main portant chacune : *un pain de 4 liv. à 6 sols.*

Comme il n'est pas moins nécessaire de prévenir l'indigence que de la secourir , les paroissiens , dont la probité fera reconnue & qui auront besoin d'argent , déposeront un gage d'un tiers de valeur en sus de la somme prêtée , se soumettant par écrit à sa vente si ladite somme n'est remise dans l'espace d'un an révolu. L'argent sera avancé sans aucun intérêt ; & si la vente du gage a lieu , elle sera faite en présence d'un homme public , qui aura soin de remettre au propriétaire le surplus de la somme

prêtée. La paroisse fera tous les frais de cet établissement & ce fera peut-être la plus utile de ses aumônes.

On ne peut qu'applaudir à la sagesse & à l'humanité de M. le curé de St. Sulpice qui a conçu & formé cet établissement : il y a long-tems qu'un poëte philosophe avoit dit :

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage.

Ce vers peut servir de devise à cette institution de bienfaisance.

(*Journal de Paris.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

LES voyageurs ont beau vanter la justice turque, il paroît que son principal mérite est celui d'être rendue promptement ; mais les juges ne sont point à l'abri du soupçon de vénalité. Si le plus intègre prononce quelquefois d'après le bon sens, ses jugemens lui sont dictés aussi par l'ignorance & la superstition, & les plaideurs étrangers & nationaux n'ont assurément pas à s'en louer. Les dernières lettres de Smyrne en rapportent un exemple bien singulier. Un vaisseau marchand Anglois étoit arrivé dans ce port ; le capitaine débarqua pour se rendre au quartier qu'occupoient quelques marchands de sa nation, il ordonna à ceux de ses matelots qui étoient descendus avec lui à terre, de l'attendre sur le port. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'un Turc s'approcha de ces nouveaux venus, en saisit un au collet, & appella du monde qui accourut & qui l'aida à entraîner le matelot. Les cris de ses camarades qui coururent après les Turcs, attirèrent le capitaine. Il revint sur ses pas

pour s'informer du motif de cette violence, & il suivit aussi le prisonnier qu'on conduisit chez le Cady. Il fit venir aussi-tôt un interprete qui lui dit que son homme étoit accusé d'avoir blasphémé contre Mahomet. Cette accusation étonna beaucoup le capitaine & ses matelots, parce que celui qui en étoit chargé étoit muet de naissance. L'interprete en instruisit le Cady. Celui-ci, après avoir gardé un moment le silence & paru réfléchir, répondit ; » je crois que cet homme est réellement » muet ; mais, ajouta-t-il en se tournant du » côté des Turcs, je ne doute point qu'il n'ait » aussi blasphémé contre le prophete. « L'interprete, étonné de ces deux opinions absolument contradictoires, le supplia d'observer que l'une ne pouvoit être vraie que l'autre ne fût fausse. » Point du tout, reprit le Cady ; » je crois fermement que le matelot est muet » de naissance, & qu'il n'a point encore cessé » de l'être ; le témoignage de tous ces chrétiens est une preuve à laquelle je me rends ; » mais tu n'ignores pas quelle est la méchanceté du diable, & combien il déteste notre saint prophete ; je suis sûr qu'il a rendu pour » un instant la parole à ce chrétien pour lui » faire maudire Mahomet. J'ai pitié du malheureux qu'il a forcé de lui servir d'organe ; » mais je ne puis pas le laisser impuni ; ce seroit un mauvais exemple ; cependant j'adoucirai son châtiment en faveur des circonstances dans lesquelles il se trouve, & je ne le condamne qu'à une amende de cent sequins. «

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il n'y eut pas moyen de faire changer cette sentence ; le capitaine paya la somme pour délivrer le malheureux qui étoit un honnête homme & un bon marelot.

I I.

Nous lifons dans un papier public étranger un trait assez fingulier & qui mérite de trouver place ici.

» Le 16 août on a rendu dans l'église de
» Sainte-Catherine à Londres, des actions de
» graces solennelles en commémoration d'un
» événement qui nous paroît remarquable.

» Le 16 août 1636, Sir John Goyer, né-
» gociant, trafiquant & voyageant dans l'Ara-
» bie, se trouvant égaré un jour dans les dé-
» ferts de cette contrée, rencontra dans un
» défilé fort étroit un lion monstrueux qui se
» rangea & le laissa passer sans faire aucun
» mouvement. Sir John, de retour dans sa pa-
» trie, institua par son testament la cérémo-
» nie religieuse qui rappelle tous les ans à
» pareil jour le souvenir de cette événement. »

I I I.

Moncrif, auteur du joli conte de *Titon & l'Aurore*, avoit composé un fingulier poëme sur les chats. Le poëte Roi fit courir quelques épi-grammes contre l'ouvrage. Moncrif, piqué au dernier point, attendit le satyrique & le régala de coups de plat d'épée. Le poëte Roi disoit encore sous les coups : *minet ; pate de velours ;*

I V :

Une femme ne demandoit , dans le gouverneur qu'elle cherchoit pour son fils , qu'une naissance honnête ; la connoissance des langues , celle du monde ; de la facilité à faire des vers dans l'occasion ; une idée de la politique & de la législation de l'Europe , des sciences exactes , de l'histoire-naturelle , de la danse & du blason. Elle auroit risqué , disoit-elle , de confier son fils à celui qui auroit réuni ces qualités. Quelqu'un lui dit , que sans la danse & le blason , il lui auroit proposé le chancelier d'Aguesseau.

V.

M. Léopold Ch. Volta , nous écrit de Vienne , pour nous engager à publier une anecdote dont un de ses amis résident en Italie , lui certifie la vérité.

Un militaire , au service de la république de Venise , ayant appris , qu'à Mantoue , on exhumoit de l'église des Augustins , les morts qui y avoient été ensevelis , pour les transporter dans un autre endroit , & les y déposer tous dans un tombeau commun , quitta son régiment qui étoit alors à dix lieues de Mantoue , & se rendit dans cette ville. Dès le moment de son arrivée , on le vit se transporter aux Augustins , où il demeura pendant quatre jours à observer , avec la plus grande attention , les tombeaux que l'on ouvroit dans l'église. Enfin , lorsqu'il vit lever la pierre d'un sépulcre qui

360 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

renfermoit le squelette tout entier d'un prêtre encore couvert de sa chasuble, il s'élança dans le caveau, embrassa avec transport le squelette qui y étoit renfermé, & fit avec enthousiasme, l'éloge funebre de celui dont il ne restoit plus que les ossemens. Des maçons & d'autres ouvriers qui s'approcherent pour être temoins d'une scène aussi touchante, ne purent retenir leurs larmes, en voyant l'officier arroser des fiennes & baiser les restes d'un cadavre avec toutes les marques d'une douleur extrême. Lorsque l'officier fut sorti du tombeau, quelques-uns des spectateurs se hasarderent à lui demander la cause de son affliction. Il leur fit cette réponse : » Le squelette que vous » m'avez vu embrasser, est celui d'un oncle » à qui je dois, non-seulement la meilleure » éducation, mais encore tout ce que je possède des biens de la fortune. N'ayant pas eu » la consolation de pouvoir l'embrasser avant » sa mort, je n'ai pas voulu laisser échapper » l'occasion unique qui vient de se présenter, » de le revoir & de lui témoigner ma tendre » reconnoissance. » Le militaire, après avoir ainsi satisfait la curiosité des personnes qui l'environnoient, quitta Mantoue pour retourner à son régiment.

Nous ne ferons aucune réflexion sur ce trait touchant d'amitié & de reconnoissance, mais nous le croyons propre à faire rougir plus d'un héritier opulent.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

DEL L'Esistenza di Dio da' Teoremi geometrici dimostrata, &c. *L'existence de Dieu démontrée par les Theoremes géométriques. Dissertation d'un Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, membre de l'institut de Bologne, & associé de plusieurs autres Académies. In-8vo. Adine, 1777, chez les freres Gallici.*

IL est si doux de croire à l'existence d'un Dieu, & malheureusement si facile de s'aveugler par des sophismes sur l'évidence de cette grande vérité, que nous devons en chercher la démonstration dans notre cœur plutôt que dans notre esprit. Quel est l'homme honnête & sensible qui ne se livre pas avec plaisir à l'idée consolante d'un maître sage qui entretient l'harmonie universelle par des loix immuables; d'un bienfaiteur qui a tout ordonné dans le monde pour le plus grand bonheur possible de ses créatures; d'un témoin qui tient compte du bien même qu'on fait en secret; d'un ami devant qui le malheureux peut épancher sa douleur, & laisser couler ses larmes? L'athée au

Tome I. Q

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

contraire vit isolé ; il voit tout sans admiration ; il reçoit tout sans reconnaissance ; il peut faire tout sans scrupule. S'il médite le bien, il n'a point de confident ; s'il est affligé il n'a point de consolateur ; sorti de rien pour retourner à rien, il ne voit que du néant sur son passage. Un tel homme doit être d'autant plus à plaindre qu'il est plus vertueux ; & on ne concevroit pas qu'il pût exister un athée de bonne foi, si l'on ne savoit combien les hommes se laissent facilement séduire par l'abus du raisonnement, combien l'habitude & l'amour-propre les attachent aux opinions qu'ils ont une fois adoptées ; combien ils s'affermissent dans leurs erreurs par les efforts même qu'on peut faire pour les détruire. Ce n'est donc pas par la dispute ni par l'étalage des raisonnemens qu'on peut espérer de ramener les athées ; s'ils sont pressés par les preuves, ils se retranchent dans les objections, & c'est un combat à ne point finir. *Toutes les anciennes preuves de l'existence de Dieu, tirées de la métaphysique, de la physique & de la morale, sont sujettes à de grandes difficultés*, dit l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, & l'expérience prouve qu'il a raison ; mais il a tort de les regarder pour cela comme insuffisantes, & de présenter ses preuves tirées de la géométrie, comme en tirer les appuis uniques & inébranlables de la croyance d'un Dieu. D'abord des difficultés insolubles peuvent bien embarrasser & confondre l'esprit, mais elles ne détruisent pas les preuves concluantes qui établissent une vérité. En second lieu, les nouvelles preuves de l'auteur ne sont pas plus à l'abri des difficultés que les autres. Le lecteur en jugera : en voici l'ordre & le précis. La géométrie est une science qui n'existe

que dans l'intellect , d'un autre côté , c'est une science infinie dans ses rapports & dans ses combinaisons ; son existence suppose donc celle d'une intelligence infinie. Non-seulement elle suppose un être souverainement intelligent , comme sujet de son existence , elle le suppose encore comme principe ; car quoique les vérités géométriques soient éternelles & nécessaires en tant que vérités , cependant elles ne peuvent exister que par un principe qui les a éternellement conçues , à moins qu'on ne les assimile aux archétypes de Platon ; l'enchaînement des théorèmes géométriques forme un plan immense d'ordre , de fins & de moyens & par-tout où l'on trouve ces trois choses , ne doit-on pas admettre nécessairement pour causes productrices , raison , science & conduite ? Ces deux points posés , l'auteur prouve en troisième lieu que la science géométrique fait partie de la science infinie de Dieu , & qu'elle n'est point séparée de son essence , ce qui suit assez clairement des propositions précédentes. Il prouve en quatrième lieu , que toute la machine de l'univers étant combinée sur des rapports géométriques , ne peut avoir d'autre auteur que l'être en qui réside toute la plénitude de la géométrie ; & par conséquent , que cet être doit avoir une puissance égale à sa science , pour créer par l'une les objets de l'autre. Cet être est aussi souverainement libre , car les combinaisons géométriques possibles excédant infiniment les combinaisons existantes , il est clair qu'il a dû choisir dans le nombre. Il est aussi infiniment sage & bienfaisant , car il est l'auteur de toutes les vérités & de toutes les intelligences ; il est nécessaire , infini , éternel immense ; car les rapports géométriques sont nécessaires ,

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

infinis, éternels & existans dans toutes les parties de l'espace , &c.

(*Giornale Enciclopedico.*)

LETTERA del Signore Conte Abate Giam-Battista Roberti , &c. *Lettre de M. l'Abbé Comte Jean-Baptiste Roberti; à M. le Comte Jean-Baptiste Giovio, Chambellan actuel de LL. MM. II.; & réponse de ce dernier sur Jacques du Pont dit le Bassan. In-8vo. Lugano, 1777, chez les freres Agnelli.*

M. Roberti défend Jacques Dupont, dit le Bassan, contre la critique que M. le comte Giovio a faite des ouvrages de ce peintre dans son discours sur la peinture, que nous avons annoncé au mois de mai dernier, pag. 370. Il s'agit principalement d'un tableau qui représente St. Paul prêchant. M. le comte Giovio a remarqué, d'après le comte Algarotti, comme un très-grand défaut dans ce tableau, que les auditeurs de l'apôtre paroissent absolument froids & indifférens. M. l'abbé Roberti répond qu'un prédicateur peut mettre beaucoup de chaleur dans ses discours sans parvenir à échauffer ses auditeurs. M. le comte Giovio replique que cela peut bien être, mais que lorsqu'on peint une action, l'art & le bon goût exigent qu'on choisisse les circonstances les plus vraisemblables, les plus intéressantes, & les plus avantageuses au héros. Il critique encore à cette occasion avec beaucoup de justice, la petite taille que le peintre a donnée à St. Paul, tandis que cet apôtre devoit être le personnage dominant du tableau. Mais en relevant les défauts du Bassan, il rend justice à ses beautés,

& sur-tout à cette magie de coloris, qui faisoit dire au Tintoret dans un moment d'enthousiasme; *ô Jacques, si j'avois ton coloris, & toi mon dessin, je ne voudrois pas que les Titians, les Correges, les Raphaëls, pussent se soutenir auprès de nous.*

(*Efemeridi di Roma*)

BASSIANI *Carminati*. *Laudensis de animalium ex mephitibus & noxiis halitibus interitu, ejusque propioribus causis, libri tres. In-4to. Laude Pompeiâ MDCCLXXVII. Excudebant Regii Typographi publicâ auctoritate.*

Il y a long-tems que les physiciens connoissent les effets des mophetes, & des autres exhalaisons nuisibles, mais ils ont toujours été partagés sur les causes; & M. Carminati aura rendu un grand service à la physique & à la médecine, s'il est parvenu à assigner les véritables. Les savans en décideront; tout ce que nous pouvons dire, c'est que cet ouvrage a un mérite incontestable, celui d'être clair & savant, composé avec méthode, & écrit avec modestie. M. Carminati est un jeune homme sorti l'année dernière des écoles de Pavie, & son début donne plus que des espérances.

(*Novelle Letterarie*)

ISTITUZIONI di Musica Teorico-Pratica, &c. *Institutions de Musique Théorico-Pratique; par D. Antonio Rocchi, Prêtre de Padoue, livre premier de la Théorie Mathématique: du genre Diatonique, in-4to. Vénise, 1777, de l'imprimerie d'Albrizzi.*

L'auteur commence par une préface très-

étendue, dans laquelle il expose avec le plus grand détail, le dessein général de son ouvrage. Trouvant, dit-il, la partie mathématique complète, je me suis déterminé à la publier par livres détachés; elle en contient trois. Le premier traite du genre diatonique. Le second embrasse le genre chromatique. Le troisième a pour objet le genre enharmonique. Le premier livre que je publie maintenant, peut se dire la base des deux autres, & même de toute la musique théorique & pratique; car pour ce qui regarde seulement la partie mathématique, le genre chromatique se déduit du genre diatonique, & l'enharmonique du genre chromatique, & du diatonique en même tems.... Je me suis proposé de former un cours d'institutions de musique théorico-pratique, suivant la méthode mathématique, pour conduire pas à pas, par une voye sûre & facile, les jeunes gens qui s'appliquant aux mathématiques, voudront connoître encore cette belle partie des mathématiques mixtes, ou qui s'appliquant seulement à la musique, sentiront l'avantage de connoître les principes fondamentaux de cet art.... Ces élémens conduisent à former une démonstration de l'échelle enharmonique.... Ce genre de musique peut s'appeller nouveau, puisqu'il étoit perdu depuis trois mille ans, & qu'il ne nous en restoit plus que le nom avec la proportion du dièse enharmonique.... J'avoue que dans ce moment il ne se trouvera personne qui puisse entonner cette échelle; mais dans l'endroit où je traiterai de l'union des voix consonnantes & semi-consonnantes, ou des consonnances imparfaites, je donnerai les moyens de mêler dans l'harmonie, & dans un bon contrepoint, les trois genres, & en même tems des lumières & des principes pour entonner la gamme enharmonique. Cette théorie pour être entendue d'un musicien pratique, n'exige qu'une certaine connois-

Jance de la doctrine des proportions, & de l'arithmétique des proportions mêmes. Enfin l'auteur termine sa préface en disant que *sa doctrine est à beaucoup d'égards absolument nouvelle.* C'est une raison pour exciter la curiosité des gens de l'art.

(*Giornale Enciclopédico.*)

D I S C O R S O filosofico sull' Istoria-Naturale dell' anima umana , &c. *Discours philosophique sur l'Histoire-Naturelle de l'ame humaine.* In-8vo. Rome, 1777, de l'Imprimerie de Paul Giunchi.

Le pere Faletti , chanoine régulier de Latran , est l'auteur de cet ouvrage beaucoup meilleur que deux autres de lui que nous avons annoncés dans le tems , savoir un *traité en deux parties sur le droit naturel divin, & une méditation philosophique sur l'athéisme & le pyrrhonisme ancien & moderne.* Sa métaphysique & sa diction sont moins obscures cette fois-ci , & il y a des choses très-bien vues dans son analyse de l'ame. Il y prouve très-bien , contre les matérialistes , que pour rendre compte des opérations de l'ame d'une maniere raisonnable & conséquente , il faut admettre nécessairement un principe pensant distingué de la matiere. Il tire une de ses preuves de l'opposition qui se trouve entre la situation de l'ame & celle du corps dans les momens de douleur ou de joie , & il fait à ce sujet une observation qui nous paroît remarquable ; si après une longue absence vous revoyez un ami cher & désiré , votre ame satisfaite se repose dans une douce quiétude , suivant la belle définition de S. Augustin , *Gaudium est quies in bono cognito* ; votre corps

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

au contraire, est dans un état de vive agitation; vous ferrez votre ami dans vos bras, vous l'embrassez avec transport; votre cœur palpite avec force; or peut-on supposer sans contradiction que la même substance soit à la fois tranquille & agitée? c'est cependant ce qu'il faut dire si on nie l'existence de l'ame.

(*Efemeridi di Roma.*)

MEMORIA Chirurgica, &c. *Mémoire Chirurgical, dédié à M. Jean-George de Lagusius, Archiâtre de S. A. R. l'Archiduc Pierre-Léopold, Grand-Duc de Toscane. Par M. Louis Desbout, Maître en Chirurgie au service de S. A. R. dans le Régiment Royal Toscan à Livourne. In-12. Livourne.*

Ce mémoire contient le détail d'une cure faite par M. Desbout, d'une tumeur vénérienne, flegmoneuse, dégénérée en abcès circonscrit, de superficie irrégulière. C'est une espèce de lettre apologétique en réponse à quelques personnes de l'art qui avoient blâmé la méthode suivie par l'auteur dans cette cure.

(*Novelle Letterarie.*)

ATTI sinceri de' primi Martiri, &c. *Actes sincères des premiers Martyrs de l'Eglise Catholique, recueillis par D. Ruinart, & traduits en Italien avec des Discours préliminaires & des Notes, par M. François-Marie Lucchini. Tom. I. grand in-4to. Rome, chez Paul Giunchi.*

Cette traduction est très-bien faite, & le traducteur tient tout ce qu'il a promis. Sa préface offre un précis intéressant de l'histoire des

premiers siècles de l'église sous les empereurs Payens ; les discours préliminaires & les notes sont remplis de détails instructifs ; & la beauté de l'édition répond parfaitement au mérite de l'ouvrage, qui est dédié au pape régnant Pie VI.
(*Efemeridi di Roma.*)

SAGGIO per formare un sistema di Mineralogia, &c. *Essai pour former un système de Minéralogie, composé en Suédois par le fameux Cronstedt, & maintenant traduit de l'Anglois en Italien. In-8vo. Venise, chez Antoine de Castro.*

M. l'abbé Ange Talier, Vénitien, est le traducteur de ce bel ouvrage qui doit éterniser la mémoire de Cronstedt, & faire regretter cet illustre savant, qu'une mort trop prompte a enlevé à l'âge de quarante ans lorsqu'il se préparoit à donner une seconde édition de son livre. La traduction est exacte, quoique faite sur une autre traduction, parce que M. l'abbé Talier s'y est servi très-heureusement de ses connoissances dans l'Histoire-Naturelle.

(*Efemeridi di Roma.*)

LE fabbriche, ei disegni di Andrea Palladio, &c. *Œuvres d'Architecture & Dessins d'André Palladio ; recueillis & mis en ordre avec des explications, par M. Octave Bertotti Scamozzi. Ouvrage divisé en quatre volumes, auquel on a joint une traduction Française ; avec des gravures représentant les plans, les perspectives, & les coupes. Tome I. in-folio, format d'Atlas. Vicence, chez François Modena.*

On trouve à la tête de ce volume une pré-

face où l'auteur fait l'histoire de l'architecture dont il suit les progrès depuis les Egyptiens jusqu'à nous. Vient ensuite la vie de Palladio, puis le détail de ses ouvrages. Ce volume ne contient que les édifices construits à Vicence par ce fameux architecte, & dans le nombre desquels on distingue sur-tout le *Théâtre Olympique* pour l'académie de ce nom. Le second volume & le troisieme contiendront les édifices que Palladio a construits à la campagne, & le quatrieme, ceux qu'il a construits à Venise. Dans le nombre des édifices qu'on attribue à Palladio, & dont M. Scamozzi est obligé de parler, il y en a plusieurs qui paroissent peu dignes de lui, & cela donne lieu à des discussions qui doivent être d'autant plus intéressantes pour les amateurs d'architecture, que M. Scamozzi s'est acquis lui-même dans cet art une juste réputation.

(*Efemeridi di Roma.*)

ARS Oratoria pro usu ecclesiastico, in quâ idea sacrae eloquentiæ exhibetur. *In-8vo.* Vene-tiis, 1777, expensis Petri Salvioni.

On ne peut savoir trop de gré au révérend pere Lambert Fabian, Franciscain réformé, auteur de cet ouvrage, des peines qu'il s'est données pour former des orateurs sacrés. Il joint les exemples aux préceptes, & les jeunes prédicateurs trouveront dans son livre, divers sujets de discours très-bien traités & encore plus heureusement choisis ; tels sont ces deux-ci dans le genre délibératif, à ce que nous croyons.

Dehortatio a saltationibus & choreis interchristianos non idoneis ; c'est-à-dire, discours pour

détourner les fideles de la danse, (littéralement des danses & des bals ou ballets) qui n'est pas convenable parmi les chrétiens.

Adhortatio ad bellum satanæ indicendum, c'est-à-dire, discours pour exhorter les fideles à déclarer la guerre à Satan.

Ce dernier sujet a toujours été de saison ; mais le premier nous paroît avoir plus particulièrement le mérite de l'à-propos dans ce tems de dépravation, où le goût de la danse, & sur-tout des allemandes est généralement répandu. (*Novelle Letterarie.*)

LA Poetica di Q. Orazio Flacco restituita all'ordine suo, &c. *Poétique d'Horace remise dans son ordre véritable, & traduite en terzine, avec une Préface critique. In-8vo. Rome, 1777, de l'imprimerie de Jean Zempel.*

Il y avoit long-tems qu'on s'étoit apperçu du désordre qui regne dans la poétique d'Horace ; les uns l'attribuoient à l'auteur lui-même, qui avoit, suivant eux, jetté ses idées sans suite & affecté la négligence du genre épistolaire ; d'autres avoient soupçonné que ce désordre pouvoit provenir de quelques transpositions de copiste ; mais on n'étoit pas allé plus loin, & il étoit réservé à M. l'avocat Petrini, auteur de cette traduction, de faire les premières tentatives pour remettre de l'ordre & de la liaison dans un texte confus & mal suivi. Il expose dans sa préface, de la maniere suivante, le plan sur lequel il a rétabli le poëme d'Horace.

» Après avoir montré, dit-il, la difformité
» d'un ouvrage mal tissu & disparate, & la
» nécessité de donner l'art pour guide au gé-

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» nie poétique, Horace commence à parler
 » du poëme en général, du choix du sujet,
 » de l'ordre, de la diction; il enseigne que le
 » début de l'ouvrage doit être modeste, les
 » parties proportionnées, les ornemens naturels,
 » les termes choisis; qu'on doit réunir l'instruc-
 » tion au plaisir, & se servir du metre le plus
 » convenable au genre de composition qu'on
 » entreprend; il observe à cette occasion que
 » les Romains ne s'assujétissoient pas exacte-
 » ment aux regles du vers iambique dans les ou-
 » vrages dramatiques. Il passe de-là à discou-
 » rir sur l'origine de la tragédie & de la co-
 » médie; sur le style différent qu'elles exi-
 » gent; sur la distinction qu'il faut faire entre
 » les caracteres, & entre certaines actions
 » dont les unes peuvent se présenter sur la
 » scene, & les autres ne doivent s'offrir qu'en
 » récit; sur le chœur & la musique théâtrale;
 » sur l'ancien genre de drame appelé *satyre*.
 » Il décrit ensuite les différens défauts dans
 » lesquels les poëtes ont coutume de tomber;
 » il leur conseille de ne point publier leurs
 » ouvrages avant de les avoir soumis au ju-
 » gement d'un ami sincere & judicieux, pour
 » ne pas faire le ridicule personnage de tant
 » de versificateurs ignorans & présomptueux;
 » & il finit en avertissant que dans toutes les
 » professions la médiocrité peut être louable,
 » mais qu'elle est méprisable en poésie. «

On ne peut nier que cet ordre ne paroisse
 très-méthodique, & beaucoup préférable à la
 confusion qui regne dans les éditions commu-
 nes; & ce qui forme un préjugé encore plus
 avantageux en faveur du travail de M. Pe-
 trini, c'est que dans sa traduction, il a très-
 bien saisi le sens & l'esprit du poëte Romain,
 (*Efemeridi di Roma.*)

A N G L E T E R R E.

ESSAYS on various subjects, &c. *Essais sur divers sujets , principalement destinés pour les jeunes Dames. Petit in-8vo.* Londres, chez Wilkie.

Ces essais sont l'ouvrage de Miss More ; Dame distinguée par ses talens pour la poésie , dont nous avons déjà fait connoître deux contes très-touchans , au commencement de notre journal d'avril de l'année 1776. Elle s'est proposé ici d'être utile aux personnes de son sexe , à qui elle donne de très-bons avis , & qu'elle venge très-bien des assertions hasardées de certains rigoristes qui prétendent que l'ignorance est l'appanage naturel des femmes. On trouve la preuve du contraire dans tout ce qu'elle écrit , & le morceau suivant de ses essais , décele une étendue de connoissances & une justesse de discernement dont bien des hommes se feroient honneur.

» Le bon sens , dit Miss More , est aussi
 » différent du génie , que la perception l'est
 » de l'invention ; cependant ces qualités quoique
 » distinctes , s'allient fréquemment ensemble....
 » Le bon sens paroît différer du goût , en ce
 » que celui-ci est une décision instantanée de
 » l'esprit , une approbation ou une désapproba-
 » tion soudaine de ce qu'il y a de beau ou de dé-
 » fectueux dans un objet , sans attendre la con-
 » firmation plus lente du jugement. Le bon
 » sens est peut être cette faculté qui confirme
 » une décision précipitée , par la comparaison
 » & la réflexion. Il y a encore une autre
 » différence , c'est que le goût paroît avoir

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» une relation plus directe aux arts , à la litté-
 » rature & à presque tous les objets de nos sen-
 » sations , au lieu que le bon sens a plus de
 » rapport à la perfection morale , & plus d'in-
 » fluence sur la maniere de vivre. Le goût
 » est la perception & la jouissance de ce qu'il
 » y a de beau dans les arts , ou dans la na-
 » ture ; le bon sens nous a été donné pour
 » diriger notre conduite & régler notre cœur.....
 » le génie , est la faculté de l'invention & de
 » l'imitation. C'est une qualité incommunica-
 » ble. Celui qui en est doué , ne peut en faire
 » passer la moindre étincelle dans l'ame de son
 » voisin , quelque art qu'il emploie , quelque
 » peine qu'il se donne..... La propriété distinc-
 » tive du génie , est de trouver de grandes
 » ou de belles inventions ; le caractère heureux
 » du bon sens est de ne rien faire d'absurde.
 » Le génie se répand en idées sublimes & en
 » sentimens pathétiques ; le bon sens a une
 » action plus resserrée , mais peut-être plus utile ,
 » qui ne s'écarte pas des bornes de la prudence
 » & de la convenance..... Les juges superfi-
 » ciels , & il faut convenir que c'est le plus
 » grand nombre , n'apprécient les talens que
 » jusqu'à un certain point , & n'en mesurent l'é-
 » tendue que jusqu'à un certain degré. L'élévation
 » des idées est au dessus de la portée ordi-
 » naire des esprits & des perceptions ; le vul-
 » gaire sent bien que les génies élevés sont plus
 » grands que lui ; mais les proportions de cette
 » immense supériorité , échappent à sa foible
 » vue. Il est vrai que l'esprit , ainsi que l'œil ,
 » peut saisir des objets dont l'étendue surpasse
 » la sienne ; mais cela est vrai seulement des
 » grands esprits ; car un homme médiocre
 » considérant un grand génie , ressemble à un

» enfant qui voyant une colonne pour la pre-
 » miere fois à une certaine distance, s'imagine
 » qu'elle est plate..... Ce qui est excellent est
 » aussi très-rare ; ce qui est utile est plus com-
 » mun. Combien de milliers d'hommes sont
 » nés propres aux métiers ordinaires de la vie ,
 » pour un qui excelle dans les beaux-arts. Cela
 » doit être ainsi , car les besoins du corps sont
 » plus nombreux & plus importuns , que ceux
 » de l'esprit.... Un écrivain de bon goût s'écartera
 » rarement de sa route, même pour chercher
 » des embellissemens ; il s'attachera à produire
 » le meilleur effet par les moyens les plus
 » naturels ; car il fait que ce qui n'est pas naturel,
 » ne peut être beau , & que les plus belles choses
 » ne le sont plus hors de leur place..... Proserpine,
 » dit Ovide , auroit été rendue à sa mere
 » Cérès , si elle avoit pu résister à l'envie
 » de goûter un fruit qui la tenta. Cette histoire
 » renferme une excellente leçon pour
 » ces écrivains qui se livrant trop aisément aux
 » faillies de leur esprit , négligent ce qui devroit
 » être l'objet principal de leurs soins , & séduits
 » par de fausses lueurs qui les attirent & les
 » écartent de leur sujet , perdent enfin de vue
 » le vrai but auquel il falloit atteindre. C'est
 » ce faux goût , cette erreur de l'imagination
 » qui a produit ces innombrables *concetti*, dont
 » les ouvrages des meilleurs poètes Italiens
 » sont infectés ; & voilà pourquoi le lecteur
 » n'éprouve que des sensations de plaisir momentanées
 » en parcourant les compositions brillantes mais inégales
 » de l'Arioste , au lieu qu'il jouit d'une satisfaction
 » soutenue en lisant Virgile , Milton , & même en général le Tasse.
 » Le premier poète Italien ressemble à Atalante
 » qui s'arrête dans sa course pour ramasser

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fer quelques bagatelles brillantes , tandis que
 » le poète Mantouan & le poète *Anglois* , sem-
 » blables à Hippomenes , se pressent d'arriver
 » au but , & sont insensibles à tout ce qui pour-
 » roit les retarder. Un écrivain de bon goût
 » se donnera beaucoup de peine pour perfec-
 » tionner son style , & faire croire au lecteur
 » que la perfection ne lui a rien coûté. Le
 » style qui paroît le plus facile , est en général
 » le plus inimitable. Les vers les plus élégans
 » sont ceux qu'on retient le plus aisément , ils
 » se gravent sans effort dans la mémoire , &
 » il nous est naturel d'imaginer que ce que
 » nous retenons sans peine , a été conçu sans
 » travail.

(*Critical Review.*)

A Collection of cases of privilege of Parlia-
 ment , &c. *Recueil de différens cas relatifs aux*
privileges du Parlement , depuis les plus an-
ciens dont on ait connoissance , jusqu'à l'année
1628. In-4to. Londres, chez Doddsley.

Ce recueil rédigé par M. Hatsell , greffier de
 la chambre des communes , est une partie très-
 intéressante de l'histoire du parlement d'An-
 gleterre ; il contient le détail des infractions qui
 ont été faites en différens tems par la cour
 aux immunités dont jouissent les membres
 des deux chambres , & la manière dont ces
 affaires se sont suivies & terminées presque
 toujours à l'avantage des derniers. Il paroît
 que les immunités du parlement ont toujours
 consisté à assurer la tranquillité & la liberté de
 ses membres & des personnes à leur service ,
 contre toute insulte & toute vexation publi-
 que & particulière , toute poursuite civile , &

toute entreprise de la part du roi & de ses ministres , excepté dans le cas de haute-trahison.

(*Monthly Review.*)

BIOGRAPHIA litteraria, or, a Biographical history of literature, &c. *Biographie littéraire, contenant les vies des Auteurs Anglois, Ecoſſois & Irlandois, depuis la naissance des lettres dans les trois Royaumes, jusqu'au tems présent, arrangée dans un ordre chronologique & distribuée par classes; par M. le Docteur John Berkenhout. Vol. I, in-4to. Londres, chez Dodſley.*

M. Berkenhout range les auteurs dont il donne les vies en différentes classes, l'une d'historiens, l'autre d'antiquaires, l'autre de théologiens, l'autre de jurisconsultes, l'autre de poëtes, &c. Cet ordre paroît d'abord bien imaginé, mais en y regardant de plus près on voit qu'il doit y entrer beaucoup d'arbitraire, & qu'il n'est pas exempt de confusion; car dans quelle classe chercher un auteur qui a travaillé dans plusieurs genres, comme c'est le cas de grand nombre d'écrivains? & par exemple, la plupart des lecteurs qui voudront consulter la vie de Thomas Morus, n'iront-ils pas chercher son article dans la classe des écrivains politiques, ou même dans celle des romanciers, plutôt que dans celle des théologiens où l'auteur l'a placé? M. Berkenhout auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir tout simplement à l'ordre chronologique qui n'est ni arbitraire ni embarrassant pour les lecteurs. Mais ce vice de plan & quelques erreurs historiques qu'on peut relever dans son livre, n'em-

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pêchent pas que ce ne soit un ouvrage très-utile & très-estimable. La plupart des articles sont bien faits , bien traités & écrits avec une précision qui n'est point sèche comme celle de tant de nomenclateurs.

(*Critical Review.*)

RELIQUES of genius, &c. *Restes du génie ou œuvres posthumes du défunt Révérend M. Ryan*, in-12. Londres , 1777 , chez Dilly.

Ces *restes du génie* consistent en quelques poésies mêlées & quelques morceaux de prose , où l'on trouve quelquefois de l'élégance & des idées , & quelquefois de la bizarrerie. Dans une piece de poésie intitulée *généalogie de l'hiver*, dont la scène se passe sous l'empire du chaos , Borée rencontre une grande fille qui a les yeux livides & la voix forte , & qui s'appelle *Auster* ; il l'épouse sur le champ , & l'hiver naît de ce mariage impromptu. Cela ne valoit guere la peine d'être mis en vers , même médiocres. On lit dans l'avis de l'éditeur que M. Rian étoit un jeune ecclésiastique mort dernièrement à la fleur de son âge , & qui promettoit beaucoup ; mais il y a des gens qui prétendent que M. Rian est un personnage fabuleux , & que l'auteur de ce recueil est un jeune homme plein de vie , qui a cru intéresser davantage le public en se faisant passer pour mort.

(*Monthly Review.*)

THE Incas &c. *Les Incas , ou la destruction de l'Empire du Perou*, par M. Marmontel. *Ouvrage traduit du François*, 2 vol. in-4to. Londres , chez Nourse.

Nous ne finirions pas si nous voulions transcrire tous les éloges que les journalistes Anglois donnent à cet ouvrage de M. Marмонтel : leur enthousiasme va jusqu'à leur faire oublier le mérite de la traduction, qui cependant nous a paru fidelle & animée.

THOUGHTS in prison, &c. *Pensées en prison ; en cinq parties ; savoir : l'emprisonnement ; le retour sur le passé ; la punition publique ; le procès ; l'éternité. Par le R. Doct. William Dodd, auxquelles on a ajouté sa dernière prière, composée la nuit qui a précédé sa mort, & d'autres pièces mêlées. In-8vo. Chez Dilly.*

Qui croiroit que cet ouvrage est en vers ; & que l'infortuné docteur l'a réellement composé durant sa captivité ! on y trouve des traits pathétiques & touchans, & l'on ne peut lire cette longue effusion de douleur, de repentir & de tendre piété, sans plaindre le sort d'un homme honnête, sensible, on diroit presque vertueux, qu'un instant de foiblesse & d'égarement à précipité dans un abyme de honte. Il a eu du moins dans son malheur la triste consolation d'ajouter un nouveau titre littéraire à tous ceux qu'il s'étoit acquis par ses autres ouvrages aussi nombreux qu'utiles.

(Critical Review.)

A L L E M A G N E.

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'OSNABRUCK ;
du 10 Décembre.

Dans ma lettre du 1 mars, insérée au mois d'avril de l'Esprit des Journaux, je vous ai

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

promis, monsieur, de vous avertir, en cas que vous y omisiez des nouvelles littéraires d'Allemagne importantes, ou agréables à apprendre. Il est tems que je m'acquie de ma promesse. N'attendez pas beaucoup d'ordre ni de style d'un Allemand peu francisé, qui écrit à mesure que les pensées & les livres lui viennent. Seulement les matieres de religion auront toujours mes premiers regards.

Des gens inconstans demandent la réformation du culte extérieur des églises protestantes. Les anciennes prieres ne leur paroissent point propres à animer la piété. On peut, disent-ils, en composer de plus édifiantes, & les faire adopter. Vous avez dit un mot du projet de M. Serenus, avec une juste censure, pag. 395, du mois de septembre de *l'Esprit des Journaux*. Aujourd'hui M. Zollikofer, prédicateur à Leipfick, y publie un gros livre de prieres communes & particulieres, qu'il croit meilleures que les autres. Voulant qu'elles fussent claires & touchantes, il en a éloigné les expressions de l'écriture qui ont besoin de commentaire, & qu'on ne croit, dit-il, comprendre que parce qu'on les répète fréquemment. Comme il est plutôt d'avis d'abolir la liturgie actuelle que de la corriger; presque tout est neuf dans son livre, excepté qu'il a fait un peu d'usage de la liturgie de Geneve & de l'Anglois William; ce qu'on reconnoît plutôt au sens qu'aux paroles. Il n'est pas nécessaire de prévenir que son système d'exclure des prieres les expressions de l'écriture qu'il juge obscures, a soulevé contre lui les personnes pieuses de sa communion, qui pensent que la raison d'exclusion n'est pas suffisante, parce qu'on peut expliquer les prieres dans les

instructions, & que les prières qui sont substituées ne sont pas toujours plus intelligibles pour le vulgaire.

L'école de Dessau devient tous les jours plus célèbre, Mrs. Basedow & Campe, ont déjà livré au public plusieurs cahiers d'un journal d'éducation, dans lequel ils exposeront successivement la méthode qu'ils pratiquent à Dessau pour leur école, la meilleure d'Allemagne & le modèle de toutes les autres. Ils ont plus de 50 élèves. Un jeune homme peut sortir de leurs mains aussi avancé dans les langues, les sciences & les exercices, à 12 ans, qu'on l'est communément à 20. L'école a une bibliothèque, & sollicite encore des livres de la libéralité des bienfaiteurs, ainsi que des tableaux propres à orner la chapelle : on desire qu'ils représentent des parties de l'histoire de Jésus-Christ. La lettre d'un ministre de campagne sur les précieuses occupations de son épouse, fait l'ornement du premier cahier. Dans le second, on lit avec fruit l'écrit de M. le professeur Feder de Gottingen, sur les moyens de rendre la jeunesse attentive. Le plan d'éducation ayant été critiqué par M. le docteur Seiler, éditeur des observations générales sur les écrits les plus modernes, on tâche de répondre à sa critique. Mrs. Basedow & Campe sont connus en qualité d'excellens instituteurs; le 1er. par sa philosophie pratique, le second, par sa morale des enfans, qui est pour les jeunes gens de condition ce que le livre de Schlosser est pour ceux de la campagne, excepté que celui de M. Campe est composé avec plus d'ordre, de goût & de choix : il est traduit en François. Mrs. Basedow & Campe, sont aidés par deux coopérateurs distingués, Mrs. Wolke &

Simon. Les étrangers qui se sont rendus à Dessau, pour être témoins du progrès rapide des élèves ne peuvent revenir de leur étonnement... Le journal Anglois, intitulé : *Monthly Review*, demande, pag. 311. du mois d'octobre, si la méthode de Dessau a été rendue publique : cet article pourra servir de réponse.

On a repandu en Allemagne le premier vol. d'un livre François qu'on suppose imprimé cette année à San-Marino, sous ce titre : *Commentaires sur les Commentaires du comte de Turpin sur Montecuculli, avec des anecdotes relatives sur M. Guibert & autres écrivains anciens & modernes, par M. de W. G. M.* 15 feuilles in-8o avec des planches. Les lettres initiales signifient (selon la *Gazette Littéraire de Halle* que nous traduisons, n'ayant point l'original François) M. de Warnery général-Major. Cette conjecture est tirée de la préface dans laquelle l'auteur dit qu'il a publié un ouvrage sur la guerre des Turcs & des Russes : or, cet ouvrage porte le nom de M. le général de Warnery. Il a servi dans les armées Prussiennes, où il a appris le grand nombre d'anecdotes qu'il rapporte auxquelles rien n'oblige de donner une foi entière. Toujours prévenu contre les François, il accuse M. Turpin de partialité & de contradiction dans ses relations ; & il est souvent d'un avis contraire dans les maximes. Par exemple, M. Warnery ne convient pas que l'amour de la patrie & de la liberté soient les sources du courage : il allègue au contraire qu'il y a des peuples esclaves qui sont braves, tandis qu'il y a des républicains qui se gardent bien d'exposer leur sang pour leur liberté. M. Warnery ne méconnoît pas que les François soient vaillans ; mais il leur conteste la supériorité de

la valeur militaire, soutenant que les Anglois, les Russes, les Suédois, les Danois, loin de les craindre, les combattent plus volontiers qu'une autre nation, & que dans la maniere actuelle de faire la guerre, l'ordre & le phlegme des Allemands & des Septentrionaux sont préférables à la vivacité françoise. Il paroît se plaire à rapporter les exemples de grandes armées françoises battues, selon lui, par un moindre nombre d'Allemands & d'Anglois. Il dit qu'en Allemagne, on accuse les officiers François qui y ont de l'emploi, de ne pas exécuter les ordres assez ponctuellement, de ne pas assez s'attacher à apprendre la langue du pays, de faire leur service négligemment, & d'alléguer continuellement pour excuse, qu'on fait autrement en France: il dit encore qu'on y accuse le soldat d'être raisonneur, difficile à se plier à une discipline étrangère, prompt à se désespérer & prêt à désertier, quand on n'a pas l'œil sur lui. Je n'adopte point ces opinions, ni ne prétends les inspirer; mon dessein est uniquement de vous faire connoître les idées d'un officier de distinction qui ne peuvent rien retrancher de la gloire militaire que les François se sont acquis par leurs hauts faits d'armes, & dont leurs conquêtes sont des monumens que la détraction ne peut détruire. D'ailleurs, la censure ne peut tomber avec apparence que sur ceux qui ont abandonné leur patrie; ceux-là sont presque toujours la partie la moins honorable d'une nation.

Il regne une contrariété & une incertitude manifeste dans la plupart des dénombremens qu'on a publiés de la quantité du peuple & du territoire des grands états. Nous en avons un exemple récent dans la feuille Hebdoma-

daire Allemande de M. Busching qui s'imprime à Berlin, chez Haude & Spener, sous ce titre : *Anton friedrich Busching wochentliche nachrichten*, &c. C'est-à-dire, *Nouvelles concernant la géographie, la politique & l'histoire*, par M. Busching. Dans la 41^e. feuille de sa 5^{me}. année, il donne aux royaumes de Galicie & de Lodomerie 2,580, 796 habitans, suivant un état qui lui avoit été envoyé de Léopol. Il n'en avoit mis qu'un million & demi, page 314 de sa 4^e. année. Et enfin, il ne fait à quoi s'en tenir. C'est de même à l'égard du territoire acquis par la reine de Hongrie sur la Pologne, estimé tantôt 1540 mille lieues quarrées d'Allemagne de deux heures de chemin, & tantôt moins. En tout cas, ce pays seroit bien moins peuplé que la Silesie, puisqu'il ne contiendrait que 1675 hommes par mille dans l'hypothèse d'un demi-million d'hommes; hypothèse peut-être encore exagérée. C'est à tort que Mr. Busching impute spécialement à la maison d'Autriche, le défaut d'exagérer; il est commun à tous les empires d'une vaste étendue.

On lit dans l'*Esprit des Journaux* de fréquens extraits des observations physiques de l'Abbé Rozier. Le public en est satisfait; mais il le seroit encore davantage, que vous donnassiez aussi la peine d'abrégér la bibliothèque de physique qui s'imprime par cahiers à Göttingen, chez Dietrich. Vous en jugerez par le contenu du 4^{me}. cahier du 3^{me}. volume. Outre des extraits de livres François, il renferme ce qu'il y a d'essentiel dans le *charact. gener. plantar. de Forster*; le *Prodromus Zoologiæ Danicæ de Muller*; le *Traité des Eaux Minérales d'Espagne*, par Cap de Vila; l'*Histoire de l'Optique de Priestley*; la 15^e. partie des *Mémoires de*
la

la Société Hollandoise, traduits du Hollandois; le traité de la fermentation de Wiegleb; *Blumenbach*, de *Generis humani varietate nativâ*; les papillons d'Esper; partie des quadrupedes d'Alessandri & Scattaglia, &c.

Le magasin pour les médecins, peut également vous fournir une matiere abondante. Dans le 9me. cahier vous y lirez l'exposition qu'y fait M. le professeur Gmelin, d'une méthode facile & avantageuse d'extraire le beurre d'antimoine; quels remedes simples on extrait des plantes à Neuwied suivant la méthode du comte de la Garaye; la vie de M. Neubauer, célèbre professeur à Jene; un catalogue des meilleurs livres pour la pratique de la médecine; des doutes & des questions avec les reponses; des avis & des anecdotes à choisir

Le journal Allemand le plus accrédité aujourd'hui, c'est le *Deutsche Museum* dont il paroît à Leipfick un cahier tous les mois. C'est dommage qu'il s'y glisse quelquefois des pieces qui ne font pas bien conjecturer de la religion de ceux qui les y admettent sans doute par surprise. Par exemple, au mois de juin on lit un mémoire sur le génie de Socrate, dans lequel l'auteur soutient que les miracles de J. C. ne servent de rien pour prouver la divinité de sa doctrine & de sa mission: paradoxe faux, auquel le Dr. Less a opposé avec zele une feuille sous ce titre: *parallele du génie de Socrate avec les miracles de Christ*. Le public & l'ouvrage perdroient peu par la suppression des écrits qui attaquent la vraie doctrine. Il en contient assez qui plairont, tels que la suite des voyages de M. de St. A. en vingt-cinq lettres, & le mémoire sur l'ordre de Vasa par M. Moller professeur à Gripfswald. Au mois de

juillet de ce journal, nous rencontrons une anecdote récente & singulière. M. Lavater avoit dit, dans la 2^{me}. partie de sa physionomie, que la plupart des cordonniers étoient d'une figure chétive & d'une foible constitution, & qu'à Zurich, de 80 enfans de ce métier, il n'y avoit que 7 garçons. Cette assertion a soulevé la communauté des cordonniers excitée par les ennemis de M. Lavater, qui n'en manque pas à Zurich. Il s'est excusé avec douceur dans une lettre amicale où il avoue qu'il s'est trompé, & publie qu'aujourd'hui la proportion est de 28 garçons vis-à-vis de 31 filles : & pour plus ample réparation & donner au corps des cordonniers un témoignage solide de son affection, il l'a prié d'agréer qu'il fût le parrain de tous les enfans mâles qu'ils auroient dans la suite. Cette démarche a totalement calmé l'émotion, & il s'en est ensuivi une parfaite réconciliation.

Crusius, imprimeur à Leipfick, publie tous les mois un catalogue des nouveaux livres Allemands & étrangers, avec des observations courtes & impartiales.

Gebauer, imprimeur à Halle, continue toujours le journal intitulé : *Der Naturforscher. Le Naturaliste*, par une société de gens-de-lettres. Vous remarquerez dans le dixième cahier un état des mines les plus considérables qui se rencontrent en Bavière, & dans le haut Palatinat, par M. le professeur Ferber.

Il paroît depuis quelques mois à Manheim un nouveau journal de l'imprimerie de l'académie. il a pour titre : *Revison der Deutschen Litteratur*. Revue de la littérature Allemande. Les deux premières parties annoncent dans le rédacteur beaucoup de savoir & d'impartialité.

Il possède le talent rare de s'exprimer librement & de dire des vérités amères sans offenser.

Les savans ont vu avec déplaisir la discontinuation des *Acta eruditorum* de Leipfick. Cependant on n'est pas dépourvu pour cela de journaux latins. On peut se procurer en cette langue : 1^o *Acta Littéraria Bohemiæ & Moraviæ* : 2^o *Ernesti Bibliotheca Theologica* : 3^o *Bibliotheca Friburgensis* : & peut-être d'autres.

On a parlé de la méthode du comte de la Garaye d'extraire le sel des plantes. Le feu a trop d'activité pour les végétaux. Les sels peuvent bien s'extraire au moyen de l'eau sans perdre de leur force, de leur odeur ou de leur couleur ; mais l'effet de l'eau est ordinairement trop lent. La méthode du comte de la Garaye demande trop de bras, & hausse trop le prix des remèdes : c'est ce qui a excité le comte de Neuwied à faire construire dans un Yacht sur le Rhein une machine de bois qui facilite, hâte & simplifie l'opération. Cette machine qui va sur l'eau tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt de côté, agit l'eau en tout sens avec une très-grande force, & décompose très-promptement les plantes dont on veut tirer le sel. On a obtenu, suivant la méthode de M. Neuwied un extrait de chardon benit qui a donné une grande quantité d'un sel ressemblant au sel ammoniac, dont le goût n'est pas désagréable, & qui a été jugé diurétique, apéritif & fortifiant.

Quoique nous sachions bien que la Suisse est aujourd'hui séparée de l'Allemagne, cependant, comme on y parle Allemand dans la plus grande partie, ce n'est pas vous écarter de notre objet que de rendre compte des écrits qui s'y composent en Allemand.

M. Hess a été élu président de la société

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ascétique de Zurich à la place de feu M. le chanoine Bretinger. Ce choix est justifié sans contredit par le mérite de ses ouvrages, & singulièrement par celui du discours, consacré à la louange de son prédécesseur qu'il a lu dans une assemblée de la société, & qui paroît imprimé en 3 feuilles & demiés in-8vo. avec un portrait bien gravé de M. Bretinger. Il y regne beaucoup d'éloquence naturelle. On y voit le détail des peines que M. Bretinger s'est donné pour perfectionner le goût & exciter à l'étude des livres saints ; but de la société que ce discours fait avantageusement connoître. Il est terminé par une prosopopée pathétique, mise dans la bouche du mort qui exhorte les associés à suivre courageusement leurs travaux.

Les programmes des professeurs & les thèses des candidats sont presque toujours des actes précieux dans les universités d'Allemagne, sans excepter Strasbourg, où le gouvernement François ne distingue point entre le catholique & le protestant, quand il s'agit de favoriser la culture des sciences utiles à tous les hommes.

M. Levezow, correcteur & professeur à Stettin, vient de répandre au commencement d'octobre un programme ou invitation à ses leçons de 5 feuilles & demie in-4to. dans lequel il traite de la marche de l'imprimerie, de son introduction en Poméranie, & des progrès qu'elle y a fait particulièrement à Stettin. Les trois premières feuilles qui concernent la naissance de l'imprimerie en général, ne sont qu'un abrégé de Matire & de Lesser : les autres regardent uniquement la Poméranie, & sont un petit ouvrage vraiment neuf qui peut servir à illustrer l'histoire de la typographie ; les dernières pages sont

employées par M. Levezow à faire l'éloge de son collègue , M. le pasteur Steinbruck , dont on connoît à sa gloire le précieux recueil de mémoires pour servir à l'histoire de la Poméranie. On fait que M. Levezow possède le Grec à fond , & que dès 1757 , il avoit traduit en vers Grecs , le 1er. chant du poëme du messie de Klopstock.

A Erlang , M. le professeur Delius a entrepris de rétablir l'usage de l'œthiops végétal , qui lui paroît trop négligé par les médecins de ce tems. C'est pourquoi il a fait soutenir par M. Meier de Zurich une these : *de œthiope vegetabili, eum analectis non nullis de salibus*. Là on examine particulièrement l'œthiops de Roussel , qui paroît fait avec de l'algue marine ou du chêne marin , & ressemble au foie de soufre , & on en prouve la vertu contre la consommation. La poudre contre les écrouelles a mérité aussi l'attention , & on observe que pour l'obtenir bonne il faut bruler les éponges seulement , & non les pierres. Le lichen d'Irlande & l'écorce de chêne réduits en cendres ont encore subi l'analyse ; les résultats sont différens suivant les différentes manieres de brûler. En parlant des cendres de genévrier on n'omet pas d'avertir qu'elles sont renommées dans les cas d'hydrophisie à cause du sel qu'elles contiennent. Enfin on rappelle d'autres poudres noires parmi lesquelles il y en a qu'on employoit contre l'épilepsie. L'idée abrégée que l'auteur donne des sels simples & des sels composés est très-nette. Il y a un plaisir égal à lire ce qu'il dit de l'acide gras & de l'air fixe que Sylou connoissoit déjà.

A Gottingen , Dietrich débite une these de M. Ackermann , *de Trismo* , 52 pag. in-8vo. Elle est écrite en latin avec beaucoup de pureté , remplie de bonnes preuves & fait honneur à son auteur ,

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui se montre nourri d'une grande connoissance des anciens auteurs sur sa matiere. Le *Trisme* est un grincement de dents qui peut être causé par l'ardeur de l'air, par des blessures, des gales répercutées, des rhumatismes, des vers, &c. M. Ackermann en a guéri un considérable qui lui a fourni la matiere de cet ouvrage dans lequel il expose sa théorie & sa pratique.

M. le professeur Pohl vient de publier un programme aussi latin, de la guérison d'un cancer singulier à la mamelle. A l'occasion des thèses de médecine, qu'indique l'*Esprit des Journaux* du mois de décembre de cette année, pag. 318, n'auroit-on point copié avec trop de confiance le compte rendu dans les affiches de Paris des actes qui ont été soutenus dans les écoles de médecine ? *ad sanitatem ut corporis sic & mentis exercitatio* : cela ne signifie-t-il pas que l'exercice de l'esprit aussi-bien que celui du corps est profitable à la santé ?

Les *Voyages métallurgiques* de M. Jars sont traduits en Allemand & se vendent avec les observations & les additions du docteur Gerhard, à Berlin, chez Himbourg, 2 vol. in-8vo. 1777. Les annonces de Gottingue & la bibliotheque physique & économique de Beckmann, en font une mention honorable.

Mr. Corvinus a publié à Strasbourg un acte probatoire le 4 septembre de 30 pages, ayant pour titre : *Historiæ aeris factitis pars medica*. Partie médicale de l'histoire de l'air factice, artificiel ou fixe. Il y expose d'abord l'utilité de l'air fixe dans les fievres & autres maladies putrides, dans les abcès du poumon, la gangrene, le faux diabetès, le vomissement, le dégoût, les foiblesses, les fievres étiques, & pour dissoudre la pierre : ensuite il choisit la méthode

qui lui paroît la plus propre à porter l'air fixe dans les corps.

Le 10 septembre, aussi à Strasbourg, M. Wurtz a proposé pour obtenir le doctorat une espece de carte géographique des affinités des vertus médicales. La simplicité & la supériorité de sa méthode frappe les yeux.

Il est honorable pour la librairie d'avoir des bienfaiteurs des arts parmi ses membres. Le libraire Ettinger, de Francfort, vient de donner un prix de cinq louis d'or qu'il avoit promis à l'auteur de la meilleure symphonie pour la tragédie de Clavigo.

Nous croyons vous faire plaisir de joindre à cette lettre l'état présent de l'Université de Halle. Si elle n'est pas si celebre que les écoles de Sapience, de Sorbonne, &c. il faut convenir cependant que les professeurs sont tous des savans connus par de bons ouvrages, & que les canaux d'instruction y sont nombreux & dans un bel ordre. L'objet mérite d'être comparé avec ceux de même nature que vous connoissez.

Je suis, &c.

EXTRAIT DE L'ÉTAT PRÉSENT DE L'UNIVERSITÉ DE HALLE.

En Théologie.

1. Le docteur Nosselt enseigne à connoître les livres de théologie.
2. Le docteur Semler explique son livre intitulé : *institutio ad liberalem eruditionem theologicam.*
3. M. Nosselt lit l'évangile de St. Jean, & l'épître catholique qu'il accompagne de ses notes, & le professeur Freylinghausen, doit donner des regles pour l'intelligence de l'écriture-sainte, & en faire l'application.

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

4. Le professeur Schulze , donne des leçons d'histoire ecclésiastique , ainsi que Mr. Semler , Nosselt & Gruner , selon un partage fait entre eux.

5. La théologie dogmatique est traitée par Mrs. Semler , Nosselt & Freylinghausen.

6. La théologie morale par Mrs. Nosselt & Gruner.

7. M. Semler donne des leçons de critique.

8. Le docteur Gruner enseigne l'éloquence propre à la chaire , au confessionnal , & aux malades.

9. Le professeur Freylinghausen , la controverse. — 5 professeurs en théologie.

En Droit.

1. Le professeur Koenig expose la méthode d'étudier le droit.

2. Le docteur Gluck , en fait l'histoire générale.

3. Le docteur Zépernick , celle du droit romain.

4. Le conseiller-privé Nettelblatt , donne l'introduction au droit positif.

5. Le droit naturel est expliqué par le P. Westphal , par le P. Woltair , par le P. Koenig , & le D. Holzbauer.

6. Les institutes sont expliquées par Mrs. Westphal , Woltair , Holzbauer , Zépernick.

7. Les pandectes par Mrs. Nettelblatt , le P. Heisler , Westphal , Woltair , Holzbauer , Gluck.

8. Le droit particulier d'Allemagne , par M. Koenig.

9. M. Koenig explique ce qui concerne le commerce par lettres-de-change.

10. M. Gluck donne des leçons de droit forestier.

11. Mrs. Nittelbladt, & P. Bertram de droit canon.
12. Mrs. Nettelbladt, Bertram & Woltair de droit public Allemand.
13. Mrs. Westphal & Woltair, de droit criminel.
14. Mr. Westphal, de droit féodal.
15. M. Heisler traite des degrés prohibés dans le mariage.
16. Mrs. Nettelbladt & Heisler, enseignent la pratique.
17. M. Heisler, les actions.
18. M. Woltair, les rapports.
19. M. Holbauer, regle les disputes — 9 prof. de droit.

En Médecine.

1. La maniere d'apprendre la médecine, est enseignée par le P. Nietzki.
2. La physiologie par le P. Kemme.
3. La pathologie générale par le conseiller Supprian, & la particuliere, par le Dr. Muller.
4. Les symptômes par le P. Goldhagen.
5. Les maladies des enfans par M. Supprian.
6. Le régime par le P. Eberhardt.
7. La matiere médicale, par M. Goldhagen.
8. La botanique par le Dr. Junghauf.
9. La préparation des remedes par M. Muller.
- 10, 11, 12, 13, 14, 15. L'anatomie de Haller, par le conseiller Bohmer. L'ostéologie par le même. L'anatomie de Heister, par le P. Wohlfarth, &c. --- 9 professeurs en médecine.

EN PHILOSOPHIE, qui comprend, 1°. la

Philologie.

- M. Schutz explique les Tusculanes de Ciceron;
M. Knapp, les offices.

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Niemeyer, l'Iliade d'Homere.

M. Schulze enseigne le Syriaque, &c.

2°. *L'Histoire.*

M. Thumann enseigne l'histoire générale, celle des états les plus considérables de l'Europe, & particulièrement celle du 18e. siècle.

M. Bertram l'histoire d'Allemagne.

M. Pauli celle de Prusse & de Brandebourg, & le Blason.

3°. *Les Mathématiques.*

M. le conseiller Segner enseigne les élémens & l'algebre.

M. Eberhardt les pures mathématiques & la mécanique, l'hydraulique &c.

M. Hezel la géometrie pratique, & l'architecture civile & militaire.

4°. *La Philosophie proprement dite.*

La logique, la métaphysique & la morale sont données par Mrs Forster, Holbauer, & Nye-meier.

L'art d'instruire, par M. Schutz.

L'histoire des animaux qui reçoivent la mammelle suivant le système de Linné, par M. Goldhagen, ainsi que la minéralogie suivant Cronstedt.

La physique expérimentale, par Mrs. Segner & Eberhard.

5°. *L'Economie & la Finance.*

Mrs. Forster & Rudiger en donnent des leçons.

Il y a en outre 5 professeurs de langues modernes pour le François, l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol : & des maîtres d'équitation, de danse & d'escrime.

La bibliotheque de l'académie, qui vient d'être mise en ordre, va être incessamment ouverte au public.

L I E G E.

ŒUVRES *complettes* de M. Colardeau, de l'Académie Française. A Liege, chez D. de Boubiers, Imprimeur-Libraire, rue du Pont; & Lemarié, Libraire sur le marché. 2 vol. petit-in-12. jolie édition. 1778, avec cette épigraphe:

C'en est fait, il n'est plus ce chantre harmonieux
Qui parloit aux mortels le langage des Dieux!

DORAT. Epître à l'ombre d'un ami.

Les productions du poëte aimable dont nous regrettons la perte, ont réuni les suffrage; & c'est rendre un service aux amateurs de la belle poésie, que de leur offrir, sous une forme agréable, les œuvres de l'auteur de *l'épître d'Héloïse à Abailard*.

L'édition que l'on annonce des œuvres de M. Colardeau, est dédiée à M. Dorat; l'éditeur a cru sans doute, qu'il en falloit faire hommage à l'homme sensible qui a su jeter des fleurs sur la tombe de son ami. On trouve dans le premier volume *Astarbé*, *Caliste*, tragédies, & le *temple de Gnide*. Le deuxieme est composé de *l'épître amoureuse d'Héloïse à Abailard*, le chef-d'œuvre de M. Colardeau; des deux premières *Nuits d'Yong*, mises en vers françois; des *hommes de Prométhée*, morceau précieux dont nous avons rendu compte dans notre journal de septembre 1775; de *l'épître* à M. Duhamel, du poëme sur le patriotisme, & de toutes les poésies

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fugitives qu'on a pu recueillir de ce poëte harmonieux. L'éditeur a eu l'attention de faire précéder les morceaux qui composent ce recueil, des *Avertissemens* que M. Colardeau avoit fait imprimer en les donnant pour la première fois au public. On retrouve dans ces préliminaires, comme dans les poésies qui les suivent, des détails qui peignent l'homme & le poëte; de grands talents, des mœurs douces & un cœur sensible.

P R O S P E C T U S.

JOANNIS VOET, Jurisconsulti & Antecessoris in Academia Lugduno Batavâ, Commentarius. AD PANDECTAS in quo præter Romani-Juris Principia ac Controversias illustriores, jus etiam hodiernum & præcipuæ fori quæstiones excutuntur. Quatre volumes in-folio, proposés par souscription.

De tous les Jurisconsultes qui ont écrit sur le droit, tant ancien que moderne, aucun ne s'est acquis une plus juste & une plus haute réputation que *Jean Voet*, sur-tout dans les 17 provinces des Pays-Bas, & particulièrement dans l'université de Louvain, où il est regardé comme le flambeau de la jurisprudence. La clarté & l'ordre qui regnent dans son *Commentaire sur les loix des Pandectes*, en font un excellent livre élémentaire dont aucun étudiant en droit ne peut se passer, & où les plus habiles jurisconsultes peuvent puiser les connoissances les plus essentielles à la profession d'avocat.

L'ancien droit, que les commentateurs, après Tribonien, avoient défiguré, n'étoit plus reconnoissable. Les textes dispersés, sans ordre, por-

soient des titres étrangers aux matieres dont il y étoit question. On ne voyoit dans la plupart des loix que des absurdités & des incohérences qu'il étoit d'autant plus nécessaire de détruire, que les loix Romaines dominent encore en Europe, soit par l'usage que l'on en peut faire dans le barreau, soit pour l'étude dans les écoles, soit par l'influence qu'elles ont eue dans l'introduction des nouvelles coutumes, ou pour le fonds qu'elles ont fourni à la composition des statuts & des ordonnances particulieres de chaque pays. Dans ce dédale obscur, on ne marchoit qu'en tremblant, sous des guides si peu propres à conduire les autres dans une science d'une nécessité absolue.

Il ne falloit rien moins pour débrouiller ce chaos, que le célèbre *Voet* dans les Pays-Bas, & le célèbre *Pothier* en France : deux auteurs qui peuvent aller de pair pour la science, & par leur sagacité, à dégager le droit des ronces & des épines qui l'offusquoient. *M. Voet*, long-tems professeur dans la célèbre université de Leyde, sentit que pour applanir les difficultés à ses élèves, & leur rendre l'étude du droit moins rebu- tante, il avoit beaucoup à faire ; mais son génie vaste & laborieux, entreprit une tâche dont aucun, avant lui, n'avoit osé se charger. Il rangea les titres des loix conformément à leurs textes ; en expliqua succinctement, mais clairement les matieres ; en donna des définitions exactes, & en fit voir les vrais principes en facilitant par son travail celui de la mémoire.

Pour tirer l'ancien droit des ténèbres qui l'environnoient, il en chercha les vestiges jusques dans les sources, & profita des lumieres des anciens pour en établir la vérité & l'intelligence.

Tout ce qu'on pourroit dire ici de l'ouvrage

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de *M. Voet*, seroit fort au dessous de son mérite, dont on peut juger par le nombre d'éditions qui s'en sont faites, & qui se trouvent néanmoins aujourd'hui épuisées dans la librairie. Cette raison & l'invitation de plusieurs savans juriscultes, zélateurs du grand *Voet*, ont engagé *J. J. Tutot*, imprimeur-libraire de Liege, à faire une nouvelle édition du *Commentaire sur les loix des Pandectes*, d'après la sixieme édition de La Haye, reconnue pour la plus correcte ; & de la diviser en 4 vol. *in-folio*, sans rien déranger dans l'ordre des matieres. Il propose cette nouvelle édition par souscription, sur beau papier & caractère de *Fournier*, le jeune, de Paris ; c'est-à-dire, beaucoup supérieure, même à l'édition de La Haye, qui n'est pas exempte de fautes typographiques & d'incorrections qui ne se trouveront pas dans la présente, par les soins des personnes qui veulent bien y présider.

On a trouvé à propos de mettre cet ouvrage en 4 vol. pour le rendre d'un usage plus facile, pour lui donner une forme plus agréable, & sans en augmenter le prix, quoiqu'elle soit plus dispendieuse pour l'éditeur. Ceux qui voudront l'avoir en deux, seront les maîtres de les faire relier sous cette forme.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

On payera en souscrivant	10 liv	} 40 livs
En retirant le 1er. vol. en juillet 1774,	10 liv.	
En retirant le 2me. en octobre, 10 l.	10 liv.	
En retirant le 3me. en janvier 1779	10 liv.	
Le 4me. sera délivré gratis en avril.		

La souscription sera ouverte jusqu'en février 1778 : ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'ouvrage 60 liv. On n'en tirera que très-peu d'exemplaires au-delà des souscriptions.

On souscrit chez *J. J. Tutot*, à Liege.

A Paris, chez *Nyon*, l'ainé, rue St. Jean-de-Beauvais.

On souscrit aussi chez les principaux libraires de Flandres, de Hollande & d'Allemagne.

H O L L A N D E.

PLAN DE SOUSCRIPTION

D'un ouvrage intitulé : Historica critica Comitatus Hollandiæ & Zeelandiæ, ou Histoire critique des Comtes de Hollande & de Zélande, par A. Kluit, professeur en Éloquence & en langue Grecque, & recteur de l'école Latine, à Middelbourg en Zélande.

Personne n'ignore que la véritable histoire des comtes de Hollande & de Zélande est très-peu connue des étrangers, & il est également vrai, que ceux qui ont entrepris de donner des éclaircissemens sur l'histoire ancienne de ces pays, ont eu de grandes difficultés à surmonter, ne fût-ce que par l'ignorance où ils étoient de la langue. On a principalement en vue ici les François & les Allemands. Les historiens de Hollande même se plaignent du peu de soin avec lequel on a écrit ce qui concerne leur pays. Il en est qui ont trouvé, à cet égard, des fautes & des omissions dans M. Robertson même, cet historien, d'ailleurs si excellent, de la vie d'un des comtes de Hollande, l'empereur Charles V. Quoi qu'il en soit, on conviendra aisément que l'histoire ancienne,

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

l'origine, la vie, le sort, les droits, le domaine, le vasselage de ces comtes n'ont point été assez éclaircis, & c'est ce que M. Kluit s'est proposé de faire dans un ouvrage très-utile aux habitans du pays & même aux étrangers. Afin que le lecteur puisse voir ce qu'il pourra se promettre du travail de l'auteur, on a jugé nécessaire de lui présenter une esquisse, & le dessein de tout l'ouvrage, avant de l'inviter à la souscription.

On en présente en conséquence au public la *premiere partie du premier tome*, qui contient la *plus ancienne chronique des comtes de Hollande*, dans laquelle est renfermée l'histoire des douze premiers comtes jusqu'à l'époque de l'infortunée comtesse *Ada*, épouse de *Louis de Los*, qui servira de base & de fondement à tout l'ouvrage.

Cette chronique est accompagnée d'un commentaire continu & très-détaillé. On y a ajouté les observations de *Matthaeus*, *Douza*, *Scriverius* & d'autres historiens Hollandois, comme on l'annonce dans la préface.

La seconde partie de ce premier tome, qui suivra, contiendra quelques éclaircissémens sur des choses, dont il est question dans la chronique même, digressions fort nécessaires pour rendre la matiere intelligible, mais que, pour éviter la prolixité, on a jugé à propos d'assembler dans une seconde *partie* qui contiendra environ autant & peut-être plus de feuilles d'impressions que la premiere.

Le second tome de cet ouvrage formera un code, ou collection complète des titres, ou des diplômes, dont la plupart n'ont jamais été imprimés, faits d'après les originaux, plusieurs empreintes de leurs sceaux en taille douce, avec les modeles de l'écriture de ce tems, & parmi les-

quels on trouvera des sceaux des premiers comtes, qui n'ont jamais paru, ni été connus du public. Tous ces titres sont tirés des archives de Lille, de Bruxelles, de Malines, de Namur, de Middelbourg, de plusieurs abbayes, & d'autres archives, & excéderont le nombre de trois cens, tous compris entre les années 839 & 1324. Une grande partie de ces titres ont été entièrement inconnus à F. Van Mieris, rédacteur du code diplomatique des comtes de Hollande. Quant à l'autre partie, cet auteur n'en a point fait usage, ou bien, ils n'ont été publiés, qu'en Hollandois, & encore très-défectueusement.

Ces deux tomes, qui formeront un ouvrage achevé, seront suivis de *l'Histoire critique des Comtes de Hollande & de Zélande*, qui sera la matière de plusieurs dissertations ou traités, plus ou moins étendus, selon que l'exige l'importance du sujet.

Ces dissertations, dont il faut voir les titres dans le *plan de souscription* que l'on publie, satisferont la curiosité des lecteurs sur tous les objets relatifs à la matière que M. Kluit a entrepris de traiter. N'ayant en vue que d'être utile au public, il n'épargne ni soins, ni peines, ni dépense, pour se procurer tous les secours dont il a besoin pour une aussi belle entreprise; afin de se prêter aux desirs des imprimeurs, il offre la souscription de cet ouvrage aux conditions suivantes.

1^{re}. Les souscripteurs ne payeront la feuille in-8vo. (telle que celle de la première partie du premier tome qui paroît actuellement, & dont le *plan de souscription* fait partie) qu'un sol & demi, argent courant de Hollande. C'est-à-dire, un quart de moins du prix que ceux qui ne souscriront pas. Ce qui aura également lieu à l'égard des *planches en taille-douce*, des sceaux & des anciennes écritures.

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

2. Dès qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs pour pouvoir commencer l'impression, l'ouvrage, qui suivra, sera imprimé : il paroîtra chaque année un nouveau tome.

3. Les souscripteurs ne payeront rien d'avance, mais ils payeront chaque tome, quand il paroîtra.

4. On ne manquera pas de joindre à l'ouvrage la liste des souscripteurs, à l'endroit où cela conviendra le mieux.

On pourra s'adresser pour la souscription par tout où le *Prospectus* se debite, & où il en est fait mention dans les journaux littéraires, notamment chez les imprimeurs suivans, qui sont priés d'adresser leurs billets à P. Gillissen & I. de Winter, libraires à Middelbourg en Zélande.

A Rotterdam, de Nederlandsche Bibliotheek.

A la Haie, chez P. Fr. Goffe.

A Amsterdam, Marc Michel Rey, & E. van Harrevelt, & de Vaderlandsche Letteroefeningen.

A Leipsick, nova acta eruditorum.

A Bruxelles, & à Liege chez M. Horgnies & M. Mauff, distributeurs de l'*Esprit des journaux*.

Aussi chez les éditeurs des ouvrages suivans :

Le journal de politique & de littérature.

Gazette universelle de littérature.

Affiches & annonces de Paris.

Montly Review, & Critical Review en Angleterre.

F R A N C E.

INTRODUCTION aux observations sur la Physique, sur l'Histoire-naturelle & sur les arts, avec des planches en taille-douce, dédiée à

Mgr. le comte d'Artois, par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon & membre de plusieurs grandes Académies de l'Europe. A Paris 2 vol. in-4to. chez l'Auteur, place Ste. Genevieve & chez Lejay, Barrois & Ruault, Libraires. Prix 24 liv. pour Paris, & 30 liv. pour la province, franc de port par la poste.

Ce recueil ou journal commença à paroître en juillet 1771, sous le format in-12. & fut ainsi continué jusqu'à la fin de 1772. En janvier 1773, & à la demande de tous les souscripteurs, il fut imprimé sous le format in-4to, parce qu'il multiplie moins les volumes, & que les gravures expliquent mieux le sujet; d'ailleurs ce format convient mieux à un livre de bibliothèque qui fait suite aux collections académiques.

Depuis long-tems l'édition in-12. étoit épuisée, & le public privé d'une foule d'excellens mémoires qu'on ne trouve point ailleurs. Les demandes réitérées ont engagé M. l'abbé Rozier à réimprimer ces 18 volumes in-12. en deux volumes in-4to. & à les faire paroître sous le titre d'*introduction*, &c. afin de ne point déranger l'ordre des autres 10 volumes suivans. On a commencé la livraison de ces deux nouveaux volumes à la date du premier du mois de janvier 1778.

Les journalistes de tous les pays ont parlé souvent de cet important recueil de toute la physique moderne, traduit chaque mois en Italien, en Allemand, & que l'on contrefait dans plusieurs pays étrangers. Mis, par le genre de notre travail, à portée de lire tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Europe, nous pouvons mieux que personne, être informés des éloges

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que donnent au journal de M. l'abbé Rozier, les savans des différens pays : & nous pouvons assurer l'auteur que s'il n'épargne ni soins ni dépense pour porter son journal au degré de perfection dont il est susceptible, il doit en être dédommagé par la reconnoissance de toutes les personnes qui cultivent ou qui protègent les sciences en europe.

On souscrit pour l'année 1778 chez l'auteur, chez les principaux libraires du royaume, & aux adresses indiquées pour la souscription de *l'Esprit des Journaux*. Pour plus grande facilité, on peut remettre aux bureaux des postes aux lettres, le montant de la souscription, même sans l'affranchir, mais seulement la lettre qui donne avis du jour, de la somme & indique le bureau où la remise aura été faite.

A V I S

*Pour le renouvellement de la souscription de
l'Année littéraire.*

Cet ouvrage périodique, célèbre même dans les pays étrangers, se continue, depuis la mort de feu M. Freron, avec beaucoup de succès, & l'on s'efforce, par le choix des matieres, le piquant de la critique & l'exactitude la plus scrupuleuse, de suppléer, autant qu'il est possible, aux graces & à la légèreté qui caractérisoient le style de feu M. Freron.

Le personnes des pays étrangers qui voudront souscrire pour ce journal, sont priées de s'adresser à M. Freron fils, qui demeure à Paris, rue St. Jacques, près le college de Louis-le-Grand; ou au sieur Mérigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée ; à

Paris. Le prix de l'abonnement est de 24 liv. pour Paris, & de 32 liv. port franc par la poste jusqu'aux frontieres de France. Les étrangers sont priés d'indiquer par quelle voie ils veulent qu'on leur fasse parvenir les numéros.

M. Freron fils, prie aussi les libraires étrangers qui seroient curieux de faire annoncer leurs ouvrages, de les lui faire passer, port franc, à l'adresse de son libraire; M. Freron en donnera une analyse raisonnée, lorsqu'ils seront importants, & en traduira des morceaux; lorsque les ouvrages seront d'une moindre conséquence, il se contentera d'en donner une notice. Par ce moyen les ouvrages étrangers ne pourront que gagner, puisque l'*Année littéraire* est un des ouvrages périodiques les plus répandus en France.

Le Babillard, ouvrage périodique dans le goût du Spectateur : N^o. 1er. servant de prospectus.

Il paroîtra un cahier de deux feuilles de cet ouvrage tous les deux jours, à commencer du premier dimanche de l'année 1778. Le prix de l'abonnement par an; sera de 24 liv. pour Paris, & de 30 liv. pour la province.

On fera passer dans le tems, un nouveau n^o. à MM. les souscripteurs.

On souscrit à Paris, chez Jean-François Bastien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg St. Germain, & chez les principaux libraires du royaume.

NOUVEAU plan de Journal des Sciences & Beaux-Arts, dont le produit est destiné à l'éducation des pauvres orphelins. Dédié à Mgr. le comte d'Artois, par une société de gens-de-lettres.

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Cet ouvrage périodique, connu autrefois sous le nom de *Journal de Trevoux*, va reprendre une forme toute nouvelle. Il n'étoit guere possible qu'un seul littérateur pût traiter à la fois de toutes les sciences & de tous les arts : plusieurs gens-de-lettres, d'un mérite distingué, se sont réunis pour rendre ce journal tout-à-fait digne des suffrages du public.

Les objets qu'ils promettent d'embrasser sont les différentes parties de l'art militaire, l'histoire, les belles-lettres, la médecine, la physique, la chymie, la botanique, l'histoire-naturelle, l'agriculture, le commerce, les arts & métiers, les inventions nouvelles, &c. On ne sauroit assez louer le désintéressement du nouveau propriétaire de cet ouvrage, qui a dessein de consacrer tout le bénéfice des souscriptions à augmenter le nombre des élèves qu'il se propose de former dans une maison d'éducation qu'il établit à ses dépens, sous la protection de sa majesté, en faveur de quelques enfans d'anciens bas-officiers ou soldats, ou d'autres pauvres orphelins. Ainsi les souscripteurs réuniront le double avantage de se procurer un ouvrage instructif, & de contribuer à une action de bienfaisance.

On recevra exactement les 15 & 30 de chaque mois un cahier de 120 pages. Le prix de la souscription est de 24 liv. pour Paris, & de 30 liv. pour la province. On souscrit au bureau d'administration, cour de Rohan, près de celle du commerce, quartier de l'ancienne comédie Française, & chez Lacombe, libraire,

G R A V U R E S.

P*Ortrait de Jemelian Pougatchew*, chef des rebelles en Russie, qui a eu la tête tranchée à Moscou, en l'année 1775 ; dessiné à Moscou par J. C. de Mailly, peintre en émail ; gravé par le Tellier. prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Bligny, lancier du roi, cour du manège, aux tuileries. Cette tête, qui a du caractère, est gravée avec beaucoup d'art & d'intelligence.

Le repos, estampe d'environ 14 pouces de haut sur dix de large, gravée par Clément Bervic, d'après le tableau original de N. B. Lépicier, peintre du roi. A Paris, chez Lépicier, peintre du roi, à l'académie royale de peinture ; & chez Bervic, graveur, rue Bétizi, vis-à-vis celle Tire-chappe, maison de M. Milet, marchand épicier. prix 3 liv. La scène de cette estampe nous représente un bon vieillard qui se repose la tête appuyée sur une de ses mains. Il a auprès de lui son enfant qui dort. La tête du vieillard est étudiée, & ces deux figures offrent des vérités de nature très-bien saisies. Cette composition a été rendue par le graveur avec intelligence. Les travaux de son burin son purs, variés & d'un bon effet.

Corps-de-Garde Hollandois, estampe d'environ 20 ponce de hauteur, & 21 de largeur, dédiée à M. le marquis d'Arcambal, brigadier, colonel en chef de la légion corse, & gravée d'après un tableau de G. Schaleken, par M. Maleuvre, rue des Mathurins, chez M. Ballard, imprimeur, prix 8 liv.

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Cette estampe fait honneur à M. Maleuvre ; qui a su varier artistement ses travaux, & donner un bon effet de couleur, de clair & d'ombre à cette grande composition.

Les conseils maternels, estampe nouvelle d'environ 16 pouces de hauteur & treize de largeur, dédiée à M. le comte de la Billarderie d'Angiviller. Cette estampe est d'un burin agréable & d'un bon effet de couleur ; elle est gravée par M. l'Empereur d'après le tableau de M. Wille ; elle peut servir de pendant à *la mere indulgente*, publiée l'année dernière par le même graveur. A Paris, chez M. l'Empereur graveur du roi & de LL. MM. II. & R., rue & porte S. Jacques au-dessus du petit marché.

Sensible aux témoignages de reconnoissance que le public lui a donné, en accueillant la première suite d'estampes gravées d'après les maîtres Hollandois & Flamands, M. le Brun va, dit-on, faire paroître incessamment la seconde suite de cette collection intéressante. Nous nous hâtons d'en prévenir les amateurs, attendu qu'ils ont paru la désirer depuis long-tems. L'on ne peut que féliciter l'éditeur d'une telle entreprise, puisque, grace à ses soins, l'on pourra du moins avoir une idée de ces maîtres célèbres, que la richesse seule semble avoir droit de se procurer, & que l'avarice enferme dans des cabinets mystérieux, où ses yeux jaloux peuvent seuls en admirer les beautés.

LETTRE

LETTRE d'un Amateur à l'Auteur du *Mercur* de France, au sujet de l'*Estampe* du *Gâteau des Rois*.

MONSIEUR;

COMME vous n'avez point encore annoncé la nouvelle Estampe gravée par M. Flipart, d'après le tableau original de M. Greuze, souffrez qu'un amateur, qui a sous les yeux les plus belles gravures anciennes & modernes, & les a souvent comparées, vous expose les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle estampe. Des observations critiques sur un tableau, ne peuvent sans doute être trop sages, trop modérées. Le tableau critiqué reste souvent renfermé & hors de la vue du public amateur. Ce tableau, par conséquent, ne peut répondre pour l'artiste, souvent dans l'impuissance de repousser autrement la critique. Il n'en est pas de même d'une estampe, d'une estampe sur-tout aussi répandue que celle du *Gâteau des Rois*. Elle est sous les yeux de tous ceux qui désirèrent la voir. Les observations qu'elle peut faire naître, sont par conséquent aisées à être vérifiées; & l'artiste n'a besoin d'employer d'autres défenses devant des juges éclairés, que la vue même de son estampe. C'est d'après ces considérations que je crois pouvoir hasarder quelques remarques critiques, qui auront principalement pour objet les progrès de l'art.

La nouvelle estampe est intitulée *le Gâteau des Rois*; & ce titre seul semble annoncer un repas, une fête de famille que la joie & la gaieté

Tome I.

S

doivent animer. Cependant la première impression que fait le lieu de la scène , est une impression de tristesse. Ce lieu a plutôt l'air d'une prison que d'une chambre de villageois. On n'y apperçoit pour tout ornement & pour tout détail, qu'une espèce de soupirail, & quelques solives, dont on ne devine pas même la direction, par le peu de soin qu'a pris l'Artiste de mettre les objets en perspective. C'est un reproche qu'on a déjà fait à M. Greuze, de ne pas assez varier ses chambres rustiques, & de ne pas suivre, pour cette partie, la méthode de Teniers, d'Ostade, &c. qui ne peignoient jamais les fonds de leurs tableaux que d'après nature. Aussi quelle richesse, quelle variété, & même quelle ingénieuse vérité dans le lieu de la scène & les accessoires de leurs tableaux ! comme la lumière y circule & donne du relief aux objets !

Le principal personnage qu'offre d'abord l'estampe du *Gâteau des Rois*, est le père de famille. Il tient une serviette, dans laquelle sont renfermées les parts du gâteau qui doivent être distribuées. C'est assez l'usage de laisser aux femmes, si propres par leur douceur & leur gaieté naturelle à animer les plaisirs de la table, le soin de présider à ces sortes de petites fêtes domestiques. Quoi qu'il en soit, puisque l'artiste a voulu que ce fût le père de famille qui remplisse cette fonction, on auroit désiré du moins que son caractère de tête fût plus analogue au rôle qu'on lui donne. Nous avouerons avec plaisir que cette tête est belle, qu'elle a de la noblesse ; mais que son expression est indécise. Ce vieillard paroît même distrait, & ne prendre aucun intérêt à ce qui se passe devant lui. Son air sérieux semble inspirer de la gêne & de la

contrainte au plus jeune des garçons qui tire les parts du gâteau. Un artiste qui possède éminemment la science du dessin, peut l'indiquer & l'écrire, en quelque sorte, dans les formes très-articulées d'un vieillard. Mais on souffriroit impatiemment que, pour faire paroître cette science, il exagérât ces mêmes formes dans le corps foible & délicat d'un enfant. C'est cependant ce que l'artiste s'est permis dans le personnage du petit garçon qui tire les parts du gâteau. Qu'en est-il arrivé? En voulant trop accuser les formes de l'enfance, il a fait disparoître les graces qui lui sont si naturelles : l'ensemble de cette figure est d'ailleurs un peu équivoque ; ce qui provient de ce que la jambe droite, dont le raccourci n'est point rendu exactement, paroît plus courte que la gauche.

Une jeune fille, que l'on peut supposer être la sœur aînée de l'enfant, est derriere lui, pour l'aider à s'acquitter de la fonction dont il est chargé. L'expression de ce personnage est encore indécise, & la figure n'a point ces graces naïves que l'artiste fait répandre, quand il veut, sur les personnages de jeunes filles, & que l'on auroit désiré de trouver dans cette sœur aînée, puisqu'elle est placée sur le premier plan de la composition.

Derriere le pere, & un peu dans la demi-teinte, est une autre sœur qui a l'air de boudier, parce qu'elle n'a pas été choisie pour distribuer les parts du gâteau. Si l'on peut reprocher en général à toutes les figures de cette composition, de pécher par la correction du dessin, & de ne pas faire assez sentir les formes des bras & des jambes sous leurs vêtemens, ce défaut paroît

sur-tout sensible dans la figure de cette petite fille. Elle a l'air d'un enfant noué, & l'on a de la peine à distinguer si c'est sa main qu'elle porte à la bouche. On permet sans doute à un artiste qui nous fait voir sa composition dans une esquisse peinte à l'huile ou dessinée au crayon, de négliger différentes parties; mais dans une estampe gravée avec prétention, retouchée & corrigée plusieurs fois par le peintre lui-même, & publiée comme la traduction, en quelque sorte, d'un tableau fini, on a droit d'exiger la plus grande précision dans le dessin.

La mere de famille est assise à un des bouts de la table. Elle vient de recevoir une des parts du gâteau qu'un petit enfant, placé près d'elle, tient dans les mains, & qu'il voudroit bien lui dérober. La bonne mere feint de ne pas s'appercevoir de ce larcin qui la réjouit. Il est à présumer du moins que telle a été la pensée de l'artiste, par la disposition des figures; car la physionomie de la mere n'indique rien; sa bouche à moitié ouverte, est par l'infidélité du trait, sans grace & sans expression. Nous disons l'infidélité du trait, parce que nous supposons que cette incorrection, & autres que l'on peut reprocher à l'estampe, ne se trouvent point dans le tableau original que nous n'avons pas vu.

Sur le second plan de cette même composition, & du côté du pere, l'on voit un jeune homme qui, les bras élevés au-dessus de sa tête, apporte une grande terrine remplie de soupe. L'artiste, dans la vue sans doute d'interrompre la ligne horizontale de sa composition, a cru devoir y placer un trait pyramidal. Mais en employant ce trait, il a eu plus d'égard à la forme pittoresque de sa composition, qu'à ce qu'il a vu pratiquer

par-tout. Nous nous en rapportons à lui-même. Seroit-il bien à son aise, si, étant à table, il voyoit un domestique, ou toute autre personne, porter en l'air, & au-dessus de la tête des convives, un potage tout bouillant, & sujet à être renversé au premier défaut d'équilibre? Jordans, dans une de ses compositions, a également employé ce trait pyramidal; mais c'est un pâté que l'on porte, & la faute du peintre Flamand est plus excusable. Ici, au contraire, c'est un potage très-chaud, à en juger du moins par la fumée fort épaisse qui s'en élève.

Derrière ce porteur de soupe, sont deux jeunes personnes qui paroissent s'intéresser à l'action de leur petit frere, distribuant les parts du gâteau. Le groupe de ces jeunes filles est agréablement disposé, & leurs airs de tête ne sont pas inconnus aux amateurs, qui ont dû les remarquer dans plusieurs autres estampes gravées d'après M. Greuze. On peut observer, en dernier lieu, que la lumière dans cette estampe, est distribuée par éclats, & sans harmonie par conséquent, ce qui peut provenir de ce que l'artiste, en peignant son tableau, ne s'est servi que d'une lumière vive & resserrée, dont l'effet est de découper, en quelque sorte, les objets sur lesquels elle se trouve réfléchie.

Cette nouvelle estampe a été gravée par M. Flipart; &, soit que le sujet l'ait ennuyé ou ne l'ait nullement inspiré, cette planche est bien inférieure aux deux précédentes, du même format, qu'il a gravées d'après le même artiste. Sa gravure est, en général, trop poussée au noir, & ressemble plutôt à une manière noire usée, qu'à une gravure au burin. Les tailles d'ailleurs

sont trop sèches , trop maigres ; ses travaux trop égaux , ce qui empêche l'effet de la dégradation , répand sur l'estampe un triste uniformité , & ôte aux objets le caractère qui leur est propre. Cette estampe cependant pourra plaire au plus grand nombre des amateurs qui , peu familiers avec les gravures des Wischer , des Bolsvvert , des Edelinck , des Gérard Audran , &c. doivent être moins sensibles au mérite de l'exécution , qu'au choix d'un sujet qui leur rappelle des mœurs champêtres toujours agréables à voir par le sentiment d'innocence & de vertu qu'elles inspirent.

Mais comme en gravure ainsi qu'en peinture , en sculpture , & même en poésie , c'est le mérite de l'exécution qui *embaume* l'ouvrage & le conserve pour la postérité ; nous craignons que la plupart des estampes modernes , si fort à la mode aujourd'hui , ne puissent survivre à notre siècle. Dans quel tems cependant la gravure a-t-elle été plus accueillie , plus recherchée , mieux payée ? Telle estampe qui n'aura aujourd'hui d'autre mérite que la nouveauté , fera quelquefois portée à un prix plus haut dans une vente , que toute la suite des magnifiques estampes de Gérard Audran. Il est vrai que cette manie ne peut être attribuée aux vrais connoisseurs , mais bien à quelques *curiolets* qui ne connoissent que leur siècle , & ne jugent du mérite d'une estampe , que quand ils l'ont payée très-cher. Ils sont bien secondés dans cette opinion par différens marchands d'estampes , dont la conduite est très-adroite. Ils ont su persuader aux amateurs un peu novices , que quand une estampe moderne paroît , ils ne tiennent rien s'ils n'ont cette estampe avant telle & telle remarque. Ils donnent , par ce moyen , l'alerte aux amateurs , qui s'empressent de se présenter les

premiers pour avoir de ces épreuves recherchées : & lorsque cette foule augmente , c'est alors qu'ils mettent le prix qu'ils veulent à leurs épreuves. Le jour même que l'estampe *du Gâteau des Rois* parut , un colporteur d'estampes , qu'il est inutile de nommer ici , mais qui est très-connu par son habileté à former des spéculations sur l'ineptie de ses pratiques , avoit des épreuves de trois différens prix , l'une à 16 liv. l'autre à 24 liv. & une troisieme à 36 liv. Et pour persuader à l'amateur qu'il ne devoit point hésiter de donner les 36 livres , il lui faisoit remarquer que l'épreuve qu'il lui présentoit étoit avant l'adresse de l'auteur. Il avoit taxé à 24 liv. les épreuves où se trouvoit , dans l'inscription du bas de l'estampe , un point mal placé ; & à 16 liv. celle où l'on voyoit au haut de l'estampe , la date du jour que la planche a été commencée. Cette date , plus ou moins lisible , servira sans doute encore à faire renchérir l'estampe. Il ne manqueroit plus ici que des épreuves avant la lettre , mais malheureusement pour les marchands , M. Greuze n'en fait point tirer ; & les épreuves des planches avant la lettre , gravées par M. Flipart , d'après les tableaux de M. Greuze , qui peuvent exister , sont des épreuves que le graveur a fait faire pour voir les progrès de sa planche ; épreuves par conséquent non finies.

Une dernière remarque que l'on peut faire au sujet de cette espece d'agiotage , & qu'il est bon d'insérer ici , parce qu'elle peut être utile aux amateurs un peu novices , c'est que l'épreuve même avant la lettre , à moins qu'ils ne la tiennent d'un artiste exact & connu , n'est plus pour eux un temoignage certain d'une première épreuve , depuis sur-tout que ces sortes d'épreuves se sont fi

fort multipliées, & que l'on a vu le propriétaire de plusieurs planches recherchées, couvrir lui-même l'écriture de ses planches, & en faire tirer des épreuves sans lettres. Un possesseur de planches, qui se prête à ces sortes de supercheries, aura quelquefois honte de livrer lui-même ces prétendues épreuves avant la lettre; mais il les glissera adroitement dans des ventes publiques, fera passer cet hameçon sous les yeux des *Curiolets*, & rira le premier de leur bonne-foi en recevant leur argent.

Ces supercheries ne sont pas sans doute fort honnêtes, & sont rejetées par tous les artistes qui ont une réputation à conserver; mais comme quelques propriétaires de planches ne pensent pas de même, & pourroient être tentés de renouveler ces petites fraudes de commerce, nous croyons devoir les dénoncer ici. C'est un avertissement pour les nouveaux amateurs qui ne se connoissent point en beauté d'épreuve, de s'en rapporter plutôt aux conseils d'un artiste connu, ou d'un amateur éclairé, qu'à de petites remarques équivoques, & que le colporteur d'estampes, si bien inspiré par le desir du gain, peut toujours imiter ou contrefaire.

Au reste, quel avantage trouve-t-on à posséder la première épreuve d'une gravure médiocre? Un amateur a sans doute quelque raison de rechercher les premières épreuves d'une planche recommandable par la magie d'un burin pur, souple, harmonieux. Mais quelle grande différence peut-il y avoir entre les premières & les dernières épreuves d'une planche, ou l'on n'aperçoit le plus souvent que les tailles égratignées d'une eau forte mal conduite, ou les travaux

peinés d'un burin sec, fans variété, fans harmonie & fans grace?

M U S I Q U E.

D*Euxieme recueil d'airs des trois Fermiers ;* arrangé pour le clavecin ou le forté-piano, avec accompagnement, par M. Benaut, maître de clavecin. Prix, 1 liv. 16 sols ; chez l'auteur, rue Dauphine, près de la rue Christine.

Les quatre premieres touches de la guitare ; premier recueil d'airs, avec accompagnement de guitare & de violon. Ces derniers ne sont point obligés, & le violon fait seul un accompagnement du chant. Par A. M. J. B. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'auteur, rue des Maçons, à l'hôtel de la Grenade ; & aux adresses ordinaires de musique.

Armide, drame héroïque, mis en musique par M. le chevalier Gluck, représenté pour la première fois par l'académie royale de musique, le 23 septembre 1777. Prix 24 liv. Au bureau du journal de musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins ; à l'opéra, & aux adresses ordinaires de musique.

On trouve aux mêmes adresses, & chez M. Cornouaille, Montagné Sainte-Genievieve : 1°. *Les recueils des airs détachés d'Armide ;* prix 1 liv. 16 sols. 2°. *Le premier recueil de douze airs d'harmonie pour deux clarinettes, deux cors & un basson, composés* par M. J. Vitzthumd ; prix 6 liv. A Paris, aux adresses ci-dessus ; & à

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Bruxelles, chez MM. Vanypen & Pris, rue de la Magdeleine. 3^e. *Recueil de duo & d'airs à voix seule*, avec symphonie ou sans accompagnement, par M. Albanese, musicien du roi. Œuvre X. A Paris, au bureau du journal de musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins. Prix 9 liv. Cet œuvre, l'un des plus intéressans que M. Albanese ait encore publiés, contient dix duo, & trois morceaux à voix seule. Il est gravé avec la plus grande élégance, & avec les parties d'accompagnement séparées, pour faciliter l'exécution. 4^e. On trouvera encore aux mêmes adresses, le *quatrième & le cinquième recueils* d'airs nouveaux, avec accompagnement de guitare, par M. Tiffier, de l'académie royale de musique. Le quatrième recueil a paru l'année dernière, & le cinquième a été publié il y a environ trois mois. Le prix de chaque recueil est de 4 liv. 4 sols.

VI. Recueil d'ariettes d'opéra-comiques & autres, avec accompagnement de guitare ; par M. Tiffier. Œuvre XII. Prix 7 liv. 4 s. aux adresses ordinaires de musique.

Collection de Musique Italienne.

Les amateurs de la bonne musique se plaignent depuis long-tems de la difficulté qu'on éprouve à se procurer celle des grands maîtres de l'Italie. Comme on n'est point dans l'usage de la graver, on ne fait à qui s'adresser pour en avoir des copies; l'embarras de les faire venir, & l'ennui de les attendre ne peuvent que nuire au progrès de l'art, sur-tout dans le moment de crise & de fermentation où nous sommes parvenus. On disputeroit moins, si on savoit davantage, &

aujourd'hui, que les esprits s'éclairent, & que les préjugés commencent à se dissiper, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût *plus d'Alpes*.

On croit donc rendre service aux amateurs, & leur donner une nouvelle intéressante en annonçant qu'on a formé au bureau du *Journal de Musique*, rue Montmartre, vis-à-vis celle des *Vieux Augustins*, une collection précieuse de partitions Italiennes, & de plus de 400 ariettes nouvelles des meilleurs maîtres, tels qu'Anfossi, Piccini, Maïo, Sacchini, Paësiello, &c. &c. On pourra s'en procurer des copies au prix ordinaire, & pour peu que cette annonce ait de succès, on continuera d'y faire venir les opéras nouveaux qui seront les plus applaudis sur les différens théâtres d'Italie, & former ainsi une sorte de bibliothèque d'un genre unique, composée de tout ce qu'il y a de meilleur dans la musique étrangère, qu'on s'empressera de communiquer à tous ceux qui le desireront.

E R R A T A.

Dans le journal de décembre, page 253 ; ligne dernière, *par M. Mayer* : lisez : *par M. Mayeur*.

CATALOGUE

D E

LIVRES NOUVEAUX.

DE la fermentation des vins, & de la meilleure maniere de faire de l'eau-de-vie ; par M. l'abbé Rozier : in-8vo. br. 3 l. 12 s.
Lion, & à Paris, chez Moutard, Imp.-L., quai des Augustins.

Rituale Parisiense, autoritate eminentissimi D. D. cardinalis de Noailles, archiepiscopi Parisiensis, editum, ac jussu illustrissimi & reverendissimi D. D. de Beaumont, archiepiscopi Parisiensis, ducis sancti Clodoaldi, Paris Franciæ, regii ordinis sancti Spiritûs commendatoris, Sorbonæ provisoris, &c. typis denuo mandatum : in-4to. rel. en veau. 15. l.

Paris, chez Simon, Imp.-L., rue des Mathurins.

Essai sur les cometes, où l'on tâche d'expliquer les phénomènes qu'offrent leurs queues, & où l'on fait voir qu'elles sont probablement destinées à rendre les cometes des mondes habitables ; avec des observations & des réflexions sur le soleil & sur les planetes de premier ordre ; par André Olivier, traduit de l'Anglois : in-8vo. 2 liv. 5 s.

Amsterdam, chez Marc-Michel Rey ; & à Paris, chez le Clerc, Lib. quai des Augustins.

La prêtresse , ou nouvelle maniere de prédire
ce qui est arrivé , observations sur les tableaux
du Sallon : 12 f.

Rome , & à Paris , chez Valade , Lib. , rue St.
Jacques , & chez les Mds. de nouveautés.

Lettres pittoresques à l'occasion des tableaux
exposés au Sallon en 1777 : in-12. br. 1 l. 4. f.
Paris , chez Gueffier , Imp.-L. rue de la Harpe.

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervan-
tes , traduction nouvelle , avec des notes.
(*L'illustre Fregore* , nouvelle huitieme) ;
par M. le Febvre de Villebrune : in-8vo.
br. fig. 1 l. 16 f.

Paris , chez la Ve. Duchesne , L. rue S. Jac-
ques.

Les tableaux du Louvre ; où il n'y a pas le
sens commun , histoire véritable : in-12. br.
12 f.

Paris , chez Cailleau , Imp.-L. rue S. Severin.

Traité des maladies nerveuses , hipocondriaques
& hystrériques , traduction de l'anglois de
M. Whytt , nouvelle édition , à laquelle on
a joint l'extrait d'un ouvrage Anglois du
même sur les mouvemens vitaux : 2 vol.
in-12. rel. 6 l.

Paris , chez Didot jeune ; L. quai des Augustins.

Mémoire sur la meilleure maniere de faire &
gouverner les vins de Provence , soit pour
l'usage , soit pour leur faire passer les mers ;
par M. l'Abbé Rozier : in-8vo. br. 3 l.

Lausanne , & à Paris , chez Moutard , Imp.-L.
quai des Augustins.

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Monfieur le comte de Falkenſtein, ou voyages de l'empereur Joſeph II, en Italie, en Bohême & en France ; contenant un précis des établiſſemens utiles faits depuis le regne de Marie-Théreſe ; par M. Mayeur : in-12. b. 1 l. 4 ſ. *Rome, & à Paris, chez Cailleau, Impr.-L. rue S. Severin ; Eſprit, L. au Palais Royal ; & Ruault, L. rue de la Harpe.*

Connoiſſance de la mythologie, par demandes & par répoſes, augmentée de traits d'hiſtoire qui ont ſervi de fondement à tout le ſyſtème de la fable ; avec une table très-commode pour les lecteurs ; ſeptieme édition ; in-8vo. rel. 2 l. 10 ſ. *Paris, chez la Ve. Savoye, L. rue S. Jacques.*

Hiſtoriæ Græcorum res memorabiles, ex Trogo Juſtino, nec non Cornelio Nepotæ collectæ : ad operis calcem acceſſerè, brevi & gallico ſermone, quæ à ſcriptoribus Græcis traduntur de Græciæ primordiis, quæ heroica tempora ſunt appellata, & poetarum commentis intermixta ; ad uſum juventutis : petit in-12. relié en parchemin. 1 l. 4 ſ. *Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.*

Inſtitutiones philoſophicæ, ſeu elementa logicæ & metaphiſicæ, &c. Autore J. M. Mazeas, in univerſitate Pariſienſi profeſſore emerito : 3 vol. in-12. 6 l. *Paris, chez Berton, L. rue S. Victor,*

Meſſe grecque en l'honneur de S. Denis, apôtre des Gaules, premier évêque de Paris, & de S. Ruſtique & S. Eleuthere, martyrs, ſelon l'uſage de l'abbaye de St. Denis en Fran-

ce, pour le jour de l'octave de la fête solennelle de St. Denis, au septieme jour d'octobre, avec la messe latine qu'on chante à St. Denis le jour de la fête & dans l'octave : in-12. br.

1 l. 4 f.

Paris, chez Lottin l'aîné, Imp.-L. rue S. Jacques.

Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'écriture sainte, dédiée au roi par M. l'abbé du Contant de la Molette, vicaire-général de Vienne : 2 vol. in-12. 6 l.

Paris, chez le Clerc, L. quai des Augustins ; Berton, L. rue S. Victor ; Crapart, L. rue d'Enfer ; & Morin, Imp.-L. rue S. Jacques.

Apologie de Shakespeare, en réponse à la critique de M. de Voltaire, traduite de l'anglois de Mde. de Montagu : in-8vo. br. 2. l. 8 f.

Londres, & à Paris, au grand Corneille, rue S. Jacques, & chez Merigot jeune, L. quai des Augustins.

Poésies de M. l'abbé Mangelot : in-8vo.

Maastricht, chez Jean Edme Dufour.

La science du bonhomme Richard, ou moyens faciles de payer les impôts, traduit de l'anglois de M. F. par M. Q.

On y a joint 1°. L'interrogatoire de M. Franklin au parlement d'Angleterre. 2°. La constitution de la république de Pensylvanie. 3°. L'interrogatoire de M. Penn, &c. in-12. broché.

1. l. 4 f.

Philadelphie, & à Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'Art de parler & d'écrire correctement, ou méthode si simplifiée & si facile pour apprendre en très-peu de temps la langue & l'orthographe Française, qu'on ose la dire à la portée des enfans de l'un & de l'autre sexe, & de l'âge le plus tendre ; divisée par leçons, par M. Carpentier, maître-ès-arts de l'université, professeur public de langue Française, de géographie & de belles-lettres : in-24. broché. 1 l. 4 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, Grecs & Latins ; par M. Sabatier, tome XXIII : in-8vo. rel. 6 l.

Paris, chez Delalain, L. rue & à côté de l'ancienne comédie Française.

L'Egoïsme, comédie, en cinq actes & en vers, représentée par les comédiens François ordinaires du roi, le jeudi 19 juin 1777 ; par M. de Cailhava : in-8vo. br. 1 l. 10 f.

Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

La fortification perpendiculaire, ou essai sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le quarré & tous les polygones de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire ; où l'on trouve des méthodes d'améliorer les places déjà construites, & de les rendre beaucoup plus fortes, &c. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de planches exécutées par les plus habiles graveurs ; par M. le marquis de Montalembert, maréchal des camps & armées du roi, lieutenant-général des provinces de

Saintonge & Angoumois , &c. Tome II : in-4to. grand papier , br. 34 l.
 relié. 36 l.

Paris , chez Pierres , Imp. L. rue S. Jacques.

Œuvres posthumes de M. Pothier , tomes IV & V ,
 le quatrième contenant le traité des successions ;
 le cinquième contenant le traité des propres &
 des donations testamentaires : in-12. rel. 6 l.
*Orléans , & à Paris , chez Barrois jeune , L. quai
 des Augustins.*

Projet d'un prix d'agriculture , in-12. br. avec
 deux planches. 18 l.
*Paris , chez Knapen , Imp. L. au bas du pont
 S. Michel ; & Ruault , L. rue de la Harpe.*

Trésor généalogique , ou extraits des titres anciens
 qui concernent les maisons & familles de France
 & des environs , connues en 1400 ou auparavant , dans un ordre alphabétique , chronologique & généalogique ; par don Caffiaux , religieux Bénédictin de la congrégation de S. Maur , résidant en l'abbaye de S. Germain-des-prés à Paris , historiographe de Picardie , honoraire de l'académie littéraire d'Amiens , archiviste employé pour le roi à la collection des monumens antiques : ouvrage dédié à la reine : in-4to. en feuilles , 8 liv. pour ceux qui ont souscrit.

Les personnes qui n'auroient pas souscrit à cet ouvrage , sont admises encore à le faire , en payant par elles 10 liv. pour ce premier volume.

Paris , chez Pierres , Impr. L. rue S. Jacques.

TABLE

DES

MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

- E**SSAI sur les révolutions de la Musique en France. Pag. 3
- Monument élevé à la gloire de Pierre-le-Grand, ou relation des travaux & des moyens qui ont été employés pour transporter à Pétersbourg un rocher de trois millions pesant, destiné à servir de base à la statue équestre de cet Empereur, avec un examen physique & chymique du même rocher; par le comte Marie Carbury de Céphalonie. 22
- Dictionnaire historique des Cultes religieux établis dans le monde, depuis son origine jusqu'à présent; par M. de la Croix. 32
- Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire de la vie & des ouvrages de Pétrarque, & des auteurs du même tems. 45
- Examen de plusieurs préjugés & usages abusifs, concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées & les enfans en bas âge; lesquels préjugés & usages abusifs font dégénérer l'espece humaine; avec les moyens d'y remédier; par M. Saucerotte. 50

Le double déguisement, ou les Vendanges de Puteaux, opéra-comique en deux actes, représenté à Puteaux, le 3 novembre 1776, suivi de deux divertissemens; par l'auteur des Jockeis. 59

Synonymes Latins & leurs différentes significations, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, à l'imitation des Synonymes François de M. l'abbé Girard; par M. Gardin de Mesnil. 64

Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'auteur. 80

De la relation interne du Diable avec les spectres, & récits de quelques apparitions. 89

Cours de leçons sur l'art oratoire & l'art de la critique, par M. Joseph Priestley. 93

Observations critiques sur un ouvrage de M. Raulin, docteur en médecine, &c. intitulé, Examen de la Houille considérée comme engrais des terres, &c. avec des expériences & des observations sur la maladie du seigle nommée Ergot, & des moyens simples de l'en préserver, en se procurant les plus abondantes récoltes; par L. S. D. B. 110

Etat des médecins en Allemagne pendant l'ancien & le moyen âge; par Samuel Willhelm Oetter. 118

Le Tribunal domestique, comédie en un acte. 131

Des raisons qui prouvent qu'il faut avoir rarement recours à l'amputation, these de médecine, soutenue à Nancy, sous la présidence de M. de Fournay; par M. Salmon. 134

La Paresse, poëme traduit du Grec de Nicandre; par M. le comte d'Albon. 138

- Histoire ecclésiastique du cardinal Orsi , de l'ordre des Prêcheurs , continuée par Fr. Philippe-Ange Bechetti. Tome IX.* 146
- Discours sur le Duel , où l'on indique les véritables causes de la valeur des troupes Françaises.* 158
- Eloge historique de Henri IV , roi de France & de Navarre ; par M. le baron de Navailles-Poeyferré.* 161
- L'Esprit des Esprits , ou Pensées choisies , pour servir de suite aux maximes de la Rochefoucault.* 174
- Programme de la société patriotique de Hesse-Hombourg , pour l'encouragement des connoissances & des mœurs , sous les auspices de S. A. S. Mgr. le Landgrave de Hesse-Hombourg , &c.* 181

M Ê L A N G E S.

- Dialogue entre Bidpai , philosophe Indien , & Jean de la Fontaine.* 189
- Imitation d'une Ode anacréontique imprimée à la suite de l'édition Italienne des Amours d'Abrocôme & d'Anzia , traduits du Grec par Salvini.* 197
- L'honnête Bigame , anecdote.* 201
- Détails instructifs sur la bibliothèque de sainte Genevieve ; par M. Lefevre , chanoine régulier de Ste. Genevieve.* 204
- Cérémonie.* 212
- Instructions données par l'altesse du roi Henri VII , roi d'Angleterre , à ses serviteurs de confiance & bien-aimés Franceys Marfin , James Bray.*

broke, & John Stile, pour servir de regle à leur conduite, lorsqu'ils seront en présence de la vieille reine de Naples & de la jeune reine sa fille, avec la réponse des serviteurs du roi Henri VII.

214

Lettre aux auteurs du Journal de Paris; par M. André de Murville.

219

POÉSIES FUGITIVES.

PLUTUS, Epître à un sage, couronnée par l'académie des sciences, belles-lettres & arts d'Amiens; par M. l'abbé Talbert.

222

Vers sur la mort de ma Mere; par M. T. A. E. P.

228

Le Temple de la Mort, imité de l'Anglois; par M. le comte d'Harrig.

229

Epître à mon Estomach.

232

Portrait des Maris; par M^{de}. la marquise de la Fe...

236

Epitaphe, par M. le comte de Viermes.

237

Vers sur le mariage de M. Marmontel; par M. Thomas.

ibid.

Vers à M. le marquis de Villette, sur son mariage avec M^{lle}. de Varicour, au château de Ferney; par M. de Voltaire.

238

Vers à une Actrice; par M. L. de C.

239

ACADEMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. Académie royale des sciences de Paris.

240

II. Académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

250

III.	<i>Société royale de médecine de Paris.</i>	253
IV.	<i>Académie Française.</i>	256
V.	<i>Société littéraire de Metz.</i>	ibid.
VI.	<i>Académie des sciences, arts & belles-lettres de Châlons-sur-marne.</i>	257
VII.	<i>Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen.</i>	259
VIII.	<i>Académie électorale d'Erfort.</i>	261
IX.	<i>Académie royale des sciences & belles-lettres de Madrid.</i>	262
X.	<i>Académie des antiquités de Cassel.</i>	263
XI.	<i>Société économique de Berne.</i>	264

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	266
	<i>Comédie Italienne.</i>	267
NAPLES.		272
FLORENCE.		ibid.
LIVOURNE.		273
BERLIN.		ibid.
AMSTERDAM.		287

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Description d'un oiseau singulier d'Afrique, traduite de l'Anglois.</i>	290
II.	<i>Extrait d'une lettre de M. Pistoï, profes- seur de mathématiques à Sienne, à M. l'ab- bé Rozier, auteur du Journal de Phy- sique.</i>	293
III.	<i>Observation sur un enfant allaité par une femme sexagénaire ; par M. Boyer.</i>	299

DES MATIERES. 431

- IV. *Avantages qu'il résulteroit de la découverte d'une Lunette hydroscopique.* 300
- V. *Addition à l'article précédent.* 301
- VI. *Découverte d'un sel purgatif.* 306
- VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. *Singularités de la Nature.* ibid.

M É D E C I N E. C H I R U R G I E.

- I. *Publication du remede contre la Rage, que sa majesté le roi de Prusse a acheté & fait publier.* 314
- II. *Réflexions sur ce remede.* 320
- III. *Observation sur une antiphatie pour les alimens solides.* 322
- IV. *Observation sur la meilleure maniere d'appliquer les sangsues; par M. Cauet.* ibid.
- V. *Lettre à M. Parmentier, en réponse à ses observations sur l'usage des cheveux comme objet de mode.* 324
- VI. *Nouveau succès de l'Alkali-volatil fluor contre l'Asphyxie.* 326
- VII. *Suite des différens Ecrits qui ont paru au sujet de l'opération faite à la femme Souchot.* 327
- VIII. *Article extrait de la Gazette de Santé, du jeudi 27 novembre 1777.* 330
- IX. *Article extrait du Journal de Paris, du 9 décembre 1777.* 339

AGRICULTURE. ECONOMIE.
INDUSTRIE. COMMERCE.

I.	<i>Puce de grain.</i>	336
II.	<i>Maniere de conserver les feuilles des arbres fraiches pendant toute l'année, pour les donner en fourrage au bétail, & sur-tout aux brebis.</i>	339
III.	<i>Marne artificielle.</i>	340
IV.	<i>Lettre aux auteurs du Journal de Paris, sur les changemens faits aux voitures & aux harnois, par M. Thiroux.</i>	341
V.	<i>Poëles de nouvelle invention.</i>	343
VI.	<i>Serrures de nouvelle invention.</i>	344
VII.	MODES.	345

TRAITS DE BIENFAISANCE; DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	347
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	356
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	361
ITALIE.	361
ANGLETERRE.	373
ALLEMAGNE.	379
LIEGE.	395
HOLLANDE.	399
FRANCE.	402
GRAVURE.	407
MUSIQUE.	417
CATAOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.	420



